

Ils ont couru l'Amérique

Bouchard, Serge

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



**SERGE BOUCHARD
MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE**

ILS ONT COURU L'AMÉRIQUE

DE REMARQUABLES OUBLIÉS TOME 2

ICI RADIO-CANADA  première

LUX



**SERGE BOUCHARD
MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE**

ILS ONT COURU L'AMÉRIQUE

DE REMARQUABLES OUBLIÉS TOME 2

ICI RADIO-CANADA  Première

LUX

ILS ONT COURU L'AMÉRIQUE

SERGE BOUCHARD
MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE

ILS ONT COURU L'AMÉRIQUE

De remarquables oubliés
Tome 2



La collection «Mémoire des Amériques» est dirigée par David Ledoyen

Dans la même collection

- Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Elles ont fait l'Amérique. De remarquables oubliés. Tome 1*
- Jacques Cartier, *Voyages au Canada*
- Michel Cordillot, *Révolutionnaires du Nouveau Monde. Une brève histoire du mouvement socialiste francophone aux États-Unis, 1885-1922*
- Gabriel Franchère, *Voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique*
- Benjamin Franklin, *Avis nécessaire à ceux qui veulent devenir riches. Mémoires et propos au fondement de l'Amérique marchande*
- Lahontan, *Dialogues avec un Sauvage*
- Lahontan, *Mémoires de l'Amérique septentrionale*
- Paul Lejeune, *Un Français au «Royaume des bestes sauvages»*
- Nicolas Perrot, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*
- Auguste-Henri de Trémaudan, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*
- Victor W. von Hagen, *À la recherche des Mayas*
- Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*

© Lux Éditeur, 2014
www.luxediteur.com

Image de la couverture: *The Catch*, par John F. Clymer, ca. 1974 © Clymer Museum

Dépôt légal: 2^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN (papier): 978-2-89596-161-1
ISBN (ePub): 978-2-89596-673-9
ISBN (PDF): 978-2-89596-873-3

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

À Jolan, superhéros

AVANT-PROPOS

L'AVENTURE DES *Remarquables oubliés* se poursuit. À l'origine du projet, il y avait la série radio: une centaine d'émissions, diffusées de 2005 à 2011 sur les ondes de Radio-Canada, faisant revivre autant de personnages à la stature immense. Puis, inspirée de ces récits, est venue l'idée des livres. Dans le tome 1, paru au printemps 2011, nous racontions les histoires étonnantes de quinze femmes qui «ont fait l'Amérique». Voici à présent les pérégrinations de quatorze coureurs des bois – et hommes des montagnes, cavaliers des plaines, muletiers, navigateurs des glaces et commerçants des déserts. Voici ceux qui «ont couru l'Amérique». En redonnant leur juste place à ces héros méconnus, quand ils ne sont pas carrément inconnus, nous continuons d'explorer l'envers de notre histoire, toujours dans l'esprit de réparation qui motive toute l'entreprise.

Suivons leurs traces. Voyons leurs exploits de tous les instants. Créons leur légende. Car les grands récits nord-américains ont systématiquement omis de parler de ces «Canadiens» – ainsi qu'on appelait les Canadiens français jusqu'au début du XX^e siècle –, sinon en les désignant comme des *Frenchmen*, c'est-à-dire des Français de France. Nos propres élites bourgeoises et cléricales n'ont guère jugé à propos d'en cultiver le souvenir. Étienne Provost n'a pas connu la notoriété de Daniel Boone et personne n'a installé Pierre Le Moyne d'Iberville à côté du capitaine Morgan, au panthéon des grands pirates. Dans la mémoire collective, Louis-Joseph Gaultier de La Vérendrye n'aura jamais l'envergure d'un Meriwether Lewis, ni Gabriel Franchère l'aura mythique d'un Washington Irving. Et pourtant. Chacun de ces découvreurs, de ces voyageurs, mérite de figurer parmi les icônes reconnues et grandement célébrées par les cultures anglophones.

La réserve de nos «remarquables oubliés» est infinie. Nous n'avons pas eu à gratter les fonds de tiroir, bien au contraire; il a fallu choisir et laisser tomber de beaux personnages – eh oui, les renvoyer aux oubliettes! Une fois encore, nous avons voulu couvrir l'immensité du territoire, mais aussi un grand pan de notre histoire, de 1608 jusqu'aux portes de la modernité. Vous le noterez, nous n'avons pas retenu Pierre-Esprit Radisson, pourtant si

extraordinaire. Lorsque nous avons diffusé l'épisode radiophonique lui étant consacré, les auditeurs avaient manifesté une grande fascination. Mais depuis, Radisson a fait l'objet de beaucoup d'attention et le récit renversant de sa vie est mieux connu. Celui-là est sorti de l'oubli.

L'aventure se poursuit, en effet. De la trappe des castors à la chasse aux bisons; du lac Mistassini au fleuve Mississippi, et du Labrador au Nouveau-Mexique; de la conquête de la baie d'Hudson à l'expédition de Lewis et Clark; de la rencontre d'Isapo-Muxica, chef des Siksikas, à celle de Kamehameha I^{er}, roi d'Hawaï, on ne reconnaît plus notre histoire. Du moins, ce n'est pas la petite histoire du Canada qu'on nous a contée. Avec ces récits, les frontières éclatent: tout à coup notre monde paraît plus grand. Si grand, qu'il est parfois difficile de suivre avec précision les destins de nos personnages et les routes qu'ils ont empruntées. Certains itinéraires demeurent approximatifs – surtout ceux des hommes de montagne: ces infatigables nomades voyageaient dans toutes les directions, et ce que l'on peut saisir aujourd'hui de leur vie est rempli de contradictions et de mystères. Gardons en tête que les cartes présentées dans cet ouvrage ont été constituées avec de telles contraintes.

En parcourant ainsi l'Amérique, depuis Étienne Brûlé, «l'ensauvagé», jusqu'au père Lacombe dit le «petit sauvage», nous pénétrons au cœur de l'infrahistoire – cette part plus obscure de la grande épopée humaine, mais qui en donne souvent le meilleur éclairage. Et nous ne comptons pas nous arrêter en si bon chemin. Dans la tradition des *Remarquables oubliés*, les Amérindiens, ceux qu'on appelait les «sauvages», justement, ont toujours été en avant-scène, compagnons de fortune et d'infortune des nouveaux arrivants. Nous voulons raconter aussi leur saga, redonner aux premiers peuples de ce continent le premier rôle. Un autre livre viendra donc couronner la série: un tome consacré aux Indiens et aux Métis, ceux qui «ont perdu l'Amérique».

À l'issue de tout ce travail, nous aurons l'impression d'avoir humblement et patiemment replacé une partie de l'histoire dans le sens du monde. Car qu'avons-nous en commun avec lord Elgin, le marquis de Denonville ou la princesse Louise Caroline Alberta, quatrième fille de la reine Victoria? Nous sommes plutôt les enfants de femmes briseuses de conventions, les rejetons d'hommes libres et d'Indiens souverains. Nous descendons de ceux et celles qui ont fait une «nouvelle nation» ainsi que la rêvait Louis Riel, dans le rire, dans le courage, dans le mélange des genres; avons-nous hérité de tout cela pour nous retrouver à la fin privés de mémoire et orphelins de pays?

Serge Bouchard
Marie-Christine Lévesque



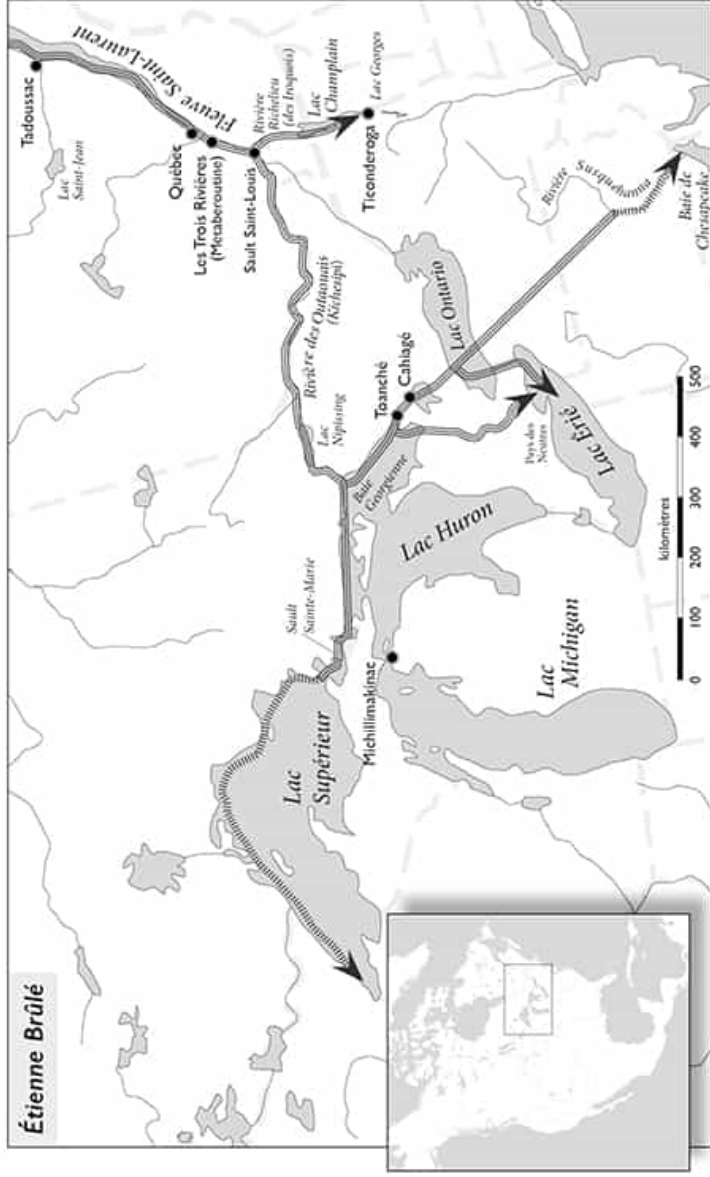
ETIENNE BRÛLÉ

ca. 1592-ca. 1633

L'ENSAUVAGÉ

*Il fut un des premiers Français à courir
l'Amérique, à entendre sa langue, à
épouser ses mœurs, ses mythes, ses femmes.
Et l'Amérique l'aura pris tout entier,
avalé littéralement.*

Étienne Brûlé



LÉ TAMBOUR RÉSONNE dans sa tête, jusque dans son ventre. Jamais il n'a entendu pareille musique, jamais vu pareil spectacle. Les Sauvages, vêtus seulement d'un cache-sexe, scandent «Ho! Ho! Ho!». Les Sauvagesses, alignées côte à côte, laissent tomber leur robe de peau et dansent, absolument nues sous les cascades de perles qu'elles portent aux poignets, aux chevilles, autour des hanches. Face à elles, un chef est assis, encadré de deux mâts d'où pendent des scalps. Cette cérémonie guerrière plaît au jeune Français tout juste débarqué à Tadoussac. Et davantage qu'un simple plaisir, ce rituel saisissant lui confirme la justesse de son rêve, de ses élans, de son voyage vers le Nouveau Monde: l'Amérique, ce sera chez lui.

De son enfance, de ses parents, nous ne savons rien. Né vers 1592, Étienne Brûlé aurait grandi en banlieue de Paris, à Champigny-sur-Marne, cette Marne qui inspirerait quelques siècles plus tard les Monet, Pissarro, Cézanne et nombre de peintres impressionnistes. Seize ans plus tard, changement de tableau: on retrouve le jeune aventurier dans le port de Honfleur. Ce n'est plus une rivière tranquille qui l'appelle, c'est la grande mer bouillonnante de promesses, celle qui mène très certainement vers la Chine ou tout au moins vers des terres nouvelles où la liberté, toutes les libertés, sont imaginables. Pourquoi a-t-il quitté sa morne campagne? Se sentait-il à l'étroit dans ses habits de paysan, écrasé par son destin de cul-terreux? Avait-il entendu parler des voyages du grand explorateur Samuel de Champlain? Justement, voici le fameux capitaine: il s'apprête à lever l'ancre. C'est la première fois que Champlain occupe un poste de commandement. Lors de ses voyages précédents, à Tadoussac en 1603, puis en Acadie, de 1604 à 1607, il était employé comme navigateur et cartographe. Cette fois, nommé par Pierre Du Gua de Monts, lieutenant général de la Nouvelle-France à qui le roi Henri IV a accordé un monopole de traite d'un an, Champlain est officiellement chef de l'expédition.

Trois vaisseaux vont quitter Honfleur: l'un se dirige vers l'Acadie, les deux autres mettent le cap sur le Saint-Laurent. *Le Lévrier*, sous les ordres de François Pont-Gravé – un marchand chevronné qui fait commerce outre-Atlantique depuis plus de vingt ans – est mandaté pour la traite des fourrures à Tadoussac. *Le Don de Dieu*, commandé par Champlain, a une mission tout autre. Il transporte des poutres, des madriers, des outils, bref tout ce qui sera nécessaire à la construction d'un poste permanent sur «la grande rivière de

Canada». Nous sommes en 1608, une date bien connue: on sait qu'elle marque la fondation de Québec. Le départ approche. Étienne Brûlé va et vient le long des bâtiments, saoulé par l'odeur du large, accroché à une seule idée: partir. Comment le grand navigateur l'aborde-t-il? Et pourquoi Champlain accepte-t-il de l'intégrer à son équipage? Pressent-il en lui les qualités d'un Charles de Biencourt, ce jeune homme débrouillard et doué pour les langues qui lui avait été si utile en Acadie? Quoi qu'il en soit, voilà Étienne à bord et, tandis que le navire s'avance dans l'eau noire, il porte un dernier regard sur les côtes françaises. Reverra-t-il jamais son pays natal?

La traversée dure deux mois et demi. Le 3 juin 1608, *Le Don de Dieu* accoste à Tadoussac. L'équipage de François Pont-Gravé, qui est arrivé une semaine plus tôt, s'est heurté à un obstacle de taille: des contrebandiers basques, faisant la traite malgré l'injonction du roi de France et entendant s'en octroyer de force le monopole, ont arraisonné *Le Lévrier* et saisi tout ce qu'il y avait de munitions à bord. Dans la bataille, un matelot français a péri et Pont-Gravé s'est trouvé sérieusement blessé. À son arrivée, Champlain décide de ne pas riposter contre les Basques; ses projets d'établissement lui tiennent trop à cœur pour risquer quoi que ce soit qui puisse les compromettre. Avec les Amérindiens, par contre, les liens sont prometteurs. En fait, cinq ans plus tôt, ici même, à la pointe aux Alouettes, Pont-Gravé et Samuel de Champlain avaient fait la connaissance d'Anadabidjou, de Tessouat et d'autres chefs lors d'une grande cérémonie soulignant une victoire guerrière des Montagnais (Innus, dans leur langue) et de leurs alliés contre les Iroquois. Ils avaient alors partagé le calumet de paix et conclu une entente: les Français s'engageaient à joindre cette alliance, scellée d'est en ouest entre des Micmacs, des Malécites, des Abénaquis, des Montagnais, des Algonquins et des Hurons. Ensemble, ces peuples contrôlaient toutes les routes du commerce amérindien, des Maritimes jusqu'aux Grands Lacs, et possiblement jusqu'au Mississippi. Ce réseau d'échanges, où circulaient des produits recherchés tels le maïs, le tabac, la viande, la pierre à pipes, les peaux et les coquillages, existait bien avant l'arrivée des Français, il datait même d'avant Colomb. Déjà les Montagnais de la région de Québec rêvaient d'une collaboration exclusive ou, en tout cas, privilégiée avec les Français: une pareille alliance, militaire et commerciale, pourrait leur conférer un ascendant considérable parmi les nations amérindiennes. De leur côté, sans trop le savoir, les Français frappaient juste. En joignant cette alliance, ils s'assuraient la suprématie du commerce des fourrures dans l'immense bassin hydrographique du Saint-Laurent. Mieux, les Anglais et les Hollandais ayant pour seuls alliés les Iroquois et se trouvant coincés à l'est des Appalaches, ce pacte crucial ferait des Français, pour longtemps, les maîtres de l'Amérique du Nord.

Après un mois de préparatifs et de repérage au cœur du Saguenay, Champlain et ses hommes partent pour Québec, «là où les eaux rétrécissent». Les Montagnais ont été de bon conseil: c'est le lieu idéal pour construire un poste de traite à partir duquel ils pourront contrôler tout passage sur le fleuve.

Le 3 juillet, les Français sont à pied d'œuvre sur la grève du cap aux Diamants – ainsi nommé par Jacques Cartier, qui croyait avoir trouvé des diamants dans la falaise, petites pierres scintillantes qui se révélèrent, après analyse, n'être que du quartz. Et voilà les nouveaux arrivants, vingt-huit hommes au total – un chirurgien, un serrurier, des ouvriers, des matelots et bien sûr le jeune Brûlé – occupés à couper des arbres, à creuser des tranchées, à construire ce qu'on appellera l'Habitation de Québec («Abitation», selon la graphie de l'époque): trois bâtiments de deux étages reliés par une galerie extérieure qui permet d'en faire le tour, des logements, un entrepôt pour les munitions, une cuisine, un magasin, une forge et même un petit jardin à l'intérieur de l'enceinte, où l'on tentera de cultiver seigle et blé. L'ensemble est isolé par un fossé de près de cinq mètres qui se franchit au moyen d'un pont-levis. À l'avant, une palissade de pieux et une rangée de canons protègent l'établissement. Ainsi naît Québec en 1608: ce n'est pas encore une ville, pas même une colonie, c'est une petite forteresse.

Alors que les travaux vont bon train, une menace plane sur le chantier. Parmi les ouvriers, un dénommé Jean Duval prépare une mutinerie. Il avait échafaudé son plan dès le départ de France: avec quelques conspirateurs, il comptait assassiner Champlain et vendre la Nouvelle-France aux Basques espagnols, les mêmes qui avaient «accueilli» Pont-Gravé à Tadoussac. Un des quatre mutins finit par tout avouer à Champlain: trois d'entre eux seront rapatriés et jugés en France, tandis que Jean Duval est pendu pour l'exemple, «sa teste mise au bout d'une pique pour estre plantée au lieu le plus eminent de nostre fort», relate Champlain dans ses écrits. Plus menaçant encore que ces traîtres, cependant, se profile un ennemi qui ne pourra être combattu ni par la décapitation ni par les boulets de canon: il s'agit de l'hiver canadien et de son lot de misères. De fait, ce premier hiver à Québec sera terrible. La famine sévit parmi les nouveaux arrivants et même chez certains Montagnais venus imprudemment s'installer aux abords de l'Habitation – Champlain héberge femmes et enfants à l'intérieur, alors que les hommes campent à proximité. Ces Montagnais sont ceux du futur Charlevoix et des environs de Québec dont on dit qu'ils ont eu la folie de croire en la toute-puissance des Français. Ils sont fascinés par le métal, découvrent les outils, les ustensiles et les armes. Au lieu de poursuivre leurs chasses en nomades aguerris, c'est-à-dire de traquer le gibier dans l'arrière-pays, ils tournent autour des Français, leur fournissant petit gibier et poisson en échange de leur protection. En février, il en est qui arrivent à l'Habitation si affamés, si maigres, qu'ils vont jusqu'à faire festin d'une carcasse de chien que l'on a accrochée à un arbre pour attirer les oiseaux de proie. Leur présence ajoute à la disette: les réserves s'amointrissent; il n'y a plus d'anguilles, plus de castors, à peine réussit-on à se nourrir de pain et de fèves. Avec la neige, le froid, la mauvaise nourriture, les carences en vitamine C, viennent les maladies: la dysenterie et, pire, le scorbut. Ce mal redoutable avait décimé les compagnons de Champlain à l'île Sainte-Croix en Acadie quelques années plus tôt, de même que l'équipage de

Jacques Cartier lors de son second voyage au Canada vers 1536. Cartier avait toutefois appris, probablement du fils de Donnacona, le secret de l'*anneda*, une décoction de cèdre blanc (thuya occidental) qui guérissait le mal. Fait étonnant, il semble que les expériences de Cartier n'aient pas été retenues ni les informations transmises: Champlain n'en connaît pas la recette. Il attribue les causes du scorbut aux aliments salés et aux légumes qui, explique-t-il, «eschauffent le sang, & gastent les parties interieures»...

Au terme de cet hiver meurtrier, il ne reste plus que huit survivants parmi les Français. Étienne Brûlé, lui, s'en est bien tiré. Instinct? Capacité d'adaptation? Il faut dire que dès son arrivée à Tadoussac, il a éprouvé une véritable fascination pour les Amérindiens et s'est senti immédiatement bien parmi eux. Aussi, plutôt que de passer l'hiver à l'Habitation, encabané à la française avec des provisions rares et rassies, lui et son compagnon Nicolas Marsolet ont suivi des familles montagnaises nomades assez loin dans la forêt boréale, probablement à plus de trois cents kilomètres de Québec, pour trouver une nourriture saine et suffisante – du caribou, du castor en abondance, du poisson pêché sous la glace. À l'inverse, les Amérindiens qui, comme des mouches autour d'une lampe, furent attirés par les Français, partagèrent leur misère et bientôt leurs maladies.

Après de leurs hôtes, Brûlé et Marsolet ont appris à marcher en raquettes, à chasser et surtout, avec une habileté et une rapidité surprenantes, à parler la langue montagnaise. Un véritable atout quand on sait à quel point les Indiens voient d'un mauvais œil quiconque ne parle pas leur langue et, inversement, acceptent comme des frères ceux qui y parviennent aisément. Pour Champlain, qui ne maîtrise et ne maîtrisera jamais aucune langue amérindienne, ce don extraordinaire est crucial: c'est un passeport qui lui ouvre les frontières de l'Amérique. D'ailleurs, le premier hiver passé, il a recours aux services d'Étienne Brûlé – du moins on le présume – pour explorer de nouveaux territoires aux côtés de guides montagnais. Notons que nous avons peu de traces de la vie du jeune Brûlé. Celui-ci n'écrivait pas, ne rapportait aucune relation de ses voyages. Nous pouvons seulement suivre ses actions et déplacements à travers les récits de Champlain ainsi que des missionnaires Sagard, Brébeuf et Le Jeune. Encore là n'apparaît-il que par bribes, et Champlain lui-même en parle de manière imprécise, l'appelant tour à tour «mon serviteur» ou «mon garçon», ce qui rend difficile une identification certaine; les historiens ont dû reconstituer le fil de sa vie par allusions et recoupements. Ce que l'on sait de manière sûre est que Champlain, dès qu'il s'aventurait à l'extérieur de l'Habitation, avait absolument besoin d'un «truchement», comme on le disait alors, c'est-à-dire d'un interprète.

L'expédition se met donc en marche vers l'ouest, présumément avec Étienne Brûlé et peut-être aussi Marsolet. Or, voilà qu'à une trentaine de lieues, à peine dépassé l'actuelle Sainte-Anne-de-la-Pérade, elle tombe sur un rassemblement de deux à trois cents Indiens. À leur tête, Iroquet, chef

algonquin-oueskarini, et Ochasteguin, chef huron du clan de l'Ours. Champlain a entendu parler des Hurons lors de son premier voyage en 1603 et sait qu'ils font partie de la grande alliance qu'il a lui-même intégrée. Mais c'est la première fois qu'il les rencontre. «Huron» n'est pas le nom qu'ils se donnent: le père Le Jeune explique dans ses récits que les Wendats auraient été surnommés Hurons par un matelot ou un soldat en raison de leur tête entièrement rasée à l'exception d'une bande de cheveux hérissée au milieu de leur crâne, telle une hure de sanglier. Les Wendats font partie de la famille des Iroquoiens; ils s'apparentent aux Iroquois, même s'ils sont leurs pires ennemis, par la langue et la culture ainsi que par le système religieux, politique et économique. Ils forment une confédération de quatre peuples: les Attignaouantan (nation de l'Ours), les Attingueenougnahac (nation de la Corde), les Ahrendarrhonon (nation de la Pierre) et les Tahontaenrat (nation du Cerf). Sédentaires, matrilineaires, ils chassent et pêchent, mais vivent principalement de l'agriculture. Leur pays, le Wendake, se situe en Ontario, autour de la baie Georgienne. Une situation privilégiée qui en fait les maîtres du commerce international des Grands Lacs et des partenaires attrayants pour les Français.

Iroquet et Ochasteguin palabrent longuement et parlementent et fument – pétunent, dans la belle langue de Champlain; il existait d'ailleurs une confédération iroquoise, très proche géographiquement et culturellement des Wendats, les Tionontatés, que les Français surnommeront les Pétuns et les Anglais les Tobaccos, en raison de leur grande production de tabac, une plante que les Européens découvraient. Après maints protocoles, les chefs demandent à Champlain d'honorer la promesse qu'il aurait faite au fils d'Iroquet, dix lunes auparavant: afin de conserver le privilège de la traite des fourrures sur le Saint-Laurent, il s'était engagé auprès des Montagnais et des Algonquins à se battre contre les Iroquois. Cartographe de formation, Champlain est davantage porté sur les explorations que sur la guerre. Il a toujours en tête ce fameux passage vers les «Indes» et attend des Indiens qu'ils le mènent partout en leurs pays afin de faire des «découvertes». Mais a-t-il le choix de ne pas se battre? Il est bien au courant que les trois peuples alliés, craignant les embuscades sur le Saint-Laurent, hésitent de plus en plus à venir traiter à Québec. Et surtout, il comprend que les Iroquois sont soutenus par les Hollandais: mettre les Iroquois en échec équivaut à gagner du terrain dans la lutte non seulement pour le monopole des fourrures, mais également pour la conquête du Nouveau Monde.

Les Wendats sont impressionnants et jouent de leur prestance: ils arrivent à imposer leur protocole et leurs plans à Champlain. Ce dernier accepte non seulement de prendre part à l'expédition militaire contre les Iroquois, mais aussi, auparavant, de rebrousser chemin: Ochasteguin, qui a grande curiosité des Français et de leurs mœurs, souhaite visiter l'Habitation avant de partir en guerre. Les troupes se mettent donc en marche vers Québec et, là-bas, suivant leur tradition, ils chantent, dansent et festoient avant de prendre le chemin de

la guerre. Si Champlain ne trouve pas d'intérêt à ces manifestations, il en va tout autrement du jeune Étienne Brûlé, qui s'y jette corps et âme: décidément, la vie a plus de piquant de ce côté-ci de l'Atlantique! À la fin juin, après cinq jours et cinq nuits de festivités, on rembarque dans les canots et on prend le chemin de l'Iroquoisie, un vaste territoire qui s'étend plus bas, au sud des lacs Érié et Ontario. Les Iroquois, tout comme les Hurons, se divisent en plusieurs groupes. Ils forment une confédération de cinq nations: les Agniers, les Onneyouts, les Onontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans. Ceux qui envahissent le Saint-Laurent et que les alliés pourchassent sont les Agniers, aussi appelés Mohawks par les Anglais. Ils occupent la partie la plus à l'est du pays des Iroquois, c'est-à-dire la région d'Orange (aujourd'hui Albany, dans l'État de New York).

Au passage difficile des rapides de Chambly, Champlain doit laisser derrière, à son grand mécontentement, sa barque trop lourde ainsi que plusieurs de ses hommes. Il prend place dans un canot avec deux Français seulement, sans doute Brûlé et Marsolet. De même, à la suite de quelque incident dont on ne connaît pas le détail, un grand nombre d'Indiens abandonnent et rentrent chez eux. Assez rapidement, il ne reste donc plus qu'une soixantaine d'Indiens alliés dans les rangs. Peut-être sont-ils moins nombreux qu'ils ne l'espéraient, mais ils ne perdent pas confiance pour autant: ils comptent sur le fait que les Français sont équipés de l'arme suprême: l'arquebuse. En 1609, le bruit des fusils à poudre – ces «bâtons qui crachent le tonnerre» – ne résonne pas encore dans les bois d'Amérique. Ils s'avancent donc, sûrs de leur avantage.

Tout comme la foi chrétienne, la spiritualité amérindienne apporte son lot de superstitions: à chaque campement, au grand dam de Champlain qui a toute cette «sorcellerie» en horreur, on consulte le *pilotois*, c'est-à-dire le chaman, pour savoir si les esprits sont favorables. Nu à l'intérieur de sa hutte, invoquant le Diable, le *pilotois* entre en transe; après maintes convulsions et élucubrations dans une langue inintelligible, il annonce à son peuple – «assis sur leur cul comme des singes»; vraiment, Champlain n'apprécie pas cette pratique! – s'ils trouveront ou non leurs ennemis et s'ils en tueront beaucoup.

Le voyage va bon train. La petite troupe des alliés remonte la rivière des Iroquois (aujourd'hui le Richelieu) et parvient à un «grandicime lac» que Champlain baptise aussitôt de son nom. Puis se profilent les Adirondacks. Canotant de nuit pour ne pas être surpris, ils entrent furtivement en territoire ennemi. À chaque réveil, ils se consultent les uns les autres: avez-vous vu quelque chose en songe? Ce matin, Champlain a rêvé qu'il voyait les ennemis se noyer dans un lac, près d'une montagne. Tous sont absolument rassurés, l'issue des combats ne fait plus aucun doute. À peine arrivent-ils à Ticonderoga, au confluent des lacs George et Champlain, qu'ils aperçoivent un groupe d'Iroquois. Nous sommes le 27 juillet, vers dix heures du soir: la guerre est ouverte.

Toute la nuit, les deux clans s'injurient et dansent. Au matin, ils se

retrouvent face à face, quelque soixante alliés contre deux cents Iroquois «forts et robustes», précédés de leurs trois chefs reconnaissables à leur panache. Malgré ce net désavantage, la victoire des alliés est facile et rapide. Avant que ne pleuvent les flèches, Champlain tire un coup d'arquebuse et deux chefs tombent. Un autre coup est tiré dans les bois et c'est la débandade: les Iroquois, paniqués, se dispersent et battent en retraite. Bon nombre sont tués, une douzaine faits prisonniers. Chez les alliés, on compte une quinzaine de blessés, mais aucun ne l'est grièvement. On s'empare des armes et des provisions de l'ennemi, et on se dépêche de quitter les lieux afin de fuir d'éventuelles représailles. Quarante kilomètres plus loin, sur le chemin du retour, on fait une grande fête dont l'apothéose est la mise à la torture d'un prisonnier. Ce rituel est nécessaire: on doit rendre grâce aux esprits pour tous les signes – divinations et rêves – qu'ils ont transmis au *pilotois* durant le voyage et qui ont mené à la victoire.

Étienne Brûlé a certainement assisté en France à des exécutions publiques. Il était aux premières loges, en tout cas, lors de la décapitation du cadavre du mutin Jean Duval à Québec. Or, devant ses yeux, se déroule ici un spectacle tout aussi cruel, mais, disons, plus raffiné: chez les Amérindiens, on prolonge au maximum les souffrances du supplicié afin de mettre à l'épreuve ses capacités à y résister. Et le supplicié se fait un honneur de ne pas montrer qu'il souffre. Au contraire, il chante, il injurie ses tortionnaires, il garde la tête haute et le sang froid tandis que, du coucher au lever du soleil, se succèdent les brûlures, les morsures, l'arrachage d'ongles et de peau. Lorsque la cérémonie a lieu dans les villages, au retour d'une guérilla, femmes et enfants participent au rituel de la torture dans la joie la plus débridée, et il semble qu'ils ne soient pas moins cruels... Étienne Brûlé arrive-il à supporter le spectacle? Champlain, lui, en a assez vu. Il demande qu'on le laisse achever le prisonnier d'un coup d'arquebuse. Par pur respect, par déférence envers leur invité, les alliés accèdent à son caprice. Ainsi se clôt cette première bataille et débute la longue série des guerres avec les Iroquois qui marquera l'histoire de l'Amérique.



Samuel de Champlain retourne en France, laissant Étienne Brûlé et une quinzaine d'hommes à l'Habitation. Il rapporte à Henri IV le détail de ses activités et découvertes. Bien que Pierre Du Gua de Monts n'arrive pas à faire renouveler par le roi son monopole dans la vallée du Saint-Laurent et que, par conséquent, le commerce des fourrures y soit librement partagé entre Bretons, Basques, Normands et beaucoup d'autres, l'entrepreneur continue de croire en son rêve d'une Nouvelle-France. Avec le soutien financier de quelques associés, marchands de Rouen, il remet sur pied une expédition: Pont-Gravé retournera à Tadoussac et Champlain à Québec.

Quand ce dernier y débarque en mai 1610, il est heureux de retrouver son

petit monde en belle forme. L'hiver a été clément et la chasse meilleure que lors du premier séjour. Avec de la viande fraîche en abondance et les légumes du potager, le scorbut n'a pas sévi et tous ont pu voir naître le printemps. On présume que Brûlé, tout en gardant un pied à Québec, a poursuivi ses incursions en territoire montagnais et aiguisé ses compétences. Quoi qu'il en soit, il n'hésite pas une seconde à repartir avec Champlain et la coalition des Montagnais, Algonquins et Hurons pour une seconde expédition guerrière contre les Iroquois.

On l'a dit: Champlain estime qu'il aurait mieux à faire. Combien de fois les Montagnais lui ont-ils promis de lui faire découvrir «une si grande mer qu'ils n'en voyent point le bout» – la baie d'Hudson? Les Algonquins et les Hurons promettent eux aussi de lui montrer leur pays, avec son grand lac (apparemment le lac Supérieur) et ses mines de cuivre. À preuve, un Algonquin lui a offert une bonne grosse pièce de ce cuivre. Or, à chaque séjour, les uns et les autres repoussent d'une année le voyage: quelle serait pour eux l'utilité d'escorter un étranger sur de si longs parcours? En vérité, ils ne font qu'entretenir les espoirs de Champlain afin de s'assurer son amitié, c'est-à-dire son aide militaire.

14 juin 1610. Voici donc les Français en route vers l'île Saint-Ignace, face à l'embouchure de la rivière Richelieu, où ils ont rendez-vous avec leurs alliés indiens. Aux Trois Rivières, déjà, ils retrouvent deux cents Montagnais. Ensemble, ils remontent le fleuve afin de rejoindre les autres. Les choses se passent vite: le 19 juin, des éclaireurs algonquins viennent à la rencontre de Champlain et l'informent qu'on a débusqué une centaine d'Iroquois en amont de la rivière, barricadés dans une forteresse. Les alliés s'y déploient et c'est le branle-bas de combat. Tous descendent de canot et, dans une grande confusion, se précipitent à travers bois, distançant les Français qui pataugent dans les marécages jusqu'aux genoux, ralentis par le poids de leurs armes. Sans les attendre, les alliés prennent d'assaut les palissades, y perdant sous les flèches qui volent «menu comme gresle» de valeureux guerriers. Qu'à cela ne tienne, Champlain et ses hommes atteignent le site et se mettent de la partie: les palissades de bois ne résistent pas aux tirs des fusils. On fait feu à l'aveugle, on pénètre à l'intérieur, on tire sur tout ce qui bouge. Épouvantés par le bruit et l'efficacité meurtrière des arquebuses, les Iroquois se jettent par terre, s'enfuient par la rivière où ils se noient en grand nombre. C'est le massacre. Seuls quelque quinze d'entre eux ont la vie sauve, enfin pour le moment... Cette victoire a cependant été moins éclatante que la première: de nombreux alliés sont blessés ou morts au combat et Champlain lui-même a reçu une flèche qui lui a déchiré l'oreille et percé le cou.

Au retour, une grande cérémonie souligne l'exploit des alliés. «Ho! Ho! Ho!» Étienne Brûlé se laisse aller à taper du pied, à scander quelques sons. Il a le visage peint de grands traits rouges, son regard suit le mouvement des épaules, des seins cuivrés, des cuisses tendues des belles Sauvagesses qui dansent nues. Comme à Tadoussac, deux ans plus tôt... On imagine facilement

son émoi. Et on imagine surtout que c'est à ce moment-là qu'il décide de rester en Amérique pour de bon. Plus encore: de demeurer parmi ceux et celles qu'il côtoie de loin en loin, avec fascination, depuis son arrivée. Le lendemain de la fête, il demande à Champlain la permission de suivre quelque groupe, Algonquins ou Hurons, qui s'en retourne chez lui, là-bas vers l'ouest. Champlain est ravi: il y voit l'occasion de découvrir par les yeux de «son garçon» l'arrière-pays et ses immenses richesses, ainsi que ses chemins d'eau qui mènent certainement vers la Chine...

Iroquet, chef algonquin, accepte de prendre Étienne Brûlé sous son aile. Ces «Algoumequins», ainsi que les désigne Champlain dans ses écrits, sont des Oueskarinis du sud de la rivière aujourd'hui appelée des Outaouais. Ils ont énormément subi l'influence des Hurons dont ils ont adopté bien des coutumes et des manières; ce sont les plus «huronisés» des nations algonquines. Les gens d'Iroquet ont toutefois une objection: s'il arrivait malheur au jeune homme, les Français se vengeraient-ils? Chez les Indiens, la rétribution est importante: pour compenser la perte d'un guerrier dans son clan, on tue ou on enlève un homme au clan rival. Champlain est perplexe: il comprend mal le principe. Il argumente, menace de leur retirer son amitié s'ils ne prennent pas son garçon. On en vient finalement à un accord: Champlain prendra en retour un jeune Huron et l'emmènera en France. Ainsi, disent les Algonquins, il pourra «nous rapporter ce qu'il aura vu de beau». L'échange se fait. Tandis que le jeune «explorateur huron», qu'on a surnommé Savignon, suit Champlain dans sa barque, Étienne Brûlé s'achemine avec ses protecteurs vers le pays des Algonquins. On se donne tous rendez-vous un an plus tard au saut Saint-Louis, vers le 20 mai 1611.



Étienne Brûlé est le premier Européen à franchir les rapides de Lachine, à remonter la rivière des Outaouais, que ses guides appellent «Kichesipi», la grande rivière, à traverser le pays des Algonquins jusqu'aux Grands Lacs. Il est d'ailleurs le premier Blanc à vivre en permanence auprès d'une communauté autochtone, à pêcher, chasser, courir les bois comme un véritable Amérindien. À sa suite viendront des générations d'«ensauvagés», ainsi que les surnommeront plus tard, non sans mépris, les missionnaires. On le verra au cours des siècles: il est plus invitant pour les Français de s'indianiser que pour les Indiens de se laisser civiliser, évangéliser, assimiler au mode de vie européen.

Comment Brûlé a-t-il vécu cette première année loin de toute espèce de civilisation? Il semble qu'il s'y soit fort bien adapté et immensément plu. On croit qu'il aurait même été jusqu'en Huronie, dont il ferait plus tard son pays d'adoption. De fait, les Algonquins oueskarinis d'Iroquet avaient coutume d'hiverner parfois chez leurs voisins hurons, ce qu'ils firent sans doute cette année-là. Champlain avait demandé à son garçon de garder les yeux ouverts,

«d’observer le pays, ses rivières et communications, de voir s’il y a[vait] des minerais et autres ressources; et si possible de se rendre à l’ouest vers le grand lac». Il parlait du lac Huron, et tout porte à croire que Brûlé s’y y rendit.

Entre-temps, à Québec, Champlain a vent d’une nouvelle inquiétante: Henri IV a été assassiné. Le roi, certes, n’avait pas renouvelé le monopole de Pierre Du Gua de Monts par souci d’équité envers l’ensemble des commerçants. Mais toujours il avait encouragé ses projets de colonisation en Nouvelle-France. Désormais, il faudrait traiter avec Louis XIII, un petit roi de huit ans. Début août, Champlain s’embarque pour Honfleur accompagné de Pont-Gravé et prenant à son bord le jeune Savignon tel qu’entendu. Il laisse seize hommes à l’Habitation, seize bienheureux dont les jardins débordent de blé d’Inde, de froment, de seigle, d’orge et de généreuses vignes qui annoncent de fort belles veillées d’hiver.

À Paris, fin décembre, Champlain épouse Hélène Boullé, une fillette de douze ans pourvue d’une dot considérable. En raison du jeune âge de la mariée, l’union ne pourra être consommée que deux années plus tard; en revanche, la dot de six mille livres permettra à Champlain de repartir en Nouvelle-France dès le printemps 1611, toujours à titre de lieutenant du sieur de Monts. Lorsqu’il se présente au rendez-vous à la fin du mois de mai, dans le but de procéder à l’échange des deux garçons, il n’y a personne. Il en profite pour explorer les environs du sault Saint-Louis. Il a l’idée d’un nouveau poste de traite, d’une seconde Habitation sur cette grande île dont il constate la beauté et comprend les avantages stratégiques: Montréal. Sur la carte qu’il en trace, on peut lire pour la première fois le célèbre toponyme. Champlain note que le site a déjà été labouré par des Sauvages: il s’agit du très ancien village d’Hochelaga, apparemment habité par des Iroquois, que Cartier a découvert en 1535 mais qui fut déserté plus tard à cause des guerres indiennes. Sur une pointe de terre nommée plus tard Callière – du nom du gouverneur qui y fera construire sa demeure vers 1688 –, Champlain fait défricher une petite place dite place Royale et construire une muraille à l’abri de laquelle il aménage des jardins et sème différentes variétés de graines: il veut ainsi vérifier le potentiel et la résistance de ce site. Il faudra attendre une trentaine d’années avant que le projet du fort Ville-Marie se concrétise; mais Champlain, lui, ne sera plus.

Trois semaines plus tard, les voilà enfin, venant sur le fleuve: deux cents Algonquins et Hurons, à qui Champlain et ses hommes font honneur en tirant des salves de coups de feu. Au bout d’un moment, on demande aux Français de cesser les tirs, car la majeure partie de ces Indiens «n’avaient jamais vu de Chrétiens, ni ouï des tonnerres de la façon». Tout de même, ceux-ci sont heureux de revoir Savignon sain et sauf. En raison de différentes rumeurs, ils croyaient le jeune Huron mort. De même, Champlain retrouve avec contentement son garçon qui est «habillé à la sauvage» et «qui a [...] fort bien appris la langue». Brûlé l’informe des bons traitements qu’il a reçus et de tout ce qu’il a vu et appris dans l’arrière-pays. De fait, il parle maintenant la

langue huronne, ce qui s'ajoute à sa maîtrise de l'algonquin. Durant un mois, il sert d'interprète à Champlain auprès de différents groupes amérindiens, démêlant les intrigues, traduisant les subtilités de tous ces entretiens sous la tente concernant tant le commerce des fourrures que les relations diplomatiques. Quant à Savignon, il retourne parmi les siens, s'en allant «prendre une vie bien pénible au prix de celle qu'il avait eue en France», nous rapporte un Champlain convaincu de la supériorité de son monde. La majorité des rapports, en revanche, indiquent qu'en général les Indiens abhorraient la France: ils supportaient mal son climat humide et son manque de lumière en hiver. Ils s'étonnaient en outre douloureusement de l'existence de tant de pauvreté au sein d'une société qui se vantait de la grandeur de ses moyens.

Le 18 juillet, Champlain retourne à Québec d'où il compte repartir une fois de plus vers la France. Il en a long à dire au petit roi – ou du moins au Conseil, régi par sa mère, Marie de Médicis – sur les nouvelles terres à explorer, les projets de colonisation, les possibilités d'affaires... Cette fois, il confie trois jeunes hommes à ses alliés indiens: il est capital pour les Européens de former des truchements, ces intermédiaires de premier plan entre colonisateurs et nations amérindiennes: c'est en quelque sorte le nerf de la guerre dans les rivalités incessantes qui opposent Français, Anglais et Hollandais pour la conquête du Nouveau Monde. Sans ces braves qui n'hésitent pas à s'ensauvager et qui souvent possèdent un don exceptionnel pour les langues, qu'est-ce qu'un Samuel de Champlain face à des dizaines de milliers d'Indiens maîtres chez eux? Le jeune Thomas Godefroy part ainsi avec le groupe d'Iroquet; Nicolas de Vigneau, nouvellement arrivé au pays, est pris en charge par le fameux Tessouat dit le Borgne de l'île, chef des Algonquins Kichesipirinis de l'île aux Allumettes; et notre Étienne Brûlé s'en va vivre chez les Hurons. On ne le reverra pas avant quatre longues années.



Imaginons la vie d'un jeune Français au cœur du Wendake en 1611. Comme nous le disions plus tôt, nous devons nous contenter d'imaginer, car Étienne Brûlé n'a laissé aucune relation de ses expériences et découvertes. D'autres truchements après lui, et bien sûr bon nombre de missionnaires, témoigneront de leurs séjours parmi les Indiens, certains même le côtoieront, ce qui permettra aux historiens – pour peu qu'ils se soient intéressés à sa vie – de reconstituer les pérégrinations d'Étienne Brûlé.

Donc, pour une seconde fois, celui-ci remonte la rivière des Outaouais, puis la Mattawa, traverse le lac Nipissing et descend la rivière des Français jusqu'à la baie Georgienne. Le voici en Huronie (ou Wendake), un pays d'environ quarante mille habitants répartis dans de nombreux villages. Le plus grand, Cahiaqué, compte six mille Wendats. Étienne Brûlé habite une maison longue dans le village de Toanché, avec plusieurs familles du clan de l'Ours. Contrairement aux missionnaires qui, quelques années plus tard, auront du

mal à supporter cette promiscuité, Brûlé – qui n’a certainement pas connu meilleur confort dans sa vie de paysan – s’en accommode fort bien. Il est vêtu d’un pantalon de peau, et en hiver il porte un manteau de castor et chausse des mocassins. Il doit certainement se raser, car chez les Indiens, qui ont une pilosité peu abondante, «barbu» est utilisé comme une insulte. Les Hurons cultivent le maïs, la courge, le haricot, un peu de tabac, et, comme tous les peuples autochtones, pratiquent la chasse et la pêche. Brûlé mange donc à sa faim et jouit de nourritures variées.

Est-il bon trappeur? A-t-il des aptitudes pour le tir à l’arc? Nous savons en tout cas qu’un jeune Amérindien doit faire preuve de courage et même de stoïcisme dans tous les gestes, toutes les actions de sa vie. La valeur d’un homme se mesure à ses capacités physiques, à son endurance, mais aussi à sa force psychologique. Il va sans dire que pour être accepté parmi les Hurons, Étienne Brûlé doit se montrer extraordinairement compétent dans plusieurs de ces activités: pagayer sans relâche au cours de longs et périlleux voyages en canot, marcher des jours et des jours et retrouver son chemin dans le dédale des forêts, maîtriser les techniques du piégeage et l’art de la fabrication des filets, affronter de redoutables joueurs à la crosse et se prêter à des duels d’endurance où l’on se défie à coup de tisons...

Si l’on imagine le quotidien d’Étienne Brûlé éprouvant, il faut néanmoins y voir la conquête d’une grande liberté. Loin de la société française, de sa monarchie, de ses pouvoirs seigneuriaux, du joug des convenances, à mille lieues de tout diktat moral ou religieux, le jeune Français vit en Amérique dans une société sans classes où les chefs jouissent du seul prestige que la communauté veut bien leur accorder. De fait, les chefs amérindiens, que les Français appellent des «capitaines», sont avant tout des personnalités charismatiques qui se distinguent par leur grand courage, leur spiritualité profonde, leurs compétences de chasseur et de guerrier. Ces qualités exceptionnelles ne leur donnent pas pour autant le pouvoir de commander, d’assujettir les autres, de présider aux destinées du clan. Et encore moins de transmettre quelque privilège à leurs enfants. En hommes sages et avisés, ces chefs tentent d’influencer les autres par la persuasion. Il va sans dire que ce sont d’habiles orateurs, et les débats politiques, de savoureuses joutes de séduction. Dans les sociétés iroquoïennes, comme chez les Wendats, on désigne deux chefs par clan: un chef militaire et un chef de la vie civile. Et puisque ces sociétés sont matrilineaires, ce sont des femmes, les mères de clan, qui les désignent. Les chefs doivent se rapporter à elles, et pour qu’un accord, un traité soit vraiment effectif, fût-il déjà signé noir sur blanc, il faut d’abord qu’elles y consentent.

Autre avantage dans cette Amérique libre et sauvage: le concept de propriété privée n’a aucune résonance. Simple paysan, condamné dans son pays d’origine à n’être rien et à n’avoir pas grand-chose, Étienne Brûlé jouit ici des terres, des biens et des vivres de toute la communauté. Riches et pauvres n’y existent pas. Tout comme les tabous liés à la sexualité: les jeunes

gens peuvent avoir des relations sexuelles comme ils l'entendent, et les jeunes filles ont elles aussi la liberté de séduire à leur gré et d'aimer au grand jour, jusqu'à ce qu'elles élisent un partenaire pour de bon. Étienne Brûlé a choisi son camp: il adopte désormais les manières et les mœurs de ses frères amérindiens, ce qui augure mal pour ses relations à venir avec les missionnaires.

Justement, au terme de quatre années sans nouvelles, sans un signe de vie, Samuel de Champlain réapparaît dans la vie d'Étienne Brûlé: il a emmené quatre récollets en Nouvelle-France. Il s'agit des pères Le Caron, Jamet, Dolbeau et Duplessis. Aussitôt arrivés, ceux-ci se répartissent territoires et nations dans le noble dessein d'y «planter la foy». Le père Le Caron s'en va chez les Hurons, et il est bientôt rejoint par Champlain qui, après maintes tentatives infructueuses, réussit à gagner l'arrière-pays. Nous savons en effet que Tessouat, le chef de la nation des Kichesipirinis, s'opposait activement à ce que Champlain s'abouche directement avec les Hurons wendats. Il faisait tout son possible pour lui faire blocage à l'île aux Allumettes, portage et passage obligé sur la rivière Kichesipi. Pour rejoindre le Wendake, en baie Georgienne, Champlain a dû contourner le barrage de Tessouat, en passant probablement par le pays des Oueskarinis d'Iroquet, au sud de la rivière. Une chose est sûre, Champlain est arrivé à ses fins.

Fort de ses exploits passés, reconnu auprès des Indiens alliés comme un éminent capitaine de guerre, Brûlé voit ses services de nouveau sollicités pour une expédition en Iroquoisie, cette fois de plus grande envergure. Champlain et Brûlé vont de village en village afin de recruter des guerriers. L'effort est concluant: le 17 août 1615 se rassemblent à Cahiagué cinq cents Wendats, bon nombre de leurs voisins Nipissingues et Odawas, dits aussi Cheveux-Relevés, Iroquet et ses Algonquins oueskarinis, bref une armée impressionnante. Ils auront même du renfort: les Andastes, appelés aussi Carantoüanais, qui vivent au sud de l'Iroquoisie, ont offert cinq cents des leurs. Étienne Brûlé se porte volontaire pour se rendre dans leur pays lointain avec une douzaine de Wendats parmi les plus robustes et résolus afin de les informer de la stratégie et les mener au lieu du combat – «ce que facilement je luy accorday, écrit Champlain, puisque de sa volonté il y estoit porté, & par ce moyen verroit leur pays, & pourroit recognoistre les peuples qui y habitent». Le plan est ingénieux: on prendra les Iroquois en étau, Champlain arrivant du nord avec ses troupes et Brûlé du sud avec les Andastes. Le rendez-vous en Iroquoisie est fixé au 10 octobre suivant.

Rien ne se passe comme prévu. Étienne Brûlé et ses compagnons rejoignent les Andastes sur leur territoire, aux abords de la rivière Susquehanna, vers le sud-est de l'actuelle Pennsylvanie. Mais ceux-ci ne sont pas prêts à partir: la coutume veut qu'on fasse des cérémonies, des danses et des festins avant de prendre le chemin de la guerre. Cette fois, Brûlé n'a pas le cœur à la fête: il craint d'arriver en retard au rendez-vous. Et de fait, lorsque, le 13 octobre, il paraît avec son armée de cinq cents Andastes en territoire

ennemi – on présume qu’il s’agit du pays des Onontagués ou de celui des Onneyouts, à l’emplacement de l’actuelle ville de Syracuse –, il est déjà trop tard. Deux jours auparavant, les alliés ont attaqué les Iroquois, ils ont perdu et battu en retraite. Selon ses propres dires, Champlain n’a pas réussi à contenir ses troupes qui, impatientes de combattre, ont lancé l’assaut dans la plus grande confusion et l’indiscipline la plus totale. Leurs adversaires avaient prévu l’attaque et renforcé leurs défenses: des palissades de trente pieds, infranchissables, ainsi qu’un système sophistiqué de parapets à l’épreuve des balles, ont eu raison des alliés.

Il est certain que Champlain rapporte une version des faits qui le met en valeur. Rétrospectivement, on peut faire l’interprétation suivante: se percevant comme le maître de la situation, il voulut combattre à l’européenne, tentant d’assiéger l’ennemi et donnant des ordres à des guerriers qui n’en recevaient de personne, ce qui engendra un désordre fatal. Champlain y vit de l’indiscipline de la part de «ses troupes», tandis que les alliés y perçurent pour la première fois les failles stratégiques des Français. À l’issue des hostilités, Champlain, blessé à la jambe en deux endroits, fut ramené dans un panier, emmaillotté comme un enfant: «[...] la douleur que j’endurois à cause de la blessure de mon genoüil, n’étoit rien au pris de celle que je supportois lié & garrotté sur le dos de l’un de nos sauvages...». Il va sans dire que l’orgueil du grand capitaine français en prit un coup.

Cette première victoire iroquoise fut déterminante pour la suite des choses; elle eut en quelque sorte un effet domino et influa indirectement sur le destin de plusieurs peuples d’Amérique. Portés par ce vent de triomphe, puis armés d’arquebuses et de mousquets par les Hollandais, les Iroquois gagnèrent peu à peu du terrain, éliminant au passage les Mohicans, les Pétuns, les Neutres et les Hurons (la chute de la Huronie, pour sa part, s’explique par plusieurs autres facteurs, notamment les maladies et la confusion spirituelle produite par les Robes noires). Les Iroquois, cependant, ne vinrent jamais à bout des Odawas, autre nom des Outaouais, peuple algonquien de la région du lac Michigan qui non seulement leur résistèrent, mais migrèrent vers l’est pour occuper la rivière Kichesipi (laissée libre par l’exode des Kichesipirinis) et continuer à commercer avec les Français – d’où le nom donné aujourd’hui à la région d’Ottawa.

Arrivé sur les lieux deux jours trop tard, comme nous le disions, et trouvant la bataille perdue, Étienne Brûlé est convaincu que son chef doit le maudire pour son retard. Il n’a cependant pas l’occasion de lui en expliquer la cause, ce dernier ayant été ramené en Huronie. Brûlé, lui, n’a aucune envie de retraverser l’Iroquoisie: l’ennemi doit être en état d’alerte depuis l’attaque et l’hiver arrive. Il décide alors de retourner à Carentouän chez ses nouveaux amis andastes. Comme les Hurons, cette nation appartient à la grande famille iroquoise. À quelques variantes près, Brûlé peut donc communiquer avec eux dans leur langue. Il décide d’y passer l’hiver et en profite pour explorer les alentours. Nous pouvons trouver le récit de ses aventures de cette époque

dans le journal de Champlain, où ce dernier a consigné, lorsqu'il a retrouvé Brûlé aux Trois Rivières trois ans plus tard, tous les faits et gestes qu'il lui a rapportés. Cette fois, Étienne Brûlé y est appelé par son nom.

On y lit ainsi que le jeune homme, âgé à ce moment-là de vingt-trois ans, se serait promené «le long d'une rivière qui se descharge du costé de la Floride, où il y a force nations qui sont puissantes & belliqueuses, qui ont des guerres les unes contre les autres». Il aurait ensuite continué son chemin le long de ladite rivière «jusques à la Mer, par des isles et les terres proches d'icelles». S'agit-il de la rivière Susquehanna qui se déverse dans la baie de Chesapeake, de la rivière Delaware qui se jette dans l'Atlantique, ou du fleuve Hudson? Malgré les informations que donne le journal de Champlain, les historiens peinent encore aujourd'hui à établir le tracé exact de ses pérégrinations. Par contre, ils s'entendent tous sur le fait qu'Étienne Brûlé est le premier Européen à avoir traversé la future Pennsylvanie. Mieux: il serait aussi le premier à avoir expérimenté le poteau de torture!

C'est que, satisfait de ses explorations, il désire retourner en Huronie. Escorté par cinq ou six Andastes, il revient donc sur ses pas, empruntant chemins de traverse et marécages pour éviter les mauvaises rencontres. Mais c'est en vain: au détour d'un sentier, le petit groupe tombe sur une bande d'Iroquois. Brûlé et ses compagnons se dispersent, et le font si bien qu'ils sont incapables de se retrouver. Perdu en forêt, Brûlé erre durant plusieurs jours sans manger. À bout de forces, il aperçoit alors un autre groupe d'Iroquois et court vers eux, préférant se trouver «entre leurs mains sur l'esperance qu'il avoit en Dieu, que de mourir seul & ainsi miserable». Ces Iroquois sont fort probablement des Tsonnontouans de la confédération des Cinq Nations. Sur le coup, ils ont pitié du jeune Blanc et l'amènent à leur village. On le nourrit, on le traite en ami, mais bientôt les habitants arrivent de partout, s'attroupent autour de lui, le mènent à la cabane d'un des principaux chefs qui l'interroge. Qui es-tu? D'où viens-tu? Comment t'es-tu perdu? Comment es-tu arrivé jusqu'ici? Es-tu un de ces Français qui nous font la guerre? Étienne Brûlé nie, prétend qu'il est d'une nation meilleure que les Français, «ce qu'ils ne voulurent croire, ainsi se jetterent sur luy & lui arracherent les ongles avec les dents, le brulerent avec des tisons ardents, & lui arracherent la barbe poil à poil» – sans doute une barbe de trois jours!

Un de ses tortionnaires essaie ensuite de lui enlever la médaille, un *agnus dei*, qu'il porte au cou. Brûlé le menace de tous les maux, lui prédit qu'il mourra ainsi que toute sa famille... et soudain, alors que le temps était beau et serein, voilà que le ciel s'obscurcit, qu'il se met à tonner, que l'orage éclate, donnant «un tel epouvantement aux Sauvages» que ceux-ci abandonnent le supplicié, le laissant ligoté au poteau, sans oser s'en approcher. Brûlé leur dit que son Dieu est en colère contre eux de l'avoir ainsi maltraité. L'un des chefs le détache alors et l'emmène dans sa maison où, plein d'attentions, il s'applique à panser ses plaies. On fait ensuite des fêtes en son honneur et, parce qu'il désire partir, on l'accompagne quatre jours durant sur le chemin de

la Huronie. Au moment de se quitter, Brûlé s'engage à «les mettre d'accord avec les Français, & leurs ennemis & leur faire jurer amitié les uns envers les autres».

Le récit d'Étienne Brûlé, nous le disions, est rapporté de manière sûre par Champlain. Mais ce que raconte Brûlé est-il vrai? S'il a pu arriver que des missionnaires aient recours à des phénomènes naturels, des éclipses par exemple, pour impressionner les Indiens, on peut croire que Brûlé, lui, a inventé cette histoire de miracle pour sauver la face auprès de ses amis hurons. Les Tsonnontouans désiraient depuis longtemps faire la paix avec les Français pour le commerce des fourrures. Épargner la vie de Brûlé en faisait un bon émissaire auprès d'eux. Mais du point de vue du Français, il était difficile d'expliquer ce revirement, cette soudaine amitié pour la nation ennemie. Ce récit lui permettait de tenir sa promesse envers les uns sans perdre l'estime des autres.

Brûlé revient donc «chez lui», dans son village de Toanché, où il raconte aux siens ses mésaventures et la prétendue intervention divine. Cette fois, il s'en tire. Mais pourquoi ne va-t-il pas rejoindre Champlain dans le village de Carhagouha, à une vingtaine de milles? Ne devrait-il pas aller faire état de ses découvertes à son chef, et lui expliquer enfin son retard lors de la fameuse bataille en Iroquoisie? Lorsque Champlain apprend que son garçon est revenu, il est trop tard, lui-même doit repartir pour Québec. Cette décision inexplicable de la part d'Étienne Brûlé contribuera à entacher sa crédibilité, de son temps et, ensuite, auprès des historiens. Car nous pouvons commencer à le dire: le pauvre Brûlé traînera toute sa vie une réputation de traître.



Un an a passé. Étienne Brûlé est demeuré paisiblement en Huronie où il a pris le temps de guérir ses blessures. À l'été 1618, il quitte Toanché et descend le fleuve jusqu'à Metaberoutine (la mission des Trois Rivières) pour la traite. Désormais, comme d'autres truchements, il reçoit un salaire de la part des marchands de fourrures à titre d'agent. Pour cent pistoles par an, ce qui constitue une somme considérable – de quinze à dix-huit fois le salaire annuel d'un serrurier, par exemple – il convainc les Indiens d'apporter leurs peaux à la grande foire annuelle où trappeurs et traiteurs se rencontrent et font affaire. C'est donc à ce moment-là qu'il retrouve Champlain et lui raconte ses aventures en Iroquoisie. Celui-ci est conquis: non seulement il lui pardonne d'être arrivé en retard au combat, son garçon «étant plus à plaindre qu'à blâmer», mais il lui assure qu'on prendra note de ses services, et il l'encourage à «continuer cette bonne volonté». Étrangement, dans la deuxième édition de son journal, parue en 1632, Champlain a retiré ce passage où il relate les aventures d'Étienne Brûlé. Avait-il cessé d'y croire ou préférait-il taire les «exploits» de celui qu'il considérerait alors comme un traître?

Au cours des années suivantes, Brûlé va d'expédition en expédition, explorant sans cesse de nouvelles terres. En quittant le site des Trois Rivières, il a promis à Champlain d'aller plus avant dans ses pérégrinations afin d'essayer de découvrir le fameux passage vers la Chine. S'il nous est difficile de le suivre à la trace, nous connaissons tout de même certains de ses itinéraires par les relations du frère Gabriel Sagard – un récollet installé chez les Hurons en 1623. Sans doute Brûlé a-t-il parcouru le Wendake d'un bout à l'autre, et d'autres régions encore dont il n'a peut-être jamais témoigné. Toujours est-il que son expédition la plus importante, que nous situons entre 1621 et 1623, est bien documentée: il s'agit de la découverte du lac Supérieur. Partant de son village d'adoption en compagnie d'un autre interprète français du nom de Grenolle et probablement de quelques Wendats, il a canoté vers le nord, longeant la baie Georgienne. Les voyageurs se sont arrêtés à l'île Manitoulin, que les Odawas appellent *Mnidoo Mnis*, c'est-à-dire «l'île du Grand Esprit», puis ils ont débarqué sur la côte nord de l'actuel North Channel, où ils ont fait la connaissance d'une nation amérindienne qui exploitait des mines de cuivre. Brûlé en a rapporté plus tard des échantillons que le frère Sagard a bel et bien tenus dans ses mains. Ils ont ensuite franchi le saut de Gaston (l'actuel saut Sainte-Marie) pour aboutir à cette impressionnante mer d'eau douce, le lac Supérieur, qu'Étienne Brûlé est le premier Européen – avec Grenolle – à contempler. Il aurait longé la rive nord de ce grand lac jusqu'à son extrémité ouest, où se trouve aujourd'hui la ville de Duluth.

D'après un autre religieux, le jésuite Daillon, une expédition l'aurait aussi mené, quelques années plus tard, au pays des Neutres. Cette nation qui occupait les rives du lac Érié était de culture iroquoise et, son territoire s'étendant tout juste entre celui des Hurons et celui des Iroquois, elle cultivait de bonnes relations avec les deux peuples – d'où son nom. Étienne Brûlé serait donc le découvreur de quatre des Grands Lacs, et peut-être même des cinq: certains historiens croient qu'il aurait aussi atteint le lac Michigan. Insistons sur le fait que ces jours, semaines et mois passés à marcher et pagayer sur des territoires difficiles, avec le plus souvent une simple purée de maïs à mettre dans sa gamelle, constituent un exploit. Étienne Brûlé était un athlète formidable. Par sa fougue et son endurance, il a permis à Samuel de Champlain d'ajouter de nombreux pointillés sur la carte du Nouveau Monde.

En 1623, Étienne Brûlé est de retour à Québec où il retrouve Champlain. Ce dernier est préoccupé à plus d'un titre. D'abord, sa vie personnelle ne va pas comme il le voudrait: cela fait trois ans que sa jeune épouse, Hélène Boullé, habite à ses côtés en Nouvelle-France, mais elle s'y ennue mortellement et ne pense qu'à rentrer à Paris – ce qu'elle fera un an plus tard. Quant aux affaires de la colonie, elles ne vont guère mieux. L'Habitation, qui date maintenant de quinze ans, est presque en train de s'effondrer. Il faut solidifier la charpente et retaper aussi le fort Saint-Louis construit deux ans auparavant. Ensuite, court une rumeur selon laquelle les Hurons

souhaiteraient faire la paix avec les Iroquois afin de pouvoir traiter avec leurs alliés, les Hollandais. Depuis les Grands Lacs, la route qui mène à leurs postes de Manhatte (aujourd'hui New York) et d'Orange est en effet beaucoup plus courte que celle qui mène à Québec. Le risque, pour Champlain, est de perdre son monopole. Il fait donc repartir Brûlé en Huronie afin de convaincre «les siens» de revenir faire la traite à Québec au printemps suivant. Notre explorateur est cette fois accompagné d'une délégation d'une dizaine de Français et de trois missionnaires récollets, dont le frère Sagard.

Par sa connaissance de la langue, et du fait qu'il a véritablement été adopté par les Hurons, Étienne Brûlé est une ressource inestimable pour les missionnaires. En revanche, celui-ci n'éprouve aucune forme d'intérêt pour eux, en fait il a même tout à craindre de leur jugement, qui est sans appel: à vivre parmi les Indiens, les jeunes Français deviennent «plus sauvages que les sauvages». Il est vrai que Brûlé prête le flanc à la critique: si dans sa jeunesse il a reçu quelque enseignement religieux, il n'en reste pas grand-chose. Un jour qu'il était en danger de mort, raconte-t-il à Sagard, il a voulu réciter une prière, mais la seule dont il a pu se souvenir était le bénédicté, une prière qu'on dit avant les repas... Non, Étienne Brûlé n'a pas la fibre chrétienne et s'accommode mal de la présence des missionnaires venus catéchiser dans ses plates-bandes. Réciproquement, sa manière de donner foi à certaines croyances animistes et surtout de vivre une sexualité absolument libre auprès des Amérindiennes provoque le courroux de Sagard: comment ces Français dépravés pourraient-ils servir d'exemple aux païens?

On comprend bien que ce soit avec peu d'enthousiasme et une grande parcimonie qu'Étienne Brûlé enseigne la langue huronne aux missionnaires... Pourtant c'est lui, semble-t-il, qui a aidé le frère Sagard à rédiger son dictionnaire français-huron, un document qui s'avérera d'une grande utilité pour les futurs missionnaires, les traiteurs, puis les historiens. Cette remarquable contribution n'empêchera pas Sagard, sitôt rentré à Québec, de faire rapport à Champlain des mauvaises mœurs des interprètes, et de Brûlé en particulier. Champlain en est irrité: il n'apprécie déjà pas beaucoup que les truchements travaillent contre rémunération pour les marchands de fourrures plutôt qu'au profit de la colonisation... Il écrira dans son journal qu'«on aurait dû les punir sévèrement» et il décrira Brûlé comme un homme «fort vicieux et adonné aux femmes». Champlain est un grand esprit, certes, mais on peut parler ici d'ingratitude et de mauvaise foi: comment les truchements pourraient-ils travailler au profit de la «colonisation», alors qu'il n'est pas vraiment question, ni pour Champlain ni pour personne, de coloniser? Malgré ses rêves, malgré la sincérité de ses ambitions, Champlain est surtout l'employé d'une entreprise commerciale de fourrures. À notre connaissance, il n'a jamais appris une langue amérindienne en plus de trente ans de séjours répétés en Nouvelle-France... N'est-ce pas simplement de la jalousie envers l'important salaire de ce truchement qui en sait plus que lui? Quoi qu'il en soit, cet événement marque le début d'un relâchement des liens entre le



Entre-temps à Québec, le monopole de la traite est passé aux mains de la Compagnie du Canada. Cette entreprise s'est engagée à développer et à peupler le pays, mais dans les faits ses préoccupations sont principalement commerciales. Tout de même, quelques colons s'y installent, dont le premier cultivateur, Louis Hébert. Celui-ci n'en est pas à son premier voyage en Amérique. Dès 1606, il était à bord du *Jonas*, en route vers l'Acadie. Apothicaire de métier, las des guerres de religion et des dettes héritées de son père, il avait quitté avec soulagement son officine parisienne mais laissé à regret sa jeune femme Marie Rollet pour partir en éclaireur: si son cousin Jean de Poutrincourt disait vrai et qu'un paradis les attendait de l'autre côté de l'Atlantique, il pourrait un jour s'y installer avec Marie et faire de leur vie un grand jardin. Deux séjours en Acadie, pourtant très durs, ne l'ont pas découragé. Il a côtoyé les Samuel de Champlain, Pierre Du Gua de Monts et François Pont-Gravé, il a connu le grand Membertou, un Micmac prestigieux parmi les siens, qui lui a fait découvrir la flore de son pays, notamment ces plantes aux vertus médicinales pour lesquelles il se passionne. Les Micmacs le surnomment d'ailleurs le Ramasseur d'herbe. À deux reprises, pour des raisons politiques, il a été forcé de rentrer en France. À son troisième voyage outre-Atlantique, en 1617, il n'est pas seul: sa femme Marie et leurs trois enfants l'accompagnent sur *Le Saint-Étienne*. Cette fois, il débarque au pied du cap aux Diamants.

Auprès des Hurons de passage à Québec, Louis Hébert apprend à cultiver maïs, courges et haricots, à entailler les érables pour en tirer la sève, à fabriquer la bière d'épinette. Cependant, il ne peut s'investir à fond dans ces activités: le contrat qui le lie à la Compagnie du Canada l'oblige à exercer d'abord et surtout son métier de soigneur, ce qui exige tout son temps et lui vaut un maigre salaire. En outre, ce contrat stipule que tout produit de ses récoltes, durant les deux premières années de son établissement à Québec, appartient à ses employeurs. Pour Louis Hébert, comme pour la cinquantaine de gens qui habitent ici, le paradis attendra... Famines, maladies, attaques iroquoises, carences de toutes sortes, voici le lot quotidien d'une Nouvelle-France traitée avec molle indifférence par la mère patrie. Les compagnies privées, avides de profits, se succèdent. Contestée de toutes parts, la Compagnie du Canada est d'ailleurs évincée et remplacée par une autre, la Compagnie de Caën. Mais pour les habitants, c'est du pareil au même: à savoir, la même misère. Bien que Louis Hébert réussisse à tirer des miracles de la terre, tout ce blé et tous ces légumes ne suffisent pas à nourrir la petite population. Possédant déjà deux bœufs, Hébert demande à Émery De Caën, responsable de Québec en l'absence de Champlain, de faire venir une charrue de France. Reconnu pour être un sans-cœur, «un homme de néant», selon le

récollet Georges Le Baillif, De Caën refuse d'encombrer ses bateaux avec cet inutile chargement. En 1625, huit ans après son arrivée, Louis Hébert n'a toujours pas le sou. Or cela s'apprête à changer grâce au grand ami qu'il a, en ce pays, en la personne d'Étienne Brûlé; ce dernier offre de lui prêter une bonne somme d'argent, sans intérêt. En effet, que peut faire Brûlé de tous ces écus qu'il reçoit des marchands de fourrure, lui qui vit parmi les Hurons en complète autarcie? Mais De Caën a vent de la transaction et la fait aussitôt annuler: il est le maître de la colonie et de tout ce qui s'y trame. Il prête la même somme à Louis Hébert, à vingt-cinq pour cent d'intérêt.

Ici, on voit se profiler les antagonismes et contradictions gigantesques qui grèvent le projet de la Nouvelle-France. Ces gérants qui agissent au nom de Champlain et au service des compagnies sont les premiers d'une longue liste d'administrateurs malfaisants qui n'auront de cesse de compromettre les efforts des colons et des hommes de terrain. Les Étienne Brûlé, Pierre-Esprit Radisson, Nicolas Perrot et Louis Jolliet se trouveront totalement incompris face à la conjuration des aristocrates, de De Caën à Frontenac. Ceux-ci feront même déshonneur à l'authenticité d'un homme tel que Champlain. Car ce dernier avait eu la vision d'un nouveau monde en Amérique. Il aura réellement cru, ainsi que Jean Talon plus tard, en ces nouvelles terres et en leurs habitants. Pour réussir, il fallait composer avec l'amérindianité, nature et culture confondues, ce que déjà Étienne Brûlé et de nombreux autres truchements vivaient pleinement. En 1625, Brûlé n'est plus français; il n'a plus aucune espèce de sentiment d'allégeance au roi et à son train de protégés, dont les seuls soucis consistent à s'enrichir sans prendre de risque. L'épisode du prêt à Louis Hébert pourrait à lui seul expliquer le dégoût d'Étienne Brûlé envers les autorités françaises. Cette année-là, les Jésuites débarquent à Québec. Comme les Récollets, ils auront Brûlé à l'œil; de la même façon, ils profiteront de ses savoirs tout en le condamnant pour ceci et cela, et pour le fait qu'il mangeait de la viande le vendredi!

En 1627, Champlain voit son projet de peuplement mis en péril. Depuis bientôt vingt-cinq ans, il travaille à construire un univers qui ne se matérialise pas: moins de soixante-quinze Français habitent les lieux en permanence, et encore, il faut compter de ce nombre les électrons libres comme Brûlé. Le bon Louis Hébert, qui veillait sur la santé de tous, est mort à la suite d'une chute sur la glace – il laisse des potagers, des champs de céréales et un verger planté de pommiers apportés de Normandie, tout cela issu du travail de ses mains; la charrue qu'il avait demandée aux autorités sera finalement livrée à Québec un an après sa mort. Bien que les résidants de la petite colonie doivent leur survie aux Montagnais qui les approvisionnent en gibier, les relations entre eux sont tendues: deux Français ont été assassinés par ces supposés amis. Les pirates anglais se promènent comme bon leur semble en Acadie et jusqu'à Tadoussac. Décidément, la Nouvelle-France périclité, et les alliés le remarquent, en particulier les Hurons, qui s'impatiente et commencent à douter des fanfaronnades françaises, de la toute-puissance du dieu catholique et des

pouvoirs infinis du Grand Roi. Comment ce dieu et ce roi laisseraient-ils leurs bien-aimés dans un tel état de misère? En France, pourtant, le cardinal Richelieu fonde de grands espoirs dans la colonie. Il a mis sur pied cette année-là un organisme prometteur, la Compagnie des Cent-Associés, qui s'engage à y envoyer des contingents importants d'hommes et de femmes. En 1628, justement, une flottille de bateaux français est désespérément attendue à Québec avec deux cents colons à son bord et des provisions. Mais les bateaux n'arrivent pas: ils sont interceptés par les frères Kirke, trois aventuriers anglais qui, profitant du déclenchement de la guerre entre l'Angleterre et la France, ont poussé l'audace jusqu'à pénétrer dans le fleuve Saint-Laurent afin de prendre Québec. Une lettre parvient à l'Habitation: on invite Champlain à se rendre. Celui-ci bluffe et s'en tire. Ne connaissant pas le chenal pour naviguer de Tadoussac à Québec, les Kirke décident de ne pas attaquer. Toutefois, la perte des navires français de ravitaillement cause un tort irréparable: concrètement, c'est un cauchemar, et symboliquement, c'est l'humiliation devant les Hurons, qui doutent encore davantage de Champlain. La preuve ne s'en fait pas attendre: Champlain, qui a envoyé des émissaires un peu partout, du Wendake jusqu'en Acadie, afin de demander refuge pour lui et ses gens, essuie un cuisant refus de la part des Hurons. Seuls les Algonquiens des Maritimes acceptent de les accueillir, mais Champlain décline l'offre: il estime trop risqué le voyage à travers les forêts de Kennebec.

La population de Québec se trouve donc gravement affaiblie et démunie lorsque David Kirke revient une seconde fois, en 1629. Surprise: deux hommes ont piloté les Anglais sur le chenal jusqu'aux portes de l'Habitation, et ces hommes, ce sont Étienne Brûlé et son compagnon de toujours, Nicolas Marsolet. Ont-ils vendu leur âme aux Anglais? Près de quatre cents ans plus tard, cette histoire fait encore l'objet de controverses. C'est en fait le cas de toute l'histoire d'Étienne Brûlé, dont il existe au moins sept versions. Pour Champlain, il n'y a aucun doute: Brûlé et Marsolet sont des traîtres. Prisonnier des Kirke, il revoit les deux compagnons à Tadoussac alors qu'il est emmené en Angleterre, et ne manque pas alors de les sermonner vertement: «Voilà ceux qui ont trahy leur Roy & vendu leur patrie, & vaudroit mieux pour vous mourir que vivre de la façon au monde, car quelque chose qui arrive, vous aurez toujours un ver qui vous rongera la conscience.» Les deux interprètes ont beau affirmer qu'ils ont été capturés par les frères Kirke et forcés de les servir, rien n'y fait. Ce sera le dernier échange entre Champlain et Étienne Brûlé.

L'histoire a longtemps retenu la thèse de la trahison et vu en Brûlé un coureur des bois sans morale. À bien y regarder cependant, rien ne semble moins sûr. Rappelons-nous qu'Étienne Brûlé était pratiquement un Huron; son allégeance allait certainement davantage au clan de l'Ours qu'à la Compagnie des Cent-Associés. En 1629, au moment de la prise de Québec, les relations entre les Français et leurs alliés s'étaient terriblement relâchées. Ces derniers

auraient même été jusqu'à rencontrer les Hollandais sur le fleuve Hudson dans le but de pactiser avec eux. En vérité, on peut bien les comprendre: les Français étaient ruinés, affamés et impuissants, et les Amérindiens n'avaient pas pour eux un tel attachement qu'ils se seraient privés de s'allier à des peuples plus forts. Pour eux, Français, Anglais et Hollandais étaient autant d'occupants qui désiraient s'enrichir avec le commerce des fourrures. Brûlé, d'où il était, ne voyait pas le sens de l'Histoire. On ne sait ce qu'il avait dans la tête, ni ce que les Hurons voulaient de lui. S'il avait accepté d'escorter les Anglais à travers les passages difficiles du Saint-Laurent jusqu'à Québec, peut-être était-ce par fidélité envers son peuple d'adoption?

D'autres recherches avancent l'idée qu'Étienne Brûlé serait retourné en France à deux reprises, vers 1622 et 1626. On raconte que les missionnaires auraient ordonné son rappel pour mauvaise conduite, voire que Champlain l'aurait puni en le forçant à revenir. En effet, les registres de Champigny-sur-Marne indiquent qu'un Étienne Brûlé du même âge s'y serait marié en 1626 et aurait été le parrain de quelques nouveau-nés. Tout cela n'est pas impossible, mais très questionnable: les Jésuites n'avaient aucune autorité sur Brûlé et Champlain pouvait bien tancer et gourmander son truchement, il lui devait tout. Par surcroît, qu'est-ce qu'un ensauvagé, un coureur des bois, un Huron d'Amérique serait-il allé faire à Champigny-sur-Marne, à deux ou trois mois de voyage en bateau? Vendre des peaux? Faire des échanges? Quoi qu'il en soit, cela fait émerger une nouvelle hypothèse: Étienne Brûlé aurait pu se trouver sur un des bateaux de colons français interceptés par les Kirke en 1628 et, à cette occasion, négocier sa liberté contre une association avec les Anglais. Une seule chose est sûre: cette volte-face demeure inexpliquée.

En 1629, donc, Champlain capitule et remet aux frères Kirke les clés de l'Habitation. Mais ces derniers apprennent à leur retour en Angleterre que cette prise est illégale, la paix entre la France et l'Angleterre ayant été conclue depuis trois mois. En 1632, la Nouvelle-France est donc rétrocédée à la France; les colons qu'on avait expatriés reviennent à Québec, suivis de Champlain un an plus tard. À son arrivée, on lui annonce la mort d'Étienne Brûlé, tué par les Hurons.

Tué et mangé.



Pourquoi les Hurons, ses frères, ceux avec qui il avait tout partagé durant vingt-trois ans, lui ont-ils fait un tel sort? Si l'on veut apprécier la vie aventureuse d'Étienne Brûlé, il faut avoir un certain goût pour les énigmes. Sa mort, tout comme son existence, demeure nimbée de mystère. Certains archéologues en quête de réponse espèrent encore découvrir ses ossements quelque part au sud-est de la baie Georgienne. Mais il est des réponses qui ne pourront jamais se lire dans les os. Comment Brûlé a-t-il pu s'attirer un pareil châtement? Encore là, nous ne pouvons faire que des suppositions.

Après la prise de Québec, on sait qu'il retourne chez lui, en Huronie, et sans doute poursuit-il son travail de truchement auprès des Anglais. Mais rien n'est plus comme avant: les Anglais se montrent incompetents, pingres et arrogants; ils ne comprennent rien au protocole amérindien des transactions. Ils répugnent à reconnaître leur territoire, n'ont pas de curiosité pour leur culture, n'essaient pas de vivre parmi ces nations et encore moins d'apprendre leurs langues. Le contraste avec les Français, et surtout avec les ensauvagés, est frappant.

Dans ce climat qui lui est étranger, Étienne Brûlé file un mauvais coton. On dit qu'il boit beaucoup, qu'il multiplie les frasques. Aurait-il été tué pour une histoire de femme, une affaire de jalousie au sein de son village? C'est peu probable, car dans la culture iroquoienne, le cannibalisme rituel n'est pratiqué qu'en contexte guerrier. Il y a trois façons de disposer d'un prisonnier: on peut l'adopter pour remplacer le membre d'une famille tué au combat, on peut en faire un esclave ou le soumettre à la torture. Dans ce dernier cas, on l'a dit plus tôt, le supplicié doit faire preuve de courage et même d'arrogance. Plus il résiste, plus on l'admire; on voudra alors boire son sang ou manger sa tête, son cœur ou quelque partie de sa personne afin de s'approprier ses qualités. Or, la jalousie ne constitue un motif ni d'admiration ni de meurtre collectif.

Si Étienne Brûlé a trahi Champlain de son propre chef, sans l'influence de son clan, est-il possible qu'en le tuant, les Hurons aient voulu signifier aux Français qu'ils condamnaient son geste, exprimant du même coup leur solidarité? Encore là cela est peu probable, car au retour de Champlain, on sait que les Hurons ont eu peur de se présenter à Québec lors de la traite, croyant qu'ils seraient punis pour le meurtre de Brûlé. Une question de politique internationale, alors? On prétend que pour obtenir de l'alcool, Étienne Brûlé devait se rendre chez les Hollandais qui en faisaient le trafic. A-t-il trahi son peuple d'adoption en concoctant de nouvelles alliances commerciales? On a même avancé que son passage chez les Neutres y serait pour quelque chose. Les thèses sont si nombreuses et contradictoires, que dans ce récit nous en resterons là.

Le temps passe et n'efface rien: la mort d'Étienne Brûlé hante les consciences. Un guerrier important du clan de l'Ours, Aenon, à qui d'aucuns attribuent son meurtre, tente par tous les moyens de s'en disculper. Un an plus tard, une épidémie de variole frappe le village de Taonché. Des centaines de personnes en meurent, seule la moitié de la population y survit. On est terrifié, on brûle les maisons longues, on s'enfuit. Dans les nuages de fumée qui montent au ciel, on discerne un fantôme: ce sont les esprits, croit-on, qui cherchent vengeance. Taonché reste désert, sans une âme qui vive. C'est ainsi que le père Jean de Brébeuf, le 5 août 1634, retrouve le village où il a lui-même vécu. Et c'est avec désolation qu'il retrouve aussi l'endroit où «le pauvre Étienne Brûlé a été barbarement et traîtreusement assommé», écrit-il dans sa relation, «ce qui me laisse à penser qu'un jour peut-être ils me traiteront de la même manière». Il ne croyait pas si bien dire...



Cette histoire a son épilogue. En l'an 1636, le père Brébeuf se trouve en Huronie, au village d'Ossossané. On se prépare à célébrer la fête des Morts. Cette cérémonie qui a lieu environ tous les douze ans est d'une immense importance pour les Hurons. À cette occasion, toutes les familles parcourent le pays à la recherche des ossements de leurs proches décédés au cours des années précédentes. Elles les déterrent en «renouvellant leurs pleurs» et, lors d'un «festin des âmes» où l'on danse et chante au son des tambours, elles les inhument de nouveau, cette fois tous ensemble dans une fosse commune. Mais auparavant, elles prennent soin des dépouilles: selon leur état de décomposition, elles les décharnent – même si elles sont grouillantes de vers –, jettent les chairs au feu, brossent les chevelures, nettoient les os, les cajolent, les «couvrent de belles robes de Castor toutes neuves». Le père Brébeuf en est impressionné, et même extrêmement touché. Dans l'une de ses relations, il écrit: «Je me trouvay à ce spectacle, et y invitay volontiers tous nos domestiques: car je ne pense pas qu'il se puisse voir dans le monde une plus vive image et une plus parfaite représentation de ce que c'est que l'homme.»

Lors de cette cérémonie, donc, le chef Aenon transmet une demande au père Brébeuf de la part des Anciens de tout le pays: on souhaite déterrer les corps de deux Français morts en Huronie. Il s'agit de Guillaume Chaudron, décédé accidentellement, et bien sûr d'Étienne Brûlé. Afin de témoigner symboliquement de leur appartenance au clan de l'Ours, on veut mettre leurs os avec tous les autres dans la fosse commune. Brébeuf s'y oppose: ces Français sont baptisés, ils ne peuvent être enterrés avec des païens. Il offre tout de même de les déterrer et de leur faire une sépulture chrétienne à côté de la grande fosse. L'idée semble convenir, mais elle ne sera pas mise à exécution, car une dispute éclate entre les Hurons lorsque les gens de Taonché exigent de célébrer la cérémonie dans leur village. Ne réussissant pas à s'entendre, ils décident qu'il y aura deux fêtes. Aenon suggère d'enterrer Guillaume Chaudron à Ossossané, où il est mort, et Étienne Brûlé à Taonché, où il a vécu. Aenon affirme en outre que Brûlé lui appartient. «Très juste, rétorque un autre chef dans l'assemblée, puisque vous l'avez tué.» Effectivement, pour les autres communautés huronnes comme pour les alliés, le village de Taonché porte le blâme du meurtre d'Étienne Brûlé. Le débat risquant de s'envenimer, il est décidé de le clore: les restes d'Étienne Brûlé demeureront où ils sont, sans autre forme de funérailles. Le père Brébeuf y voit un signe des cieux: «Véritablement il y a dequoy admirer icy les secrets jugements de Dieu: car cet infâme aussi bien ne meritoit pas cet honneur; et pour dire le vray, nous eussions eu assez de peine à nous résoudre de faire à son occasion un Cimetière particulier, et de transporter en Terre Sainte un corps qui a mené une vie si scandaleuse dans le Païs, et donné aux Sauvages une si mauvaise impression des moeurs des François.»

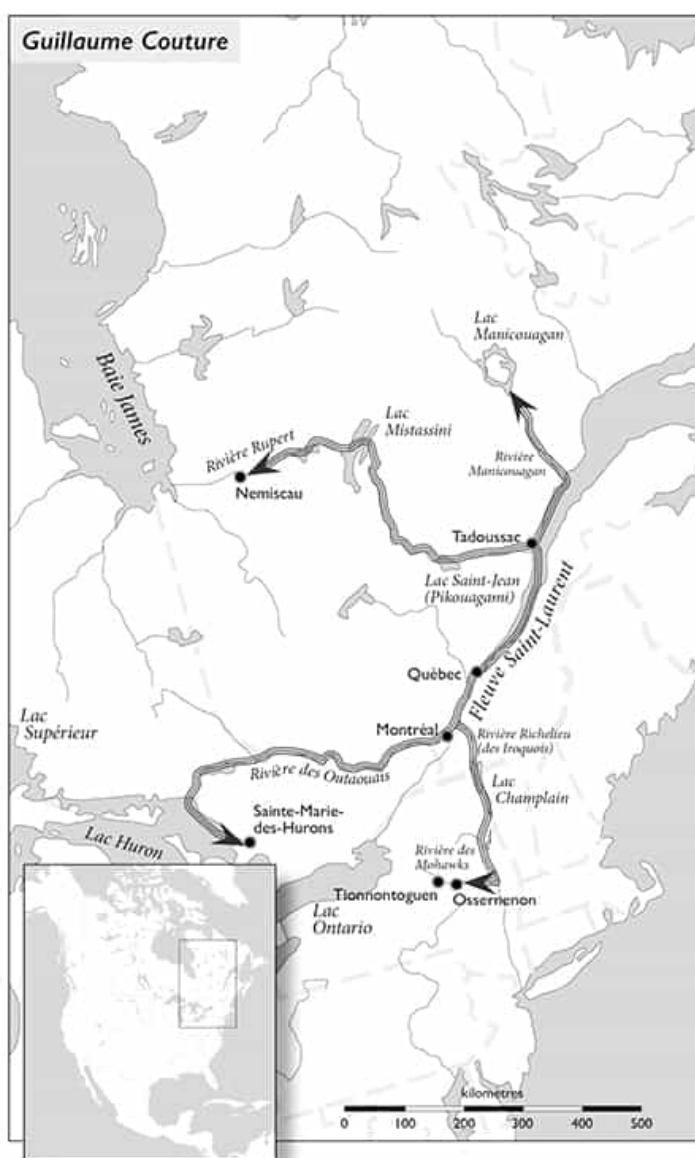
Les Wendats voient les choses autrement. Ces mots d'Aenon, à propos de l'«infâme», auraient pu être prononcés comme oraison funèbre: «Les os d'Étienne Brûlé nous appartiennent à moi et à mon village. Je l'ai pris avec moi dans mon canot, jusqu'à Québec, à l'ombre des grands rochers. Nous avons ramé ensemble le long des grandes rivières et à travers les eaux blanches. Il m'a aidé à transporter mon canot le long des durs portages. Je l'ai amené à la mer d'eau douce et dans le pays des Hurons. Il est à moi.»

GUILLAUME COUTURE

1617-1701

BÂTIR LE NOUVEAU MONDE

*Sur les sentiers de la guerre, il cherchait la paix.
Sous les coups répétés des tomahawks, il luttait
pour la fraternité. Sur les rives hostiles du fleuve,
il rêvait d'un monde. Nulle violence, nulle
frontière n'aura pu réfréner ses idéaux.*



GUILLAUME DÉPOSE son rabot, secoue son tablier et s'approche de l'homme qui le demande. Celui-ci se présente: René Goupil, chirurgien. En mission à Rouen pour la Société de Jésus, il recrute des jeunes gens de métier pour traverser de l'autre côté, en Nouvelle-France, afin d'assister les missionnaires dans leurs travaux de construction et dans diverses tâches subalternes. René Goupil n'est pas lui-même un jésuite, car sa surdité l'a obligé à quitter le noviciat. Loin d'en éprouver du ressentiment, il garde sa ferveur entière. Il va de ville en ville, inlassablement, pour dénicher des garçons vigoureux et sans avenir, comme il y en a tant dans le royaume de France. Guillaume Couture est de ceux-là. Un menuisier, malgré des années d'apprentissage, et même si on le reconnaît comme un excellent artisan, n'a aucune chance de faire sa marque ou de s'enrichir. Particulièrement à Rouen, deuxième ville en importance du pays, populeuse et insalubre, où la misère frappe à coups d'épidémies et de famines, où les gens tombent comme des mouches. Voleurs et mendiants emplissent les rues tandis qu'une puissante bourgeoisie prospère dans le luxe des hôtels particuliers.

René Goupil ne fait pas du recrutement à Rouen par hasard: combien de Normands, combien de Rouennais, colons, matelots ou religieux, ont-ils émigré en Nouvelle-France? Le célèbre Samuel de Champlain, mort tout récemment, a toujours trouvé en cette province le gros de ses équipages. Dès le premier contact, le jeune Guillaume apparaît à Goupil comme un candidat intéressant. En plus d'avoir reçu de son père, maître menuisier de la fabrique de Saint-Godard, un enseignement de qualité, il a appris à lire et à écrire, ce qui est rare et recherché à l'époque. En outre, il ne semble pas rebuté par les exigences du contrat: en tant que «donné des Jésuites», il devra travailler à ses risques et périls en plein cœur de la terrible Huronie et, plus terrible encore pour un homme dans la force de l'âge, faire vœu de chasteté pour la durée de son engagement. Vraiment, cela ne l'effraie guère: servir Dieu est dans l'air du temps. À Rouen, que Victor Hugo surnommait deux siècles plus tard «la ville aux cent clochers», la mélodie incessante des carillons vous plonge dans une atmosphère mystique. Non seulement la ville s'enorgueillit d'une majestueuse cathédrale gothique, mais les couvents, monastères et églises foisonnent. Le cardinal Richelieu, déterminé à contrer un calvinisme envahissant, favorise l'établissement massif d'ordres et de congrégations catholiques – ce qui du même coup éveille les vocations.

Guillaume n'a pas à réfléchir longuement. Il a bon cœur, le goût de l'aventure et aucune envie de courber l'échine toute sa vie. Son bagage vite bouclé, vient le temps des adieux. En ce coin de pays, c'est presque un passage obligé. Ayant grandi au bord de la Seine, dans le flot incessant des marins, des armateurs et des explorateurs, le jeune Couture a l'habitude des départs. Tant de Rouennais font commerce au Portugal, en Afrique et jusqu'en Chine; tant de pêcheurs d'ici fréquentent les bancs de Terre-Neuve. Peut-être même que Guillaume a eu connaissance du cas de Nicolas Marsolet, un compatriote qui vit en Nouvelle-France depuis plus de vingt ans et qui, revenu récemment au pays pour régler quelque affaire de succession, s'en est retourné là-bas. Sur les quais, Madeleine Mallet embrasse son fils: elle ne le reverra jamais. Guillaume quitte aussi sa sœur Marie et un oncle qui agit comme tuteur depuis la mort de leur père. Pour le reste, il est libre de toute attache et large pour toujours les amarres.

Voilà un Normand qui se souviendra longtemps de sa traversée. La mer est démontée, une vraie furie. Des jours, des semaines à se faire brasser, à dormir les uns par-dessus les autres sur des paillasses détrempées, à enjamber les poules, les moutons et les porcs, à manger des biscuits infestés de vers, à boire une eau brune et malodorante... Sur le pont, dans la cale du navire, partout on entend râler. Des matelots sont malades, certains agonisent. Tout un prélude à une vie rêvée dans le Nouveau Monde! Enfin, après plus de deux mois de souffrances et de prières, les vents finissent par s'apaiser et l'Atlantique Nord devient plus calme: la terre approche. Le vaisseau n'a pas été attaqué par des corsaires, ni l'équipage décimé par le scorbut ou la petite vérole. Guillaume peut enfin embrasser du regard la vastitude des paysages d'Amérique et respirer son air nouveau. Dans l'estuaire, une bande de bélugas accueille les nouveaux arrivants; cela augure bien. Guillaume met pied à Québec, peut-être titubant, mais avec un solide enthousiasme – et une pensée pour Samuel de Champlain qui, raconte-t-on, aurait fait vingt-deux traversées.



Nous sommes en 1637. La Nouvelle-France, dont la population se concentre presque entièrement à Québec, se développe avec peine: c'est tout juste si elle compte quatre cents habitants. Un véritable échec si on la compare à la Nouvelle-Angleterre qui, elle, en compte environ cinquante mille. D'autant que la majorité des habitants de Québec ne sont pas des colons venus défricher la terre et fonder une famille, mais bien des soldats qui accompagnaient Champlain lorsque, un an après la restitution du Canada à la France, il est venu reprendre ses fonctions de lieutenant. Il y a donc peu de femmes, ici, peu de naissances, et pour tout dire, rien qui permette d'entrevoir un véritable «nouveau monde»... Avant d'être frappé de paralysie et de mourir, le 25 décembre 1635, Champlain a tout de même apporté des améliorations au petit bourg: il a fait élargir les fortifications afin d'assurer

une meilleure défense contre les Iroquois – à qui les Hollandais vendaient désormais des fusils – et il a fait reconstruire l’Habitation détruite par les Anglais. Il a également envoyé le sieur La Violette établir un poste de traite aux Trois Rivières. À Québec, les Jésuites ont fondé en 1635 un collège destiné à l’éducation et à l’évangélisation de jeunes Hurons qu’ils font venir des Pays-d’en-Haut. Toutefois, si ces garçons ne contractent pas la variole, ils repartent pour la plupart en courant... Désormais, l’espoir de la colonie réside dans son nouveau gouverneur, Huot de Montmagny, mandaté par la Compagnie des Cent-Associés pour faire de Québec une véritable ville et en assurer le peuplement.

C’est dans ce pays où tout reste à bâtir que se retrouve Guillaume Couture. Il a vingt ans, peut-être vingt-trois – les historiens le font naître et traverser au Canada à différentes dates – et le voici à pied d’œuvre en terre d’Amérique, au carrefour de sa nouvelle vie. En attendant de partir pour le grand lac des Hurons, où il va prêter main-forte aux missionnaires jésuites, il doit se familiariser non seulement avec les us et coutumes de la colonie, mais avec l’environnement qui l’attend là-bas. On le sait, les distances sont infinies, le climat, impardonnable et la géopolitique, d’une complexité ahurissante: combien de territoires à traverser, combien de nations indiennes, de cultures, de langues à apprivoiser? Le père Paul Le Jeune, supérieur de la communauté jésuite en Nouvelle-France, prend Guillaume sous son aile. À l’aide d’un mémoire qu’a rédigé le père Brébeuf sur ses observations et expériences en Huronie – une sorte de guide de survie à l’intention des nouveaux arrivants –, il instruit Guillaume des mille et une choses qu’il lui faut apprendre: aussi bien l’art de s’asseoir dans un canot sans nuire à personne avec son chapeau – «il faut plutôt prendre son bonnet de nuit: il n’y a point d’indécence parmi les Sauvages» – que la capacité de rester digne sous la torture.

Là-bas, au Wendake, ainsi que les Hurons nomment leur pays, les Jésuites s’acharnent depuis des lunes à convertir les païens. Le père Jean de Brébeuf y a fait un premier séjour de 1626 jusqu’à la prise de Québec, puis y est retourné en 1634. C’est lui, l’âme de cette folle entreprise. Il rêve d’une colonie française aux Grands Lacs, il croit pouvoir changer le monde des Hurons en le menant vers un monde meilleur, celui des chrétiens. Or les Hurons, qui sont animistes, ont leurs propres croyances, leurs propres esprits et leurs propres guérisseurs. Le père Brébeuf a beau maîtriser leur langue de manière exemplaire, comment pourrait-il les convertir à un Dieu unique, leur expliquer le mystère de la Sainte-Trinité ou leur faire miroiter le Paradis, alors que ces concepts n’ont pas d’équivalents dans la langue wendate? Mais le véritable problème est ailleurs: depuis que les maladies frappent leur peuple, les Hurons se méfient effroyablement de ces Robes noires et de leur sorcellerie. La mort rôde autour des missionnaires. Leur fréquentation serait maléfique et on va jusqu’à dire que l’eau bénite est une eau empoisonnée. Aussi, depuis les débuts, c’est du bout des lèvres que les Hurons permettent aux Jésuites de partager leur vie, de cohabiter avec eux dans les maisons

longues – où la promiscuité favorise d'ailleurs la transmission des maladies –, d'établir ici et là de petites missions.

En 1639, de façon inespérée, le père Brébeuf voit son projet devenir possible: à force de beaux discours, il a l'autorisation des Hurons d'implanter une véritable mission au sud de la baie Georgienne, en plein cœur du bassin des Grands Lacs. Il y a une condition cependant: les bâtiments devront se retrouver à l'extérieur de l'enceinte des villages. L'entente est conclue, cette mission se nommera Sainte-Marie-des-Hurons. Aussitôt, on dépêche une expédition à Québec afin d'apporter les matériaux et les outils nécessaires. Les Jésuites voient grand: à l'intérieur d'un vaste périmètre, on érigera une église, un hôpital, une résidence pour les pères et une hostellerie pour les visiteurs; il y aura aussi une ferme avec des veaux et des cochons, une basse-cour, des champs cultivés, des vergers, des vignes et bien sûr un cimetière. Imaginons ce qu'il faudra d'allers-retours en canot pour réunir les ouvriers, la quincaillerie et jusqu'à la volaille! L'heure est quand même à l'enthousiasme. En 1639, Marie de l'Incarnation et les Ursulines arrivent à Québec pour enseigner aux jeunes filles. Arrivent aussi les Hospitalières venues fonder un hôpital.

Guillaume Couture est du premier contingent dédié à l'érection du village chrétien. Depuis son arrivée, il meurt d'impatience de voir du pays et d'entreprendre la mission qui l'a conduit en Amérique. Il a appris les rudiments de la langue wendate et se sent prêt à partir vers l'inconnu. Il va sans dire, les Jésuites apprécient beaucoup cet aventurier plein de ferveur qui contraste avec les Étienne Brûlé et autres indomptés de la colonie. Dans une relation du père Lalemant, on peut lire à propos du jeune Guillaume qu'il est «très-propre pour ce pays-ci». Par un beau matin, il se retrouve donc sur le fleuve, avec hommes et bagages, pour la longue et difficile remontée des eaux: mille deux cents kilomètres en région sauvage, souvent sur des terres hostiles, jusqu'à la baie Georgienne. Même en empruntant le chemin le plus sûr, c'est-à-dire celui qui va de la rivière des Outaouais à la rivière des Français, en passant par le lac Nipissing, il n'est pas impossible de tomber sur des embuscades iroquoises. Heureux baptême pour Guillaume: ce premier voyage est sans histoire. Enfin, un tel périple semé de périls et exigeant pas moins de quarante portages aurait certainement mérité quelques pages dans un cahier, mais comme Brûlé et de nombreux autres explorateurs, Guillaume Couture n'a laissé aucun récit. C'est grâce aux écrits des pères jésuites que nous connaissons l'âpreté de ces voyages, encore qu'ils exagèrent bien souvent les dangers du pays afin de motiver les donateurs et dévots européens, dont la générosité soutient les missions. Si les *Relations des Jésuites* constituent des témoignages précieux, et que leur étude est incontournable, il reste que ce sont des textes de propagande qu'il faut lire avec circonspection. Des hommes comme Guillaume Couture, et plus tard Pierre-Esprit Radisson, Nicolas Perrot, voire Louis Jolliet, ne cesseront de souligner, outre les froids d'hiver et les tortures iroquoises, la beauté des paysages et des Autochtones, et le plaisir

de vivre en ces lieux.

Plus d'un mois après le départ, Guillaume découvre avec bonheur le site vallonné de la mission Sainte-Marie. Il s'y installe et se retrouve les manches. En tant que serviteur laïc des Jésuites, il se donnera à la tâche contre gîte et pitance pour les deux années à venir. Il y a de nombreux ouvriers sur place, dont un forgeron du nom de Louis Gaubert qui fabrique marteaux et clous sans déranger. Les travaux, dirigés par le père Lalemant, sont gigantesques: on abat des arbres, on fabrique de la planche, on dresse des palissades, on creuse des fondations; on dérive une partie de la rivière Isiaragui afin d'aménager des bassins pour le chargement et le déchargement des cargaisons; on installe des écluses pour faciliter la navigation et même un aqueduc souterrain pour acheminer l'eau potable. Aux plans et devis, au choix des arbres, à l'équarrissage des poutres ainsi qu'à la construction, Guillaume se révèle d'une redoutable efficacité. On découvre en lui une finesse, une minutie, bref, un talent de charpentier-menuisier exceptionnel.

Curieux, il passe beaucoup de temps à observer les Hurons. Il s'intéresse à tous les aspects de leur culture, de la préparation des peaux à l'organisation du travail horticole. Les chants guerriers, les bijoux taillés dans des coquillages, les plantes médicinales, le rendement des récoltes, la répartition des tâches entre hommes et femmes, rien ne le laisse indifférent. Il approfondit sa connaissance de la langue, accompagne les hommes à la chasse et à la pêche et, comme tout un chacun, se sert à même le grand chaudron de bouillie de maïs qui mijote sur le feu à longueur de journée, et où l'on jette des fèves, de la graisse, de la viande d'original ou de chien, enfin tout ce qu'on a sous la main. N'était-il pas écrit dans le mémoire du père Brébeuf qu'il fallait «s'efforcer de manger de leurs sagamitez ou salmigondits, en la façon qu'ils les apprestent, encor qu'elles soient sales et demi cuites, et tres-insipides»? La vérité, c'est que Guillaume s'est pris sincèrement d'affection pour les Hurons, et cela malgré même les cérémonies guerrières auxquelles il assiste avec une terreur mêlée d'admiration. De fait, quand les Hurons reviennent au village avec une bande d'Iroquois qu'ils ont fait prisonniers, s'ensuivent des heures de supplices d'une cruauté indicible. Mais ce qui frappe Guillaume par-dessus tout, c'est la façon dont se maîtrisent les suppliciés: ils chantent à tue-tête, dansent autour du feu et bravent leurs bourreaux, impassibles malgré leurs os broyés, leurs chairs brûlées, leurs ongles arrachés, malgré qu'on leur annonce qu'ils seront bientôt tués, démembrés et mangés. Il le pressent déjà: cet entraînement par l'exemple lui sera bientôt d'un précieux secours.



Printemps 1641. Comme à la fin de chaque journée de travail, Guillaume Couture dépose son rabot, mais ce soir avec une sorte de lassitude. Il s'allume une pipe et se dit que tout cela est quand même dommage. Il regarde les bâtiments qu'il a mis tant d'efforts à construire; il sait que ce petit village à la

française ne va pas tenir debout encore longtemps. Lui qui apprécie tant les Hurons, leur force, leur ingéniosité et leur fierté, éprouve tout autant une réelle empathie pour les Jésuites, ces hommes de foi qui se sacrifient littéralement au nom de Dieu et de la France. Il mesure le travail insensé qu'ils accomplissent pour convertir les âmes malgré les pires obstacles. C'est écrit dans le ciel: une grande tragédie se dessine. Cette appréhension se retrouve aussi dans les *Relations des Jésuites*: «[...] les troubles, les guerres, les Maladies, les calomnies, en un mot toutes les machines qui peuvent sortir de l'Arsenal des Demons, ont esté pointées contre ceste sainte entreprise». Le père Brébeuf refuse d'en parler ouvertement, mais point besoin de deviser, cela se voit dans chacun de ses gestes: il n'y croit plus. Lui et les siens manquent désespérément d'effectifs et la France n'est pas au rendez-vous, elle ne le sera jamais. Dans une lettre à ses supérieurs, le père confesse son découragement et fait part d'un pressentiment: il ne sortira pas vivant de cette aventure.

Le monde huron, hier si arrogant, si sain et si solide, est désormais en proie au doute; l'air est chargé de mauvais présages. La petite vérole a frappé en 1634 de façon catastrophique. Deux ans plus tard, en 1636, la grippe maligne a tué à l'aveugle un nombre considérable de femmes, d'enfants, de vieillards et même de guerriers. Et en 1639, la petite vérole a fait un retour foudroyant. En l'espace de sept ans, on dénombre un total de vingt mille morts dans le pays. Des morts que les sages du Wendake attribuent aux missionnaires et à leurs mauvais sorts. En plus des épidémies, il y a cette guerre féroce que livrent aux Hurons leurs ennemis jurés, les Iroquois. Les quatre nations huronnes confédérées, jadis si redoutées, les Attignaouantans, les Attingueenoughnaghs, les Ahrendarrhonons et les Tahontaenrats, ont chacune subi des pertes importantes dans les combats et les escarmouches, dont la fréquence ne leur laisse aucun répit et rend les voyages malaisés, dangereux. De victoire en victoire, les Iroquois gagnent du terrain. Bien armés par les Hollandais de New York, ils ne visent rien de moins que la disparition totale des Hurons et celle également des Algonquins kichesipirinis de l'île aux Allumettes. Ces derniers aussi font face à de mortelles épidémies que leurs chamans mettent sur le compte des missionnaires, eux aussi affrontent la hargne et la superbe des Iroquois, et ce, malgré la toute-puissance de leur chef Tessouat, dit le Borgne de l'île. L'explorateur Nicolas Perrot écrira à son propos, quelques années plus tard, qu'il passait pour être la «terreur de toutes les nations, mesme de l'Iroquois». Les exploits du grand guerrier algonquin Piskaret, celui-ci tout aussi terrifiant, ne suffisent pas non plus. Une fois ces alliés des Français éradiqués, les Iroquois espèrent décrocher le monopole de la traite des fourrures dans toute la région des Grands Lacs, plaque tournante du plus grand commerce international en Amérique.

La mission jésuite de Sainte-Marie, on l'a dit, se situe à mille deux cents kilomètres de Québec. Cette distance, il faut la parcourir de façon régulière pour le voyageant des pères et des engagés, pour le transport des

marchandises et du courrier, ainsi que pour les convois de fourrures. Chaque printemps, les canots entreprennent la longue descente, un périple déjà difficile en temps normal, mais d'autant plus dangereux depuis que les Iroquois patrouillent sur l'Outaouais et le fleuve Saint-Laurent afin d'intercepter les flottilles algonquiennes ou huronnes. Leurs attaques sont devenues systématiques et les prises d'otages, presque banales. En juin 1642, un passager important est du voyage: le célèbre guerrier wendat Ahatsistari, un chef militaire de la nation Attingueenoughnac, grand pourfendeur d'Iroquois, légende vivante dans tout le pays en dépit du fait qu'il ait seulement quarante ans. Il se trouve dans l'embarcation de Guillaume, qui en est fort impressionné. Baptisé sous le nom d'Eustache, Ahatsistari fait la fierté des Jésuites depuis qu'ils ont réussi à le convertir à la foi chrétienne. Les Iroquois le craignent et le détestent. On retrouve également au sein du groupe le père Jogues; arrivé en Nouvelle-France en 1636 avec le gouverneur Montmagny et habitant depuis la Huronie, il s'en retourne à Québec porter des nouvelles de la mission.

Les canots filent à bonne allure, mais à chaque coup de pagaie chacun s'attend au pire. Après avoir traversé le pays des Nipissingues, puis celui des Algonquins de la rivière Kichesipi (rivière des Outaouais), le convoi débouche sur le lac des Deux-Montagnes et passe devant une île apparemment déserte. Les Iroquoiens du Saint-Laurent avaient autrefois et pendant longtemps occupé un gros village sur cette belle île, qu'ils appelaient Hochelaga. Mais à partir de 1540, quelques années après la visite de Jacques Cartier, ils ont disparu ou fui les lieux en raison des guerres ou des maladies; nul n'en connaît les causes avec certitude. D'ailleurs, les Iroquoiens ont quitté toute la vallée du Saint-Laurent entre Québec et Montréal. Ensuite, Champlain a vaguement projeté de construire une seconde Habitation sur l'ancien site d'Hochelaga mais, en 1611, comme nous le disions dans le récit précédent, il s'est borné à défricher une petite place, ériger une muraille et semer des graines, afin d'évaluer l'intérêt du site. Depuis, rien. En raison de sa situation trop dangereuse, au confluent des guerres entre les nations amérindiennes, personne n'ose s'y installer; plus que déserte, c'est une île désertée. Pourtant cet été-là, il y a de l'activité: ce sont les montréalistes de Jeanne Mance et de Maisonneuve qui, contre l'avis du gouverneur Montmagny à Québec, contre l'avis de la Compagnie de Jésus aussi, sont en train de construire un fort et quelques bâtiments. Ils ont choisi ce site pour y mener à bien leur projet de convertir les Sauvages et soigner les malades. En plus de disperser les forces – car regroupés, les Français et leurs alliés seraient davantage en mesure de combattre l'ennemi –, ces nouveaux joueurs sont des concurrents dans la course aux âmes. S'il fallait qu'ils invitent Hurons et Algonquins à venir s'installer sur l'île de Montréal! Les Jésuites ont trop investi dans leurs saintes entreprises pour se voir ravir des ouailles. Il va sans dire que la petite flotte ne s'attarde pas.

Ce n'est pas le premier retour de Guillaume Couture à Québec. Nous

savons par les registres de la ville qu'il est passé chez le notaire en 1641 pour signer des documents officiels en vue de léguer à sa vieille mère et à sa sœur, là-bas en France, tout l'héritage reçu à la mort de son père: quelques immeubles dans une petite paroisse à proximité de Rouen. Si l'on a pu penser que le pays était trop rude et que Guillaume hésiterait à y demeurer, cette disposition légale, absolument irrévocable, témoigne de son désir d'y rester, et d'y rester pour de bon.

Après deux semaines de repos, le 2 août 1642, le convoi de quinze canots emportant une quarantaine de personnes se met sur la route du retour. On y trouve surtout des Hurons, regroupés autour de leur chef Ahatsistari. L'infatigable père Jogues, chargé de vivres, de vêtements, de livres, d'ornements d'église et de courrier pour les missionnaires, est pressé de s'en retourner au Wendake pour apporter à ses frères un peu de réconfort. Et voici René Goupil, le recruteur de «donnés», celui-là même qui avait persuadé Guillaume de s'embarquer pour le Nouveau Monde. En tant que chirurgien, il s'est porté volontaire pour exercer à l'hôpital tout juste achevé de la mission Sainte-Marie. Enfin, le groupe compte également le gouverneur Montmagny, qui profite de cette imposante escorte pour se rendre à Trois-Rivières: il est à travailler sur un projet de fortifications à l'embouchure de la rivière des Iroquois – rebaptisée rivière Richelieu, du nom du cardinal.

Au départ de Trois-Rivières, à peine dépassé les îles du lac Saint-Pierre, les voyageurs repèrent des traces de pas fraîches sur les rives du fleuve. Convaincu de la supériorité de sa troupe, Ahatsistari propose que l'on poursuive le voyage. À peine un kilomètre plus loin, des coups d'arquebuse claquent dans l'air: soixante-dix Iroquois les attendaient en embuscade, nichés dans les herbes hautes. Les combats sont violents, les belligérants se dispersent, plusieurs s'enfoncent dans les bois, les morts sont nombreux. À la fin, les Iroquois sortent vainqueurs de l'engagement. Le bilan est catastrophique: le père Jogues, René Goupil et Ahatsistari, de même qu'une vingtaine de Hurons, sont faits prisonniers. Guillaume Couture, plus lesté, plus vif, réussit à s'enfuir. Il revient sur les lieux en quête du père Jogues, qu'il espère secourir. Ne cherchons pas pourquoi les Jésuites le surnomment, jusque dans leurs *Relations*, «le bon Guillaume»! Mais c'est une mauvaise décision: le jeune brave est découvert par une bande de quatre Iroquois. Mis en joue, il tire le premier et abat leur chef, ce qui lui vaudra de passer un bien mauvais moment. On se rue sur lui, on le frappe de tous côtés, on lui arrache ses vêtements, puis les ongles, on lui écrase les doigts, on lui plante un couteau à travers la main. Tous les prisonniers subissent à peu près le même sort, à quelques raffinements près. Par exemple, on arrache ses deux pouces au grand Ahatsistari et, par l'une des plaies ouvertes, on lui enfonce un bâton pointu jusqu'au coude.

Vient le moment de repartir. Les captifs sont jetés dans les canots et on remonte la rivière des Iroquois vers le lac Champlain; en fait, les kidnappeurs sont de la nation des Agniers, dits aussi Mohawks, et leur territoire se trouve

dans l'Iroquoisie de l'Est (la région actuelle d'Albany). Il faut marcher, canoter, porter une bonne douzaine de jours avant d'arriver à destination. En chemin, les prisonniers doivent demeurer alertes malgré la faim, la soif et les blessures qui s'infectent. Aux plaignards, on arrache des cheveux ou des poils de barbe. À chaque fois qu'on croise un groupe de compatriotes ou qu'on entre dans un village agnier, c'est la fête: les hommes forment une double haie d'honneur et battent à grands coups de branches ou de tiges de fer les prisonniers qui passent entre eux. Le soir, on laisse les enfants s'amuser à jeter des braises sur leur poitrine et sur leur ventre. Au bout de sept jours, on décide de brûler vifs trois des prisonniers hurons. Parmi eux: Ahatsistari. Dans la plus grande dignité wendate, il exécute son chant de mort et prononce à voix haute ses paroles solennelles de guerrier. L'homme est noble et généreux: en guise de témoignage ultime, plutôt que de proclamer la formule consacrée «Que quelqu'un se lève de nos os pour nous venger», il prie ses frères hurons que sa mort ne mette pas en péril la paix souhaitable entre les nations. Guillaume est fasciné par la force surhumaine d'Ahatsistari, par cette volonté de mourir sans concéder un cri, en chantant au milieu des flammes. Il se demande s'il afficherait une pareille résolution à l'instant ultime.

Les jours passent. La bande de guerriers et leurs captifs arrivent finalement à Tionnontoguen, le plus grand village du territoire agnier. Voyant que Guillaume a tous ses doigts, un des habitants entreprend de lui scier l'index de la main droite, d'abord avec un couteau puis, histoire de prolonger le supplice, avec le bord coupant d'un coquillage. N'arrivant pas à sectionner le nerf, il s'enrage et l'arrache si violemment que le bras de Guillaume se met à enfler jusqu'au coude. De douleur, le pauvre s'évanouit. On le transporte alors dans une cabane, on le détache, on le soigne, on le nourrit, on le console. Une fois qu'il est remis sur pied, la torture recommence. Guillaume expérimente un rituel compliqué: les Iroquois ne souhaitent pas sa mort, ils veulent briser sa volonté et sa personnalité par la torture. Ils cherchent à en faire un nouvel homme. Le terme de ce processus est étonnant: suivant une coutume fort répandue chez les Iroquoiens, Guillaume est adopté par la famille d'un chef qui a été tué lors d'un raid. Pour eux, il est tout simplement juste de remplacer les guerriers morts au combat par des captifs, qu'ils soient d'une autre nation amérindienne ou même Européens. L'adoption de nouveaux mâles assure la continuité des clans et l'apport de sang neuf. Le sort de Guillaume est de devenir un Iroquois, comme le sera aussi le jeune Pierre-Esprit Radisson quelques années plus tard, dans les mêmes circonstances et suivant le même scénario.

Quant à René Goupil, bien qu'il n'ait jamais pu achever son noviciat chez les Jésuites, il a obtenu du père Jogues la permission de faire ses vœux de dévotion. Il peut désormais prêcher l'Évangile et convertir les païens, ce dont il ne se prive pas. Un jour, ses geôliers iroquois le surprennent à tracer un signe de croix sur le front d'un petit garçon. Ignore-t-il le caractère hautement répréhensible de son geste pour les Iroquois? Le signe de croix, n'est-ce pas

de la sorcellerie pure, une façon chez les chrétiens de jeter un terrible maléfice? Le grand-père du petit confie à un guerrier le soin de régler son compte à cet oiseau de malheur. Sans autre forme de procès, René Goupil reçoit un grand coup de hache sur la tête: il meurt à l'âge de trente-cinq ans. Cela lui vaudra d'être considéré comme le premier martyr canadien en Amérique et d'être canonisé, en compagnie de sept autres martyrs, trois siècles plus tard.

Le père Jogues, de son côté, arrive à s'en tirer pour le moment. Bien qu'il soit tenu à l'écart dans un autre village et quasiment réduit à l'esclavage, il réussit à soutenir l'intérêt de ses géôliers en les initiant aux mystères de l'astronomie; il connaît tout du soleil, des planètes, il peut même prévoir les éclipses. Souvenons-nous que le procès de Galilée a eu lieu à peine dix ans plus tôt en Italie et que, à cette même époque où l'on arrive d'Europe pour convertir les Amérindiens au catholicisme, là-bas on s'interroge sur l'existence de Dieu, on remet en cause les idées reçues, on soumet toute question à l'éclairage de la raison; un philosophe du nom de René Descartes vient de publier un ouvrage intitulé *Discours de la méthode* dans lequel on peut lire une petite phrase qui traduit bien l'esprit du temps: «Je pense donc je suis.» Notre père Jogues, donc, gagne du temps grâce à son savoir, mais il survit également parce que les Iroquois ont maintenant conscience de sa valeur comme monnaie d'échange. De fait, malgré les rivalités entre Français, Anglais et Hollandais, lorsque ces Européens se retrouvent parmi des Amérindiens, ils se reconnaissent et peuvent parfois éprouver de la compassion les uns envers les autres. Or, les Hollandais opèrent un important poste de traite à Rensselaerwyck, en plein cœur de l'Iroquoisie. Le responsable du poste, Arendt von Corlaer, celui-là même qui jouera plus tard un rôle si important dans les conflits de la fourrure, apprend que les Agniers détiennent des prisonniers français et, usant de son prestige, il tente de racheter leur liberté. Flairant la bonne affaire, les Agniers ne cèdent pas: ils préfèrent bien sûr faire monter les enchères.

Quelques années passent. En 1643, toujours confronté à une impasse, von Corlaer organise lui-même l'évasion du père Jogues, qu'il envoie secrètement à New Amsterdam (aujourd'hui New York). De là, le jésuite prend un bateau pour l'Angleterre, puis un autre pour la Bretagne, où il accoste à la veille de Noël. Après cinq jours de marche, il arrive à Rouen et se traîne jusqu'à la maison des jésuites, si meurtri, si maigre, si pauvrement vêtu que ses pairs ont peine à le reconnaître. Il prendra le temps de se remettre avant de continuer sa route. Quant à Guillaume Couture, il est porté disparu; à Québec, on le croit mort dans d'atroces souffrances, d'autant que le père Jogues, de retour à Québec en 1644, confirme l'information – curieusement, lors de son évasion, on lui aurait raconté les derniers moments du pauvre Guillaume. Aux yeux de tous, donc, celui-ci n'est plus de ce monde. D'ailleurs, c'est un peu vrai: il a traversé la frontière pour en explorer un autre. Pendant trois ans, il vit en véritable Iroquois auprès de cette veuve qui l'a adopté. Est-il son mari? Doit-il

trahir son vœu de chasteté? L'histoire ne le dit pas. Par contre, nous pouvons fort bien imaginer son quotidien. Il parle couramment la langue, il participe à des raids guerriers, il chasse, il voyage. Sur le plan culturel, les Iroquois ressemblent aux Hurons, qu'il tient en grand respect. La langue est à peu près la même, les manières aussi. Oui, Guillaume apprécie les Agniers, qui le lui rendent bien. Les mères de clan iront même jusqu'à lui permettre d'assister au conseil politique de la nation. Sa parole est respectée, sa crédibilité croît, il possède un statut politique qui lui permet de faire la promotion d'une alliance pacifique avec les Français. Selon l'historien Léo-Paul Desrosiers, le cas de Guillaume Couture est exceptionnel: c'est le premier Européen à avoir accédé à une position pareille parmi les Amérindiens, c'est-à-dire à s'être élevé «de l'état de prisonnier à celui de chef». Pour en arriver là, il fallait que le jeune homme possède un jugement, une prestance et une intelligence remarquables.

L'idée de la paix proposée par Guillaume Couture fait son chemin dans les cercles agniers. S'allier aux Français, pourquoi pas? Ces guerres sont terribles, épuisantes. Les Iroquois souffrent autant que les autres; ils ont perdu tellement de jeunes guerriers depuis trente ans! Il faut dire également que l'éventualité d'une alliance franco-amérindienne les attire depuis longtemps. Ce sont les Hurons et les Algonquins qui, n'ayant jamais rien voulu leur concéder, ont toujours fait échouer le projet. Or, en cet été de 1645, le gouverneur Montmagny invite les Agniers à venir discuter de paix aux fortifications de Trois-Rivières. La chose tombe on ne peut plus à propos; ceux-ci acceptent d'envoyer quatre des leurs comme ambassadeurs, dont bien sûr Guillaume Couture. Quelle apparition dramatique: voici «le bon Guillaume» qui revient d'outre-tombe! Et quel émoi pour le père Jogues, venu lui aussi assister à cette grande réunion historique, que de le revoir sain et sauf! On peut d'ailleurs se demander pourquoi le père Jogues est revenu au Canada après tout ce qu'il a vécu sur ce continent. Disons que les épreuves font partie intégrante de la mission des Jésuites, et particulièrement de leur croisade en Nouvelle-France, où ils se disent prêts à mourir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais pour l'heure, la joie est à son comble. L'étonnement aussi: Guillaume Couture est non seulement ressuscité, mais il est revenu en Iroquois, habillé comme eux, tenant sa place et son statut aux côtés de Kiotsaeton, le chef le plus prestigieux, l'homme le plus éloquent de la nation. Les mères de clan ont pris au sérieux l'invitation française: elles y ont délégué les meilleurs porte-parole qui soient. D'ailleurs, entre les chefs agniers qui n'entendent pas le français, le gouverneur Montmagny, qui ne dit non plus aucun mot en iroquois, et les quelques Hurons et Algonquins présents à la conférence qui ne parlent ni l'iroquois ni le français, il faut un truchement, c'est-à-dire un interprète. Ce sera le Franco-Iroquois Guillaume Couture.

Voici donc l'humble menuisier de Rouen, le donné des Jésuites, sur qui va reposer le succès ou l'échec d'une grande conférence internationale. Voici un simple ouvrier en face du gouverneur de la Nouvelle-France, le grand *Onontio*

– c'est-à-dire «grande montagne» en iroquois, ainsi que les Amérindiens surnomment Montmagny. Guillaume Couture tient à la réussite de ces échanges, qu'il a encouragés au conseil politique des Agniers. Il joue donc son rôle avec sérieux. Il traduit fidèlement la rhétorique très française du gouverneur et, avec subtilité, les propos emphatiques des orateurs iroquois. On peut imaginer le spectacle. Montmagny n'a pas lésiné sur les moyens pour séduire et impressionner les Agniers. De part et d'autre, dans les plus grands fastes protocolaires, devant des tables opulentes débordant des nourritures les plus fines, on échange, des jours durant, cadeaux et paroles sacrées, vœux et promesses éternelles. Finalement, les parties établissent une entente de principe. Les chefs iroquois, n'étant pas investis du pouvoir de conclure un traité, doivent faire entériner la proposition par les conseils politiques. On se salue donc en promettant de se retrouver avec un accord final, et voilà la flottille iroquoise qui s'éloigne sur le lac Saint-Pierre, ramenant en son pays l'Iroquois le plus curieux d'entre tous, Guillaume Couture. Sa croisade n'est pas terminée: motivé par cette première rencontre, il nourrit le projet d'étendre son idée de paix à toutes les nations indiennes. Il a encore beaucoup à faire avant de rentrer chez lui – à supposer qu'il sache où se trouve véritablement son chez-soi.

Deux mois plus tard, le 20 septembre 1645, quatre cents Iroquois sont réunis à Trois-Rivières; l'alliance est conclue entre eux et les Français, mais ils exigent qu'elle soit ratifiée par les Hurons et par les Algonquins. Les Français, quoique dans l'impossibilité de garantir le soutien de leurs alliés, sont d'accord. Guillaume Couture est présent lors de ces nouveaux échanges. On lui confie le soin de remettre en cadeau à *Onontio* dix-huit colliers de porcelaine et d'en expliquer un à un la signification. «Il a dans sa bouche la parole de tout notre pays», proclame le chef de la délégation iroquoise. Or il lui faut la rendre convaincante, cette parole, car les Hurons sont loin d'être acquis à la cause: ils ont déjà manifesté leurs réserves lors de la première rencontre, ils ne font pas confiance aux Agniers et ne croient pas à la paix. En outre, ils soulignent que les Agniers ne contrôlent pas leurs frères Tsonnontouans, nation qui attaque les Hurons le plus fréquemment dans les Grands Lacs. Pour les Hurons, on doit donc aboutir à un traité de paix qui inclurait toutes les nations de la Confédération iroquoise. Couture se fait diplomate; il propose de partir en ambassade auprès des Algonquins et des Hurons, puisqu'il les connaît bien, afin de leur expliquer les vertus de l'alliance franco-amérindienne.

Le voyage en Huronie est périlleux, rempli d'obstacles concrets et de défis symboliques. Tout le monde sait que cet homme vit parmi les Agniers, même s'il a une allure de Français. Bien des gens se souviennent de lui, du temps qu'il séjournait parmi les Hurons ou qu'il voyageait sur la rivière des Algonquins. Certains lui font confiance, d'autres non. Guillaume Couture prend de grands risques lors de cette ambassade. Malgré tout, il obtient les accords recherchés et, sans perdre un instant, il quitte la baie Georgienne pour

rejoindre la tête du lac Champlain, où il annonce la bonne nouvelle aux siens, puis il file à Trois-Rivières pour faire de même auprès des Français.

Ainsi se conclut le traité de paix avec les Iroquois. Cet exploit politique est digne d'une grande mention dans l'histoire, car ce traité improbable, on ne le doit pas aux aristocrates de Québec et de France qui multiplient les bourdes politiques à l'égard des nations amérindiennes souveraines, on le doit à Guillaume Couture, un homme de bonne foi qui souhaite simplement que la guerre prenne fin et que le commerce prospère entre les peuples. En guise de reconnaissance, les Iroquois le nomment Achirra; c'est le nom qu'ils avaient donné à Jean Nicolet, le fameux truchement pour lequel ils ont eu tant d'estime et qui est mort noyé quelques années auparavant.



1646. Guillaume Couture choisit de revenir au monde des Français. S'il a longtemps été prisonnier des Iroquois, en devenant un des leurs à part entière, il a retrouvé la liberté d'agir et de se déplacer à sa guise, valeur suprême chez les Amérindiens; sa décision de repartir sera pleinement respectée. Chez les Français, par contre, il ne se trouve pas tout à fait libre: théoriquement, il est encore un donné des Jésuites, lié par une sorte de contrat que personne n'a résilié. Bien sûr, il a été absent durant presque quatre années, peut-être même marié... Quoi qu'il en soit, ayant le projet d'épouser une Amérindienne, dit-on, il demande officiellement d'être libéré de son engagement, et son supérieur, le père Lalemant, y consent. Pour une raison inconnue, toutefois, le mariage en question n'aura pas lieu. Couture reprend ses voyages afin de consolider les accords de paix, encore fragiles, entre les nations.

Revirement terrible. Le 18 octobre, à Ossernenon (dans l'État actuel de New York), le père Jogues et son compagnon Jean Lalande, un donné des Jésuites, sont tués à coups de hache. Les Iroquois les tiennent pour responsables de la mauvaise récolte de maïs; ils ont la conviction que ces hommes de Dieu sont des sorciers. On les décapite et leurs têtes sont exposées sur la palissade du village. La paix si difficilement conclue avec les Iroquois ne tient plus. Guillaume Couture se rend chez eux quelques mois plus tard pour les confronter à la gravité de cette mise à mort. Les Agniers l'écoutent poliment, mais ne reconnaissent aucun méfait: chez eux, on tue les sorciers maléfiques, quoi de plus normal. Tout en témoignant du respect à leur frère Achirra, ils le renvoient sans cérémonie.

De retour à Québec en 1647, de guerre lasse, Couture choisit de donner une nouvelle direction à sa vie. Alors qu'il atteint la trentaine, il a déjà de très grandes aventures derrière lui. Désormais libéré des Jésuites, il se voit colon, il souhaite fonder une famille. En face de Québec se trouve une seigneurie, dite de Lauzon. Elle a été concédée en 1636 à Jean de Lauzon, premier directeur de la Compagnie des Cent-Associés. Mais depuis plus de dix ans, rien ne se passe de ce côté du fleuve: le seigneur de Lauzon, indifférent, n'est

même jamais venu en Nouvelle-France. Aucun censitaire n'a été recruté pour tenir feu et lieu, il n'y a eu aucun défrichage, nul acte de concession n'a été paraphé. C'est que le site, par sa situation privilégiée sur le fleuve, est l'hôte de fréquentes incursions iroquoises: les Agniers viennent jusqu'en face de Québec pour épier la ville. À la moindre sortie de canots, ils se ruent à leur poursuite. Couture, on s'en doute, ne craint pas les Iroquois: il les considère un peu comme sa famille. Alors il demande et obtient une concession, en 1648, la première de l'autre côté du fleuve, dans cette seigneurie qui jusque-là n'existait que sur papier. Qui plus est, un bourgeois de Québec, François Bissot dit Larivière, lui propose une bonne somme d'argent pour défricher une parcelle de terre non loin de la sienne et lui construire une maison. Le grand aventurier, malgré un bout d'index en moins, redevient menuisier.

Fait intéressant à relever: l'interprète et coureur des bois Nicolas Marsolet, originaire de Rouen, comparse d'Étienne Brûlé – les deux accusés par Champlain de haute trahison – est témoin à la signature du contrat. Marsolet est l'un des seuls Français qui soient restés au Canada après la prise de Québec en 1629; il a continué à faire la traite des fourrures dans le giron des Anglais jusqu'au retour des siens en 1632. Commis des Cent-Associés durant un certain temps, il fait ensuite des affaires à son compte avec ses amis coureurs des bois, dont Guillaume Couture. À cette époque, Marsolet est censitaire à Québec, marié à Marie La Barbide, une Amérindienne – ou peut-être est-elle métisse? Alors que Brûlé a terminé sa vie dans l'opprobre et la violence, tué par les Hurons, Marsolet vit en homme rangé.

Les Jésuites, qui ne sont jamais bien loin, profitent de l'initiative de leur ancien donné pour établir sur la pointe de Lévis une mission pour les Malécites des Appalaches, qui campent régulièrement en face de Québec. Ils comptent sur lui pour les protéger des Iroquois. Leur maison toute modeste recevra le nom de Cabane des pères. Ainsi naît le petit hameau qui deviendra la ville de Lévis. En plus de ses travaux manuels, Guillaume Couture cultive des intérêts d'affaires dans le bourg de Québec. Il est associé à d'autres truchements qui, comme lui, connaissent bien le pays et les Amérindiens, des hommes capables de faire le commerce des fourrures. Ces derniers travaillent pour la Compagnie des Habitants, qui a été fondée en 1645 en remplacement de la Compagnie des Cent-Associés. Il y a de beaux bénéfices à faire. Dans la foulée, notre célibataire fréquente Olivier Le Tardif et sa femme Barbe Aymart. Vient un moment où il s'intéresse surtout à la sœur de cette dernière. Et le 18 novembre 1649, le tout Québec traverse à la pointe de Lévis, non seulement pour pendre la crémaillère de la jolie maison qu'il a construite de ses mains, mais pour y célébrer le mariage de Guillaume Couture et d'Anne Aymart.

Entre-temps, en Huronie, c'est l'épilogue: les pères Lalemant, Brébeuf, Chabanel et Garnier sont torturés et mis à mort. À Jean de Brébeuf, en particulier, est réservé le rite de cruauté destiné aux grands guerriers. Le missionnaire savait que sa noble entreprise qui durait depuis vingt ans

touchait à sa fin et que ses efforts se solderaient par un échec. Il avait même annoncé sa mort prochaine dans une lettre adressée au père Le Jeune à Québec. Les Indiens en avaient assez de ces Robes noires et de leur mauvaise magie qui était en train de tous les détruire. D'ailleurs, comment aurait-on pu leur en vouloir? La mort des nations était réelle. Entre 1646 et 1650, les derniers remparts du Wendake s'effondrent, les Hurons prennent le chemin de l'exil, le pays qui a été le leur ne sera plus jamais. Avant de quitter la mission Sainte-Marie, les derniers occupants brûlent tous les bâtiments pour éviter qu'ils ne tombent aux mains des Iroquois et soient profanés. Quant aux Algonquins de la grande rivière, ils se dispersent, fuyant ce cauchemar peuplé de massacres et de maladies mortelles.

Pendant les dix années qui suivent, Guillaume Couture développe ses affaires. Il possède des commerces à Québec, il opère une pêcherie d'anguilles devant la rive de Lévis, il vend les produits de ses terres. On le dit un brin «bougonneux», plutôt bourru. Il s'adonne aux chicanes de clôtures, avec son voisin Bissot surtout. D'une certaine manière, il ressemble à Médart Chouard des Groseillers, un aventurier de la même génération que lui. C'est un peu comme si ces hommes habitués aux grands périls, une fois au repos, ne tenaient plus en place, perdaient patience facilement, cherchant noise au premier venu. Il sera donc heureux de refaire quelques voyages. En 1654, il part en ambassade sur le territoire de la nation iroquoise des Onontagués, où les Jésuites sont de nouveau en train d'établir une mission. Trois ans plus tard, il y retourne pour discuter de la possibilité de la renaissance du Wendake autour de la baie Georgienne. Car les Hurons réfugiés à Québec veulent revenir chez eux, un «chez eux» qui n'existe plus, mais qu'ils entendent rebâtir. Ils demandent à Couture d'intercéder en leur faveur auprès des Agniers. Bien qu'il fasse son possible pour régler l'affaire, ce grand projet avorte et plus personne n'en dit mot. Malgré cet échec, Couture n'a rien perdu de son ascendant sur ses amis iroquois. Pour preuve, un jour froid d'automne, il a la surprise d'en voir quelques-uns à sa porte. Venus en expédition guerrière en face de Québec, leur canot s'est renversé dans les eaux glaciales du fleuve et ils lui demandent l'hospitalité pour se réchauffer et se remettre de leur mésaventure. Couture les reçoit bien: ce sont quand même des frères. Il rapporte ensuite leur passage aux autorités, mais lui-même n'entreprend rien contre eux. Sa maison est la maison d'Achirra: un endroit neutre et sûr pour tous.

Le parcours de Guillaume Couture recoupe ceux de Radisson et de Des Groseillers. Tous les trois ont été «donnés» des Jésuites aux Grands Lacs; tous les trois ont une grande expérience de la diplomatie au sein des univers amérindiens. Depuis l'effondrement du Wendake et la pénétration des Iroquois dans le pays des Ojibwés, c'est des Groseillers qui maintient les alliances de commerce dans les Pays-d'en-Haut. Ces trois hommes de terrain contrastent énormément avec les aristocrates qui viennent s'enrichir en Nouvelle-France et qui veulent tirer profit des fourrures sans prendre les

risques inhérents à l'entreprise ni en accepter les misères. Pierre-Esprit Radisson s'impose même comme le pourfendeur en chef des opportunistes de la Cour. Une chose cependant distingue Couture de ses confrères: «le bon Guillaume» reste toujours fidèle aux Jésuites, dont il ne dit jamais de mal. Ces derniers ont pourtant des intérêts dans la traite des fourrures: ce commerce finance l'acquisition des âmes. La Compagnie de Jésus joue donc d'une certaine façon le même jeu que la Compagnie des Habitants et que les aristocrates. Cette situation ne semble pas choquer Guillaume Couture, qui prend le parti des pères.



Notre coureur des bois vit sur ses terres, tranquille auprès de sa femme; au fil des saisons, naissent un à un des petits Couture. A-t-il la nostalgie de ses périple et de ses missions? En 1661, toujours accointé avec les Jésuites qui l'informent de tous leurs projets, il apprend que ces derniers cherchent désespérément la route terrestre qui mène à la «baie du Nord». Les Anglais s'y sont déjà rendus par la mer – Henry Hudson en 1610 et Thomas James en 1631 –, mais ils n'y ont pas créé d'établissements. Les Français connaissent bien l'existence de cette baie: cela fait longtemps que les Algonquins et les Montagnais leur en parlent sans jamais leur avoir dit exactement comment s'y rendre. Ils savent donc qu'un possible Eldorado des fourrures se trouve là-bas. Peut-on atteindre la baie du Nord en remontant le Saguenay? Si oui, la route est-elle praticable? Curieusement, depuis cinquante ans, les grandes explorations ont remonté le Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs. L'arrière-pays au nord de la vallée du Saint-Laurent est resté, lui, inexploré. Les Montagnais n'ont jamais pleinement collaboré avec les Français; ils ont jalousement gardé les secrets de l'intérieur de leur pays. Les Algonquins aussi. Ces Amérindiens nordiques convoitent les produits de la traite, mais ils ne veulent pas d'étrangers chez eux. Cela tombe bien, car personne n'est enclin à pénétrer ces vastes espaces inhospitaliers, cette forêt boréale qui ne pardonne pas, ces terres cambriennes d'une hostilité extrême que seuls les Montagnais, les Attikamègues, les Algonquins et les Cris ont su apprivoiser. Ils la connaissent bien, cette route qui remonte au Pikouagami (le lac Saint-Jean actuel), puis plus loin encore par la rivière Ashpamoushuane jusqu'à la tête des eaux, et jusqu'au lac Mistassini, pour ensuite redescendre par la rivière Rupert jusqu'à Nemiscau et toucher aux rives de la baie James. Oui, les Montagnais connaissent la route; il reste à savoir s'ils voudront bien en révéler un jour le trajet aux Français.

Le nouveau gouverneur, Dargenson, autorise une expédition française en 1661 et confie aux Jésuites la responsabilité de mener à bien le projet. Les pères Claude Dablon et Gabriel Druillettes sont choisis pour diriger ce voyage plus que prometteur: à la clé, toutes les fourrures du Nord, les plus belles d'Amérique. Les enjeux sont considérables. Les Jésuites recrutent Guillaume

Couture, qui accepte bien sûr la proposition, trop heureux de reprendre la route et de s'éloigner du travail routinier sur sa terre. L'expédition se compose de cinq Européens – en plus des deux pères, Guillaume se joint à François Pelletier et Denis Guillon – menés par des dizaines de Montagnais. Ces derniers ne sont pas faciles à impressionner. Ils parlent peu. Ils font progresser le convoi jusqu'à l'embouchure de l'Ashpamouhuane. Puis, quelque part le long de cette belle rivière, ils s'arrêtent net. Sans explications, ils refusent de pousser plus avant et décident de revenir. Les réprimandes des pères jésuites et les représentations des Français n'y changent rien. Les Montagnais sont maîtres chez eux, ils n'entendent pas les raisons des étrangers. Même les grandes vertus diplomatiques de Guillaume Couture ne servent à rien. Il est bien sûr peu probable que ce soit la nature du terrain ou les incertitudes du voyage qui les effraient. En réalité, ils ne veulent pas que les Cris s'abouchent directement avec les Français de Québec. Jusqu'à ce jour, les Montagnais du Saguenay servaient d'intermédiaires entre les Cris de la baie et le poste de Tadoussac. Les Cris venaient jusqu'à Nicauba sur l'Ashpamouhuane, les Montagnais les y rejoignaient, chacun faisant la moitié de ces distances considérables qui séparaient le fleuve de la baie, et les échanges avaient lieu. Si les Français décidaient d'aventure la construction de postes de traite à l'intérieur des terres, c'est tout le système des échanges traditionnels de commerce entre les nations qui s'effondrerait. Couture est furieux, mais il n'y peut rien, les Montagnais dirigent le jeu. Tout le monde rebrousse chemin, et l'expédition de 1661 est un échec.

Deux ans plus tard, sous l'égide d'un nouveau gouverneur, D'Avaugour, les Français tentent de nouveau l'opération. Les Jésuites sont écartés du voyage, mais Guillaume Couture le dirige. Les Montagnais se sont-ils finalement laissé convaincre, ont-ils réalisé qu'ils ne pouvaient pas empêcher indéfiniment les Français de percer les mystères de leur pays? Quoi qu'il en soit, ils acceptent de conduire Couture sur le chemin de la baie du Nord. Au printemps de l'année 1663, ils partent de Tadoussac: trois Français, Guillaume Couture, Jean Langlois et Pierre Duquet, et quarante canots menés par les Montagnais. Encore aujourd'hui, on en appréhende mal la difficulté: l'expédition ne suit pas le corridor d'un système hydrographique ouvert, comme celui qui mène aux Grands Lacs. Il s'agit plutôt de la traversée d'une masse continentale, dans une zone boréale inexplorée. Du degré zéro qui se situe à Tadoussac, il faut se faufiler jusqu'à la tête des eaux, puis trouver sur l'autre versant la bonne rivière qui fait tout le parcours jusqu'à la baie. Couture avait aperçu la nature de l'obstacle lors de la première tentative. Notre homme connaît bien les forêts laurentiennes et les forêts de feuillus de l'Iroquoisie et de la Huronie. Mais, à présent, il affronte un océan d'épinettes.

Premier constat: les Indiens de ces terres ne voyagent pas en été. Ils se fixent plutôt sur les rives des lacs les plus grands, leurs tentes bien exposées au vent. Ils se prémunissent ainsi contre le pire des fléaux de la forêt boréale estivale: les éclosions de mouches noires, celles-là mêmes qui rendent les

caribous et les humains complètement fous. Le grand nomadisme se pratique plutôt en hiver. En acceptant de guider les Français pendant l'été, les Montagnais vont contre leur expérience, contre ce qui est pour eux le sens commun, surtout. Malgré tout, ils le font et ils réussissent à franchir la ligne de partage des eaux, ce qui signifie qu'ils entrent dans le pays des Cris. Guillaume Couture s'émerveille devant l'immensité du lac Mistassini, qu'il est le premier Européen, avec ses compagnons, à apercevoir. L'expédition atteint le lac Nemiscau. Les Cris, réunis en grand nombre, font aux voyageurs une belle réception. La langue crie et la langue montagnaise sont suffisamment apparentées pour que les conversations aillent bon train. À Nemiscau, l'expédition reprend des forces et passe des semaines au repos. Guillaume, le commerçant de fourrures, en profite pour conclure des ententes. On a cru, à tort, que les voyageurs avaient franchi la dernière étape jusqu'à la baie du Nord. Le gouverneur Denonville écrivit d'ailleurs, vingt ans plus tard, dans un rapport adressé aux autorités française: «Le sieur Couture pris alors possession du fond de ladite baie où il se rendit par terre et y plaça les armes du roi gravées sur une plaque de cuivre.» Or, ce fait fut démenti par plusieurs, sinon par Guillaume Couture lui-même. De Nemiscau, ils revinrent plutôt sur leurs pas, pour arriver saints et saufs à Tadoussac en octobre. Le voyage avait duré six mois.

Malheureusement, cet exploit, car tout de même c'en était un, restera lettre morte: il ne se trouvera personne pour en tirer avantage. Le fait que cette entreprise titanesque soit tombée dans l'oubli – ce qui fut le cas très vite, du vivant des protagonistes – demeure un mystère. Il se peut que les entrepreneurs, d'Avaugour et ses associés, aient jugé ce long trajet difficilement praticable et, par conséquent, peu profitable. Décidément, les Français ont eu et auront toujours un rapport douloureux avec le Nord, fait d'occasions manquées. Quelques années plus tard, Radisson et des Groseillers recommanderont au gouverneur de la Nouvelle-France d'établir une route de commerce vers la baie du Nord ainsi que des maisons de traite, là-bas, pour transiger avec les Cris. Des Groseillers ira jusqu'à Versailles pour solliciter des appuis. Mais, des deux côtés de l'Atlantique, on fera la sourde oreille. Devant cette fin de non-recevoir, les deux explorateurs iront à Boston dans le but d'intéresser les Anglais à leur projet. Cela aboutira à la fondation, en 1670, de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Durant l'hiver de 1665, Guillaume Couture est chez lui, dans sa maison de Lévis. Il rumine et il fulmine. Sa traversée du Québec, d'est en ouest, à la hauteur de Tadoussac, ne donnera rien. Il le sait. Notre homme ne tient plus en place. Malgré les vicissitudes et les contrariétés, la piqure des voyages le titille plus que jamais. Dès le printemps, il repart. Cette fois, il vise le Labrador – tous ces pays inconnus que constitue l'arrière-pays de la Côte-Nord, en aval de Tadoussac. Il pénètre au cœur des terres appartenant aux Montagnais du Nord, jusqu'au lac Manicouagan, dans l'univers des Papinachois, des Oumamioeux et des Ounaskapis. Officiellement, il

accompagne un missionnaire, le père Nouvel. Officieusement, il repère de nouveaux territoires de traite. Il explorera ces nouveaux pays durant quelques mois.

Il aura bientôt cinquante ans. À son retour, des délégués l'attendent: on lui demande de partir immédiatement en mission auprès des Iroquois. Trois militaires français ont été assassinés par un dénommé Agoriatta. Les autorités françaises de Québec réclament justice et exigent que les Iroquois leur livrent l'assassin. Revoilà Guillaume Couture sur la route, vers le sud cette fois. Il revoit son Iroquoisie et ses anciens amis, ceux qu'il considère toujours comme des frères. La mission ne sera pas difficile: les Agniers conviennent que les meurtres étaient gratuits et inutiles, ils remettent Agoriatta aux mains de la délégation française. L'épisode se termine avec la pendaison de l'assassin par les Français, sentence approuvée par les Iroquois.

Guillaume Couture revient définitivement chez lui à la fin de l'année 1667. Il reprend ses terres en main – les récoltes, la vente des produits agricoles, l'entretien des bâtiments – et assiste sa femme dans l'éducation de leurs huit enfants. Colon influent, juge sénéchal dans sa communauté de Lévis, il entame une belle période de sa vie. Mais la paix est un état précaire: en 1690, lors de l'attaque de Québec par les bateaux de Phipps, il participe aux combats en tant que chef de la milice de la côte de Lauzon. Il a soixante-treize ans et il joue du mousquet. Ce sera son dernier fait d'armes. Pour le reste, sa vie sera relativement tranquille. Bien sûr, les archives conservent les traces de ses nombreuses sautes d'humeur; il se dispute avec les marguilliers, et avec son voisin, comme on le disait, pour un cochon passant sur son terrain, pour une clôture mal alignée. Malgré cela, chacun sait que le père de Lévis a vécu des aventures tumultueuses parmi les Hurons et les Iroquois, qu'il est aussi un grand explorateur du Nord: on respecte ce personnage hors du commun qui va désormais son petit train au cœur de la Nouvelle-France.



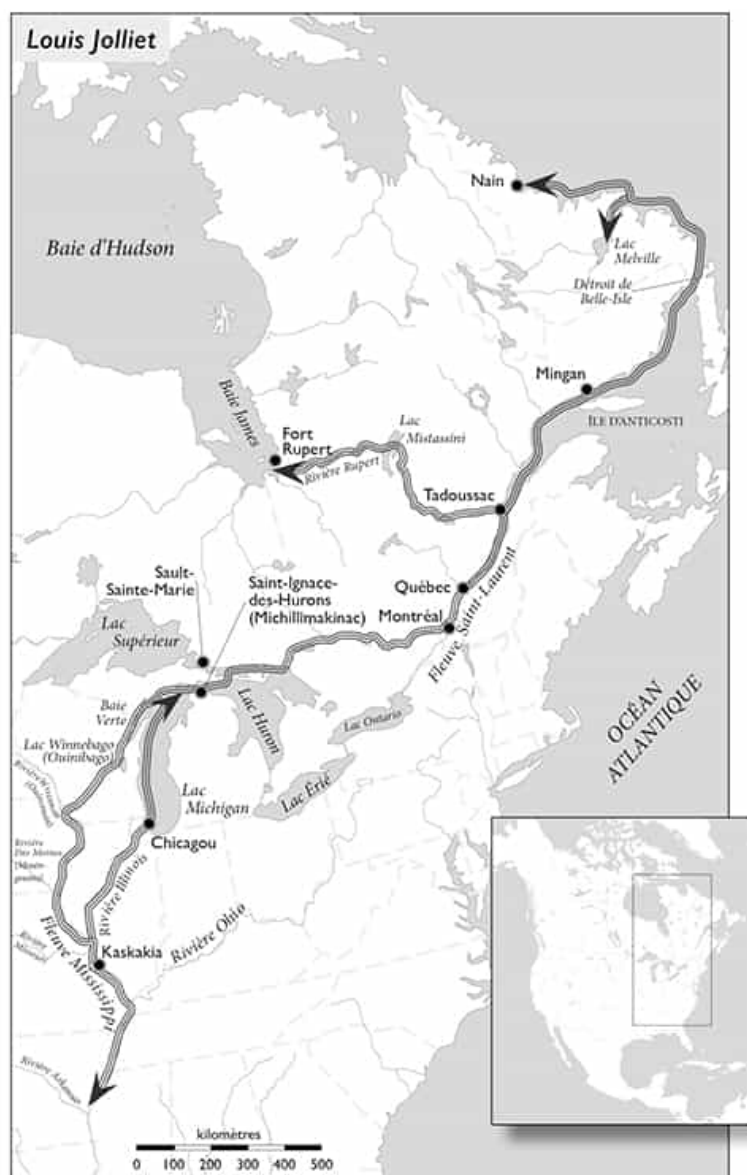
Guillaume Couture ne fit jamais fortune, comme il l'avait espéré, dans le commerce des fourrures ou autrement. Cependant, sa femme et lui furent riches d'une importante descendance, puisqu'ils sont les uniques ancêtres de tous les Couture d'Amérique. Nous savons qu'à la fin de leurs jours, ils vivaient ensemble à la charge de leurs enfants, comme le voulait la coutume. Anne Aymart mourut à l'hiver de l'année 1700. Son mari la suivit de peu, en 1701, à l'âge respectable de quatre-vingt-quatre ans. C'était tout juste quelques mois avant la Grande Paix de Montréal. Se souvenait-on alors de l'ambassadeur Guillaume Couture, le presque Iroquois qui avait tenté d'instaurer la paix cinquante ans plus tôt? À force de taper sur le clou, aurait pu dire notre menuisier, on finit par l'enfoncer.

LOUIS JOLLIET

1645-1700

L'HOMME-FLEUVE

*Il a découvert le Mississippi. Hydrographe
du Saint-Laurent, il a reconnu ses fonds,
ses courants, ses marées, il en a relevé «toutes
les ances, îles et îlets, côtes et battures».
Il fut maître des eaux, de la baie des
Puants à la baie de Plaisance.*



EN CETTE VEILLE de Noël 1664, les habitants de Québec se réjouissent d'entendre sonner les cloches de leur cathédrale. C'est une musique nouvelle: on vient à peine d'inaugurer avec fierté, bien qu'elles soient toutes modestes, ces trois cloches fondues ici même par le forgeron Jean Amounet, aidé du serrurier Charles Philippeau. Les gens affluent de partout, même des campagnes avoisinantes, ils se pressent par petits groupes aux portes de l'église. En gravissant les hautes marches, déjà on peut entendre vibrer à l'intérieur une autre musique, céleste, puissante: celle des orgues que Mgr de Laval a importées de France. Dans la colonie, on parle d'un véritable événement. Il ne serait pas surprenant de voir apparaître parmi la petite foule de paroissiens ce cher Guillaume Couture, sa femme et leurs huit enfants qui, ayant bravé les glaces du fleuve, tiré et poussé leur barque, seraient venus assister à cette messe historique.

L'organiste est un jeune homme de dix-neuf ans: Louis Jolliet. Il fait partie de la première génération de Canadiens, ces enfants nés de ce côté-ci de l'Atlantique, fils et filles des quelques colons français venus s'établir dans la Nouvelle-France septentrionale. Ce sont ceux que le père Charlevoix, premier historien du Canada, appellera plus tard les «créoles» pour les distinguer des Français d'origine. Il n'est pas anodin que l'écrivain québécois Alain Grandbois ait donné pour titre à son récit sur Louis Jolliet *Né à Québec*. Ils sont encore peu nombreux, les Canadiens de souche, cinquante ans après la naissance de la colonie. Il faut savoir que la distinction entre Canadiens et Français a son importance: bien sûr, le Français l'emporte sur le Canadien dans l'estime générale. Louis Jolliet l'apprendra assez vite. Tout au long de sa vie, ce fait jouera contre lui et, de manière posthume, sur l'image qu'on en gardera. Il n'est pas un aristocrate, pas un «de la Ceci» ou «du Cela»; il ne peut faire valoir son rang ni quelque particule.

Dans la cathédrale, les fidèles ferment les yeux, appréciant l'opulente harmonie des accords qui résonnent du portail jusqu'au chœur. Louis Jolliet maîtrise les orgues admirablement; au collège tenu par les Jésuites, qu'il fréquente depuis l'âge de onze ans, la musique fait partie intégrante de la formation. Peut-on parler d'un virtuose? Tout au moins, il semble doué: on peut lire sous la plume du père Lalemant qu'il est l'un des deux «officiers de musique» du collège. De fait, il sera longtemps l'organiste attitré de la cathédrale où il jouera en toute occasion, pour les baptêmes comme pour les

obèses, entre deux voyages de traite ou d'exploration. Mais ses talents ne s'arrêtent pas là. Louis Jolliet brille en toute matière, si bien que les Jésuites ont jeté leur dévolu sur cet étudiant remarquable.



De sa jeunesse, nous connaissons les grandes lignes. Né en 1645, il est baptisé par le père Barthélemy Vimont, celui-là même qui a célébré la première messe de Ville-Marie le 18 mai 1642 en présence de Chomedey de Maisonneuve, de Jeanne Mance et des premiers colons de l'île de Montréal. Son père, Jean Jolliet, est un Français originaire de la région de Brie, en Champagne. Il est venu au Canada en 1634, un an avant la mort de Champlain, afin d'exercer son métier de charron pour le compte de la Compagnie des Cent-Associés. Il a acquis une terre à Château-Richer et tenté de la cultiver, mais il est vite retourné à ses charrettes... Cinq ans après son arrivée, il épouse à Québec Marie D'Abancourt dite La Caille. Lorsqu'il meurt du scorbut, en 1651, il laisse dans le deuil sa femme et ses quatre enfants: l'aîné, Adrien, est placé en apprentissage tandis que les deux plus jeunes, Marie et Zacharie, demeurent auprès de leur mère. Le petit Louis, qui a tout juste cinq ans et demi, est confié aux bons soins des Jésuites. Marie D'Abancourt se remariera deux fois au cours de sa vie: d'abord avec Geoffroy Guillot, un cultivateur de Beauport avec qui elle aura trois autres enfants, puis, veuve de nouveau, avec Martin Prévost, un bon parti qui a quarante-cinq arpents de terre, neuf bestiaux et... huit enfants.

Après avoir baigné dans l'eau bénite toutes ces années, il n'y a rien d'étonnant à ce que Louis Jolliet se destine au sacerdoce. Il a justement reçu les ordres mineurs le 19 août 1662. Les Jésuites comptaient vraisemblablement en faire un missionnaire, mais Mgr François de Laval-Montmorency, vicaire apostolique de Nouvelle-France, le pressent comme curé; Louis Jolliet est d'ailleurs un des premiers élèves du Grand Séminaire de Québec, établissement fondé en 1663 dans le but de former de nouveaux prêtres. Bien des chemins s'ouvrent donc au jeune clerc... Mais il doit avant tout terminer son cours classique. Le 2 juillet 1666, il soutient sa thèse de philosophie, en latin, devant le gratin de la société: le marquis de Tracy, lieutenant général du roi de France pour toute l'Amérique, le gouverneur de Courcelles, l'intendant Jean Talon, Mgr de Laval, plusieurs officiers du régiment de Carignan-Salières et d'autres «puissances», comme on peut lire dans le *Journal des Jésuites*. Cette soutenance, qui le fait remarquer de tous, et particulièrement de l'intendant Talon, va orienter son destin.

En 1667, contre toute attente et malgré les pressions qu'il subit de toutes parts, Louis Jolliet quitte le séminaire. Étonnamment, même s'il a toujours considéré comme naturel d'entrer dans les ordres, il n'en sent plus l'appel; il est animé, plutôt, d'une immense envie de courir les bois, de naviguer les rivières, de connaître plus à fond ces espaces démesurés qu'il a tant parcourus

en pensée durant ses études au collège – et parfois réellement quand, l'été, il accompagnait des Jésuites dans l'arrière-pays. Il se passionne pour la géographie, l'hydrographie et la cartographie; sans doute est-ce pour s'instruire davantage sur ces matières que, sitôt libéré de ses vœux, il s'embarque pour la France. Ce voyage demeure tout de même mystérieux. Louis Jolliet n'a pas d'argent, il n'appartient pas à une famille noble; et il ne s'agit pas non plus d'un Français qui rentre chez lui. Les historiens ne savent pas trop pourquoi le jeune homme s'est retrouvé sur *Le Saint-Sébastien*, le navire de guerre qui ramenait le marquis de Tracy en France, ni pourquoi Mgr de Laval lui a avancé les fonds nécessaires au périple. De son voyage, on sait seulement qu'il a partagé son temps entre Paris et La Rochelle. Chose certaine, on pourra plus tard constater que ses connaissances en hydrographie dépassent largement ce qu'il a pu apprendre au collège à Québec.



1668. Louis Jolliet revient chez lui, à Québec. Même s'il n'a séjourné en France que quelques mois, il en revient transformé, prêt à *entreprendre*. Car voilà bien ce qu'il deviendra: un entrepreneur. Avec son frère Adrien, de trois ans son aîné, il se laisse tenter par l'aventure de la traite des fourrures. De nouveau financé par Mgr Laval qui, reconnu pour sa grande avidité, flairer la bonne occasion, il organise une flottille de quatre canots et achète de Charles Aubert de La Chesnaye, l'homme d'affaires le plus important de la colonie, un lot de marchandises européennes – fusils, haches, perles et étoffes – en vue d'effectuer des échanges avec les Amérindiens. Mais, contrairement à ce qu'on a souvent prétendu, ce n'est pas lui qui fera le voyage en compagnie du coureur des bois Jean Péré, mais bien son frère Adrien.

Ce voyage, d'intérêt privé, comporte un volet public, si l'on peut dire. Depuis plusieurs années, les Amérindiens informent les Français de l'existence de mines de cuivre près des Grands Lacs, probablement du lac Supérieur, alors appelé du beau nom de mer Douce. Le cuivre natif fait l'objet d'un commerce entre les Premières Nations depuis des temps immémoriaux. Des échantillons circulent et le père Allouez en a rapporté des morceaux spectaculaires de ses missions éloignées. On se souvient que, trente ans plus tôt, Étienne Brûlé en avait également rapporté du nord-ouest de la baie Georgienne. Mais en 1668, on ignore toujours d'où provient exactement ce cuivre. Jean Talon en est obsédé: puisque Louis Jolliet organise avec son frère un voyage de traite aux Grands Lacs, pourquoi ne pas explorer d'un même coup le territoire à la recherche de mines? Mis en confiance par les performances de l'ancien collégien, l'intendant Talon et le gouverneur de Courcelles vont donc compléter le financement de l'expédition.

L'aventure se révèle fructueuse en matière de commerce. Adrien Jolliet et Jean Péré rencontrent l'importante nation des Outaouais, font la connaissance des Ojibwés sauteurs et poussent même leurs voyages jusqu'à chez les

Potaouatomis de la baie Verte (Green Bay). Par contre, il ne semble pas qu'ils aient sérieusement cherché les mines de cuivre tant convoitées par l'intendant, ce qui indisposera à coup sûr les autorités. Dans la région des chutes du Niagara, au pied du lac Ontario, Jolliet et Péré croisent l'explorateur français Robert Cavelier de La Salle, commissionné lui aussi par Talon, mais pour découvrir une autre richesse: le *Mitchi Sipi*. Drôle de hasard que cette rencontre, quand on sait que La Salle et le frère d'Adrien, Louis Jolliet, se disputeront des années plus tard le titre de découvreur du Mississippi – enfin, ce sont plutôt les historiens qui en débattront. À son retour de voyage en 1669, Adrien ramène des informations géographiques inédites que Louis s'empresse de mettre en forme et de cartographier. Les frères acheminent-ils les résultats de leurs travaux à Jean Talon? C'est probable, car l'intendant conserve pour eux toute son estime.

L'année suivante, en 1670, Louis Jolliet réalise enfin son voyage initiatique dans les Pays-d'en-Haut. Au-delà des visées commerciales, ce déplacement est marqué par un événement considérable: le 14 juin 1671, notre voyageur assiste à un sommet international à Sault-Sainte-Marie, c'est-à-dire à une rencontre entre les nations amérindiennes des Grands Lacs et la Couronne française. Dix ans plus tôt, au nom des trafiquants de fourrures, Pierre-Esprit Radisson et Médart Chouard des Groseilliers ont conclu une alliance avec un très grand nombre de ces nations; dans le but d'officialiser ces liens et de prendre possession des Grands Lacs, l'intendant Talon envoie à Sainte-Marie un émissaire du roi de France en la personne de Simon-François Daumont, sieur de Saint-Lusson. Dix-sept nations amérindiennes se trouvent au rendez-vous, dont les Wendats, les Tionontatés, les Ojibwés saulteux, les Outaouais, les Maskoutins et les Chouanons – que les Anglais et les Américains appelleront plus tard les Shawnees. C'est Nicolas Perrot, un remarquable coureur des bois parlant couramment les langues algonquiennes et iroquoïennes, qui agit comme truchement principal lors des échanges. Sa connaissance pointue de l'esprit amérindien lui permettra de sceller l'alliance – bien que les quelques historiens qui se sont intéressés à l'affaire en aient plutôt crédité les «officiels» de la délégation française.

Le voyage du sieur de Saint-Lusson en Nouvelle-France n'a rien coûté à la Couronne, bien au contraire. La petite histoire a retenu que l'émissaire ramenait sur le bateau *Saint-Jean-Baptiste* dix mille livres de peaux de castors, quatre cents peaux d'originaux, du bois et quantité de pierres à analyser – sans compter un orignal de six mois, un renard et douze grandes outardes en cage, petite ménagerie qu'il entendait présenter au roi. C'est ce genre de démonstrations de richesses qui a permis à Jean Talon d'affirmer, notamment dans un rapport à Jean-Baptiste Colbert, ministre influent de Louis XIV, que les explorations des Grands Lacs seraient autofinancées par le commerce. Cela visait bien sûr à attiser l'appétit mercantile du ministre pour l'inciter à investir davantage dans les colonies.

Car là-bas dans la métropole, M. Colbert est le contrôleur général des

finances. Jean Talon, qui voit tout le potentiel du Canada en termes de ressources, a beau faire la promotion des naissances, souhaiter l'arrivée massive de colons français, favoriser le développement économique de la colonie, son supérieur s'oppose à toute tentative de colonisation et d'expansion. Pas question, soutient-il, de dépeupler les campagnes de France au profit du Nouveau Monde – tout au plus consent-il à dépeupler les orphelinats, les hospices et les prisons de Paris! S'il envoie volontiers outre-Atlantique, frais de voyage et dot inclus, celles qu'on appelle les Filles du Roy, il se refuse à investir dans la colonie un seul écu des coffres de la Couronne. Le rêve américain existe, mais l'Amérique doit enrichir le royaume et non le contraire.

Jean Talon persiste. Envers et contre Versailles, au fil des explorations «autofinancées», la Nouvelle-France gagne en territoire de jour en jour. Or, il faut des hommes de confiance qui soient capables de poursuivre et parachever les découvertes. En voici un qui revient justement des Grands Lacs, avec une cassette remplie de notes et d'observations, de tracés et de cartes. Ce travail sera très apprécié des autorités: à peine revenu de son premier voyage, Louis Jolliet est retenu comme candidat pour les grandes missions sur le territoire. En vérité, c'est le genre d'aventurier qui plaît à Jean Talon: un aventurier savant. Car, comme Champlain avant lui, ce dernier ne tient pas en haute estime les coureurs des bois qui s'ensauvagent, font des enfants métis et deviennent, selon son expression, des «bandits». Jolliet, lui, est un bon croyant, habile à débattre de philosophie, bien formé en sciences pour l'époque. En plus de ses compétences en astronomie, il passe pour un excellent canoteur et possède une bonne connaissance des Autochtones. Québec compte alors moins de huit cents habitants, mais elle abrite une population amérindienne, flottante ou résidente, d'une grande importance. En plus des Montagnais, des Algonquins et des réfugiés wendats-hurons qui habitent à proximité, on peut voir constamment défiler dans la petite ville des ambassades iroquoises, abénaquises, malécites et micmaques venues rencontrer les autorités françaises.

En 1672, donc, Jean Talon confie à Louis Jolliet un mandat d'envergure: découvrir le Mississippi, ce fameux fleuve que La Salle a failli croiser sur la rivière Ohio; cette «belle rivière, grande, large, profonde et comparable à notre grand fleuve Saint-Laurent», ainsi que la décrivent les Amérindiens; cet énigmatique chemin d'eau qui doit conduire à la mer du Sud (golfe du Mexique) ou à la mer Vermeille (golfe de Californie). Où en est la source? Où en est l'embouchure? Où se jette-t-il, ce fleuve dont on ne connaît que le nom algonquien, *Mitchi Sipi*? Découvrira-t-on enfin le fameux passage du Nord-Ouest qui mène vers la Chine et ses immenses richesses?

Peu de temps après avoir chargé Jolliet de ce mandat, l'intendant Jean Talon et le gouverneur Courcelles quittent tous deux la colonie en raison de problèmes de santé. Par bonheur, lors de la passation des pouvoirs, Talon recommande chaudement l'explorateur canadien au nouveau gouverneur,

Louis de Buade, comte de Frontenac, qui confirme l'ordre de mission. C'est en quelque sorte une première: confier à un vulgaire «créole» la responsabilité d'une entreprise aussi importante.



Sous Frontenac, les orientations demeurent les mêmes. Tout officiel soit-il, ce voyage ne sera pas financé par l'État. Jolliet doit donc trouver le moyen de réaliser son entreprise grâce au commerce des fourrures. Devant notaire à Québec, il forme une société d'investissement. Sont présents: Pierre Moreau dit la Taupine, Jacques Largilier dit le Castor, François Chavigny, Jean Plattier, Jean Thiberge et son frère Zacharie Jolliet. Ce dernier a d'abord suivi les traces de son père et travaillé comme charron, puis, à son tour il est devenu traiteur. Quant à Adrien, l'histoire a perdu sa trace. On sait qu'il a été capturé par les Iroquois, puis libéré, qu'il s'est marié, qu'il a vécu à Cap-de-la-Madeleine, mais après l'expédition de 1668, plus rien. Est-il mort en 1670, comme l'affirment certains documents? C'est probable, car il ne figure pas autour de la table où les sept associés s'engagent à «faire ensemble le voyage aux Outaouais et Michillimakinac faire traite avec les Sauvages le plus avantageusement que faire se pourra». Dans les faits, on sait que Pierre Moreau et Jacques Largilier seront de l'expédition, mais les autres Français, compagnons d'aventure de Louis Jolliet, ne seront jamais nommés.

Après une halte à Montréal où ils achètent du matériel, dont un bon canot, et s'approvisionnent en farine et en viande séchée; après avoir fait une cinquantaine de portages entre Montréal et la tête du lac Huron; au terme d'un voyage long, risqué et imprudemment entrepris entre la fin de l'automne et le début de l'hiver, Jolliet et ses hommes parviennent à la mission de Saint-Ignace-des-Hurons, à Michillimakinac, le 8 décembre 1672 – le jour même de l'Immaculée-Conception. Cette date n'est pas un hasard, croit le père Jacques Marquette, fondateur de la mission: c'est qu'il invoque la Vierge depuis son arrivée dans la région des Grands Lacs pour qu'elle obtienne, auprès de Dieu, qu'il puisse rendre visite aux nations amérindiennes vivant le long du Mississippi. Et voilà que Louis Jolliet débarque ce jour-là, porteur d'une lettre du gouverneur Frontenac lui ordonnant de se joindre à l'expédition! Le missionnaire est ravi. C'est lui-même un bon voyageur, il a poussé des pointes, déjà, dans les régions inexplorées des rives du lac Michigan. Jésuite depuis une vingtaine d'années, il a trente-six ans; après son arrivée à Québec, en 1666, il s'est rendu à Trois-Rivières afin d'apprendre la langue montagnaise auprès du père Druillettes, puis il est venu jusqu'ici fonder une mission. Louis Jolliet, lui, a alors vingt-huit ans. Il apparaît à peu près certain que ces deux-là se sont croisés lors de la grande rencontre de Sault-Sainte-Marie, l'année précédente. Il s'agirait donc de retrouvailles, et on présume que celles-ci sont heureuses, car les deux hommes, formés tous deux chez les Jésuites et riches de qualités exceptionnelles, partagent une même soif de

découverte.

Louis Jolliet passe l'hiver à la mission catholique de Saint-Ignace où il reçoit de la part des Outaouais, des Wendats et des Saulteux un véritable cours de géographie et de géopolitique à propos des terres qu'il compte explorer et des peuples que ses compagnons et lui vont à coup sûr rencontrer. Le 13 mai 1673, deux grands canots d'écorce quittent Michillimakinac. Les premiers coups de rame sont donnés avec une belle énergie; Jolliet se trouve dans une embarcation avec Pierre Moreau, sans doute, et deux autres Français dont on ne connaît pas les noms; le père Marquette prend place dans l'autre, en compagnie de Jacques Largilier et de Pierre Portelet, deux voyageurs d'expérience qui font la traite dans les Pays-d'en-Haut depuis plusieurs années.

Les canots naviguent dans la partie nord du lac Michigan, en direction de ce qui correspond aujourd'hui au Wisconsin. Ils traversent d'abord le pays des Ménominis, dits Folles-Avoines en raison de l'abondance dans ces régions de riz sauvage, une céréale qui pousse dans l'eau et dont les Amérindiens font ample cueillette. Vient ensuite le pays des Ouinibagos, dits les Puants. Longeant la rive nord-ouest du lac, l'expédition rejoint ensuite les pays des Mascoutins, des Miamis et des Kickapous. Le père Allouez y a tenu quelques missions déjà et les coureurs des bois viennent parfois en ces confins: bien que très éloignés, ces terres et ces peuples sont connus des Français. Au fond de la baie Verte, on atteint la limite du monde exploré et c'est véritablement à partir de ce point – où se trouve l'actuelle ville de Green Bay –, que Louis Jolliet et ses hommes s'appêtent à s'enfoncer dans l'arrière-pays non cartographié.

Jusqu'ici, la communication avec les différents peuples amérindiens s'est avérée relativement facile: tous les gens rencontrés appartiennent au monde algonquien (hormis les Ouinibagos, de la famille lakota-sioux) et leurs langues sont intelligibles aux coureurs des bois. De plus, les nations disséminées aux alentours des Grands Lacs encouragent la présence française sur leurs terres, car sinon, pour se procurer les marchandises européennes dont elles ont besoin, elles doivent se déplacer à grands frais à Michillimakinac. Les explorateurs n'avancent donc pas en milieu hostile, au contraire.

Alors qu'il se trouve en présence des Miamis, au fond de la baie Verte, Louis Jolliet obtient d'eux le service de deux guides pour diriger sa petite troupe à travers les terres des Sauks et des Illinois, vers la source du Mississippi. Sans ces guides, ils n'ont aucune chance de se retrouver dans les méandres de la rivière des Outagamis – en français les Renards, d'où le nom actuel de Fox River. Jolliet réalise-t-il que les Miamis, en fournissant guides et conseils, sont sur le point de lui révéler la clé du chemin menant à la ligne de partage des eaux entre le bassin du golfe du Mexique et celui de l'Atlantique Nord? Notre hydrographe vit certainement des moments euphoriques; on touche au but, lui et Marquette le savent déjà. Sous la gouverne des deux Miamis, les canots s'engagent donc dans la rivière des

Outagamis, vers le grand lac Ouinibago. Les guides dirigent ensuite la flottille vers le lac Butte des Morts. La charge de ce beau lac conduit directement à la ligne de séparation des eaux, en un endroit encore aujourd'hui nommé Portage. Rendus à cet endroit, les deux Miamis rebroussement chemin, non sans rassurer les explorateurs: les canots n'ont plus qu'à descendre une nouvelle rivière, la Ouisconsin (Wisconsin). Descendre est le bon mot, car désormais ils n'auront plus qu'à se laisser porter vers le sud. Les guides affirment que cette rivière conduit jusqu'au sud de la prairie du Chien, au nord de l'actuelle ville de Dubuque, et que c'est là qu'on croise le Mississippi.

Même si le père Marquette, une fois les guides partis, manifeste quelque inquiétude, les voyageurs poursuivent leur route avec confiance. Mieux, ils se retrouvent dans une sorte de paradis. Ils ont mis moins d'un mois pour parcourir la distance entre Saint-Ignace et le lac Butte des Morts. Nous sommes en juin, le temps est magnifique, les températures, clémentes, et le paysage, accueillant. Les canoteurs observent la beauté du pays, la richesse de la végétation, la frondaison impressionnante des chênes et des tilleuls; la rivière Ouisconsin se révèle paisible. Pour des hommes habitués aux furies des Grands Lacs, aux rivières tumultueuses du Nord, aux forêts austères d'épinettes et de pins, le contraste est frappant. Chacun s'étonne de l'abondance du gibier, des chevreuils, des wapitis, des oiseaux de toutes les espèces. La rivière regorge de poissons. Une appréhension, cependant: ils ne croisent pas âme qui vive. Où sont les Sauks, les Illinois et tous ces peuples dont parlaient les nations amies, l'hiver précédent à Saint-Ignace? Ils ne voient personne, mais se sentent observés...

Le 17 juin 1673, sans avoir rencontré le moindre obstacle, ils aboutissent à la confluence du Mississippi. Ce jour-là, Louis Jolliet, le père Marquette et leur groupe ont réellement découvert le Grand Fleuve, pour le bénéfice de la France. Toutefois, dans les relations de voyage qui nous sont parvenues, ni Jolliet ni Marquette n'en font une grande histoire, à peine mentionnent-ils «une joie qui ne peut s'exprimer». Si bien qu'il est cocasse aujourd'hui de relire ces vers de Louis Fréchette, écrits deux siècles plus tard:

Jolliet! Jolliet! quel spectacle féerique

Dut frapper ton regard, quand ta nef historique

Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu!

Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre!

Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,

Dut resplendir sur ton front nu!

Les voyageurs descendent le fleuve Mississippi durant huit jours, par un

temps merveilleux. Les Amérindiens sont invisibles, mais leur présence ne fait aucun doute. On présume qu'ils sont là, discrets, sur les rives, dans les fourrés. Ils n'ont jamais vu d'Européens, et les Européens ne les ont jamais vus, alors il faut agir avec prudence, d'un côté comme de l'autre. Dans l'intervalle, Louis Jolliet prend des notes, mesure, dessine. Mais il n'est pas le seul à consigner ses observations. Un de ses hommes, qualifié en géologie, reconnaît les pierres et les minéraux. Le père Marquette, quant à lui, s'adonne à la cartographie. Les voyageurs ne souffrent guère de la faim: au contraire, le gibier et les poissons abondent. Ils remarquent des attroupements de dindons sauvages, faciles à attraper, et des bisons des bois – des «pisikious», écrit Marquette – nombreux et peu farouches. Jolliet rapporte en avoir vu plus de quatre cents à la fois. On en tue, on en mange, la viande est excellente. On souligne encore une fois la grande beauté des arbres, la douceur du climat. Le voyage se poursuit, toujours aussi aisé. Louis Jolliet est séduit, tout autant que le père Marquette, par le pays entier. Chacun rêve à sa façon, l'un d'une belle colonie, l'autre de missions idéales.

Le 25 juin, à l'embouchure de la rivière Moingouena (Des Moines), les explorateurs aperçoivent de nombreuses empreintes de pas sur le sable des rives et détectent la présence d'un sentier battu qui s'enfonce dans les terres. Jolliet et Marquette décident de l'emprunter. «Nous laissons donc nos deux canots sous la garde de nos gens, leur recommandant bien de ne pas se laisser surprendre, après quoi M. Jolliet et moi entreprîmes cette découverte assez hasardeuse pour deux hommes seuls, qui s'exposent à la discrétion d'un peuple barbare et inconnu», témoigne le père Marquette. Ils remontent le petit chemin sur quelques kilomètres, puis, derrière un monticule, découvrent un village, puis deux autres, bien cachés à la vue du fleuve. Ils choisissent alors de manifester leur présence par un grand cri. De toute part les Indiens sortent des habitations, viennent à leur rencontre. Une rencontre historique en vérité: ce sont des Illinois, un peuple formant une des plus grandes nations amérindiennes de l'Amérique du Nord. Jolliet et Marquette parlent la langue des Algonquins, apparentée à celle des Illinois; ils peuvent ainsi s'aboucher facilement avec eux. Comme il est d'usage lors des rencontres solennelles, les hôtes délèguent des vieillards pour s'adresser aux nouveaux venus. On discute et on pétune tous ensemble. Alertés par la rumeur, les habitants d'un village voisin ont envoyé une délégation afin de ramener chez eux les deux explorateurs. Ce très grand village s'appelle Peouarea. On y compte au moins trois cents habitations et quelques milliers de gens. Les hôtes multiplient les discours de bienvenue, puis offrent aux étrangers un véritable banquet. Au menu, quatre services: de la sagamité (blé d'Inde et gras) servie dans un crâne de bison; trois poissons dans des assiettes de bois; un grand chien fraîchement tué et cuit – qu'on va retirer de la table devant le dégoût des invités; et enfin, une pièce magistrale de bison. Selon la coutume, les Indiens nourrissent littéralement leurs hôtes, leur portant la nourriture à la bouche comme à des bébés. Cette réception extraordinaire étonne et ravit les deux hommes. En

toute confiance, ils dorment au cœur du village.

Le lendemain, ils profitent de leur séjour pour observer avec plus d'attention ce monde si différent. Marquette note l'existence d'un bon nombre de «travestis», des hommes non seulement habillés en femmes, mais qui «font gloire de s'abaisser à faire tout ce que font les femmes». Les Illinois leur confèrent des pouvoirs surnaturels: ces travestis ont un grand ascendant politique dans les conseils, ils vont même à la guerre dans leur costume féminin. Au combat, ils sont craints comme des démons, car ils sont réputés pour être féroces et invincibles. Les voyageurs notent aussi que certaines femmes ont le nez coupé; ils apprennent que les maris infligent cette punition aux épouses lorsqu'elles n'ont pas été sages... Les visites se multiplient; on pétune dans les cabanes. En effet, outre la belle éloquence des chefs et le sens du spectacle de ces communautés illinoises, les deux invités retiennent l'importance du tabac et de la fumée. Musicien, Jolliet est également ému par les chants des hommes et des femmes, le rythme des tambours et le jeu des «chichigouanes», une sorte de hochet qui imite le son des serpents à sonnette. On échange des cadeaux. Jolliet et Marquette reçoivent un magnifique calumet de cérémonie et... un jeune garçon de neuf ans. Dans le respect des coutumes, ils acceptent ce petit «esclave» au nom de la France.

Vient le moment où il faut se séparer. Escortés par six cents Illinois en liesse, Marquette et Jolliet quittent le village de Peouarea par le sentier qui descend vers le fleuve Mississippi. On ne peut qu'imaginer l'étonnement des compagnons restés aux canots lorsqu'ils voient et entendent dévaler à grands cris cette foule animée...

Revenus de leurs émotions, les explorateurs poursuivent leur course vers le sud. Chemin faisant, ils aperçoivent sur les parois de grands rochers d'incroyables fresques illustrant deux monstres: «[...] ils sont gros comme des veaux, ils ont des cornes en tête comme des chevreuils, un regard affreux, des yeux rouges, une barbe comme d'un tigre; la face a quelque chose de l'homme, le corps couvert d'écailles, et la queue si longue qu'elle fait le tour du corps, passant par-dessus la tête et retombant entre les jambes... au reste, ces deux monstres sont si bien peints que nous ne pouvons pas croire qu'aucun sauvage en soit l'auteur, puisque les bons peintres en France auraient peine à si bien faire», commente le père Marquette. Nous n'en apprendrons pas davantage au sujet de ces peintures – sinon que, malgré toutes les choses édifiantes que les missionnaires voient et apprennent des peuples fondateurs, ils ne cessent de les considérer comme des êtres primitifs qu'il faut à tout prix civiliser.

L'aventure se poursuit. Les canots croisent l'embouchure du fleuve Missouri qui, mêlant ses eaux avec celles du Mississippi, accélère le cours du grand fleuve. Ils passent devant le futur site de la ville de Saint-Louis. On ne peut apercevoir les grands villages des Illinois – pourtant concentrés à cet endroit – car, tout comme Peouarea, ils sont construits à quelques kilomètres à l'intérieur des terres plutôt qu'immédiatement sur la rive, où ils seraient trop

exposés aux attaques des nations ennemies. Plus loin, nos voyageurs atteignent l'embouchure de la rivière Ohio. Ils se retrouvent ainsi tout près de là où Cavelier de La Salle, deux ans plus tôt, a semble-t-il abouti, soudainement arrêté dans sa course par une grande chute. Il était à un jet de pierre du fleuve mythique!

Laissant derrière eux le monde des Illinois, les voyageurs longent maintenant la frontière sud du pays des Chouanons, autre peuple de famille algonquienne. Bientôt ils se retrouvent à la hauteur de ce qui est aujourd'hui Louisville, au Kentucky. Nous sommes à la fin juin; il fait de plus en plus chaud, les moustiques commencent à les incommoder, et d'ailleurs ils remarquent d'importants changements dans la flore du pays. Jolliet écrira plus tard: «Plusieurs de ces nations font du bled trois fois L'année, des citrouilles et des melons Deau, on ne conoist point la neige mais la pluye seulement, ils ne manquent point de fruits, comme prunes, pommes, marons, grenades, ananas, mures semblables à celles de france, mais plus douces et plusieurs petits fruits que je conais pas». Ils rencontrent une autre agglomération amérindienne, Aganatchi, sise à la hauteur de l'actuelle ville de Memphis, au Tennessee. Sortis de l'univers algonquien, cette fois les explorateurs ne peuvent plus compter sur leur connaissance des langues. Les Amérindiens qui les «accueillent» sur les rives, armés de fusils, sont des Quapahs et des Tannassees. Ces derniers entretiennent des contacts avec les Espagnols de la Floride; c'est pourquoi ils possèdent des fusils, et aussi des haches et des couteaux en métal. Il y a beaucoup de frayeur dans les regards, de part et d'autre; en guise de pacification, le père Marquette leur présente le calumet de cérémonie offert en cadeau par les Illinois. On finit par s'entendre et par pétuner ensemble. À cette étape, si les températures se réchauffent, disons-le, l'atmosphère des rencontres, elle, se refroidit.

Moins à l'aise, donc, Louis Jolliet et ses hommes poursuivent tout de même leur route. Ils entrent au pays des Choctas, nettement plus hostiles à la vue des Français. Alors qu'ils passent devant le village de Mitchigaméa, au lieu de leur souhaiter la bienvenue, les habitants hurlent, vocifèrent, expriment une agressivité inquiétante. Des canots sont mis à l'eau, une attaque s'amorce; les explorateurs évitent de justesse une massue qui est lancée vers eux avec force. Par bonheur – ou par l'intervention de la Vierge Marie, croit le père Marquette! –, des vieillards restés sur la rive parviennent à calmer l'ardeur belliqueuse des jeunes guerriers et invitent les étrangers à descendre de leurs embarcations. Le problème de la langue devient insurmontable; personne dans le groupe de Jolliet ne comprend le chocta. Enfin, il se trouve qu'un des vieux Indiens a quelque connaissance de l'illinois et, cette langue étant algonquienne, la conversation devient possible. Avec un certain courage, les voyageurs mangent et dorment au village. Malgré des relations qui demeurent tendues, Jolliet obtient habilement des Choctas le service d'un guide et d'un interprète.

Ils arrivent à Akanséa, là où la rivière Arkansas rejoint le Mississippi. Les

Choctas de ce gros village les avisent du terrible danger qu'il y aurait à poursuivre l'aventure: renseignés par d'autres nations de leur arrivée imminente, les Natchez et leurs alliés les attendent de pied ferme pour les massacrer. L'avertissement ébranle la résolution de Jolliet et de ses hommes. Depuis plusieurs jours, ils ne se sentent plus en sécurité, la mort semble rôder autour d'eux. D'autant plus qu'ils se trouvent précisément à l'endroit où Ferdinand De Soto, conquistador espagnol, était venu mourir d'épuisement en 1542, au terme de son expédition ratée – la quête des sept cités d'or – en provenance de la Floride. Ils étaient mille hommes au départ; parvenus sur les rives du Mississippi, ils n'étaient plus qu'une misérable poignée de survivants harassés par les Amérindiens. D'aucuns attribueront plus tard la découverte du Mississippi à ce De Soto, mais on sait que l'Espagnol n'a fait que croiser ce grand fleuve, qu'il ne cherchait même pas, et qui n'était, sur sa route de peine, qu'un obstacle de plus.

Devant les dangers qui se profilent, sachant maintenant avec certitude que le Mississippi se déverse dans le golfe du Mexique, reconnaissant aussi que ses compagnons et lui ont déjà navigué la plus grande partie de son cours, Jolliet se rend à l'évidence: il faut arrêter là le périple. Si près du but – de cinq à dix jours de canot –, la troupe entreprend de découdre son chemin.



Le voyage de retour est éreintant; désormais, on remonte le Mississippi et les rameurs doivent combattre le courant. Au nord du futur fort de Saint-Louis, suivant les recommandations des Amérindiens, on quitte le grand fleuve afin d'emprunter la rivière des Illinois, dont la source se situe dans les environs du portage Chicagou (le Chicago d'aujourd'hui). C'est un important raccourci, et les rameurs épuisés en ont grandement besoin. Sur la nouvelle rivière, on fait halte pendant trois jours dans un gros village, afin de prendre du repos et des forces. L'endroit se nomme Peoria. Toute cette région est à leurs yeux si magnifique que Louis Jolliet s'en entiche absolument, tout comme le père Marquette. Ce dernier écrit son admiration pour un autre village rencontré plus tôt, Kaskakia. Puis ils reprennent leur course et passent le portage Chicagou, retrouvent le lac Michigan et le pays des Miamis avant de filer en direction du nord, vers la baie Verte, en passant par le portage du petit Milouaki, site de la future ville de Milwaukee. Les voilà donc revenus au pays des coureurs des bois, exploré deux ans plus tôt par Nicolas Perrot.

Le père Marquette, épuisé, ne veut plus continuer. Il confie à Louis Jolliet sa décision de rester parmi les Potaouatomis et les Nadowesioux ouinibagos de la baie Verte pour y passer l'hiver à faire des missions. L'association des deux hommes se termine donc ici. Ils se séparent, pour ne plus jamais se revoir.

Largilier et Portelet restent avec Marquette, tandis que Jolliet s'en retourne dans son canot, en compagnie de ses trois hommes et du jeune garçon illinois

reçu en «cadeau», qui se trouve toujours avec eux. Ces derniers poursuivent leur route vers le poste de Sault-Sainte-Marie où ils arrivent en septembre. Louis Jolliet a de quoi être fier. Il revient d'un voyage extraordinaire; il n'a perdu aucun de ses hommes, son coffre est plein de carnets de notes, de cartes géographiques, de dessins et de relevés. Le père Druillettes est sur place et accueille généreusement les voyageurs. Jolliet s'installe au poste pour l'hiver. Il s'occupe à écrire son journal, à peaufiner ses cartes, à mettre de l'ordre dans ses notes. Il a nettement conscience qu'il vient de réaliser une première historique: découvrir un pays magnifique dont les richesses et le climat dépassent les attentes, voire l'entendement.

En mai 1674, Jolliet quitte Sault-Sainte-Marie pour entreprendre un long et dangereux voyage vers Montréal et Québec; long en raison de la distance et des difficultés naturelles de ce trajet, dangereux à cause des menaces iroquoises. Il voyage dans un canot, avec deux hommes et le jeune Illinois. En plus des trésors d'informations que recèle son coffre, il transporte aussi un bon chargement de peaux de castors. Si, pour les autorités, à Québec, ce voyage risque d'avoir une grande valeur géopolitique, il représente pour Jolliet et ses associés un immense potentiel commercial. L'explorateur a fait des ententes stratégiques avec de nombreux groupes; il détient des informations cruciales à propos de nouveaux territoires de traite.

En juillet, Louis Jolliet arrive en amont de Montréal, juste au-dessus du sault Saint-Louis, les fameux rapides de Lachine. Ici, il faut porter pour contourner l'obstacle. Approchant la rive il subit alors un terrible coup du sort: son canot chavire et tous sont emportés dans un formidable courant pour ensuite s'abîmer dans les rapides. Ses deux compagnons et le jeune garçon se noient; toutes les notes, cartes et journaux du fabuleux voyage se perdent à jamais dans les eaux blanches et tumultueuses du sault. Jolliet est lui-même emporté au cœur des gros bouillons; il résiste, s'accroche à une branche, perd conscience, perd aussi momentanément la vue. Il lutte ainsi pour sa vie durant quatre heures désespérées. Des pêcheurs l'aperçoivent enfin et se donnent une peine extraordinaire pour l'extirper de sa position périlleuse. Il est transporté à demi mort à l'Hôtel-Dieu de Montréal.



Allongé sur son lit d'hôpital, Louis Jolliet se maudit. Personne n'a péri dans l'immense périple au lointain Mississippi et voilà que trois vies se sont bêtement envolées à quelques coups de rames de la fin du voyage. Comment a-t-il pu, lui, le grand canotier, l'expert en eaux vives, le maître des rivières, sous-estimer les rapides de Lachine, pourtant réputés pour prendre leur part de vies humaines? Quelle ironie. Il pense avec tristesse au jeune Illinois qui se trouvait sous sa responsabilité depuis plusieurs mois; il avait appris le français, il avait été baptisé l'hiver précédent par le père Druillettes à Michillimakinac. Cet enfant méritait un meilleur sort. Et que dire de la perte

du coffre renfermant ses notes et son journal – jusqu'à ce jour, nous en sommes réduits à présumer de la richesse des travaux disparus.

Pareil revers du destin peut détruire le moral d'un homme à jamais. Jolliet se relève toutefois et récupère assez vite. L'explorateur rejoint finalement Québec au milieu de l'été. S'il entretenait l'espoir d'être reçu en héros, sa déception est vive: bien sûr, on fait sonner les cloches pour annoncer son arrivée et une petite foule assiste à son débarquement, mais rapidement la réalité le rattrape. Ses créanciers sont déçus et revanchards: Jolliet ne rapporte pas une grosse cargaison de fourrures, seulement les espoirs d'un commerce florissant. L'impatience est à l'ordre du jour. Comme ce sera toujours le cas sous le régime français, les bourgeois qui demeurent bien au chaud et en sécurité à Québec n'ont que faire des promesses. N'ayant aucune idée du danger et de la difficulté liés aux voyages dans les Pays-d'en-Haut, ils sont insensibles à la grandeur et à la misère de Louis Jolliet, le trafiquant de fourrures. Ils veulent un retour sur leur investissement et leur vue ne dépasse pas le très court terme.

D'ailleurs, si le commerçant est réprimandé, l'explorateur n'est guère mieux traité. La découverte du Mississippi, extraordinaire en soi, apparaît maintenant comme une nouvelle plutôt banale. Frontenac semble tout faire pour minimiser l'exploit. Louis Jolliet est confronté à une sorte de désaveu. En un sens, il se retrouve au cœur même du paradoxe de la colonie. À Paris, on est déçu par le tracé du Mississippi: on aurait tant espéré que le grand fleuve débouche vers l'ouest, dans le Pacifique. Maintenant que l'on sait qu'il se jette dans le golfe du Mexique, les précieux de Versailles déchantent et s'en désintéressent. Mais il y a plus. À Québec, le gouverneur Frontenac entend bien garder le contrôle sur le terrain des explorations: il y a de l'argent à faire dans la traite des fourrures, dans les mines aussi. Versailles est loin; un gouverneur qui sait comment s'y prendre, avec l'aide de bons amis, peut accumuler une grande fortune. Dans ses projets, il donne sa préférence à Cavelier de La Salle, membre de la coterie des aristocrates. Le même Frontenac entretient également sa petite guerre contre les Jésuites et contre Mgr de Laval, qu'il voit comme des compétiteurs. Il en va des profits du fameux commerce des fourrures, il en va du pouvoir aussi. Le gouverneur ne supporte pas l'évêque dont le pouvoir temporel est immense. En fait, Frontenac gouverne en «chef de bande». Jolliet, le Canadien, n'est pas de sa «famille», il n'a aucune chance d'être reconnu.

Louis Jolliet n'a le temps de s'apitoyer ni sur son sort ni sur la mauvaise foi des autorités. Découragé d'avoir perdu ses notes, mais conscient qu'il faut sauver ce qui peut encore l'être, il entreprend de dicter de mémoire au père Dablon le récit de son voyage. Ce travail est entrepris sur-le-champ et, dès le mois d'août 1674, le jésuite fait parvenir en France la *Relation de la découverte de la Mer du Sud*. En plus de dicter ses souvenirs de voyage, Louis Jolliet dessine une carte générale de ses explorations. Il la présente à Frontenac, qui n'en fait pas grand cas. Il écrit aussi à Mgr de Laval pour lui

vanter la beauté et les richesses du pays des Illinois. Durant cet automne, il courtise désespérément les autorités pour tenter de les intéresser à la valeur de ses découvertes. Sur sa carte, il nomme le pays des Illinois la «Frontenacie» et le fleuve Mississippi, la rivière «de Buade» – en l'honneur également de Frontenac qui, rappelons-le, s'appelle Louis de Buade. Plus tard, comble de la complaisance, alors qu'il écrit au ministre Colbert, il change le nom de la rivière de Buade pour le fleuve... Colbert.

De son côté, après s'être séparé de son compagnon de voyage, le père Marquette est retourné chez les Illinois, dans le village de Kaskakia qu'il avait tant apprécié, avec l'intention secrète d'y fonder une mission. Le gouverneur Frontenac, qui prétend contrôler les déplacements des missionnaires jésuites sur le territoire, aurait certainement interdit ou désavoué son entreprise. De toute manière, le pauvre Marquette tombe malade le premier hiver et est obligé de revenir à Michillimakinac, où il n'arrivera jamais: il expire sur les rives du lac Michigan, veillé par Largilier et Portelet. Son journal sera publié six ans plus tard en Europe, à l'encontre de la volonté de Frontenac, qui persiste à minimiser les travaux de Marquette et Jolliet. Il sera conservé intégralement pour la postérité.



À vingt-neuf ans, Louis Jolliet désire s'établir. En 1675, il épouse Claire-Françoise Bissot, une jeune femme de dix-neuf ans, arrière-petite-fille du colon Louis Hébert. Beau mariage, en vérité, qui fait entrer l'explorateur dans le cercle des grands bourgeois de Québec. La famille Bissot est alliée aux de Lalande, des gens fortunés, amis d'Aubert de La Chesnaye. Jolliet trouve là un milieu protecteur face à la classe des aristocrates qui n'ont de cesse de l'exclure. Encore sous le charme de ses souvenirs de l'Illinois, il propose officiellement aux autorités de la métropole de fonder une colonie française à l'ouest de Chicagou, dans la vallée de la rivière des Illinois qu'il a rebaptisée «rivière Divine». Il a le dessein de s'établir là-bas avec son clan et d'y créer une colonie autofinancée et autonome; l'endroit est si riche en champs et en belles prairies verdoyantes! Comme il le dictait au père Dablon: «Un habitant n'emploierait point dix ans à abattre le bois et à le brûler; dès le même jour qu'il arriverait, il mettrait la charrue en terre.» Mais cette fois encore, la France le rabroue. Avec la courte vue qui le caractérise, Colbert refuse net sa demande. Il n'y aura pas de colonie française en Illinois. Quant à Frontenac, il s'en réjouit: ses ambitions personnelles restent à l'abri des appétits des bourgeois de Québec.

Louis Jolliet se résigne donc à demeurer à Québec. Il cumule les occupations: organiste à la cathédrale, professeur de musique, professeur d'hydrographie et entrepreneur dans le commerce des fourrures. En 1679, il achète une maison au pied de la falaise, rue Sous-le-Fort et, en copropriété avec son beau-père, Jacques de Lalande, il obtient les droits d'une seigneurie.

Nul ne sait s'il en a fait la demande ou s'il s'est agi d'une récompense. L'affaire est fort curieuse: Jolliet, qui rêvait des douceurs et facilités des terres illinoises, se fait offrir, tout à l'opposé, la seigneurie des îles et îlets de Mingan! Ce sont des terres éloignées, inhospitalières et difficiles d'accès, entourées de mers froides; un immense territoire à caractère nordique dont l'essentiel demeure *terra incognita*. De toutes les seigneuries disponibles en Nouvelle-France, pourquoi celle-là? Sans doute est-ce en rapport avec les activités de sa belle-famille: le père de sa femme, François Bissot, alors décédé – d'où le remariage de sa veuve avec le dénommé de Lalande – avait des intérêts considérables à Mingan, et ses héritiers continuent de traiter là-bas. D'un point de vue commercial, la Côte-Nord et l'archipel de Mingan représentent somme toute un riche domaine: à défaut d'y trouver des arbres fruitiers, des dindons sauvages et des bisons, comme en Illinois, on peut compter sur du saumon en abondance, du phoque et du morse, fort recherchés pour leur huile, et toutes les fourrures des Innus du Labrador. Le clan familial des Jolliet – de Lalande semble donc préparer un plan d'affaires.

Ce projet en Minganie doit pourtant attendre, car Frontenac exige de Louis Jolliet qu'il entreprenne une mission de surveillance: rejoindre la baie d'Hudson afin de voir ce qu'y trament les Anglais. C'est une mission difficile: il devra traverser tout le Québec continental par le Saguenay et la rivière Rupert. Qui d'autre pourrait le faire, et de toute manière, a-t-il le choix de refuser? Au mois de mai 1679, Jolliet entreprend ce périple avec huit compagnons: son frère Zacharie, Louis et Pierre Lemieux, Guillaume Bissot, Étienne et Pierre Lessard, Pierre Legrand et un dénommé Denys. La troupe comprend également un prêtre, le père Sylvi, et deux guides innus, Kakarhaben et Sahiou. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une exploration, puisque la route est connue. Le père Albanel l'a parcourue à deux reprises, sept ans plus tôt, à la recherche de Radisson. Les pères de Quen, Dablon, Druillettes et de Crépieu ont tous atteint et exploré les environs du lac Pikouagami (lac Saint-Jean). Et Guillaume Couture s'est récemment rendu jusqu'à Nemiscau. Il demeure que cette route n'est pas si accessible pour autant.

L'expédition de Jolliet traverse donc l'immense forêt boréale et ses terribles nuées de moustiques. La topographie est ingrate pour les voyageurs de rivières. Il faut remonter des courants puissants et tumultueux, jusqu'à atteindre la ligne de partage des eaux entre le bassin du Saint-Laurent et celui de la baie d'Hudson. À partir de Tadoussac, cent vingt-cinq portages et des défis innommables attendent Jolliet et ses hommes. L'hydrographe est servi. Enfin, ils arrivent à Rupert, sur les rives de la baie James. Louis Jolliet y rencontre le gouverneur Charles Bayly, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui le reçoit avec tous les égards. Ce dernier est très impressionné de rencontrer le découvreur du Mississippi. «Les Anglais font grand cas des découvreurs», lui dit le gouverneur, apprenant d'un même coup à Jolliet que sa réputation est immense en Europe et que son nom y est honoré. Les deux

hommes fraternisent; le gouverneur répond avec élégance à toutes les questions que lui pose l'émissaire de Frontenac. Ici, il nous faut remarquer un fait absolument intéressant: Jolliet, qui connaît tant de langues amérindiennes, ne parle pas l'anglais. Le gouverneur de la Compagnie, de son côté, n'entend pas le français. Leurs conversations ont donc lieu en latin! Dans la foulée de leur franchise mutuelle, le gouverneur anglais fait une proposition remarquable à Jolliet: pourquoi ne passerait-il pas aux services d'une Angleterre qui le traiterait bien mieux que la France? Si Québec et Versailles ne savent pas reconnaître sa valeur, Londres saura mieux la récompenser. Jolliet pourrait reprendre ses voyages dans l'Ouest inconnu et aller au pays des Assiniboines (Sioux) dont Radisson entretenait tant les Anglais. En bref, il pourrait accroître sa gloire en même temps que sa fortune personnelle. Étonnamment, malgré l'intérêt manifeste de la proposition, Jolliet choisit de demeurer fidèle à la Couronne française.

L'expédition revient à Québec à la fin du mois d'octobre, au terme d'un voyage de sept mois. Jolliet transmet aux autorités un rapport réaliste, intelligent et alarmant. Selon lui, les Anglais de la baie d'Hudson menacent la suprématie française sur les Grands Lacs en attirant les Amérindiens de là-bas vers la baie James pour faire le commerce des fourrures. Jolliet a une vision précise de la situation: il connaît les bassins hydrographiques, donc les routes de la fourrure, et il évalue bien la grande mobilité des nations amérindiennes. L'homme maîtrise parfaitement son sujet. Pourtant, et même si les enjeux sont fondamentaux pour l'avenir de la Nouvelle-France, on fait peu de cas de ses avis en haut lieu. L'importance de son rapport sera seulement comprise par les bourgeois, qui décident de fonder à la hâte la Compagnie du Nord: cette entreprise sera de courte durée. Pour le reste, la colonie va continuer de gaspiller au profit des Anglais ses avantages chèrement acquis dans le commerce des fourrures.



Forcément déçu par la politique, Louis Jolliet se consacre désormais à ses affaires et aux intérêts de sa grande famille. Il est père de sept enfants, trois filles et quatre garçons. En 1680, il devient seigneur de l'île d'Anticosti, ce qui ajoute à son domaine. Et ce domaine, il entend l'occuper. Avec les siens, il vient s'établir dans ces vastes contrées. Il constitue son personnel: ouvriers, chasseurs, pêcheurs et engagés de toutes sortes. Il fait bâtir des maisons et dépendances pour loger tout son monde, des entrepôts pour les marchandises et quantités de barques pour la pêche, la chasse et les déplacements. Il se lance sérieusement en affaires avec Aubert de La Chesnaye, les membres de sa belle-famille et son frère Zacharie. Désormais, sa vie se partage entre Québec, où il garde toujours sa maison (au pied de l'actuel funiculaire), et le Labrador, où il habite ses installations permanentes à Anticosti, sur l'île du Havre (archipel de Mingan) et à la petite rivière Mécatina. Jolliet en mène large: il

fait le commerce des fourrures avec les Innus, entretient trois postes de traite, chasse le loup marin, pour l'huile et les peaux, s'occupe des pêches à la morue et au saumon. Dans un tel environnement, froid, venteux, brumeux, totalement isolé, loin de toute espèce de facilité, les opérations s'avèrent complexes et hasardeuses. Imaginons un instant: pendant des années et des années, autant pour approvisionner les siens que pour fournir la colonie en produits de la mer, Louis Jolliet fait l'aller-retour en barque, entre la Minganie et Québec.

Ces voyages incessants ont une autre utilité. Depuis 1680, Louis Jolliet occupe officiellement la fonction d'hydrographe du roi pour la Nouvelle-France. Il profite donc de chacun de ses déplacements pour approfondir ses connaissances et il effectue le relevé hydrographique du fleuve dans ses moindres détails. On parle d'un fleuve capricieux, dont il est crucial de relever les courants, les fonds et les marées. À cet effet, une lettre autographe de Jolliet au ministre Colbert, datée du 10 novembre 1685, nous en dit long sur la rigueur de l'explorateur: «L'expérience que j'ai depuis dix-huit ans employés après mes études de philosophie et de mathématiques dans les voyages que j'ai faits, tant sur la rivière de Mississippi, le pays des Illinois, le lac des Puants, la contrée des Ouinibagos, le lac Supérieur, la baie du Nord, Anticosti, l'île Percée, Belle-Isle et Terre-Neuve, toujours le compas ou la boussole à la main, pour marquer tous les caps et toutes les pointes, les rums qu'il faut tenir pour aller de l'un à l'autre, me donne la hardiesse, Monseigneur, de vous présenter cette carte, qui est de mon travail seul depuis six années. Vous y verrez toutes les ances, îles et îlets, côtes et battures, depuis Québec jusqu'à Terre-Neuve. Les vaisseaux de Sa Majesté et autres qui voudront s'en servir ne doivent rien craindre s'ils la suivent.»

Jolliet est infatigable. En 1686, il a déjà fait quarante-six aller-retour. Bien sûr, il connaît le fleuve par cœur et ses données seront reprises par le célèbre hydrographe Jean-Baptiste Franquelin, son ami, qui en fera la synthèse cartographique. C'est ce même Franquelin qui avait terminé la *Carte de la découverte du Sr Jolliet* en 1675; on y retrouvait la route à suivre, par canot et portages, de Montréal au Mississippi en passant par le lac Supérieur. Jolliet devient également professeur de navigation et promoteur d'une autre grande idée: le développement d'une marine canadienne.

En 1690, de sa propre initiative et à ses frais, l'entrepreneur pousse ses explorations de la Côte-Nord: il navigue vers Blanc-Sablon, où il rencontre d'autres bandes de Montagnais. Il cartographie et fait l'inventaire des possibilités commerciales. Mais son voyage de reconnaissance est brusquement interrompu: un grand malheur s'abat sur lui et les siens. La flotte de l'amiral Phipps, en provenance de Boston, apparaît dans le golfe; elle est en route pour prendre Québec. Au passage, les Anglais détruisent entièrement les établissements de Mingan et d'Anticosti; les maisons, les magasins, les entrepôts, les installations de pêche, bref, les investissements d'une décennie s'envolent en fumée. Jolliet et tous les membres de sa tribu sont ruinés. Pire,

sa femme Claire-Françoise et sa belle-mère, Mme de Lalande, qui étaient en route pour Mingan, sont capturées sur le fleuve par le vaisseau amiral de la flotte. Mme de Lalande, une femme d'exception, dynamique et pleine de ressources, négocie elle-même sa libération et celle de sa fille en proposant à Phipps un échange de prisonniers – car il y avait de nombreux Anglais de Boston dans les prisons de Québec. Contre toute attente, l'échange a lieu. Insensible aux malheurs de l'explorateur, le gouvernement de la Nouvelle-France ne dédommagera jamais la famille pour les pertes subies durant l'invasion de la flotte anglaise. D'ailleurs, dans tout ce qu'il entreprend, Louis Jolliet ne reçoit jamais aucune aide des autorités. Ses grandes idées et ses grandes ambitions, relatives au commerce, aux explorations et aux bonnes relations avec les Amérindiens, n'ont aucune influence. Son nom, célèbre en Europe, ne brille guère à Québec.

Malgré ses pertes, ses revers, ses déconvenues, Louis Jolliet s'accroche à ses affaires de Mingan. Et on le retrouve encore, en 1694, brave et déterminé, sur les voies de l'exploration. Il a alors quarante-neuf ans. Soutenu par des fonds privés, il retourne au Labrador pour achever son voyage interrompu de 1690. À la gouverne d'un vrai vaisseau, *Le Saint-François*, bien pourvu en marchandises de traite, il pousse davantage vers l'est, jusqu'à longer les côtes inexplorées du Labrador atlantique. Toujours ouvert aux nouvelles cultures, il découvre avec ravissement les Inuits – qu'on appelle alors des Esquimaux. Il visite de nombreux campements entre Belle-Isle et Nain et fait la traite partout où il le peut. Il entre dans l'actuelle baie de Melville, aussi appelée baie des Esquimaux, croyant trouver le passage pour la baie d'Hudson.

Jolliet voit combien les Esquimaux sont différents des Indiens qu'il connaît si bien. Il admire leurs costumes de loup marin, leurs embarcations étonnantes – kayaks et oumiaks –, il s'étonne de la blancheur de leur peau, de leur physique particulier et de leur bonne humeur. Il est impressionné par leurs chants et leurs danses. Dans une belle réciprocité, lui et ses hommes chantent des cantiques religieux – il faut imaginer cette symphonie formidable où se mêlent chants de gorge et chants grégoriens! En un mot, Jolliet débrouille les premiers éléments ethnographiques du monde inuit qui, jusqu'alors, effrayait tant les Européens. Et il le fait en toute bonne foi, entreprenant avec eux un commerce qu'on qualifierait aujourd'hui d'«équitable». À son retour à Québec, il écrit un rapport fidèle de ses découvertes qu'il transmet à Frontenac; ce document constitue une pièce maîtresse de notre historiographie. Mais le travail herculéen de Jolliet dans le golfe du Saint-Laurent et au Labrador n'intéresse toujours ni le gouverneur ni la France. Les régions froides qu'il décrit ne séduisent personne – n'oublions pas que Jacques Cartier les avait nommées «la terre de Caïn»! Force est d'admettre: la colonie a déjà l'esprit quelque peu pantouflard.

En novembre 1695, Jolliet est amené à effectuer son deuxième voyage en France – il en avait déjà fait un, on s'en souvient, à l'âge de vingt-deux ans. *La Charente*, une flûte en partance pour la France, est en situation délicate,

devant partir trop tôt dans la saison. Jolliet, à titre d'expert en matière de navigation sur le fleuve, est sollicité pour la piloter. Il revient à Québec un an plus tard, avec le titre officiel de professeur d'hydrographie.



Le siècle s'achève, et un certain monde avec lui. Frontenac meurt de vieillesse en 1698, à Québec. Louis Jolliet ne va pas lui survivre bien longtemps. Il disparaît dans les brumes, si fréquentes en Minganie, entre le 4 mai et le 15 septembre de l'année 1700. Le découvreur du Mississippi n'a que cinquante-cinq ans. Personne ne sait ce qui lui est arrivé. Il n'existe aucun témoignage. S'est-il noyé à Mingan? A-t-il subi un accident fatal à Anticosti? S'est-il trouvé malade à Mécatina? A-t-il fait naufrage au large, entre une île ou une autre? Une seule chose est certaine: sa mort est survenue sur la Côte-Nord, cet été-là. Pour la légende, imaginons Jolliet, ce maître des eaux, reposant pour toujours dans son élément.

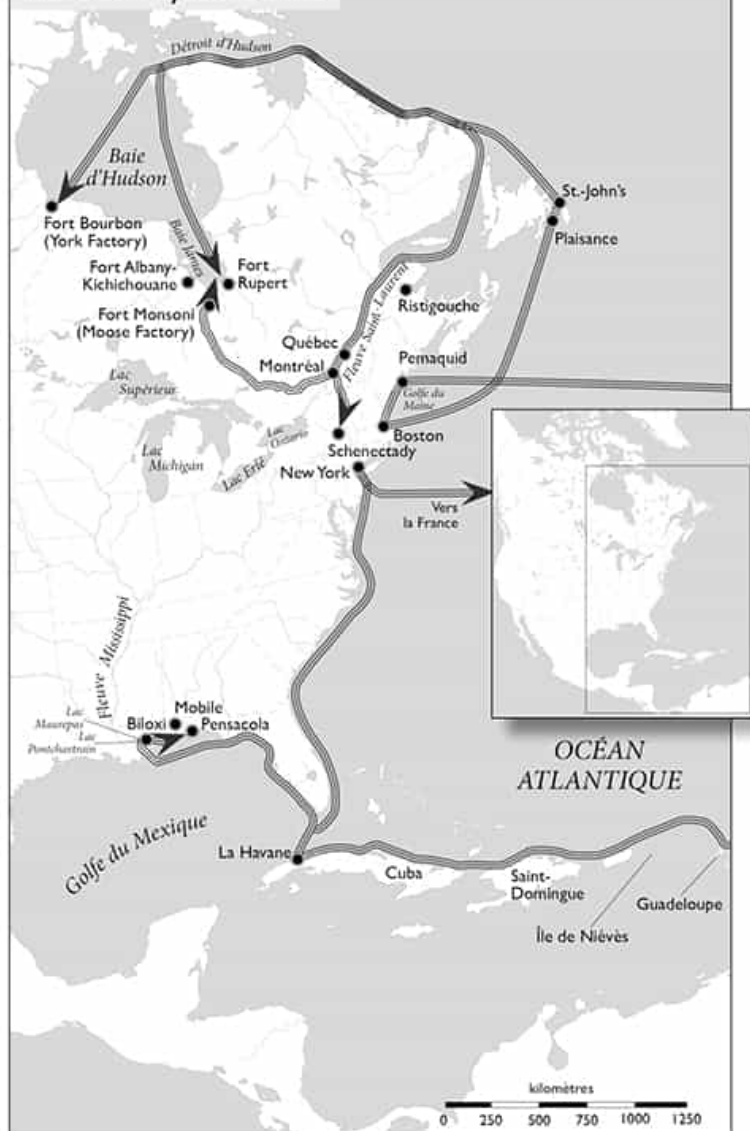
PIERRE LE MOYNE D'IBERVILLE

1661-1706

PROFESSION: PIRATE

Il ne s'agit pas de savoir si l'homme fut bon ou méchant. Aventurier redoutable, corsaire de la démesure, disons simplement que, des mers froides de la baie d'Hudson jusqu'aux eaux turquoise des Antilles, il aura su «insulter l'Anglais».

Pierre Le Moyne d'Iberville



L E FRUIT N'EST PAS tombé loin de l'arbre: son audace et sa détermination, sans oublier son goût pour l'argent, Pierre Le Moyne d'Iberville les tient sans doute de son père. Parti de France sans titre et sans le sou, parti de rien, en somme, ce dernier a bâti au Canada un immense patrimoine foncier et a amassé l'une des plus grandes fortunes du pays. Commençons donc ce récit par un portrait du père, Charles Le Moyne, venu en Nouvelle-France en 1641 à l'âge de quinze ans.

Fils d'un aubergiste de Dieppe – dont l'hôtel est toujours bondé de marins en attente d'appareiller pour l'Amérique – il a été recruté par les Jésuites, comme l'ont été Guillaume Couture et tant d'autres jeunes Français, afin de soutenir les pères dans leurs missions. Sitôt débarqué, on l'envoie chez les Hurons, sur les rives de la baie Georgienne – il ne fait aucun doute, d'ailleurs, qu'il y côtoie Couture. Quatre ans plus tard, son contrat de «donné» étant échu, il revient dans la vallée du Saint-Laurent et s'installe à Trois-Rivières, où il exerce le métier de truchement. Ce séjour sera bref; moins d'un an plus tard, il se déplace vers un tout petit établissement qui vient de naître en amont du fleuve, il s'agit bien sûr de Ville-Marie, sur l'île de Montréal.

Charles Le Moyne participe à la vie du petit bourg et donc, pendant une vingtaine d'années, aux guerres franco-iroquoises. Ses qualités de diplomate le distinguent et même, une fois, lui sauvent la vie: en 1665, il est capturé par l'ennemi et torturé, mais le chef Garagonthié, un Onontagué célèbre dans toute la confédération des Cinq Nations, remarque son bel esprit et plaide pour sa libération. À Ville-Marie, on reconnaît rapidement ses mérites: le fait qu'il parle plusieurs langues amérindiennes et qu'il ait la bosse du commerce sert l'intérêt commun. Du reste, il n'oublie pas ses intérêts à lui: il trafique avec différentes nations algonquiennes et, au fil des ans, s'associant notamment avec les grands marchands Jacques Le Ber et Charles Aubert de La Chesnaye, il devient très riche. En compagnie de Le Ber, qui est aussi son beau-frère – celui-ci a épousé sa sœur, Jeanne Le Moyne – il construit le premier poste de traite de Lachine, en amont des rapides, un point stratégique pour le contrôle des fourrures. À l'âge de vingt-huit ans, Charles se marie avec une orpheline, Catherine Thierry Primot. Ce couple va donner au pays quatorze petits Canadiens de première génération, deux filles et douze garçons. Voilà les Le Moyne de Maricourt, de Sainte-Hélène et de Bienville, et de Sérigny, et de Ceci et de Cela: ils seront à peu près tous célèbres et fort

énergiques dans la course aux honneurs, à la fortune et aux particules.

Charles Le Moyne prend du galon. Fort apprécié des autorités officielles de la Nouvelle-France, il obtient fief sur fief et cumule les domaines, de Varennes à Boucherville et jusqu'à Châteauguay, en passant par Longueuil et La Prairie. Il possède les îles de Sainte-Hélène, de la Ronde et des Vaches (devenue l'île des Sœurs). L'humble enfant de Dieppe devient un grand seigneur au Canada et, consécration suprême, il reçoit ses lettres de noblesse. Lorsque Charles Le Moyne, sieur de Longueuil, décède à l'âge de cinquante-neuf ans, l'inventaire de ses biens confirme qu'il est l'un des citoyens les plus fortunés de Montréal. Au tour de ses enfants de jouer, maintenant!

Et voici notre personnage: Pierre, le troisième fils de Charles Le Moyne, celui qui recevra d'Iberville comme patronyme – d'après un fief des environs de Dieppe – et qui en fera un illustre nom. De ses débuts dans la vie, nous savons seulement qu'il est né le 20 juillet 1661, rue Saint-Paul, à Montréal. De sa jeunesse, presque rien, sinon que l'enfant affiche une incroyable force physique. Étant donné le statut de son père, comment se figurer ses jeunes années autrement qu'insouciantes? Ses terrains de jeu sont infinis: imaginons les domaines forestiers de Charles Le Moyne dans leur beauté primale, le fleuve en son état le plus pur, le lac Saint-Louis, les îles de Sorel, les forêts anciennes peuplées d'arbres centenaires. Voilà qui séduit davantage le garçon que les cours des Jésuites ou des Sulpiciens. Élève peu motivé, à peine apprend-il à écrire. Ses parents, cherchant à le dompter, songent à en faire un prêtre, mais Pierre résiste, il voit plus grand, il rêve d'aventure. De guerre lasse, son père l'envoie faire un séjour dans les Pays-d'en-Haut, à Michillimakinac, important centre du commerce des fourrures, où les marchands de Montréal brassent de bonnes affaires. Le jeune homme y apprend certainement beaucoup sur les voyages en forêt et sur les relations avec les Amérindiens; mais plus que les canots, plus que les rivières, ce sont les vastes eaux de l'océan qui l'attirent. Cela tombe bien: son père a non seulement des intérêts dans le cabotage sur le fleuve Saint-Laurent et dans le golfe, mais il possède également des bateaux. Pierre fait donc ses classes en naviguant de Montréal à l'Acadie, en passant par la baie des Chaleurs. De 1680 à 1685, il est élève officier à bord de voiliers qui font la liaison entre la France et l'Amérique. Il a trouvé sa vocation. À vingt-quatre ans, il possède déjà le savoir nécessaire pour être capitaine de navires au long cours.

Commencent alors véritablement ses aventures. La première sera sentimentale, et ne tournera pas à son avantage: en 1686, il est poursuivi en justice pour avoir engrossé une jeune fille de Montréal, Jeanne Geneviève Picoté de Belestre. Il semble qu'il lui ait promis mariage et bonne fortune pour mieux l'attirer dans son lit. L'affaire fait grand bruit en ville, d'autant que cette intrigue concerne des notables: Jeanne Geneviève est la fille du prospère commerçant Pierre Picoté de Belestre et la nièce de Henri de Tonty, compagnon de Robert Cavalier de La Salle, lui-même ami proche de Frontenac. Eh oui, tout est tissé serré dans la colonie; à l'époque, Montréal

compte moins de mille habitants. À l'issue du procès, Pierre Le Moyne est déclaré responsable de sa fille naturelle et tenu de lui payer une rente jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de quinze ans.

Ce procès, l'intéressé n'y a pas assisté, et pour cause: il se trouve alors très loin de Montréal, au sein d'une troupe qui avance vers le Nord, investie d'une mission à la fois politique et commerciale: l'attaque des postes de traite anglais à la baie James. Cette entreprise est d'une audace étonnante – l'histoire en a-t-elle jamais pris la juste mesure? Voyons les faits. Depuis 1670, à l'instigation des explorateurs Pierre-Esprit Radisson et Médart Chouart des Groseilliers, les Anglais se sont installés à la baie d'Hudson où ils ont établi quelques *factories*, comme ils appellent leurs postes de traite. Radisson et des Groseilliers avaient d'abord tenté d'intéresser les autorités françaises à ces territoires, arguant que les fourrures boréales étaient fort abondantes et d'une beauté sans pareille. Face au refus de Versailles de leur prêter son appui, les deux explorateurs avaient changé leur capot de bord – c'est le cas de le dire – et s'étaient tournés vers Londres. Ils avaient convaincu le prince Rupert et son cousin, le roi Charles II, d'investir dans ce royaume prometteur: ainsi était née la Compagnie des aventuriers d'Angleterre, devenue ensuite la légendaire Compagnie de la Baie d'Hudson.

Or, non seulement la région de la baie d'Hudson regorge de richesses naturelles, mais depuis quelques années, les Indiens du bassin des Grands Lacs, notamment les Ojibwés, les Odawas, les Ménominis et les Potawatomis, trouvent de plus en plus avantageux d'y commercer avec les Anglais. Même si le trajet qui y mène s'avère terriblement long et difficile, ils le préfèrent encore à la menace constante des attaques iroquoises qui sévissent le long de la rivière des Outaouais, lorsqu'ils se rendent aux postes de Montréal et de Trois-Rivières. Cela, sans compter que les Anglais leur offrent d'excellents prix pour leurs peaux, ainsi que des produits manufacturés de bien meilleure qualité que ceux des Français. Le résultat ne se fait pas attendre: on manque de fourrures dans la vallée du Saint-Laurent. Rappelons-nous que Louis Jolliet, au retour de son voyage à Rupert en 1679, avait alerté Frontenac, lui recommandant d'agir au plus vite. Mais qu'y pouvait le gouverneur? La métropole persistait dans sa position: la Nouvelle-France ne devait pas constituer une source de dépenses, mais bien plutôt une source de revenus.

Dans les années 1680, l'occupation de la baie d'Hudson est donc un enjeu crucial pour l'avenir de la colonie. En 1682, à défaut de volonté politique de la part de Versailles, les marchands de Montréal et de Québec décident de prendre les choses en main en fondant la Compagnie de la Baie du Nord, avec Charles Aubert de La Chesnaye à sa tête, dans le but d'en découdre avec les Anglais. Et voilà où nous en sommes dans notre récit: ce sont eux, en ce printemps 1686, qui financent la troupe d'une centaine d'hommes en route pour la baie James. On y compte soixante-dix coureurs des bois, triés sur le volet pour leur robustesse et leur capacité à canoter, porter et se battre, ainsi que plusieurs guides indiens sans lesquels un tel périple serait parfaitement

insensé. Tous, ils ont été recrutés par les frères Pierre, Paul et Jacques Le Moyne qui, reprenant les affaires de leur père décédé depuis un an, investissent à fond dans l'opération. Bien que cette initiative soit privée, le nouveau gouverneur de la colonie, le marquis de Denonville, garde quand même un œil dessus à titre personnel – les nobles ne perdent jamais de vue les profits qu'ils pourraient tirer de la traite des fourrures. Misant sur les chances du projet, il fournit aux marchands une trentaine de soldats de même qu'un officier, Pierre de Troyes, dit aussi le Chevalier de Troyes, que l'histoire retiendra comme le chef de la fameuse expédition.

En vérité, le succès de l'entreprise repose plus certainement sur le savoir-faire des Canadiens, guidés par les Indiens. D'abord, pour se rendre à la baie James, il leur faut traverser l'inconnu, ou presque, car ils tentent d'atteindre les postes anglais par une route nouvelle, dont la plus grande partie traverse la redoutable taïga. Depuis 1685, la Compagnie de la Baie du Nord entretient un important poste de traite sur le lac Témiskamingue et une quinzaine d'hommes y vivent à l'année. Ce sont probablement ces hommes, informés par les Algonquins, qui ont fourni aux marchands de la Compagnie les informations relatives à cette route, laquelle passe par le lac Abitibi et la rivière Monsoni. Pour nous donner une idée du périple, voyons ce qu'en rapporte le père Silvy, l'aumônier de la troupe, celui-là même qui avait accompagné Louis Jolliet et ses hommes vers la baie James – par la voie du lac Saint-Jean – sept ans plus tôt: «Ce n'a pas esté sans bien des risques et des fatigues qu'avec l'aide de Dieu nous sommes venus à bout de nos desseins. La route depuis Mataoïan est extrêmement difficile; ce ne sont que des rapides très-violents et très-périlleux à monter et à descendre; je fus plusieurs fois en danger de me perdre avec tous ceux qui m'accompagnoient, le Charpentier Noel le Blanc, un de nos meilleurs hommes et dont nous avons le plus besoin, fut englouti tout d'un coup sans reparoître sur l'eau, M. d'Iberville, qui le menoit avec lui, ne se sauva que par son adresse, et par sa présence d'esprit qu'il conserva toujourn toute entière. D'autres s'étans sauvez à la nage en furent quittes pour la perte de leur canot, de leur bagage, et de leurs vivres.»

Comment le Chevalier de Troyes, débarqué au Canada à peine un an auparavant, aurait-il pu diriger une expédition aussi hasardeuse à travers les forêts inconnues d'Abitibi? Dans son journal, pourtant, il se donne tout le crédit du voyage. Il se présente comme décidant de tout, évaluant le travail des canotiers, repérant lui-même les dangers du parcours. Il confesse se méfier des Canadiens, alors qu'en vérité il les méprise, provoquant de la grogne dans «sa» troupe; et il se méfie plus encore des Indiens qui les guident. Bref, voilà un officier condescendant qui regarde de bien haut les hommes dont, en vérité, sa propre vie dépend. À preuve, cet extrait de son journal: «Je fis attacher un canadien a un arbre pour le punir de quelque sotise qu'il avoit dite; quelques mutins voulurent a ce sujet exciter une sédition, mais je les ramené en peu à leur devoir. Le P. Silvie m'y aida beaucoup, et je connus dans cette occasion le caractère des canadiens, dont le naturel ne s'accorde guère avec la

subordination.» Nous tenons là un préjugé qui empoisonnera les relations entre Français et Canadiens pendant toute la période de la Nouvelle-France, jusqu'aux guerres de la Conquête: les officiers français ne comprennent rien à l'attitude souveraine des Indiens, à l'ensauvagement bénéfique des Canadiens, en d'autres mots, à l'ingéniosité et au courage des enfants du pays. Ils mettront au contraire beaucoup d'énergie dans des campagnes de dénigrement. Voilà qui n'empêchera pas nos historiens d'honorer le Chevalier de Troyes pour cette extraordinaire bataille de la baie James, ainsi qu'elle sera nommée.

Après quatre-vingt-deux jours d'un voyage de huit cents milles, les trente-cinq canots arrivent enfin dans «le fond de la baie», où ils surprennent les seize hivernants de Moose Factory. Face à un tel déploiement, les Anglais, de simples civils, se rendent sans trop de résistance. Au cours de l'été, les Canadiens vont s'emparer de deux autres postes, Albany-Kichichouane et Rupert, ainsi que d'un navire de transport et de ravitaillement de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le *Craven*. Pour les Anglais, la perte est considérable. On leur a littéralement volé toutes leurs fourrures de l'année – hormis celles de York Factory, plus au nord –, et les trois plus anciens postes de traite de la Compagnie sont désormais sous le contrôle des marchands de Montréal. Durant les opérations, Pierre Le Moyne a prouvé qu'il n'avait pas froid aux yeux, et, marin expérimenté, c'est sans hésiter ni être contesté qu'il prend le commandement du *Craven*. À présent qu'il s'est trouvé un navire, il n'en descendra plus guère. Ses frères, Paul et Jacques, ont également la cote. Ce coup fumant a impressionné les Cris du Nord et les guides algonquins, eux qui en ont pourtant vu d'autres. Le père Silvy témoigne: «Ces deux généreux frères se sont merveilleusement signalés et les Sauvages, qui ont vû ce qu'on a fait en si peu de temps et avec si peu de carnage, en sont si frappés d'étonnement qu'ils ne cesseront jamais d'en parler partout où ils se trouveront.»

Tandis que Pierre de Troyes revient par voie de terre vers Montréal avec ses soldats et une partie des coureurs de bois canadiens, le reste de la troupe demeure à la baie James afin de protéger les places et les butins. Ils sont une quarantaine d'hommes, répartis dans les trois postes de traite conquis. En vigile sur le *Craven*, Pierre Le Moyne s'assure que les Anglais ne rappiquent pas. Au cours des longs mois d'hiver, notre aventurier ne s'ennuie guère: il trouve le moyen de s'emparer de deux navires anglais dans les parages de York Factory, sur la rivière Nelson, mettant la main sur de nombreuses peaux de castor et sur une bonne quantité de provisions dont il entend nourrir ses hommes. Les mois passent, sans incident, et à la fin de l'été 1687, toujours aux commandes du *Craven*, Pierre Le Moyne entreprend le trajet du retour. Il contourne, par le détroit d'Hudson, la masse continentale qui sera un jour la province de Québec, et ramène dans la vallée du Saint-Laurent une grosse cargaison de pelleteries. Il a laissé sur place un faible contingent de douze Canadiens pour surveiller les trois postes. L'histoire ne dit pas ce que ces

hommes ont pu penser de leur mission: surveiller trois cabanes, à des centaines de milles de distance l'une de l'autre, dans les solitudes glacées de la baie James. Ils sont fin seuls, oui, car durant l'hiver, les Cris se dispersent pour chasser et trapper dans leurs territoires ancestraux, loin dans l'hinterland, et ne reviennent sur la côte qu'au début du mois de juin. Sans ces alliés, les hommes des compagnies de fourrures sont abandonnés aux caprices du sort. Vulnérables, enfermés, oisifs, ils espèrent que le temps passe sans que leur vie ne soit mise en péril.

Aussitôt arrivé à Québec, Pierre Le Moyne s'embarque pour la France où il passe l'hiver 1688. À Paris, il fait hardiment la promotion de ses idées auprès du ministre Colbert: l'avenir de l'Amérique française passe par le contrôle total et absolu de la baie d'Hudson. Il faut croire qu'il a été persuasif, car le ministre, pourtant avare en la matière, lui confie un navire des plus puissants, *Le Soleil d'Afrique*, afin qu'il poursuive son travail de harcèlement des Anglais de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est probablement durant ce séjour que le Canadien, récoltant les bénéfices de l'opération remarquable qu'il vient de réussir à la «baie du Nord», reçoit des lettres de course l'autorisant à se faire corsaire au service de la Couronne française.

Notons ici – les termes sont importants pour la suite des choses – qu'un corsaire est un pirate qui a l'aval d'une Couronne, un pirate légitime en quelque sorte, tandis qu'un forban est un pirate qui travaille dans son propre intérêt, un libre butineur, un véritable hors-la-loi. Quant au mot «flibustier», il désigne un forban qui sévit dans les Antilles, généralement contre les Espagnols. «Boucanier» est un terme encore plus spécifique: il renvoie aux flibustiers qui se réunissaient sur l'île de la Tortue, au large de Saint-Domingue, où ils faisaient boucaner de la viande – d'où leur nom – en prévision de leurs longs voyages en mer. Disons tout de même que la frontière entre le corsaire et le forban était floue et facile à franchir; et que Pierre Le Moyne, autant que les autres, ne se priverait pas de jouer sur ce flou.

Aux commandes de sa belle frégate, donc, notre corsaire revient en Amérique. Après une brève escale à Québec, il repart aussitôt pour la baie d'Hudson afin de rejoindre ses hommes. Il y passe l'été et l'automne à réunir de «grands amas de castors», selon l'expression de Jean Talon. Mais juste avant les grands froids, alors qu'il se trouve au poste Albany-Kichichouane à bord d'un petit navire d'appoint servant à transborder les fourrures devant remplir les cales du *Soleil d'Afrique*, il se fait surprendre par deux navires anglais, du même tonnage que le sien, qui l'empêchent de quitter la côte. Les glaces se forment et prennent solidement: les trois petits bâtiments devront passer l'hiver côte à côte à proximité du poste de traite. Il n'y aura pas de combats, mais une épuisante guerre des nerfs. Mutuellement, Anglais et Français se surveillent; pas question de s'entraider pour survivre dans ce froid cruel, plutôt se nuire jusqu'à la mort. À la longue, ce face-à-face tourne à la tragédie. Manquant de provisions, les Anglais tentent une échappée pour aller chasser. Pierre Le Moyne les en empêche. À défaut de vivres et de viande

fraîche, vingt-cinq employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson vont mourir du scorbut, sans que Le Moyne ne montre la moindre pitié.



Nos historiens ont peine à reconnaître que «le plus illustre fils de la nation» ait pu se comporter de façon aussi impitoyable, comme à chaque fois d'ailleurs qu'il le fit dans sa carrière. D'aucuns excusent sa cruauté en faisant valoir le contexte: aux premiers temps de la colonie, les Canadiens devaient se montrer inflexibles pour protéger et faire prospérer leurs maigres acquis. En cela – car Dieu sait qu'il se révélerait être le plus dur parmi les durs –, on dit de Pierre Le Moyne d'Iberville qu'il était un véritable héros. Le plus souvent, par contre, on tait cet aspect de l'homme. Quoi qu'il en soit, à ce moment-là, notre héros n'est pas prêt de se calmer. Sa réputation, qui ne fera que grandir, lui vaudra d'être surnommé le Fléau des Anglais.

À la fin de l'année 1689, *Le Soleil d'Afrique* est de retour à Québec avec, à son bord, de nombreux prisonniers et un impressionnant butin de peaux de castors en provenance de la baie du Nord. Les habitants de la petite ville peuvent admirer le grand voilier dans les eaux du Saint-Laurent, ainsi que le fier capitaine d'Iberville qui en descend. Cependant, personne ici n'a le cœur à la fête. La Nouvelle-France est encore sous le choc de l'attaque iroquoise du 5 août à Lachine, une incursion d'une violence inouïe qui a coûté la vie à de nombreux colons – le bilan des victimes, d'une version à l'autre, varie d'une vingtaine à une centaine –, sans compter les captifs qu'on ne reverra plus jamais dans le pays. Et Lachine n'est pas le seul village où les Iroquois ont porté leurs coups cet été-là; toute l'île de Montréal a été prise pour cible. Ces massacres répondent à la trahison du marquis de Denonville et de ses acolytes, qui ont profité, deux ans plus tôt, d'une conférence de paix convoquée à Cataracoui (Kingston) pour capturer bon nombre de Tsonnontouans (Iroquois sénécas). Quarante de ces prisonniers ont été envoyés aux galères royales, tel que l'avait ordonné Pontchartrain, ministre à Versailles, suivant le désir de Louis XIV.

Les attaques menées sur l'île de Montréal participent en fait d'un cycle de violences extrêmes perpétrées par toutes les parties. Le gouverneur Frontenac, qui vient tout juste d'entamer son deuxième mandat à Québec, organise des expéditions punitives dans la colonie de New York – les Anglais étant les alliés des Iroquois – et en Iroquoisie. L'honneur des Français est en jeu: les alliés amérindiens commencent à douter de leur capacité à mater les cinq nations iroquoises. Ainsi, le 8 février 1690, d'Iberville et deux de ses frères, Jacques et François, mènent le fameux raid de Corlaer (Schenectady). En fait, c'est Jacques Le Moyne qui dirige la troupe en compagnie de Nicolas d'Ailleboust, le fils d'une autre famille renommée de Montréal. Une centaine de Canadiens et autant d'Indiens alliés descendent vers le sud et attaquent le village de Corlaer par surprise. L'approche et l'assaut se font à

l'amérindienne, la nuit, de façon furtive et particulièrement violente. Le village est incendié, plus de cent colons anglais sont tués, les prisonniers sont nombreux. Les Canadiens ont non seulement appris à se battre comme les Amérindiens, mais ils ont aussi adopté leurs rituels et leurs comportements à l'égard des vaincus. Au retour de l'expédition, on déplorera les exactions et les cruautés des frères Le Moyne et de leurs hommes.

Malgré tout, l'objectif est atteint. En reconnaissance de ses «bons» services, d'Iberville reçoit la seigneurie de Ristigouche, tout au fond de la baie des Chaleurs. La terre ne semble pas l'intéresser, en tout cas pas celle-là, puisqu'il la cède immédiatement à quelqu'un d'autre. D'ailleurs, il ne semble avoir aucun plan pour s'établir; il se prépare plutôt à repartir vers le nord. Son frère Jacques, de son côté, poursuit la guerre contre les Anglais. En octobre 1690, à la tête de la milice canadienne, il fait face aux troupes de l'amiral William Phips – on se souvient de la fameuse réplique de Frontenac qui a marqué cet épisode: «Je n'ay point de Reponse a faire a vostre general que par la bouche de mes canons et a coups de fuzil.» Quelques heures avant la reddition des troupes anglaises, Jacques est gravement blessé au cours d'une escarmouche et meurt quelques mois plus tard, à seulement trente et un ans. C'est le premier des frères Le Moyne à tomber au combat. Un second suivra bien vite: François se fait tuer à son tour l'année suivante, à l'âge de vingt-cinq ans, en tentant de chasser des Iroquois réfugiés dans une maison à Repentigny.

Jusqu'en 1694, Pierre Le Moyne d'Iberville ronge son frein. Bien sûr, il navigue toujours, chaque année il fait la navette entre la métropole et la colonie, mais sa volonté de chasser les Anglais de la baie d'Hudson se trouve constamment contrariée par les ordres officiels de la Marine. S'il a réussi à prendre le poste de la rivière Severn, en 1691, il reste que les Anglais demeurent bien installés à York Factory, la maison de traite la plus riche et la mieux défendue de la baie. En 1692, on l'envoie sévir dans le golfe du Maine où il s'empare de quelques navires, dont un bâtiment hollandais transportant une riche cargaison. Nous commençons à connaître les manières de D'Iberville: voilà un capitaine de vaisseau ingénieux et audacieux, un talent brut. Ses motivations sont simples: il veut nuire à l'ennemi et s'enrichir à ses dépens, en prenant sa part de butin. Durant cet été passé à patrouiller les eaux de la Nouvelle-Angleterre, il découvre la valeur des pêcheries qui rapportent autant que le castor. Bientôt, il saura en tirer de grands profits.

Octobre 1693. D'Iberville épouse Marie-Thérèse Pollet, une jeune Canadienne de vingt et un ans, habitant la ville de Québec. On se doute bien que ce mariage ne sera pas ordinaire: Marie-Thérèse unit son destin non seulement à un marin, mais à un fougueux pirate des mers froides. D'ailleurs, sans doute vit-elle un certain temps sur le navire de son mari, car nous savons qu'elle accouche de son premier enfant au large de Terre-Neuve. Elle prend ensuite demeure en France, dans la région de La Rochelle, pour le reste de ses jours; c'est là que leurs quatre autres enfants viendront au monde. Comme

nous le disions, bien qu'originnaire de Montréal, d'Iberville ne cherchera jamais à s'établir en Amérique. Voici un Canadien errant qui ne s'ennuie guère de ses foyers et passe le plus clair de son temps sur son bateau, dans les tourmentes de l'Atlantique Nord et dans la baie d'Hudson. Quand il en descend, c'est en France, à Aunis, où il a acheté deux grands domaines; ses activités de corsaire du roi sont lucratives, finalement.

Enfin, en 1694, d'Iberville obtient ce qu'il désire plus que tout, c'est-à-dire le monopole de la traite dans la baie du Nord. Il y retourne donc, aux commandes du *Poli*, avec pour objectif de prendre York Factory. Son frère Joseph dirige un second navire, *La Salamandre*, à bord duquel on retrouve également Louis Le Moyne, leur jeune frère de dix-huit ans. Cette fois, York Factory tombe bel et bien aux mains des Français, disons plutôt aux mains de D'Iberville qui entend se servir. Malheureusement, Louis trouve la mort dans la bataille; c'est le troisième frère Le Moyne à périr au combat. Notre corsaire hiverne à l'embouchure de la rivière Hayes. De nouveau, il se montre impitoyable à l'égard des Anglais. Au plus fort de l'hiver, pour économiser les vivres et les réserver pour ses hommes, il ordonne aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson de quitter l'enceinte du poste, devenu le fort Bourbon, et de se disperser dans la nature. La nature, c'est le froid meurtrier de la forêt boréale, c'est le désert dans toutes les directions. Autant les envoyer à la mort... ce qui bien sûr advient pour plusieurs dizaines d'entre eux.

Depuis l'épisode du poste Albany-Kichichouane où tant d'Anglais avaient succombé à la malnutrition, d'Iberville n'a pas changé, ou plutôt, il s'est endurci. Nous pourrions ajouter: à la mesure de la dureté des lieux. Car la baie d'Hudson, pour les marins, les explorateurs et les commerçants de fourrures, est un milieu terrible où la survie ne tient qu'à un fil. Seuls les Cris de la baie et les Dénés du Nord-Ouest peuvent se sentir vraiment à l'aise dans ce pays. Pour les étrangers, ce Nord ne pardonne pas. La navigation parmi les glaces et les brouillards arctiques, l'hivernement dans les bateaux ou les cabanes humides, la faim incessante, toutes ces conditions endurcissent le caractère et portent à lutter chacun pour soi. On se rappellera la mutinerie des marins de Henry Hudson, le célèbre découvreur de la baie, en 1611: ils n'hésitèrent pas à abandonner leur capitaine, son fils et quelques autres malheureux dans une chaloupe, les laissant dériver vers une mort certaine.

Une fois les glaces fondues, d'Iberville retourne en France. Sa renommée est grande, et son butin, impressionnant; on estime que les cales du *Poli*, remplies à ras bord de riches fourrures, contiennent la cargaison de quatre cent cinquante canots cris. Malgré une aussi belle fortune, il commence à se fatiguer de la mollesse des autorités à l'égard du Nord. Qu'est-ce qu'un vaisseau, deux vaisseaux?... il lui faudrait une flotte entière, armée de centaines de canons pour venir à bout des Anglais! Justement, à peine tourne-t-il le dos, que les Anglais, eux, y mettent les effectifs. Un an plus tard, le fort Bourbon redevient York...

À l'été 1696, revoici d'Iberville en Amérique à la tête de trois navires de guerre. Toutefois, la flottille ne se dirige pas vers la baie d'Hudson; le ministère de la Marine oriente cette fois son redoutable corsaire vers les possessions anglaises aux frontières de la Nouvelle-Angleterre et de l'Acadie. On vise Pemaquid, dans le golfe du Maine, l'ancien Pentagouet de Charles de La Tour, aussi nommé Fort William-Henry par les Anglais (aujourd'hui Bristol). Avec l'aide du baron de Saint-Castin, avec le concours surtout de deux cent cinquante Abénaquis alliés, le fort tombe rapidement. D'Iberville brûle les installations, s'empare du butin et fait quatre-vingt-douze prisonniers qu'il conduit à Boston, espérant en tirer rançon.

Les opérations ne font que commencer. À la fin de l'été, d'Iberville envoie son frère Joseph à Québec afin de recruter des centaines de mercenaires canadiens et amérindiens. Lui-même embarque sur ses bateaux quelques centaines d'Abénaquis, appelés à jouer un rôle prépondérant dans cette nouvelle affaire. Objectif: attaquer les Anglais de Terre-Neuve, détruire leurs établissements de pêche, voler leurs stocks de morue, les chasser de la colonie. Sur le terrain, d'Iberville rencontre un obstacle gênant. Il s'agit d'un supposé allié, Jacques-François de Monbeton de Brouillan, le gouverneur français de Plaisance, à qui le ministère de la Marine a officiellement confié la direction de la campagne. Ce de Brouillan a bien sûr l'œil sur les profits liés à la saisie éventuelle des stocks de morue. Or non seulement d'Iberville n'est pas du genre à respecter les titres et les fonctions, mais il est encore moins d'humeur à partager ses prises avec quiconque. La collision entre les deux hommes est inévitable. Du reste, cet aristocrate et ses soldats ne font pas le poids: ces gens de Plaisance, les hommes de D'Iberville les surnomment «Messieurs les Plaisantins». Aussi d'Iberville fera-t-il au commandant de l'offensive le pire affront qui soit: il l'ignore, tout simplement. Menant chacun leur troupe, de Brouillan par la mer, d'Iberville par voie de terre, ils vont quand même réussir ensemble cette campagne – réussite en majeure partie attribuable aux Canadiens et à leurs alliés. Au cours des nombreux assauts qui s'échelonnent sur plusieurs mois, ils s'emparent de St. John's, détruisent trente-six villages de pêche, font deux cents victimes et sept cents prisonniers; en outre, ils mettent la main sur une quantité immense de morue – deux cent mille quintaux, écrivent certains historiens, c'est-à-dire entre neuf et dix mille tonnes. D'Iberville en tire rapidement profit; on raconte qu'il aurait fait des arrangements pour écouler le poisson sur le marché avant même le premier combat.

Enhardi par cette flamboyante victoire, le ministre de la Marine met les bouchées doubles: sans attendre que soit consolidée la mainmise française à Terre-Neuve, il fait acheminer à Plaisance une nouvelle flottille de quatre navires et envoie d'Iberville à la baie d'Hudson reconquérir le fort Bourbon que les Anglais ont repris – tandis qu'ironiquement, une escadre anglaise flanquée d'une armée de deux mille hommes s'en va reprendre le contrôle de Terre-Neuve... Voici donc notre corsaire en route vers le nord, aux

commandes d'un trois-mâts de légende, *Le Pélican*. Son frère Joseph mène *Le Profond*, et deux autres capitaines, *Le Violent* et *Le Palmier*. Dès l'été 1697, ils mettent le cap sur York Factory. La navigation est difficile, les navires sont immobilisés un long mois dans les glaces du détroit d'Hudson. Enfin, d'Iberville parvient à trouver une ouverture et à libérer *Le Pélican*. Ayant perdu de vue ses navires d'escorte au milieu des brumes, il arrive le premier en face de York. Le 5 septembre, il aperçoit avec soulagement trois navires qui arrivent toutes voiles dehors. Mais cette joie vire rapidement à la stupeur: il s'agit de bâtiments anglais, et ces bâtiments sont lourdement armés. L'affrontement qui se profile est largement inégal: cent vingt-quatre canons pour l'ennemi, quarante-quatre pour d'Iberville. Ce dernier est pris comme un rat. Or, sachant que ces bateaux transportent les provisions annuelles pour ravitailler les postes de la baie, au lieu de s'enfuir il passe à l'attaque, à la grande surprise des Anglais. Ce geste fou est quand même calculé, car Pierre Le Moyne d'Iberville sait y faire – excellent capitaine, nous le savons, il aurait été également le plus grand «manœuvrier» de son temps, selon l'historien Charlevoix. Contre toute attente, usant d'une tactique peu commune dans la marine française – au lieu de viser les mâts des navires, il tire des boulets sous leur ligne de flottaison –, il réussit à couler le *Hampshire* après trois heures de combat. Incroyablement, il arrive aussi à prendre sans coup férir le *Hudson Bay*. Durement touché, *Le Pélican* ne peut se lancer à la poursuite du troisième vaisseau, le *Dering*, qui disparaît au large. D'Iberville évacue de justesse son équipage avant le naufrage, avec tous les vivres et les munitions nécessaires; à peine les hommes sont-ils en sécurité sur la terre ferme qu'une tempête épouvantable achève de couler *Le Pélican* – ce héros de guerre – et précipite le *Hudson Bay* au fond des eaux noires. Cette bataille navale passera à l'histoire comme un des plus éclatants faits d'armes de Pierre Le Moyne d'Iberville.

L'escadre menée par Joseph parvient finalement sur les lieux et les rescapés montent à bord du *Profond*. Maintenant que le drapeau français flotte à nouveau sur le fort Bourbon, d'Iberville songe à l'absurdité des faits: si le combat qu'il vient de livrer était spectaculaire, il s'agit encore une fois, littéralement, d'un coup d'épée dans l'eau. Voilà plus de dix ans qu'il prend des postes de traite et qu'on les lui reprend, et ainsi de suite... Il lui apparaît plus aisé de couler un navire anglais que de seulement ébranler l'indifférence des politiciens de Versailles à l'égard de l'Amérique française. Le jeu des grands décideurs le dépasse entièrement; il a beau argumenter, démontrer combien il est impératif d'empêcher les Anglais de s'installer dans le Nord, où ils menacent d'enserrer et d'affaiblir la Nouvelle-France, tout cela semble vain. D'Iberville écrit ainsi au roi: «Sire, je suis las de conquérir la Baie d'Hudson.» La conquerrait-il une fois pour toutes, que la France, il le craint, braderait ce riche territoire à l'occasion du premier traité venu avec l'Angleterre. Ce qu'elle ne manquera d'ailleurs pas de faire en 1713, à la signature du traité d'Utrecht: au bout du compte, tous ces efforts n'auront

servi à rien, le Nord redeviendra anglais.



Le vent tourne pour d'Iberville, il l'apprend aussitôt qu'il revient à Versailles: les vues du ministère de la Marine se portent à présent vers le sud. Malgré le fait qu'il soit d'origine canadienne, ce qui constitue en soi un lourd handicap dans ce monde de courtisans, sa réputation est colossale parmi les cercles du pouvoir. En 1698, le préférant à de nombreux autres candidats, on lui confie un projet d'envergure: trouver le delta du Mississippi, y établir une colonie française, négocier des alliances avec les Indiens de la région. En fait, la France cherche à se tailler une part dans ce coin de l'Amérique, espérant contenir les Anglais sur la côte atlantique tout en rivalisant avec les Espagnols en Floride et dans les îles. Par les voyages de Louis Jolliet sur le Mississippi et par les explorations de Robert Cavelier de La Salle, la France connaît quelque peu cette partie de l'Amérique et elle entretient des prétentions coloniales sur ce territoire. Il reste toutefois à découvrir ces fameuses bouches du Mississippi, pour y installer la présence française. L'ambition est d'une envergure qui réclamerait des moyens soutenus de la part de la métropole, moyens dont d'Iberville sait d'expérience, pour l'avoir vécu dans le Nord, qu'ils manquent presque toujours. Malgré cela, ce nouveau terrain de jeu n'est pas pour déplaire au pirate; il a la ferme intention de s'enrichir encore plus, de multiplier ses prises, d'augmenter ses butins. Et, présume-t-il à raison, les occasions de contrebande ne manqueront pas.

Le départ devra pourtant être retardé: d'Iberville est malade et souffre d'un mal dont nous ne connaissons ni la cause ni le nom. Une chose est sûre, les symptômes se manifestent avant qu'il n'entreprenne son premier voyage dans le Sud. En octobre 1698, enfin rétabli, il quitte le port de Brest. Son frère Jean-Baptiste, sixième des fils Le Moyne, l'accompagne. D'Iberville dirige une flottille de trois vaisseaux, *La Badine*, *Le Cheval Marin* et *Le Français*. Cette fois, il n'emprunte pas la route de l'Atlantique Nord, il met plutôt le cap sur Saint-Domingue. Après avoir fait escale sur l'île, où il achète probablement sa première plantation de cacao, il se dirige vers le golfe du Mexique en longeant la côte ouest de la Floride qui appartient alors aux Espagnols. Il reconnaît leur base de Pensacola et s'y arrête, mais très brièvement car l'atmosphère entre la France et l'Espagne est tendue. Puis il file vers son véritable objectif, le delta où le Mississippi mêle ses eaux à celles du Golfe. Les Espagnols répandent depuis longtemps une rumeur voulant que les bouches du Mississippi n'existent pas. Ils parlent d'un mur, d'une *palizada*, qui en bloquerait le cours. D'Iberville écrit: «Je m'en vais faire le tour de la baie où je suis, et en visiter la côte jusqu'à la rivière de la Palissade qui est le Mississippi, qui peut être éloigné d'ici de quinze à vingt lieues. Les Espagnols prétendent qu'il n'a pas d'entrée, ce que je ne crois pas [...]»

Onze ans plus tôt, Robert Cavelier de La Salle l'avait cherchée en vain,

cette rivière de la Palissade. Il l'avait dépassée de près de quatre cents milles vers l'ouest, sur la côte du futur Texas, pour finir bêtement assassiné par un de ses propres hommes. Le père Anastase Douay, l'aumônier de cette tragique expédition, revient à présent sur les lieux: il accompagne cette fois d'Iberville. Les bateaux louvoient devant un enchevêtrement d'îlots et de petites baies, d'embouchures innombrables et d'autant de bras de mer; les côtes effilochées sont difficiles à interpréter; par où pénétrer? D'Iberville choisit un point d'ancrage et immobilise ses navires. Lui et une cinquantaine de ses hommes prennent place dans des chaloupes et des canots d'écorce et s'engagent dans le désordre des petites rivières. Par le hasard d'une bourrasque qui les entraîne, et par bonheur, ils se retrouvent dans le courant principal du Mississippi. Le lendemain, 3 mars, le père Douay célèbre une messe en un lieu qu'on baptise pointe du Mardi-Gras. Ils remontent le grand fleuve pendant dix jours, traversent le pays des Indiens houmas et parviennent à un village chocta nommé Bayougoula, où ils sont bien reçus. Ils découvrent ensuite, vers l'est, deux lacs d'une bonne étendue, qui sont baptisés Maurepas et Pontchartrain, d'après les noms des secrétaires d'État qui se succèdent alors au ministère de la Marine. De bayou en bayou – *bayou* est un mot chocta qui signifie «petite rivière» – d'Iberville étudie la géographie des lieux: il reconnaît avec certitude qu'il a découvert l'embouchure du Mississippi.

La troupe revient à la mer. Le long des côtes, d'Iberville établit un poste de traite parmi le petit peuple des Biloxis. Puis, il entreprend une série de contacts visant à s'assurer la collaboration de plusieurs nations habitant la région: les Maubillias, Alibamons (Alabamas), Tanasis (Tennessee), Catabas, Creeks, Houmas, Chicacas, Couchattas, Tunicas, Chitimachas, Choctas et jusqu'aux redoutables Natchez, dont la réputation a suffisamment effrayé Louis Jolliet et le père Marquette, vingt-cinq ans plus tôt, pour qu'ils interrompent leur descente du fleuve. S'étant frottés aux Espagnols, les Amérindiens de cette partie de l'Amérique se méfient des étrangers, aussi d'Iberville prend-il grand soin de cultiver de bonnes relations avec eux. En tant que Canadien et précurseur dans l'établissement de liens avec les Cris et les Algonquins du Nord, il comprend l'importance stratégique des échanges avec les Autochtones. Cependant, la géopolitique amérindienne s'avère ici plus complexe: les nations sont extrêmement nombreuses et de cultures diverses. Ici, comme au nord, la promesse d'une Amérique française repose sur les alliances à bâtir avec ces peuples.

D'Iberville plante le drapeau de son roi dans le delta du Mississippi, sur une terre qui se nommera Louisiane. Il laisse quatre-vingt-un hommes dans la baie de Biloxi sous le commandement de son frère Jean-Baptiste, leur confiant pour mission de faire la traite des fourrures avec les nations environnantes. Il revient en Europe à l'été 1699, où il reçoit tous les honneurs de la part des autorités de la métropole: il est le premier Canadien à être fait chevalier de l'Ordre de Saint-Louis. Il profite de ce séjour pour présenter un rapport étoffé au ministère de la Marine, développant avec plus d'ardeur que jamais son

argumentaire sur l'Amérique française: de la Louisiane à la baie d'Hudson, en passant par les Grands Lacs et la vallée du Saint-Laurent, il y a là tout un nouveau continent à la portée du roi. Selon lui, il serait même possible de chasser les Anglais des côtes atlantiques. Il rêve déjà d'aller porter des coups à l'ennemi en Caroline, en Virginie et à New York. En attendant, soutient-il, la situation commande de leur barrer la route de l'Ouest en occupant la vallée du Mississippi et de les affaiblir en s'attachant les peuples amérindiens. D'Iberville va même jusqu'à déclarer que si rien n'est fait, l'Amérique deviendra anglaise. La réaction de la France est mitigée: on s'enthousiasme devant les élans de l'explorateur – quoique d'aucuns considèrent ses envolées comme excessives, voire carrément fantaisistes –, mais on n'en tient pas moins serrés les cordons de la bourse.

Dès le mois d'octobre, on retrouve d'Iberville en mer, dirigeant une modeste flottille de trois vaisseaux, *La Renommée*, *Le Palmier* et *La Gironde*. À défaut de grands moyens, il se concentre sur des objectifs réalistes: il consolide le commerce des fourrures dans le pays, construit un nouveau poste de traite, le fort Mississippi, à quarante milles en amont de Biloxi, et continue de tisser des liens d'amitié avec les nations amérindiennes. D'Iberville constate un fait étonnant: des Chouanons (Shawnees) et des Illinois en provenance du nord viennent jusqu'aux postes français, d'aussi loin que de la région où sera fondée la ville de Saint-Louis, soixante-cinq ans plus tard. Des trappeurs canadiens font également la pleine descente du Mississippi, apportant avec eux leur cargaison de pelleteries. Il va sans dire que cette situation exige beaucoup de diplomatie: toutes les nations amérindiennes, amies ou ennemies, se surveillent de près, et l'arrivée de nouveaux acteurs sur la scène des échanges commerciaux multiplie d'autant les risques de friction.

Fait intéressant: des générations avant le passage de D'Iberville, afin d'assurer la paix entre les nations, les Amérindiens avaient planté aux confins du pays des Houmas une perche sacrée coiffée d'un crâne d'ours. Cette perche représentait le point de séparation entre divers territoires nationaux. Depuis, ce mât symbolique était objet de vénération: il continuait d'être régulièrement peint d'ocre rouge. Les Canadiens appelleront l'endroit Bâton Rouge.

D'Iberville revient en France en 1700. Cette fois, ses «hauts faits» indisposent. Il semble que, durant son voyage de retour, il se soit arrêté à New York une dizaine de jours afin d'y vendre aux Anglais, et à des fins personnelles, une quantité importante de pelleteries, soit neuf mille peaux de bisons et de castors ramenées de ses postes de Louisiane. Notons qu'il faut quand même avoir un admirable culot: vendre à l'ennemi un butin en vue de financer une immense attaque contre lui. Car nous l'avons dit, des Carolines jusqu'au Maine, d'Iberville projette d'effectuer une razzia au cœur des colonies anglaises. Mais à Versailles, que lui reproche-t-on donc? L'entente de D'Iberville avec les autorités françaises avait pourtant l'air claire: un corsaire disposant de lettres de courses n'est pas un employé de la Couronne; il se paie à même le butin qu'il amasse et il lui incombe également de

rémunérer ses hommes. Depuis longtemps, ses coups font très mal aux Anglais, il appauvrit et détruit l'ennemi; en ce sens, il répond tout à fait aux objectifs de la Couronne.

1701, troisième voyage en Louisiane. D'Iberville, cette fois, est aux commandes de *La Renommée*. Les relations entre la France et l'Espagne étant rétablies, il relâche à Pensacola, la place forte des Espagnols en Floride. Il y est une autre fois malade, terrassé par un épisode violent de fièvre. Comme trois ans plus tôt, ce mal demeure inexpliqué. Il retrouve peu à peu ses moyens et entreprend de créer une colonie française dans le golfe, sans trop de conviction toutefois: la France, selon son habitude, n'a pas investi raisonnablement dans l'affaire. Manquant de ressources pour satisfaire ses ambitions, d'Iberville se contente d'implanter un petit établissement à Mobile, au pays des Alibamons. Cent trente personnes participent à sa fondation, parmi lesquelles soixante coureurs des bois canadiens. Voilà qui a des répercussions jusqu'à Montréal: l'exode des Canadiens et des fourrures vers le sud exaspère grandement les marchands de la vallée du Saint-Laurent. Ces derniers déplorent haut et fort la dissémination des ambitions françaises en Amérique. Pourquoi occuper la Louisiane alors qu'on arrive à peine à peupler le Canada?

Mais qui parle d'occupation? Seulement quatre familles de colons sont venues de France, à bord des vaisseaux de D'Iberville, pour faire souche dans cette partie de l'Amérique. D'Iberville écrit au secrétaire d'État de la Marine pour demander des laboureurs et des femmes, «vingt ou trente filles pour les marier avec des Canadiens, et qu'elles soient jolies». Nous revivons l'épisode des Filles du Roy: les Canadiens souffrent d'une très faible immigration française alors que les Anglais débarquent par centaines de milliers dans leurs colonies. En désespoir de cause, on songe à installer à Mobile bon nombre de familles huguenotes d'origine française vivant déjà dans les colonies anglaises, mais Louis XIV s'y oppose, manifestant sa volonté de favoriser une Nouvelle-France catholique et seulement catholique.

Ce troisième voyage de D'Iberville en Louisiane ne rapporte pas grand-chose. Néanmoins, l'élan est donné, et son frère Jean-Baptiste, le seul des Le Moyne qui vivra très vieux, va y demeurer et consacrer son existence à l'établissement d'une colonie française. Il fondera La Nouvelle-Orléans en 1723. Pour d'Iberville, ce séjour en Louisiane sera le dernier: au printemps de l'année 1702, il quitte définitivement ce coin d'Amérique. De retour en France, sa santé décline de nouveau. Pendant trois ans, il essaie de combattre ce mal qui le ronge depuis 1698. Rien n'est clair à ce propos. S'agit-il d'une sorte de paludisme contracté dans les miasmes des marécages louisianais? Pourtant, on se rappelle que ses premiers malaises remontent aux derniers temps de ses aventures dans la baie d'Hudson. Certains auteurs parlent de dérangement mental; on raconte que son esprit s'égare de plus en plus dans de grandes fabulations, on rapporte que la lecture de ses derniers rapports au ministère démontre combien l'auteur est confus. Est-ce vraiment le cas? En

1704, d'Iberville est toujours conseiller au ministère de la Marine et toujours il écrit avec enthousiasme des rapports sur sa vision de l'Amérique. Se peut-il que cet enthousiasme passe pour du délire?



À cette époque de sa vie, d'Iberville est richissime. Il est propriétaire de plantations de cacao extrêmement lucratives à Saint-Domingue et, comme nous le savons, il possède deux domaines en France. Il ne se considère plus comme un Canadien, semble-t-il. Il se voit vieillir en France, retiré sur ses vastes terres, vieux pirate jouissant de son trésor. Pourtant, ce ne sera pas pour tout de suite: en 1705, le ministère de la Marine prend une décision qui étonne. D'Iberville sera chef d'une escadre dépêchée aux Antilles pour semer la terreur dans les possessions anglaises. Comment les autorités ont-elles pu en venir à confier à un homme à tel point malade une mission d'une telle envergure? Car en effet, cette fois, c'est du sérieux. En janvier 1706, le voilà commandant d'une flotte de douze vaisseaux transportant deux mille hommes. Lui-même dirige *Le Juste*. Il s'en va nuire aux Anglais et les «insulter», comme on dit alors, jusqu'à New York. La France lâche son loup!

D'Iberville regroupe son escadre à La Guadeloupe. Il dispose de troupes régulières de la Marine, mais il y ajoute onze cents boucaniers et coupe-jarret antillais assoiffés de butins, parmi lesquels se trouvent bon nombre de Canadiens – dont on se demande ce qu'ils font dans cette galère! La France autorise-t-elle son corsaire à recruter autant de flibustiers? Est-elle seulement au courant des faits et gestes de D'Iberville? Chose certaine, ce dernier agit comme s'il avait tous les pouvoirs et se prépare non seulement à attaquer les établissements anglais, mais bel et bien à les piller jusqu'au dernier bout de bois. Mais voilà: Chavagnac, un autre capitaine français envoyé dans les parages, qui devait agir de concert avec d'Iberville, n'a pas attendu qu'il arrive. Ses actions aussi prématurées que vaines sur l'île de Niévès ont ruiné l'effet de surprise qui aurait permis à l'escadre française de s'emparer de la Jamaïque. L'alerte est donnée, les Anglais sont avertis. Déçu sans être démonté, d'Iberville fonce sur l'île de Saint-Christophe qu'il dévaste. Puis, il se dirige vers Niévès, que Chavagnac n'a pas réussi à prendre. L'île tombe sans trop résister. Les hommes de D'Iberville font plusieurs centaines de prisonniers, colons, militaires, marins, hommes, femmes, enfants. Ils capturent vingt-quatre vaisseaux anglais et des milliers d'esclaves noirs, se saisissent de tout ce qui est de valeur, puis incendient les maisons et les bâtiments. À la fin du saccage, il ne reste plus rien de Niévès. Violences, exactions... les flibustiers de D'Iberville s'en sont donné à cœur joie.

Pierre Le Moyne d'Iberville y laisse à nouveau sa signature sanglante, comme à Terre-Neuve et dans le golfe du Maine, des années plus tôt. Les Anglais commencent à le voir comme une menace sérieuse. La destruction brutale de Niévès inquiète tous les habitants de la côte atlantique, qui

redoutent de voir apparaître les bateaux du corsaire. Et ils ont raison: ces colonies sont bel et bien dans sa mire. Dans l'immédiat, l'escadre se retire à Port-au-Prince, pour mieux faire le point à propos d'une situation devenue très complexe: il y a l'énorme butin à répartir, des milliers d'esclaves à vendre, des décisions stratégiques à arrêter concernant les actions à entreprendre pour la suite des choses; il y a les Anglais qui sont sur le pied de guerre dans les colonies et dans les îles, craignant que ce démon de D'Iberville ne fasse que commencer son ouvrage. La marine britannique tente bien de coincer l'escadre dans la baie de Port-au-Prince, mais d'Iberville s'échappe et conduit ses vaisseaux à La Havane, pour monnayer encore ses prises et essayer d'obtenir l'appui des Espagnols.

Or c'est ici, dans le port de La Havane, que s'arrêtent ses courses. Pris d'une fièvre incontrôlable, d'Iberville meurt dans la soirée du 9 juillet. Les circonstances exactes de sa mort ne nous sont pas connues. Se trouvait-il à bord du *Juste*, ou bien à terre, quelque part dans la ville? Une version de l'histoire allègue que ce soir-là, d'Iberville avait soupé avec Pedro Álvarez de Villarín, capitaine de la flotte espagnole. Les deux hommes faisaient-ils des affaires, traitaient-ils de marchandises de contrebande ou discutaient-ils de la destruction des établissements anglais dans les Antilles et d'un projet commun de neutralisation de la marine britannique? Ils ont probablement devisé de tout cela. Quoi qu'il en soit, c'est au terme de ce repas que les deux hommes éprouvent des malaises sérieux, au point de mourir tous les deux dans les heures qui suivent. S'agit-il d'un empoisonnement ourdi par des agents anglais? D'Iberville a-t-il seulement soupé avec le capitaine espagnol? A-t-il plutôt succombé à la mystérieuse maladie qui l'affaiblissait depuis huit ans? On a aussi évoqué la malaria, le mal de Siam, la syphilis...

Sa dépouille sera inhumée à l'intérieur de la vieille église de San Cristóbal, à La Havane. Ses restes seront ensuite transférés au palais des Capitaines-Généraux – aujourd'hui le Musée de la ville de La Havane. Cuba ne l'a jamais oublié, ce corsaire canadien qui faisait trembler les Anglais. À l'entrée de la baie, face à l'endroit où était amarré le *Juste*, une grande statue de bronze rappelle encore le souvenir de *El General Don Pedro Berbila*.

La mort de D'Iberville fit en sorte que les Anglais des Carolines purent retrouver le sommeil. Par contre, elle réveilla la jalousie des bien-pensants de Versailles, jalousie qui, en fait, avait déjà commencé son œuvre: au moment où, dans les Caraïbes, d'Iberville terrorisait les Anglais au nom de la France, le ministère de la Marine mettait sur pied une commission d'enquête à propos de multiples fraudes possiblement commises par les responsables de sa propre flotte. D'Iberville fut visé au premier chef, accusé d'avoir fait de la contrebande à grande échelle, revendant au prix fort les biens de la Couronne. Il fut dit qu'à La Havane, au moment de sa mort, il tentait de vendre une riche cargaison de fer français, de connivence avec un haut gradé.

Cette situation extraordinaire, où fut humilié l'un des plus intrépides corsaires de France, a mis bien des historiens canadiens dans l'embarras. Pour

protéger la mémoire d'un personnage au destin hors du commun qu'on présentait comme un héros canadien, on a passé sous silence, on a nié, on a interprété. Encore aujourd'hui, les polémiques sont acrimonieuses. Frontenac avait dit de lui qu'il était «verbeux et présomptueux, plus prompt à s'occuper de ses affaires que de celles du Roi». Venant de Frontenac, la phrase se teinte d'une certaine ironie – car lui-même perdit-il jamais ses intérêts de vue?

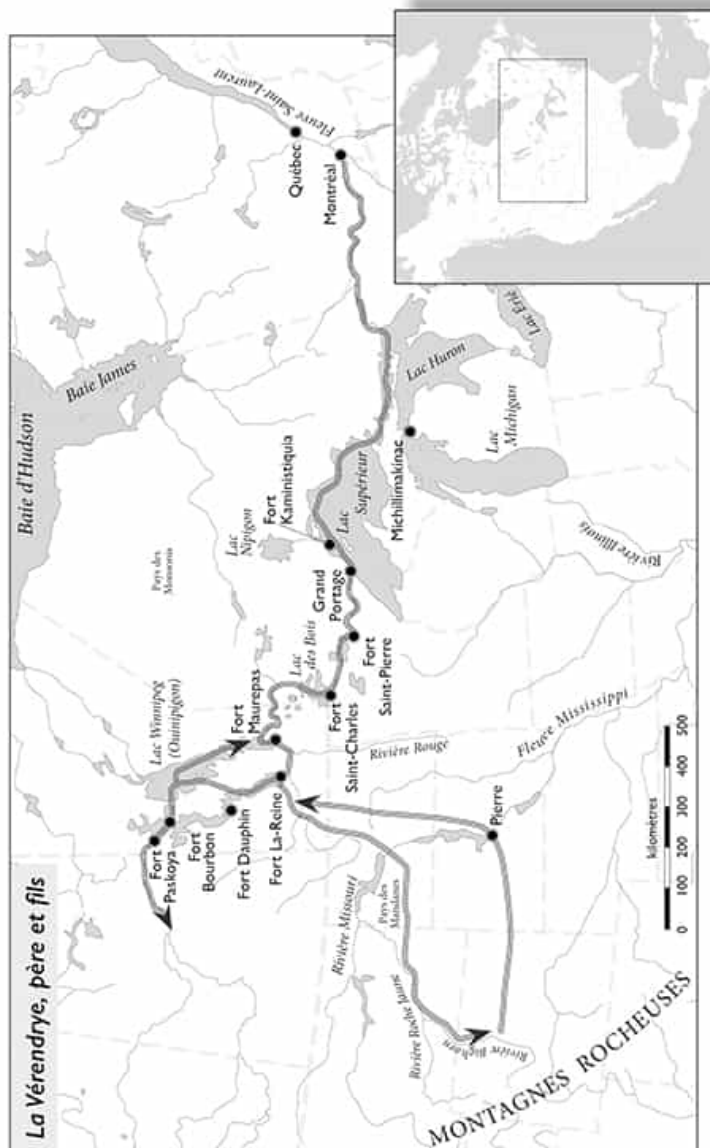
Les procès, débats, chicanes et enquêtes au sujet de ces fraudes supposées durèrent des décennies. De façon posthume, d'Iberville fut reconnu coupable de toutes les malversations imaginables. Dès le début de son veuvage, son épouse s'en trouva ruinée, la succession ayant été contrainte de rembourser des sommes faramineuses à la Couronne. Selon ses accusateurs, le corsaire s'était fait forban. Disons plutôt que, de prise en prise, il a profité de ce flou qui trace la frontière, comme nous le disions plus haut, entre la politique et les affaires. Pierre Le Moyne d'Iberville a utilisé tous les moyens du bord pour s'enrichir et, au nom de la France, «nuire à l'Anglais». Et cela, il l'a formidablement réussi. «Notre» grand capitaine méritait-il d'être ainsi largué?

LA VÉRENDRYE, PÈRE ET FILS

1685... 1794

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

*L'histoire a bien des façons de se souvenir.
L'une d'elles est de faire court, au risque d'en
oublier des bouts. La brève évocation de Pierre
Gaultier de La Vérendrye tient en quatre mots
dans les annales: découvreur des montagnes
Rocheuses. En vérité, il ne s'y est jamais rendu.*



S'IL EST VRAI qu'à l'approche de la mort on voit défilier sa vie, alors en ce jour de novembre 1761, bien avant l'invention du cinématographe, Louis-Joseph de La Vérendrye a contemplé, projetée sur les murs de vagues qui se dressaient face à *L'Auguste*, une véritable saga. L'écran est rapidement devenu noir: le vaisseau sur lequel Louis-Joseph s'était embarqué pour la France avec quelques membres de sa famille est allé se briser, en pleine tempête, sur les côtes de l'île du Cap-Breton. La grande majorité des passagers – parmi lesquels les derniers membres ou presque du clan La Vérendrye – ont disparu dans ce naufrage.



Lors de ce défilé d'images, ce sont d'abord les champs, les vignes et les pâturages d'une campagne française qui se présentent; Louis-Joseph reconnaît «l'ardoise fine» et «la douceur angevine» que chantait le poète Du Bellay. Puis, devant une ferme modeste, apparaît son aïeul: René Gaultier. En réalité, il ne l'a pas connu, car son grand-père est mort longtemps avant sa naissance. Mais il a tout de même pu s'en faire une image: les hommes de l'Anjou sont robustes. Bâtis pour essuyer les raids vikings, ces générations de gaillards bien charpentés ont les pieds plantés dans la terre et le regard tourné vers la grande mer. L'aïeul, René Gaultier, vient au monde en 1635, dans la région d'Angers. Au XVII^e siècle, certaines fermes y portent des noms qui deviendront familiers au Canada français: la petite terre de Lavéranderie, une autre appelée du Tremblay et une autre encore nommée Varennes. Adulte, René Gaultier s'enrôle dans les armées du roi et se joint au régiment de Carignan-Salières, que Louis XIV envoie en renfort en Nouvelle-France pour combattre les Iroquois. De fait, la colonie est constamment attaquée et pillée, surtout par les Agniers, une nation iroquoise associée aux Anglais et aux Hollandais dans le commerce des fourrures.

En septembre 1665, le lieutenant René Gaultier débarque à Québec. Du même navire descendent les nouveaux dirigeants de la colonie: le gouverneur Rémi de Courcelles et l'intendant Jean Talon. Gaultier est aussitôt envoyé à Trois-Rivières où sera cantonnée sa compagnie. Pendant quelques années, il participe à de nombreuses expéditions militaires en pays agnier et se fait

remarquer du gouverneur pour ses qualités de combattant. Une fois la paix établie et le régiment rappelé en France, René Gaultier, comme des centaines de militaires, choisit de demeurer au Canada. Difficile de résister: dans sa volonté obstinée de peupler la colonie et d'en assurer la défense, l'intendant Talon offre aux soldats de l'argent, des terres et la possibilité de fonder une famille avec des filles bien dotées qu'il fait venir de France. Aux officiers, il promet les plus belles seigneuries en bordure du fleuve. Gaultier saisit sa chance. Ici, l'espace et les ressources sont infinis, il y a une marge de liberté inconnue dans la vieille Europe. Ici, surtout, on peut s'attribuer soi-même un titre: il se fera désormais appeler René Gaultier de Varennes.

Le récit continue: l'aïeul se lie d'amitié avec le célèbre Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières, dont il épouse la fille aînée en 1667. Marie a douze ans; lui, trente-deux. Cette même année, son beau-père décide de se retirer pour se consacrer entièrement à sa seigneurie de Boucherville et, en accord avec les autorités à Québec, il lui offre son poste de gouverneur. Le champ des activités de René Gaultier, cependant, est bien plus vaste que son titre officiel ne le laisse supposer. En raison des services rendus à Sa Majesté des deux côtés de l'Atlantique, on lui concède trois terres: la belle seigneurie de Varennes, face au Saint-Laurent, où il fait construire une maison domaniale; la seigneurie du Tremblay, jouxtant Varennes; et la seigneurie de La Gabelle, dite aussi Sault-de-la-Véranderie, à une quinzaine de kilomètres au nord de Trois-Rivières où, de manière clandestine, il pratiquera la traite des fourrures avec les Algonquins et les Attikamègues. Le roi de France interdit ce commerce en dehors de Trois-Rivières; René Gaultier est réprimandé à plusieurs reprises, mais on finit par fermer les yeux. Le nouveau gouverneur Denonville témoignera même en sa faveur: «C'est un très-bon gentilhomme qui n'a de vice que la pauvreté.»

Eh oui, malgré son titre et malgré ses domaines, le sieur de Varennes arrive difficilement à faire vivre sa famille qui compte maintenant huit enfants. Ses gages de gouverneur sont ridicules et ses seigneuries, du fait qu'elles sont à peine habitées, rapportent bien peu en espèces sonnantes et trébuchantes. Le commerce des fourrures ne suffit pas à soutenir son train de vie. Pour donner le change et sauver les apparences, il s'est endetté par-dessus la tête. En 1689, à l'âge prématuré de cinquante-cinq ans, il décède, laissant sa veuve dans une triste situation – et sans savoir qu'il deviendrait le grand-père de la première sainte canadienne.



Le navire est ballotté par les eaux noires alors que les vents de tous côtés font claquer ses voiles. Une pluie cinglante traverse les capots et glace le sang. Sur le pont, les hommes d'équipage manœuvrent tant bien que mal, et leurs commandements fusent à travers le tumulte. Ce voyage augure plutôt mal: dès le mouillage à l'île aux Coudres, une des ancrs a été perdue. Ensuite, trois

incendies se sont déclarés coup sur coup dans la cambuse. Une grande partie des provisions s'est également trouvée gâtée. Et depuis que le navire est entré dans le golfe du Saint-Laurent, voilà qu'une formidable tempête fait rage. Le capitaine met le cap sur Terre-Neuve. Parmi les passagers, il y a de nombreuses gens de l'aristocratie française qui s'en retournent à la mère patrie afin de fuir le régime anglais. Ceux-là s'amusent en toute indolence, habitués qu'ils sont à se moquer des lois. Mais, à bord de *L'Auguste*, seules règnent les lois de la nature. Des cris retentissent: une vague gigantesque déferle sur le pont et le voilier gîte dangereusement. Il semble bien que la fête s'achève. À l'écart, Louis-Joseph se tient avec peine au bastingage. Il ferme les yeux. Les images passent en rafales dans sa tête... des mains vieilles... une tasse de lait chaud... l'encrier bleu en faïence... des pages remplies de petits chiffres alignés... Il revoit sa grand-mère penchée sur ses comptes. Sa grand-mère Marie.



À la mort de son époux, forcée de quitter Trois-Rivières par manque d'argent, Marie Boucher s'est installée avec ses enfants dans la maison seigneuriale de Varennes où ils vont vivre, tout seigneurs qu'ils sont, comme des paysans. Certes, René Gaultier a laissé des terres et des maisons, et même une résidence à Montréal, mais tout cela se trouve lourdement hypothéqué. Marie lui survivra longtemps et le reste de ses jours sera grevé par un long combat contre les créanciers; elle essayera par tous les moyens de redresser les finances de la famille, sans jamais y parvenir.

Des treize enfants qu'elle a mis au monde, huit sont encore vivants. Le petit dernier, Pierre, n'a que quatre ans à la mort de son père. C'est lui, Pierre Gaultier de La Vérendrye, le seul membre de la famille dont l'histoire a retenu le nom.

À compter de maintenant, sur la mer déchaînée, les séquences deviennent plus nettes; Louis-Joseph connaît en détail la vie de son père. Tandis que le navire tangue, il remonte le temps, remonte le fleuve large et tranquille jusqu'à Varennes, jusqu'à cet enfant soucieux, trop grave pour son âge...

De fait, bien qu'il grandisse dans un décor bucolique, le jeune Pierre vit constamment dans la crainte des attaques iroquoises et sous le joug d'un lourd sentiment d'impuissance face aux efforts surhumains de sa mère pour sauver les meubles et la réputation des Gaultier. Les problèmes d'argent ne l'empêchent pas de bénéficier d'une certaine éducation. À l'âge de onze ans, il entre au Séminaire de Québec, où il demeure trois ans – juste le temps qu'il faut pour acquérir les connaissances essentielles, mais pas suffisamment pour terminer ses études et faire partie de l'élite intellectuelle de la colonie. Il lui manquera toujours ce petit côté aristocrate, c'est-à-dire ce fin mélange de prétention, d'arrogance et d'effronterie qui aurait pu servir à son avancement.

De toute manière, il a choisi sa voie: il se fait cadet dans les troupes de la

Marine. Ces militaires locaux n'ont peut-être guère de prestige, mais il reste que c'est une école. En tant que jeune soldat, Pierre aura à combattre les Iroquois et les Anglais. En 1704, il participe au célèbre raid de Deerfield, en Nouvelle-Angleterre – non loin de Wells, cet autre village de puritains qui a subi une attaque similaire, six mois plus tôt, au cours de laquelle la petite Esther Wheelright a été kidnappée^[1*]. Il prend part à plusieurs campagnes militaires, dont une à Terre-Neuve; mais, sachant qu'il ne peut espérer ni les honneurs ni la gloire en tant que soldat canadien, il décide de suivre les traces de son frère Louis – à rebours de celles de leur père – et d'aller combattre en France. Le fait que Louis soit mort un an auparavant sur le champ de bataille ne l'en dissuade pas.

En 1708, Pierre rallie l'armée française comme sous-lieutenant. À cette époque, il signe Pierre de Boumois, du nom d'une autre ferme de la région d'Angers; or, au décès de Louis, il reprend le patronyme que s'était choisi son frère, c'est-à-dire La Vérendrye, et devient Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye. Cette manie de changer d'identité est vraiment un trait de famille: les Gaultier sont en mal de grades et de particules... D'ailleurs, Pierre assure ses arrières avant de s'embarquer: il se fiance avec Marie-Anne Dandonneau du Sablé, fille d'un personnage important de Trois-Rivières. Avec la future mariée viendront de riches propriétés terriennes sur l'île Dupas et sur l'île aux Vaches, situées en face de Berthierville, près de la rive nord du lac Saint-Pierre.

Le séjour de Pierre outre-Atlantique dure trois ans et est tout sauf une sinécure. Les souverains ayant peu de respect pour la vie des soldats, en Europe on se bat à découvert, et il se retrouve aux premières lignes des assauts meurtriers. En septembre 1709, lors de la fameuse bataille de Malplaquet, la plus sanglante de la guerre de Succession d'Espagne – plus de trente mille morts – il est transpercé d'une balle et frappé de huit coups de sabre. Fait prisonnier, il recouvre peu à peu la santé dans les infirmeries de l'ennemi. On le libère en 1710. En reconnaissance de ses services et de ses misères, la Cour lui accorde le titre de lieutenant. Mais le titre ne vient pas avec l'argent, bien au contraire: il en coûte cher de tenir son rang! Sans le sou, affaibli par ses aventures militaires et ne pouvant espérer davantage du vieux pays, Pierre se résout à revenir au Canada. Il en obtient la permission, mais, au moment de s'embarquer, il apprend une mauvaise nouvelle: puisqu'il quitte la France, la hiérarchie lui retire son titre de lieutenant. Il en sera ainsi toute sa vie: il se verra souvent débouté, dégalonné, parfois carrément maltraité par les autorités aristocratiques françaises. Après tout, Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye n'est qu'un simple Canadien.

1712. Dès son retour, comme promis, le jeune militaire épouse Marie-Anne Dandonneau. Ils s'établissent à l'île aux Vaches où, durant quinze ans, ils seront à la fois seigneurs et habitants; ils défrichent une trentaine d'arpents qu'ils mettent en culture. Le couple aura six enfants, quatre garçons et deux filles.

Louis-Joseph, qui est le dernier des fils, s'y revoit... Surtout il arrive encore à sentir, aux derniers instants de sa vie, cette odeur indéfinissable, ce parfum aigrelet des battures mêlé aux relents familiers du crottin. Et il entend des voix, des pleurs, au bas de l'escalier. De son petit lit de chêne, le cou tendu, il perçoit distinctement ces deux mots qui reviennent sans cesse dans la bouche de son père: fourrures et fortune.

Le petit bonhomme a bien entendu. Comme son père avant lui, Pierre de La Vérendrye fait tout son possible pour subvenir aux besoins des siens, mais il parvient à peine à joindre les deux bouts. Outre les revenus de la terre, il reçoit de maigres rentes du fief du Tremblay, dont il a hérité, et profite de certains bénéfices de la traite des fourrures, le gouverneur lui permettant de commercer avec les Indiens quelques semaines par année à La Gabelle, le poste que tenait René Gaultier sur le Saint-Maurice. Mais il a beau morceler ses terres, vendre des lots, emprunter, tout cela suffit à peine. Durant la traite, néanmoins, il a beaucoup appris des Attikamègues et des Algonquins. Par l'entremise des interprètes, il a entendu parler des Pays-d'en-Haut. Il se rend compte à quel point le commerce des fourrures peut être lucratif pourvu que l'on sache s'y prendre.

Pierre de La Vérendrye se trouve à l'intersection de ces deux grandes tendances de l'économie coloniale – prendre racine ou courir les bois? partir ou rester? –, dualité qui habitera pendant longtemps la société de la Nouvelle-France. À quarante-deux ans, un âge où bien des hommes de terrain s'établissent, Pierre fait le choix de partir. La France ne répond pas à ses demandes de reconnaissance et la terre seigneuriale ne donne guère les fruits escomptés; il n'y a plus de temps à perdre.

En 1726, le frère de Pierre, Jacques-René de Varennes, se voit justement confier le commandement des postes du lac Supérieur. Lui aussi est un militaire; il a d'abord servi comme cadet et participé à la défense de Québec durant l'attaque de l'amiral Phipps, puis, de campagne en campagne, il est devenu lieutenant. Il invite Pierre à le rejoindre là-bas pour le seconder. L'année suivante, c'est chose faite: Pierre confie le développement de ses terres seigneuriales ainsi que les opérations de La Gabelle à son épouse Marie-Anne et rejoint son frère. Il fait ses classes à trois postes de traite: Nipigon, Michipicoten et Kaministiquia (Thunder Bay). Il apprend les rouages du commerce, le système des marchands équipeurs, le transport des marchandises pour le troc, l'importance stratégique des postes, la géopolitique des nations amérindiennes et tant de choses qui lui seront utiles dans cette nouvelle vie. À titre de commandant, Jacques-René de Varennes jouit du monopole de la traite sur son territoire; bien qu'officieux, ce privilège lui permet de tirer son épingle du jeu. Pour Pierre, tout devient possible. Lui qui n'avait d'ambition, depuis des années, que de retourner en France pour tenter de se réapproprier son grade de lieutenant, voilà qu'il se met à rêver d'autres choses: non seulement il s'enrichira par le commerce du castor, mais ses explorations lui vaudront la gloire! Le contexte prête effectivement à ce genre

d'optimisme. Pierre de La Vérendrye se trouve à la frontière du monde connu, à un moment charnière de l'histoire où chacun s'interroge sur l'inconnu du Grand Ouest: découvrira-t-on des mines, des trésors, des fortunes? Quels fleuves mènent donc à la fameuse, à la mystérieuse mer de l'Ouest?

Le débat fait alors rage à propos des meilleures routes à suivre pour parvenir à l'autre bout du continent. Personne ne soupçonne la barrière des montagnes Rocheuses – que les premiers voyageurs nommeront les montagnes Luisantes. On imagine un fleuve coulant vers l'ouest, jusqu'à la mer. Ce fleuve est-il tributaire du Mississippi? Du Missouri? Ou est-ce un plan d'eau inconnu, au-delà de la chaîne des lacs – lac à la Pluie, lac des Bois, lac Ouinipigon (Winnipeg), lac Ouinipigocis – qui mènent à la tête de la rivière Saskatchewan? Pierre connaît le voyage de Jacques de Noyon, ce Canadien de Trois-Rivières qui s'était rendu une quarantaine d'années plus tôt au lac Tekamamiouen, dit plus tard le lac à la Pluie. Il connaît sans doute aussi les tribulations de ces autres coureurs des bois, Nicolas Perrot et bien sûr Radisson, qui ont «hanté» – comme on disait en ces temps-là – ces territoires avant tout le monde. Mais surtout, il reçoit les enseignements des Saulteux, ainsi que des Monsonis et des Cristinaux – ainsi que Radisson a nommé ces Indiens des décennies plus tôt, nom qu'on abrégera bientôt en «Cris» et que les Anglais traduiront par «Cree». Ces peuples circulent constamment entre la baie James et le lac Supérieur. Des personnages tels que Pako, Oshaga, Vieux-Crapaud et Petit-Jour lui indiquent la voie: ils dessinent pour lui, avec du charbon sur des morceaux d'écorce, les chemins vers l'inconnu.

Cinq ans plus tôt, en 1721, le père Charlevoix a réalisé son fameux voyage en Amérique. Nous parlons d'un jésuite érudit qui est devenu le premier historien de la Nouvelle-France. Le régent du royaume, Philippe d'Orléans, lui avait confié une mission aussi secrète que délicate. Il devait parcourir l'Amérique française, d'abord pour étudier les frontières de l'Acadie, lesquelles étaient constamment sujettes à des chicanes véhémentes entre la France et l'Angleterre; ensuite, invisible dans sa robe noire, toujours sous couvert d'œuvrer pour les missions, il devait aller de Québec à La Nouvelle-Orléans, en passant par la vallée du Mississippi, afin de s'informer de la meilleure route d'exploration vers la mer de l'Ouest.

À cette époque, la France envisageait deux options pour gagner l'Ouest: le fleuve Missouri – le monde des Sioux – ou la rivière Saskatchewan – le monde des Cris. Au terme de son voyage, le père Charlevoix avait recommandé la voie du Missouri. Il avait aussi suggéré qu'on fonde une mission chez les Sioux du Wisconsin, histoire de préparer le terrain. C'est le père Degonnor qui fut envoyé là-bas, parmi les Ouinibagos, entreprise qui se solda par un échec. En 1727, nous le retrouvons à Michillimakinac où, par hasard, il rencontre Pierre de La Vérendrye. Fort de tout ce qu'il a appris auprès des Indiens du lac Supérieur, notre explorateur recommande plutôt la route des lacs, vers la Saskatchewan. Mais il faut faire vite. À l'instar de Louis Jolliet, puis de Pierre Le Moyne d'Iberville, qui, bien des années plus

tôt, en avaient tour à tour alerté les autorités, La Vérendrye confirme que les Anglais de la baie d'Hudson drainent systématiquement les fourrures vers le Nord et s'apprêtent à explorer l'Ouest pour en prendre possession. Degonnor se rend aux propos de La Vérendrye. Ensemble, ils rédigent un mémoire à l'intention des autorités, dans lequel ils mettent fermement de l'avant la voie de la rivière Saskatchewan.

Le nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, Charles de Beauharnois, appuie ce mémoire auprès de Versailles. C'est ainsi que le comte de Maurepas, ministre de la Marine, confie à Pierre Gaultier de La Vérendrye, en 1730, une commission royale de découverte. La France, cependant, n'a guère modifié ses politiques depuis Louis Jolliet: pas question de payer pour ces explorations qui devront s'autofinancer à même le commerce des fourrures dans les nouveaux territoires. Certainement fier de sa commission, La Vérendrye ne s'emballe toutefois pas trop vite. Avant de faire le premier pas en direction de l'inconnu, il lui faut revenir à Montréal afin de mettre sur pied une compagnie qui soutiendra les coûts des voyages. Car, outre l'honneur d'être mandaté pour découvrir la route menant à la mer de l'Ouest, notre homme espère tirer grand profit du monopole des fourrures qui vient avec la charge officielle. Mais cette double entreprise, qui vise à la fois la fortune et la gloire, va créer bien des ennuis au clan La Vérendrye: il se trouvera trop souvent coincé entre les exigences de ses associés dans la traite des fourrures et les impatiences du ministre de la Marine.

Le fait de ne rien investir dans l'affaire – à part quelques écus symboliques et des présents pour les Indiens – n'est pas à l'honneur de la France. Cela démontre bien son désintérêt et l'amateurisme dont elle fait preuve dans toute l'entreprise nord-américaine. Soixante-dix ans plus tard, Thomas Jefferson, président de la jeune République américaine, n'allait-il pas appuyer sans condition l'expédition des explorateurs Lewis et Clark vers le Pacifique? La Vérendrye, lui, n'a pas cette chance: en tant que Canadien il semble suspect aux yeux du pédant Maurepas, isolé dans ses bureaux de Versailles. N'empêche, il a l'autorisation de partir – et il partira.

La nouvelle association de traite des fourrures qu'il met sur pied pour financer le voyage regroupe des marchands équipeurs et des coureurs des bois de Montréal, notamment Louis Hamelin, les frères Eustache et Ignace Gamelin. La Vérendrye n'a pas d'argent; il dirigera les opérations sur le terrain. L'objectif de l'association est de construire des postes de traite, depuis Kaministiquia, au fond du lac Supérieur, jusqu'au lac Ouinipigon, aux portes des Prairies, en détournant toutes les fourrures destinées aux Anglais de la baie d'Hudson. La compagnie nouvellement formée dispose de trois ans d'exclusivité sur les affaires.



La pluie s'est changée en neige; des bourrasques fouettent violemment les

voiles. Les matelots courent de-ci de-là, s'agitent, hurlent des consignes dérisoires. Sur le pont, plié en deux, Louis-Joseph cache entre ses mains son visage brûlé par le froid... Les images de sa vie défilent de plus belle... Il a treize ans... il crie... il tape des pieds... Il veut quitter cette île aux Vaches où il s'ennuie auprès de sa mère et de ses sœurs. Il veut suivre les hommes, au loin; il est fort, il est vaillant, il en est capable. Oui, il veut accompagner son père et ses frères dans l'Ouest, courir les bois et les rivières sauvages, parler amérindien, foncer dans l'inconnu... Il voit déjà la plaque officielle coulée dans le bronze: «Louis-Joseph Gaultier de La Vérendrye, explorateur».



Juin 1731. L'expédition quitte Montréal sans tambour... et sans Louis-Joseph, le plus jeune des quatre fils La Vérendrye, qui devra attendre encore quelques années. Ses trois frères, Jean-Baptiste, Pierre et François, ainsi que son cousin Christophe de Lajemmerais, sont du voyage. Cinquante engagés accompagnent le clan. En vérité, c'est plutôt le départ ordinaire d'un gros équipage de commerçants de fourrures. La flottille quitte Lachine pour parcourir le long chemin qui mène à Michillimakinac, à la jonction des lacs Huron, Michigan et Supérieur. Les voyageurs y font halte; le jésuite Charles-Michel Mésaiger se joint à eux. Les canots filent ensuite le long de la rive nord du lac Supérieur, passent devant Kaministiquia en direction du sud-ouest, vers le fond du lac, à l'endroit dit du Grand Portage. Les explorateurs y arrivent à la fin du mois d'août, après un périple de trois mois. La Vérendrye fait alors face à la désobéissance de ses hommes. Épuisés, découragés par les distances et la topographie, ceux-ci refusent catégoriquement d'aborder le Grand Portage, qui est en effet un obstacle effrayant.

Impuissant à les y contraindre, La Vérendrye se résout à diviser les forces. Avec la majorité des engagés, il se replie vers Kaministiquia pour hiverner, tandis qu'il envoie de l'avant les plus braves, sous la gouverne de son neveu Lajemmerais et de son fils Jean-Baptiste. Ceux-ci franchissent le Grand Portage et rallient le lac à la Pluie où ils construisent un premier poste de traite qu'ils nomment le fort Saint-Pierre. À quarante-six ans, il va de soi que La Vérendrye n'a plus la vigueur de sa jeunesse. Il se réserve donc la direction des opérations, tandis qu'il délègue toujours ses fils et son neveu sur tous les fronts du danger et des plus gros efforts. A-t-il jamais appris à parler les langues algonquiennes? Rien ne l'indique. Ses fils, par contre, ont assurément la fibre des vrais coureurs de bois: au fil du voyage, ils apprennent les langues crie et saulteuse, et un peu d'assiniboine.

Après avoir passé l'hiver au poste relativement confortable de Kaministiquia, Pierre de La Vérendrye et ses hommes reprennent la route au printemps et rejoignent les autres au lac à la Pluie. Ils ont maintenant franchi la ligne de partage des eaux; désormais, les rivières coulent vers l'ouest. Accompagnés d'une centaine de Cris et d'Assiniboines répartis dans

cinquante canots, les Canadiens suivent un long réseau de rivières et de portages, puis débouchent sur le grand lac des Bois – pour les Cris, ce lac s'appelait *Ministukwut*, c'est-à-dire le lac des Îles. Mais les Canadiens comprirent le mot *mestuk*, qui veut dire «bois» en algonquien. De toute façon, longtemps ils l'appelleront le lac des Assiniboines... La Vérendrye fait construire son poste principal dans les environs, qu'il nomme, en l'honneur bien sûr de Charles de Beauharnois, fort Saint-Charles. Occupés à la traite des fourrures et à la diplomatie, ils y passent leur deuxième hiver.

La Vérendrye se retrouve dans un univers amérindien aussi complexe qu'effervescent. La diversité des nations est grande. D'abord, il y a les Ojibwés sauteurs, que les Canadiens connaissent si bien. Depuis 1680, des centaines et des centaines de jeunes hommes originaires de la vallée du Saint-Laurent ont essaimé dans les Grands Lacs, appris la langue, épousé des Saulteuses et fondé des familles métisses. Nous sommes aussi au pays des Cris et des Monsonis, dont les écrits de La Vérendrye font si souvent mention. Ces derniers sont des Cris de la rivière Monsoni (Moosonee), un des grands tributaires de la baie James. En outre, l'expédition traverse des territoires fréquentés par les Assiniboines, peuple apparenté aux cultures siouses mais néanmoins allié des Cris. En fait, La Vérendrye s'engouffre dans un véritable panier de crabes. Les Saulteux se sont alliés aux Sioux du Minnesota et du Wisconsin afin de faire la guerre aux Assiniboines et aux Cris. Et toutes ces nations indiennes sont amies des Français, ce qui rend la position de La Vérendrye très inconfortable.

Pour les Indiens de ce pays, se rendre chaque année aux postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à York Factory ou à Moosonee, s'avère long et pénible. L'arrivée des Canadiens dans le décor constitue une grande nouvelle: chacune des nations sollicite La Vérendrye pour qu'il leur construise un poste de traite facile d'accès. Celui-ci leur promet tout, à condition qu'elles s'engagent à garder la paix entre elles et à ne plus jamais porter leurs fourrures chez les Anglais. En fait, l'histoire se répète: La Vérendrye, comme Champlain avant lui, est aux prises avec les intérêts politiques et économiques de nations amérindiennes qui, loin de se montrer serviles comme on les a souvent décrites, dictent en vérité la marche des choses.

Afin de retenir l'attention des Canadiens – et là encore l'histoire se répète – les Cris et les Assiniboines rivalisent dans l'invention de récits plus fantasmagoriques les uns que les autres, exactement comme le fit l'Iroquois Donnacona lorsque, présenté au roi François 1^{er}, il l'entretint du royaume du Saguenay où l'on trouvait, prétendait-il, des mines d'or et d'argent, des épices rares en abondance et maintes merveilles, tels ces hommes munis d'ailes qui volaient des arbres jusqu'à terre. Maintenant, ces Indiens-ci racontent qu'il existe dans l'Ouest, des Sioux qui vivent sous terre et qui ressemblent aux Français. «Ces Caserniers sont de la plus haute taille, bien proportionnés, blancs, marchant les pieds en dehors, leurs cheveux sont blonds, chatins et

rouges, peu les ont bien noirs. Ils ont de la barbe qu'ils coupent ou arrachent. Et quelques uns la laissent croître; ils sont caressans et affables aux étrangers qui viennent les voir, se tenant cependant toujours sur leurs gardes. [...] Ils ont une Espece de Camisolle, des Culottes et bas de la même matière, il semble que le soulier tient avec les Bas [...].» Et ainsi va la description de ce peuple mystérieux que Pierre de La Vérendrye retranscrit mot à mot dans son journal. Les Indiens parlent aussi de montagnes luisantes, de lacs d'huile noire, de terres et de roches jaunes, et même de feuilles jaunes qui reluisent au soleil. «Ne seroit-ce pas là le metal que les Chimistes cherchent depuis si longtems sans pouvoir le trouver, ou ce metal qui est L'aimant du Cœur de L'homme [...]?» interroge La Vérendrye. Ils disent qu'au-delà, plus loin encore, on trouve le pays des nains, petits hommes de trois pieds de haut, et bien des curiosités encore. La Vérendrye est dubitatif, mais il se montre intéressé. Il veut absolument rencontrer ces «Indiens blancs», les Mandanes – car en réalité ce sont eux les Caserniers, que les Indiens appellent aussi Achipoïanes. Il le veut d'autant plus que ces gens vivent supposément non loin de la mer de l'Ouest.

Au printemps 1733, choisissant de demeurer lui-même au lac des Bois, La Vérendrye envoie son fils Jean-Baptiste, son neveu Lajemmerais et quelques autres hommes au lac Ouinipigon afin qu'ils trouvent un endroit où bâtir un troisième poste de traite. Mais la débâcle est trop hâtive: le groupe reste bloqué en route. Jean-Baptiste attend sur place alors que Lajemmerais revient sur ses pas pour aviser son oncle du contretemps. La Vérendrye est accablé: voilà deux ans qu'ils sont partis et les difficultés s'accumulent. De Montréal, les marchandises tardent à arriver aux forts Saint-Pierre et Saint-Charles; mécontents, de plus en plus dépendants des produits européens qu'ils reçoivent en échange de leurs peaux, les Indiens menacent de briser leur engagement et de retourner chez les Anglais à York Factory. Par ailleurs, les associés sont impatients: les profits de la traite déçoivent. Enfin, à Versailles, Maurepas fulmine dans ses salons. Il ne comprend pas que l'explorateur canadien fasse autant de surplace aux alentours du lac des Bois.

La Vérendrye prend donc la décision de dépêcher Lajemmerais à Québec. Sa mission: faire rapport au gouverneur Beauharnois des aléas de l'expédition et, par son intermédiaire, demander de l'argent à la Couronne afin que les explorateurs soient allégés de leurs obligations commerciales; car s'ils sont moins pris par la traite, ils pourront mieux avancer. En septembre, après des mois de voyage, Lajemmerais se présente chez le gouverneur. En plus de son rapport, il fait état avec grand enthousiasme de ce que les Cris et les Assiniboïnes racontent au sujet des Caserniers, ces Indiens extraordinaires qui vivent à proximité de la mer de l'Ouest. Une mer que l'on devine si proche, s'emballe-t-il, qu'on peut même la sentir dans les pluies abondantes qui tombent sur le lac... à la Pluie! La belle humeur de Lajemmerais se répercute jusqu'à Versailles, où Maurepas croit que l'on touche enfin au but. Ironiquement, l'effet sera le contraire de celui recherché par La Vérendrye: la

mer semble justement si proche et l'entreprise si aisée, que le ministre refuse encore une fois de lui accorder le soutien financier de la Couronne. Tout au plus, bien qu'il soupçonne La Vérendrye de s'intéresser davantage aux castors qu'à l'exploration, consent-il à lui allouer encore un peu de temps.

Dans l'intervalle, au lac des Bois, La Vérendrye tente de mettre de l'ordre dans le réseau de la traite. Le bon approvisionnement des forts en marchandises devient une question cruciale. S'assurer la collaboration des diverses nations amérindiennes demande aussi une attention constante. Car, en ces temps troublés, les Indiens font autant la guerre que la chasse. Tous ces mondes et pays subissent des transformations radicales: on assiste à des migrations de peuples entiers qui cherchent de nouveaux territoires; et arrivent dans les Plaines des fusils et des chevaux, ce qui augmente d'autant la mobilité, les rapines et les violences. La carte géopolitique se redessine constamment. Les Cris et les Assiniboïnes intensifient leur guerre contre les Saulteux et les Sioux des Bois, c'est-à-dire ceux du Minnesota et du Wisconsin. Plus on avance vers l'ouest, plus les peuples sioux sont nombreux, puissants et divers.

Bien qu'il soit Canadien, à cause de son expérience militaire en Europe, La Vérendrye comprend mal les lois amérindiennes de la guerre. En mai 1734, quatre cents Monsonis se présentent au fort Saint-Charles et lui demandent de se joindre à eux dans leurs guérillas contre les Sioux des Bois. La Vérendrye refuse: non seulement la paix est nécessaire à ses entreprises de traite et d'exploration, mais la façon «hypocrite» qu'ont les Indiens de faire la guerre l'agace profondément. Dans son journal, il rapporte qu'il a tenté de leur expliquer la bonne façon: il faut combattre à découvert, en plein jour, dans un champ, une clairière, un espace ouvert. Il exhibe triomphalement ses propres blessures reçues à Malplaquet et fait tout un exposé sur la manière européenne de combattre, ridiculisant celle des Amérindiens dont la stratégie consiste à se cacher derrière les arbres. L'histoire ne dit pas combien les Monsonis ont pu rire devant pareille arrogance! Néanmoins, La Vérendrye tente de ménager la chèvre et le chou. Impuissant à calmer les ardeurs guerrières de ses visiteurs, il les exhorte à attaquer les Sioux de l'Ouest, c'est-à-dire ceux des Prairies, que les Français n'ont pas encore rencontrés, mais à épargner les Sioux des Bois, leurs alliés. Belle tentative. Cependant, les Monsonis n'en démordent pas: ils feront comme ils l'entendent et, en plus, ils réclament Jean-Baptiste pour combattre à leurs côtés. La Vérendrye écrit: «J'étois agité il faut l'avouer, de différentes pensées qui me tourmentoient cruellement, mais je faisais le brave et ne m'en vanter point, d'un côté comment mettre mon fils aîné entre les mains des Barbares que je ne connois pas et dont à peine sçay je le nom, pour aller en guerre contre d'autres barbares dont je ne connois ni le nom ni les forces. Qui sçait si mon fils en reviendra, et s'il ne tombera pas entre les mains des Mascoutins Poânes ou Pouânes Ennemis Jurés des Cris et Monsonis.» La Vérendrye accepte finalement que Jean-Baptiste les accompagne à la guerre, mais seulement à

titre de conseiller – pas question qu’il se jette dans la mêlée.

Il est toujours difficile de suivre ce Jean-Baptiste dans ses tribulations. Que lui est-il arrivé l’année précédente, lorsqu’il est resté bloqué par les glaces, au-delà du lac des Bois? A-t-il rebroussé chemin? Nous savons seulement qu’après le dégel, il a envoyé deux de ses hommes en éclaireurs pour explorer les régions sauvages du lac Ouinipigon. Nous savons aussi qu’il n’a pas accompagné longtemps les Monsonis sur les sentiers de la guerre. Avant même que les hostilités ne débutent, il est revenu au fort Saint-Charles et, avec une quinzaine d’hommes, a repris la route du lac Ouinipigon afin de rejoindre ses deux engagés. Entre-temps, c’est-à-dire durant toute l’année, ceux-ci avaient ratissé la région et trouvé l’endroit idéal pour bâtir un fort sur la rivière Rouge. Ce fort, le troisième des La Vérendrye, sera construit en juin 1734 et nommé fort Maurepas, en l’honneur du ministre de la Marine...

À la rivière Rouge, Jean-Baptiste et ses hommes accomplissent un travail colossal, non seulement à construire le poste, mais aussi à explorer les alentours, à s’informer, et surtout à créer un climat de confiance avec les Cris. Toutefois, c’est Lajemmerais, de retour de sa mission à Québec, qui s’y installera pour diriger les opérations de la traite, car Jean-Baptiste doit, lui, retourner prendre le commandement du fort Saint-Charles en l’absence de son père. De fait, La Vérendrye est parti précipitamment à Montréal, où il est confronté à une chicane d’associés. Louis Hamelin lui réclame une somme importante; il veut même rompre l’association. Les marchands équipiers n’ont plus la patience d’attendre les profits et mettent en doute les compétences de La Vérendrye sur le terrain. Celui-ci est proprement coincé: d’un côté, Maurepas lui reproche d’être un vulgaire commerçant plutôt qu’un illustre explorateur qui pourrait réaliser de prestigieuses découvertes pour la gloire de la France; de l’autre, les financiers l’accusent de trop pousser vers l’ouest au détriment du commerce des fourrures. Cette fois encore, le gouverneur Beauharnois prend le parti de La Vérendrye. Il le tire des griffes des marchands et lui accorde le titre de gouverneur des nouveaux postes de l’Ouest, existants et à établir. Les marchands auront l’exclusivité du commerce des fourrures pour une durée de trois ans à condition de payer un salaire annuel au nouveau titulaire.



La tempête prend de l’intensité. Des lames de trente pieds soulèvent *L’Auguste* vers le ciel noir; le navire pique et de nouveau se relève, la mer explose en bouillons et remous dans un fracas terrifiant. Voilà des jours que les vents se déchaînent. Le capitaine cherche désespérément une anse où s’abriter, mais que connaît-il de ces côtes rocheuses qu’il longe et dont il ne possède aucune carte? Épuisés, n’y croyant plus du tout, les membres de l’équipage abandonnent leur poste; on a beau de toutes parts les invectiver, même durement – tous ces nobles qu’on retrouve sur le navire ont l’habitude

de commander et d'être entendus –, les matelots demeurent affalés dans les hamacs. Louis-Joseph se réfugie à l'intérieur. Les passagers sont pressés les uns contre les autres, en silence. Il échange un regard avec sa sœur Marie-Catherine, puis détourne les yeux... En lui, toujours ce poids... cette maudite impuissance qui l'accable... qui accable sa famille de père en fils. Les images de sa vie se bousculent, comme s'il ne lui restait plus assez de temps pour voir le film jusqu'au bout... Son père... Du bout du champ, il voit la silhouette de son père... Le grand explorateur est de retour... Il lui paraît las, comme affaissé... les défis insurmontables, les dettes, la tourmente...

Maintenant Louis-Joseph a dix-sept ans, et une seule idée en tête: repartir avec son père, découvrir la mer de l'Ouest, sauver l'honneur des La Vérendrye! Mais d'abord, il lui faut se préparer. Pendant son séjour dans la colonie, La Vérendrye l'envoie passer l'hiver à Québec pour approfondir ses connaissances en mathématiques et apprendre les rudiments du dessin, de manière à pouvoir tracer une carte des pays qu'ensemble ils exploreront. Car cette fois, c'est vrai, le quatrième des fils La Vérendrye sera de l'équipée. Le 21 juin 1735, accompagnés d'une brigade d'engagés et du jésuite Jean-Pierre Aulneau – qui remplace Mésaiger, malade et retourné à Québec –, Louis-Joseph et son père prennent place dans les canots qui les conduiront aux Pays-d'en-Haut. Quatre mois plus tard, après un voyage sans histoire, ils atteignent le poste du lac des Bois.

L'hiver passe et la nouvelle leur parvient que Lajemmerais, là-bas au fort Maurepas, est gravement malade. La Vérendrye y envoie deux de ses fils, Pierre et François, afin qu'ils ramènent leur cousin au lac des Bois. Ceux-ci réussissent à maintenir Lajemmerais dans un état relativement stable, mais sur le chemin du retour, le 10 mai 1736, dans un lieu nommé Roseau, le jeune homme expire. Cette mort est accablante. Le brave n'avait que vingt-huit ans. C'était, avec Jean-Baptiste, le meilleur homme de la troupe.

Des jours sombres s'annoncent. En plus de ce malheur, La Vérendrye s'aperçoit qu'il est trahi. Il a beau recevoir son salaire de gouverneur, cela ne le dispense pas de ses obligations commerciales envers les Amérindiens. Or, si les approvisionnements de Montréal n'arrivent toujours pas, c'est que les marchands font à leur guise: ils en ont détourné une partie vers des postes de la baie Verte et jusqu'au Wisconsin, et une autre est restée bloquée à Kaministiquia. Les Indiens ne plaisaient pas avec la question des promesses et des engagements. Ils y vont d'un ultimatum: les marchandises doivent leur parvenir à temps, en bonne condition et en bonne quantité, sinon, ils iront tous chez les Anglais de la baie d'Hudson. Anxieux, La Vérendrye envoie son fils Jean-Baptiste, le père Aulneau et dix-neuf hommes à Kaministiquia – et jusqu'à Michillimakinac s'il le faut – pour récupérer les cargaisons. C'est une folle décision: les Cris ont averti les Canadiens que la route n'est pas sûre, on sait que des Sioux hostiles rôdent dans les parages. Mais La Vérendrye veut courir le risque, ou du moins son fils et ses hommes, confiants, acceptent de telles conditions.

On ne les reverra plus vivants. Le 8 juin 1736, un mois après la mort de Lajemmerais, Jean-Baptiste Gaultier de La Vérendrye rencontre son destin sur une île du lac des Bois. Lui et ses hommes sont tués, puis décapités; aucun n'en réchappe. Les Sioux font une mise en scène très minutieuse. Les têtes sont placées une à une sur des peaux de castor qu'on a repliées et attachées, afin de former des sacs macabres soigneusement disposés en cercle. Les corps forment également un cercle, et celui de Jean-Baptiste, pour bien marquer son statut de chef, est hérissé sur toute sa longueur de piquants de porc-épic. Quant au cadavre du père Aulneau, on l'a fiché dans le sol sablonneux, dans la position dérisoire d'un chrétien agenouillé. L'endroit sera baptisé l'île du Massacre.

La Vérendrye a perdu son fils aîné, Jean-Baptiste, qui n'avait que vingt-trois ans, son *alter ego*, celui qui, depuis la mort de Lajemmerais, était devenu son second. Il a aussi perdu une bonne partie de sa troupe ainsi que son missionnaire jésuite. Il se retrouve au poste du lac des Bois, défait, dépité, avec le reste de ses hommes et ses trois autres fils. Il s'est écrit peu de choses sur les états d'âme des La Vérendrye en cet été de 1736. On sait seulement qu'ils ont surmonté l'épreuve avec philosophie et que le patriarche s'est refusé à user de représailles, préférant la voie de la pacification... Mais en vérité, avait-il le choix? Quel était son pouvoir? La Vérendrye n'avait aucun moyen de se venger. D'ailleurs il n'est jamais arrivé à démêler l'imbroglio, ne sachant même pas exactement quelle nation siousse avait porté l'attaque contre les siens. Les Cris et les Assiniboines, qui savaient tout, sont restés muets. Certes, ils ont exprimé leur sympathie, mais ils n'avaient aucunement l'intention de s'en mêler. Au bout du compte, le bilan s'est révélé fort triste: les Canadiens se sont trouvés humiliés à la face des alliés et eurent à faire le deuil de vingt-et-un compagnons.

Pour Louis-Joseph, ces événements représentent tout un baptême du feu. Bien qu'affecté par ces pertes, le jeune homme a du courage à revendre; il prend le relais de son frère aîné. Fidèle à sa manie des titres, son père le fait chevalier, marquant ainsi sa préséance sur ses deux autres fils, Pierre et François. Dès l'automne, Louis-Joseph est en poste au fort Maurepas, impatient à l'idée de se retrouver aux limites du monde connu. Devant lui: les prairies à perte de vue, les rivières et le Grand Ouest. Il désire aller au plus vite chez les Mandanes, mais, manquant toujours de marchandises pour traiter avec eux, il ronge son frein au fort. Finalement, son père le rejoint durant l'hiver. Ce dernier voudrait bien mener sa troupe vers le Missouri comme le recommande son fils mais, à cinquante-trois ans et après de telles épreuves, il est à bout de ressources – tout comme ses hommes, qui refusent de l'accompagner plus avant.

À l'automne 1737, La Vérendrye père revient à Québec pour plaider sa cause: les trois ans qui lui avaient été accordés sont arrivés à échéance. Il remet au gouverneur les premières esquisses d'une série de cartes qui révèlent toute l'hydrographie du centre du Canada. C'est Lajemmerais et Louis-Joseph

qui les ont dessinées, suivant les directives de trois amis indiens, Oshaga, Tacchigis et La-Marte-Blanche. Malgré cet apport considérable aux connaissances de l'époque, il se heurte à une fort mauvaise humeur de la part des autorités, qui sous-estiment injustement le travail accompli. Il en va de même dans les salons de Versailles, où le ministre de la Marine trépigne de frustration. Passionné par la géographie et la science, Maurepas rêve de découvrir la mer de l'Ouest depuis des années, il n'en peut plus d'attendre. Or il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même: il continue de réclamer des découvertes tout en refusant de financer la mission, s'étonnant ensuite de ce que les affaires de la traite, destinées à payer le voyage, prennent du temps. Ces dernières détournent évidemment l'énergie des explorations: malgré les mille et une contrariétés, les contraintes d'approvisionnement, les activités commerciales de La Vérendrye à l'ouest de Kaministiquia comptent pour la moitié des fourrures rapportées dans la vallée du Saint-Laurent. À Québec, on comprend l'importance économique de ce commerce pour la colonie, mais à Paris, beaucoup moins. Et mettons ici l'accent sur un point souvent occulté dans nos annales: La Vérendrye ne s'occupe pas que de pelleteries, il s'adonne aussi au trafic des esclaves amérindiens.

L'historien Marcel Trudel, qui n'a jamais craint ni la vérité ni la controverse, a écrit que La Vérendrye avait sans doute rapporté de l'Ouest autant d'esclaves que de peaux de castor. En 1744, l'explorateur lui-même s'est vanté de ses exploits, alléguant que ce commerce avait été l'une de ses activités les plus lucratives. Cet afflux d'esclaves tirait sa source des guerres indiennes. La coutume de réduire en esclavage les prisonniers était très répandue dans les nations de l'Ouest. Chaque fois que La Vérendrye participait à des réunions diplomatiques, les représentants amérindiens lui offraient des esclaves, en échange ou en cadeau, une façon de sceller les bons rapports. Celui-ci les faisait ramener à Montréal afin de les mettre en vente sur le marché des «panis» – comme on appelait les esclaves amérindiens, qui à l'origine étaient des Panis (nommés ensuite Pawnees par les Anglais), Sioux de la région de la rivière Platte.

On le voit bien, La Vérendrye brasse de grosses affaires. Or, on sait qu'il est constamment aux prises avec des difficultés financières, harcelé, houspillé par ses partenaires qui lui intentent même un procès. Il témoigne: «[...] l'envie et la jalousie de plusieurs personnes les ont engagés à en imposer à la Cour, insinuants dans leurs lettres que je ne pensais qu'à amasser de gros biens [...]. Si plus de quarante mille livres de dètes [...] que j'ai sur le corps sont un avantage, je puis me flatter d'être fort riche [...]». Puisque ses affaires sont si importantes, la question se pose: où va tout cet argent? Les comptes sont en effet bien difficiles à rendre. Jusqu'à ce jour, la question demeure en suspens. La Vérendrye nous a laissé en héritage cet embrouillamini, que seule une étude rigoureuse pourrait parvenir à éclaircir.

Force est de constater que La Vérendrye énerve bien du monde. Dans les lettres qu'il adresse à Versailles, il est pour le moins maladroît. Il plaide, il

quête, il veut de la reconnaissance, il espère même retrouver son titre de lieutenant perdu, invoquant ses anciennes blessures de Malplaquet. Ses demandes s'avèrent naïves, voire pathétiques, d'autant que Maurepas se fiche de lui comme d'une planche de bois. Cette fois, Beauharnois le réprimande: le temps passe, il faut satisfaire les exigences de Maurepas. En deux mots, on ne peut plus retarder l'exploration de l'Ouest. Le gouverneur hausse également le ton avec les marchands, leur ordonnant d'approvisionner La Vérendrye sans délai. Cet ordre est finalement respecté et provoque des changements bénéfiques: de nouveaux actionnaires, les frères Nolan, accompagnent La Vérendrye à son retour sur le théâtre des opérations. Ils arrivent au fort Maurepas de la rivière Rouge le 22 septembre 1738.

La Vérendrye est conscient qu'il ne peut plus tergiverser; disposant de meilleurs moyens, il pousse vers l'ouest dès le début du mois d'octobre et rejoint Portage-la-Prairie, où il fait bâtir le fort La-Reine. Le 16 octobre, un convoi impressionnant se met en branle. Laissant Pierre fils derrière pour s'occuper des postes, La Vérendrye, Louis-Joseph et François, les frères Nolan, une quinzaine d'engagés ainsi que vingt-cinq Assiniboines s'en vont au pays des Mandanes. Les Assiniboines sont sur leurs terres et guident les Canadiens à travers les Prairies. En cours de route, ils entraînent des compatriotes et leur nombre grimpe à six cents. Le 3 décembre, c'est une troupe impressionnante qui entre dans un grand village mandane de deux mille habitants. Enfin, ils sont chez les fameux Caserniers!

Le moment est historique: pour la première fois, les Mandanes voient des Blancs, ces Canadiens qu'ils attendent depuis des années. Et pour la première fois aussi, les Canadiens rencontrent ces «Indiens blancs» supposément civilisés dont leur ont tant parlé les Assiniboines. De toute évidence, ceux-ci ont l'imagination fertile ou un sens de l'humour aiguisé. Car les Mandanes ne sont pas un peuple de Blancs perdus au milieu des Sauvages, avec des cheveux blonds ou roux, portant la barbe et de drôles de culottes... Ce sont des Sioux sédentaires et prospères qui pratiquent l'agriculture et jouissent d'un territoire particulièrement giboyeux. Leur pays, aux environs de la rivière Couteau, dans le futur Dakota du Nord, constitue un point de rencontre entre plusieurs nations qui viennent échanger avec eux. Ils sont au confluent des économies amérindiennes du Sud et du Nord, de la forêt et des prairies.

Après des mois et des mois, des lieues et des lunes, après tant d'avancées et de reculs, d'espoirs et de désillusions, Pierre de La Vérendrye ne se rend même pas compte qu'il se trouve à un jet de pierre du Missouri. Voilà un homme déçu, probablement fatigué, certainement nerveux et apeuré, qui mesure mal l'importance de la rencontre avec les Mandanes. Il refuse de visiter lui-même le secteur et délègue ses deux fils et d'autres Canadiens pour le faire. Refusant également l'invitation généreuse de ses hôtes à hiverner parmi eux – c'est-à-dire à se faire entretenir et nourrir, lui et sa troupe, pendant des mois –, La Vérendrye reste au village trois petites semaines, puis se dépêche de revenir au fort La-Reine avec ses hommes. Ce sont là les gestes

d'un homme découragé, que l'on dit par ailleurs très affecté par le froid et les distances. En effet, ces voyages sont tout à fait surhumains: les températures extrêmes du centre du continent exigent une résistance exceptionnelle, l'espace est infini, les hommes évoluent dans des terres inconnues, constamment sur leurs gardes, pris en étau entre des nations en guerre. Sans compter que, dans un contexte où les approvisionnements font défaut, le spectre de la famine rôde. Pour justifier sa retraite, La Vérendrye évoque dans son journal l'impossibilité de communiquer avec les Mandanes, car ils parlent une langue inconnue. Or, la raison ne tient guère. Plusieurs Assiniboines parlent la langue mandane et l'explorateur peut certainement compter sur eux, comme il le fait depuis des années. D'une façon ou d'une autre, ce manque d'énergie et d'intérêt de la part de La Vérendrye fait de cette rencontre tant espérée un rendez-vous manqué.

Un autre fait curieux et mal documenté mérite notre attention: à la suite du départ de La Vérendrye et de sa troupe vers le fort La-Reine, deux Canadiens demeurent au village mandane et y passent une année entière à apprendre la langue. Il s'agit probablement de Louis Lalonde et d'un certain Amyot, que nous retrouverons plus tard dans les voyages de Louis-Joseph. Nul ne sait quelles régions inconnues ils ont explorées durant leur long séjour aux environs du Missouri, car les journaux des La Vérendrye restent muets à leur sujet. On présume que les deux hommes ont appris des choses nouvelles, des routes possibles et des informations précieuses qu'ils ont communiquées à La Vérendrye, puisque, en 1740, l'explorateur dépêche son fils Pierre parmi les Mandanes. Ce dernier réalise un périple extraordinaire qui, hélas, est resté inconnu. Les voyages du clan La Vérendrye, surtout à partir de ces années, entrent dans le brouillard des plus grandes imprécisions. Il a été prétendu que Pierre fils et sa brigade de découvreurs ont fait une grande boucle au sud du Missouri, à l'ouest du Mississippi, boucle qui les a probablement menés parmi les Utes et les Comanches, c'est-à-dire aux portes des établissements espagnols, dans le Colorado actuel. Mais, de ce formidable itinéraire, il ne subsiste ni carte ni récit, rien.

En juin 1740, maintenant âgé de cinquante-cinq ans, La Vérendrye revient une autre fois à Montréal, où un malheur l'attend: sa femme est décédée. Depuis une décennie qu'il a quitté la seigneurie de l'île aux Vaches, c'était elle, Marie-Anne Dandonneau, qui défendait au jour le jour ses intérêts auprès des marchands équilibreurs. L'explorateur vit à nouveau un grand deuil. Toujours aussi pauvre, démuni et impuissant, il n'a qu'une consolation: Beauharnois lui reste fidèle et va même jusqu'à l'héberger à Québec durant le triste hiver qui suit. Le gouverneur lui donne aussi une énième chance: il reconduit son monopole de traite pour les postes qu'il a fait construire à l'ouest de Kaministiquia. À l'été 1741, La Vérendrye repart en direction du fort La-Reine, qui deviendra son quartier général.

À partir d'ici, il va orchestrer le dernier chapitre de ses aventures dans l'Ouest. Du côté du commerce, il dépêche son fils Pierre et la majorité de ses

engagés vers le nord et le nord-ouest du lac Ouinipigon, au pays des Cris, où ils bâtiront trois postes de traite: le fort Dauphin, le fort Bourbon et le fort Paskoya, en route vers la fourche des deux rivières Saskatchewan. Lentement, les Canadiens s'avancent sur la route de l'Athabasca, l'Eldorado des fourrures, au nord de l'actuelle Alberta. Du côté des explorations, il envoie de nouveau ses fils Louis-Joseph et François, ainsi que les dénommés Lalonde et Amyot et quelques Amérindiens, des Cris probablement, vers le Missouri.

Ce nouveau périple de Louis-Joseph est certainement le voyage d'exploration le plus sous-estimé et le plus étrangement méconnu de toute l'histoire de l'Amérique. Lui qui, en 1740, s'était rendu au nord du Manitoba, explorant le territoire boréal jusqu'à la région de Le Pas, s'attaque maintenant à la reconnaissance du Missouri. Ce voyage dure quinze mois: d'avril 1742 à juillet 1743. D'abord il va chez les Mandanes, dont il a su gagner la confiance. Ces derniers acceptent de le guider, lui et ses hommes, plus avant dans l'Ouest. Cette expédition prélude à celle que feront les explorateurs Lewis et Clark soixante ans plus tard, mais à présent Louis-Joseph et les siens sont les premiers Blancs à rencontrer les Sioux tetons et leurs nombreux peuples: les Sans-Arcs, les Brûlés, les Miniconjous, les Oglalas et les Hunkpapas. Ils entrent aussi en contact avec les Cheyennes algonquiens, les Sioux crows, les Arikaras, les Hidatsas, les Minataris, les Têtes-Plates et les Piégans (Pikunis). Ils atteignent le pays des Gens-du-Serpent (Shoshones), juste au sud du pays des Pieds-Noirs et des Gros-Ventres des Prairies (Atsinas). Dans son journal, Louis-Joseph nomme ces communautés de noms curieux et attachants: «gens des Chevaux, gens de l'Arc, gens de la Belle Rivière, gens de la Flèche collée, Beaux Hommes, clan de la Petite Cerise, Petits Renards, Grands Parleurs, Cerises pelées»...

Ils avancent à cheval dans l'inconnu, rencontrant une nation après l'autre, suivant les aléas de la guerre, du commerce et des explorations. Oui, Louis-Joseph et sa troupe font leur premier voyage à cheval! Maintenant, deux mille guerriers des Gens-de-l'Arc (Panis) les accompagnent, ils s'en vont combattre les Gens-du-Serpent. Tous ensemble ils parviennent à l'ouest de ce qui deviendra le Wyoming, à la rivière Roche Jaune (Yellowstone), à la rivière Big Horn, aux futurs Montana et peut-être Idaho... et enfin, ils aperçoivent ce que le patriarche Pierre Gaultier de La Vérendrye n'aura jamais vu: les montagnes Luisantes, contreforts des fameuses Rocheuses.



Soudain se fait entendre un terrible craquement: le grand mât s'est cassé en deux. Au milieu des cris, des mouvements désordonnés, le navire s'immobilise d'un coup sec. Silence. Puis cela recommence: les cris, les hurlements, auxquels s'ajoutent des pleurs d'enfants. Louis-Joseph serre ses deux nièces, toutes menues et tremblantes, contre lui. Le capitaine parle d'une voix blanche: le navire s'est échoué sur un haut-fond. Il est à la merci de la

mer démontée. Des déferlantes. Chacun doit être conscient que... il est l'heure de prier. Louis-Joseph prie pour qu'on lui donne encore du temps. Du temps pour achever son travail. Sa percée vers l'ouest. Car ce mur de vagues qui approche, qui menace, celui qui risque d'engloutir *L'Auguste* pour de bon, ressemble à s'y méprendre, dans le noir de la nuit, à cette masse rocheuse qu'il a aperçue le 1^{er} janvier 1743 et au-delà de laquelle se trouvait probablement la mer de l'Ouest.



La découverte des Rocheuses est un formidable exploit qui ne connaîtra pas le retentissement mérité. Car le récit de cette expédition apporte plus de mystères que d'éclaircissements. Le journal de Louis-Joseph est rédigé de façon impressionniste, presque sibylline: il est court, les cartes sont inexistantes – son astrolabe s'étant brisé dès le départ. De toute façon, les notes de l'explorateur sont demeurées enfouies dans les Archives nationales de France où, pendant plus d'un siècle, personne ne les a consultées. Lorsqu'on les a sorties finalement de l'oubli, les historiens ont entrepris un travail laborieux de reconstitution, essayant sans trop de succès de reproduire l'itinéraire de Louis-Joseph et de sa bande. Les premiers responsables de ce méli-mélo sont les La Vérendrye eux-mêmes: Louis-Joseph et Pierre fils n'ont pas laissé de traces claires de ces voyages. Ont-ils mêlé les pistes à dessein, comme le faisaient les anciens grands navigateurs, afin d'entourer de secret les routes qu'ils découvraient? Nul ne le sait. Cependant, le résultat joue contre l'exploit: les La Vérendrye sont quasiment en disgrâce au moment de cette grande réalisation. Dans l'histoire des explorations de l'Amérique du Nord, ce qui aurait dû être un moment marquant passe au chapitre des faits divers – un peu comme la découverte du Mississippi par Louis Jolliet et le père Marquette. En vérité, d'un point de vue européen, ce n'est pas l'Amérique qui importe, mais ce passage tant convoité vers la Chine.

Louis-Joseph et ses hommes découvrent donc les Rocheuses, mais ils ne les franchissent pas. C'est qu'ils font face à une situation critique. S'ils s'attaquent à la traversée du formidable obstacle, ils devront le faire sans le secours des guides sioux qui connaissent les routes traîtresses: les Sioux tetons sont en guerre contre les Gens-du-Serpent et les contreforts des montagnes sont un véritable champ de mines. S'y risquer revient à mourir. Par prudence mais à regret, Louis-Joseph et son petit groupe ne tentent pas l'exploit. En compagnie des Gens-de-l'Arc, qui croient que les Gens-du-Serpent leur ont tendu un piège, ils rebroussement chemin. Revenant par étapes, ils aboutissent au pays des Panis et des Arikaras où ils enterrent la fameuse plaque de plomb indiquant leur passage – plaque qui sera retrouvée presque deux siècles plus tard, en 1913, en banlieue de Pierre, capitale de l'État du Dakota du Sud.

La bande valeureuse formée des deux Cris, de Louis Lalonde, d'Amyot, de

François et de Louis-Joseph arrive au fort La-Reine en juillet 1743, après une absence de plus d'un an. Ils reviennent de loin, c'est le cas de le dire, mais ils sont tous sains et saufs. Le patriarche s'en réjouit, car il a appréhendé de ne plus revoir ses deux fils. Toutefois, le retour des héros se passe de façon bien ordinaire: ces hommes respirent l'aventure et ne semblent jamais faire grand cas de leurs exploits. Ils ne se «vantent» point de leurs sentiments, comme l'écrivait le vieux La Vérendrye quelques années plus tôt. Louis-Joseph rapporte en outre des nouvelles décevantes: il n'a pas trouvé la voie vers l'océan ni franchi la barrière des montagnes. Les distances s'avèrent beaucoup plus grandes que prévu, il faudra entreprendre d'autres missions. Malgré tout, les explorateurs ont réalisé une percée considérable dans l'Ouest. Un travail urgent et colossal de mise en forme des cartes et des informations est à présent nécessaire. Malheureusement, il n'y aura pas de suites; l'étoile du clan La Vérendrye a pâli, tellement pâli que leur temps, désormais, est écoulé.

Le gouverneur Beauharnois prend l'ultime défense de La Vérendrye. Dans une lettre qu'il adresse à Maurepas, on peut lire ce plaidoyer: «Quoy qu'il ne soit pas encore parvenu au but qu'il s'étoit proposé il ne paroît pas, Monseigneur, qu'il ait rien négligé sur la diligence qu'il devoit y apporter, et il ose se flatter que vous voudrés bien en juger ainsi, si vous avés la bonté d'attacher quelques considérations aux oppositions qu'il a eû à surmonter [...]. Que l'idée qu'on s'est faite des biens qu'il avoit ramassés dans ces endroits tombe d'elle même par l'indigence ou il est, pouvant vous assurer, Monseigneur, sans aucune complaisance ny aucune prédilection pour luy, que douze années qu'il a passé dans ces Postes ne luy produisent pas environ quatre mille livres, qui est tout ce qu'il a [...]. En effet, Monseigneur, six années de services en France, trente deux en cette colonie sans reproches du moins je n'en sache aucun à luy faire et neuf blessures sur le corps estoient des motifs qui ne m'ont pû faire balancer à vous le proposer pour remplir une des compagnies vacantes [...].»

Rien n'y fait. À Versailles, Maurepas donne l'ordre de remplacer Pierre de La Vérendrye par un homme plus compétent. On le sait, le ministre se plaint depuis des années de cette famille qui, selon lui, n'accomplit rien. Désormais, il vit dans la certitude d'avoir été floué par des trafiquants qui n'ont jamais eu d'intérêt pour la découverte de la mer de l'Ouest. En 1745, afin d'éviter une humiliation officielle, La Vérendrye remet sa démission de gouverneur des postes, évoquant la fatigue et l'épuisement. À cinquante-huit ans, il revient pour de bon dans la vallée du Saint-Laurent, peu glorieux. Le gouverneur Beauharnois l'aide une nouvelle fois: il s'assure que ses fils seront en mesure de poursuivre la traite dans l'Ouest. Le clan a perdu sa commission de découvertes, mais les fils, Pierre, François et Louis-Joseph resteront actifs dans le commerce des fourrures en exploitant pendant quelques années encore les postes de la famille.

Désormais, La Vérendrye père mène à Montréal une vie relativement agréable. Jusqu'au rappel de Beauharnois à Paris, en 1748, il est capitaine de

sa garde personnelle. Sans être riche, il ne manque de rien. Il fréquente les salons coloniaux d'une Nouvelle-France qui vit ses dernières années. Veuf, on ne lui connaît qu'une brève liaison: la dame s'appelle Esther Sayward, elle est la veuve du puissant homme d'affaires, Pierre de Lestage, avec qui notre vétéran explorateur a trafiqué des esclaves panis. Originaire de la Nouvelle-Angleterre, elle a été capturée à l'âge de sept ans par les Abénaquis, tout comme sa grande amie Esther Wheelright, supérieure des Ursulines – dont on parlait plus tôt dans ce récit.

En 1749, contre toute espérance et malgré le peu de cas qu'on fait de ses exploits passés, La Vérendrye reprend du galon. Ce revirement, qui semble incroyable, s'explique pourtant aisément: l'échiquier politique a changé, le comte de Maurepas n'est plus en poste, il est tombé en disgrâce et a été exilé à des lieues de Paris. Une dame de lettres, proche de Louis XV, écrit d'ailleurs ces lignes à son propos: «C'est un homme faux, jaloux de tout, qui, n'ayant que de très petits moyens pour être en place, veut miner tout ce qui est autour de lui, pour n'avoir pas de rivaux à craindre. Il voudrait que ses collègues fussent encore plus ineptes que lui, pour paraître quelque chose. C'est un poltron [...].» Les effets de cette disgrâce se font sentir en Nouvelle-France: le gouverneur qui remplace Beauharnois redonne à La Vérendrye le commandement des postes de l'Ouest. Il lui décerne même le grade de capitaine et un immense honneur: la croix de Saint-Louis, la plus haute distinction accessible aux Canadiens. Et avec laquelle, ce qui n'est pas pour déplaire à notre homme, vient le titre de chevalier!

Sensible à ces marques de reconnaissance, le vieux La Vérendrye retrouve un peu de sa vigueur. Une fois de plus, il songe aux castors et à la gloire de nouvelles découvertes du côté de la rivière Saskatchewan. Il s'organise lentement, comme à son habitude, et annonce un nouveau départ pour l'année 1750. Mais il ne partira pas: subitement, le 5 décembre 1749, entre neuf heures et dix heures du soir, il meurt à Montréal, à l'âge de soixante-quatre ans, dans une chambre louée de la maison de la veuve Curot, rue Saint-Paul. La Vérendrye n'était pas malade, il avait même des projets; c'est une mort si inattendue qu'on en a attribué la cause à une vilaine épidémie qui, cet hiver-là, frappa la petite ville de Montréal.

En toute discrétion, on enterre «un gentilhomme impécunieux» – selon l'expression de l'un de ses biographes –, ce que l'inventaire de ses biens confirme. À part quelques habits galonnés d'or, Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye, chevalier de Saint-Louis, laisse de vieux meubles, un portrait de Louis XV, des théières, une paire de pistolets, un dictionnaire de botanique, quatre barriques de vin rouge, une andouille de tabac de Hollande, une douzaine de mouchoirs et ainsi de suite... Mais pour la postérité, bien davantage. Ses voyages ont repoussé vers l'ouest le mur des terres inconnues et ouvert la voie aux futures exploitations qui mèneraient bien sûr à la mer de toutes les quêtes et de tous les orient... Par la douzaine de cartes que lui et les siens ont tracées, le mystère de la tête des trois grands réseaux

hydrographiques (Mississippi, baie d'Hudson, Saint-Laurent) a été dénoué et, du Grand Portage jusqu'à la fourche de la rivière Saskatchewan, les chemins d'eau ont été reconnus. La Vérendrye a fait construire près d'une dizaine de forts qui sont devenus les sites de plusieurs villes dans les Prairies. Il a établi des relations amicales et fructueuses avec de nombreuses nations amérindiennes, jetant les bases d'une riche diplomatie. Il a identifié en outre nombre d'espèces animales et botaniques, ce qui a donné à ses voyages un caractère scientifique du plus grand intérêt. Surtout, il a perpétué la tradition canadienne des coureurs des bois qui, l'un après l'autre, balisèrent l'Amérique entière.



Une fois le patriarche en terre, ses fils Pierre, François et Louis-Joseph ne peuvent maintenir leur position dans l'Ouest, le seul pays qu'ils connaissent depuis vingt ans. Le clan de l'intendant Bigot les en chasse, occupé qu'il est à s'emparer des derniers profits des fourrures sous le régime français. Les postes de l'Ouest, établis par La Vérendrye et les siens, affichent encore un bon rendement. Mais d'autres traiteurs en profitent désormais, dans la foulée des magouilles pathétiques des derniers dirigeants de la Nouvelle-France. La guerre de Sept Ans s'annonce. Pierre fils quitte les Pays-d'en-Haut et revient au cœur de la colonie pour en découdre avec les Anglais. Il les combat à Saratoga, dans l'actuel État de New York. Puis on le retrouve, en 1755, toujours sur le front, à Beauséjour, en Acadie. Son voyage s'arrête là: il meurt de mauvaises fièvres, un peu comme son père. Il quitte ce monde à l'âge bien jeune de quarante et un ans, sans femme ni enfant, laissant derrière lui une vie dont nous ne pouvons qu'imaginer l'intensité, la dureté, mais aussi les plus grands émerveillements.

Pendant ce temps, Louis-Joseph et François retournent envers et contre tous au lac Supérieur. Là-bas, ils s'activent sur des terrains familiers, du poste de Chagouamigon sur la rive sud jusqu'à la Butte des Morts, au Wisconsin. Mais la grande époque est révolue. Après quelques années de petites affaires réalisées avec leur partenaire et grand ami Luc de La Corne, un aventurier canadien de renom, les deux frères reviennent à Montréal, au milieu des derniers combats de la Conquête. En fait, ils guident une coalition de huit nations amérindiennes des Grands Lacs venues faire la guerre aux côtés des Français dans la région du lac Champlain. Avec La Corne et Langlade, chef métis de la nation des Ottawas, Louis-Joseph joue un rôle crucial dans la mobilisation amérindienne. Malheureusement, les officiers français ne tiennent pas en haute estime les Canadiens et les Sauvages. Sur le front des opérations, les relations sont difficiles, humiliantes; de très nombreux Amérindiens se désintéressent et s'en retournent en leur pays, ne pouvant plus supporter l'arrogance et l'incompétence des commandants français.

La guerre est perdue, du moins pour les Français qui lâchent prise et

abandonnent. L'Amérique sera anglaise. En ces premiers instants du nouveau régime, Louis-Joseph vit à Montréal où il possède une maison, rue Saint-Sulpice. À quarante ans, il ressent le besoin de s'établir. Les choses vont vite: il se marie, devient veuf en moins d'un an, puis se remarie. Il ressent cependant l'urgence de rétablir le lustre des La Vérendrye aux yeux de la Couronne française et de la colonie tout entière. Voyant que leur grande aventure est en train de tomber dans l'oubli, il est prêt même à se rendre jusqu'à Versailles pour que les services de la famille soient reconnus. Il y a justement un navire qui part de Québec le 15 octobre 1761. Lui et sa sœur Marie-Catherine, son beau-frère Jean LeBer, ses deux nièces ainsi que son dernier compagnon de fortune, Luc de La Corne, s'embarquent sur *L'Auguste*...



Qui témoignera de tout cela? Qui dira le fin mot de cette saga? Sur les cent vingt et un passagers de *L'Auguste*, il n'y a eu que sept survivants, dont Luc de La Corne. Après avoir gagné la côte dans une chaloupe, puis erré pendant huit jours dans les forêts et montagnes enneigées de l'île, celui-ci a été recueilli et sauvé par des Micmacs qui l'ont accompagné en raquettes jusqu'à Québec. Il a écrit le récit tragique du naufrage et de son improbable retour.

De toute cette histoire, il y a un autre témoin, que nous avons à peine évoqué au tout début de ce récit. C'est une religieuse. Elle a fondé la congrégation des Sœurs Grises et sera la première Canadienne à être canonisée: il s'agit de Marie-Marguerite d'Youville, née Lajemmerais. Elle a suivi les tribulations de son frère Christophe, tristement décédé à Roseau, entre le lac Ouinipigon et le lac des Bois; elle a aussi eu vent des explorations de son oncle Pierre de La Vérendrye et des siens. En 1761, elle est occupée à soigner les blessés de la guerre de Sept Ans à l'Hôpital général de Montréal. Lorsqu'elle apprend le naufrage de *L'Auguste*, elle a un pincement au cœur. Elle joint les mains et demande à Dieu d'accueillir Louis-Joseph et Marie-Catherine, ses chers cousins dont elle a autrefois partagé les jeux dans les beaux champs de Varennes.

François sera le seul du clan à devenir vieux. Il meurt en 1794, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, sans héritier; c'est le dernier descendant direct de Pierre de La Vérendrye. De son vivant, il aura été en mesure d'apprécier les effets de l'amnésie collective. Lui-même, qui avait vu les Rocheuses avec son frère Louis-Joseph, n'était plus rien dans la mémoire de personne. On aurait pu dire de lui ce qu'une liste militaire disait de Louis-Joseph en 1760: «Chevalier de La Vérendrye, fortune médiocre, connu de tous les Sauvages.»



En 1955, la Commission des monuments historiques du Québec a fait poser

une plaque sur la façade orientale de l'église Notre-Dame donnant sur la rue Saint-Sulpice, à Montréal: «Ici se trouvait la maison de Pierre Gaultier de La Vérendrye, qui découvrit les montagnes Rocheuses en 1743.» En fait, non seulement il s'agissait de la maison de Louis-Joseph, acquise sept ans après la mort de son père, mais surtout – nous le savons maintenant – le patriarche La Vérendrye n'a pas découvert les Rocheuses. «L'histoire est une suite de mensonges sur lesquels on est d'accord», disait Napoléon Bonaparte.

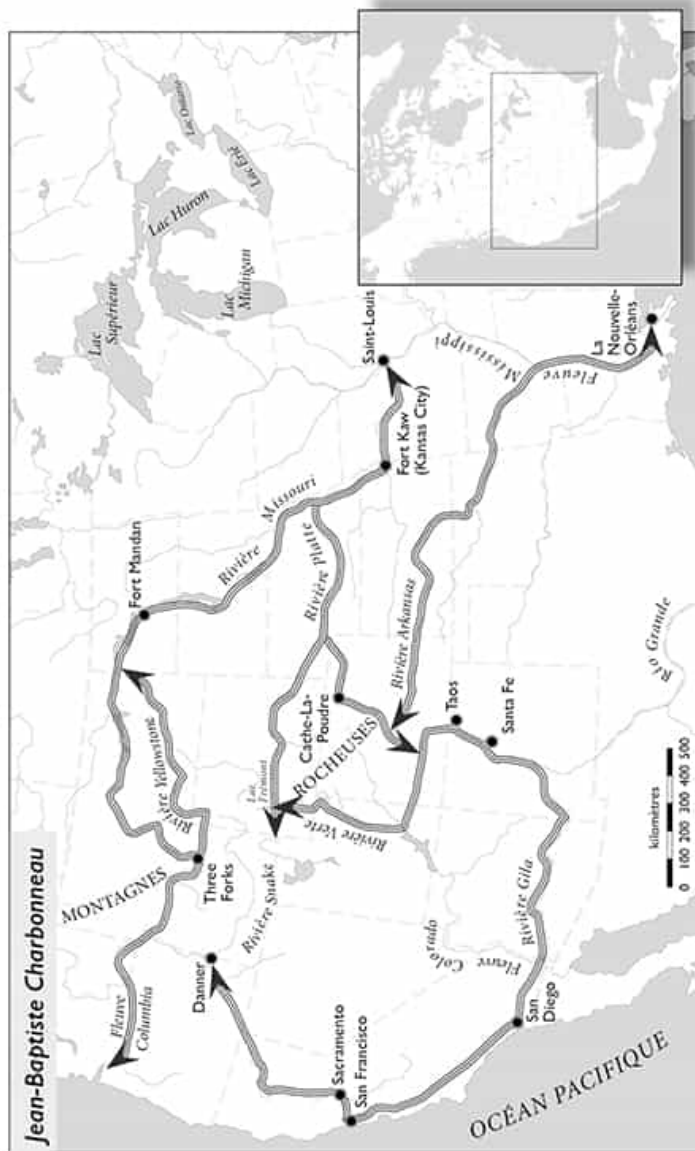


JEAN-BAPTISTE CHARBONNEAU

1805-1866

FILS DE L'AMÉRIQUE

Le plus jeune membre de l'expédition de Lewis et Clark avait à peine deux mois lorsqu'il prit la route de l'Ouest. Petit papouse sur le dos de sa mère, il allait découvrir le Pacifique.



LE 11 FÉVRIER 1805, dans un village mandane du Haut-Missouri, une Indienne shoshone tente de mettre au monde son premier enfant. L'accouchement s'annonce difficile, la jeune femme est en travail et souffre beaucoup. Sur les conseils de René Jussaume, un Canadien français qui habite les environs, le capitaine Meriwether Lewis broie avec ses doigts deux anneaux de la queue d'un serpent à sonnettes et mélange les miettes à un peu d'eau. Dix minutes après avoir ingurgité ce remède, Sacagawea donne vie à un beau garçon en pleine santé. C'est un Métis, fils de Toussaint Charbonneau; on l'appelle Jean-Baptiste, du nom de son grand-père paternel. Cette mère et son enfant deviendront, deux siècles plus tard, l'emblème d'un des grands mythes fondateurs des États-Unis d'Amérique.

Pour comprendre la fascination qu'ils ont exercée, il faut rappeler l'importance de l'expédition de Lewis et Clark dans la marche de l'histoire américaine. Reportons-nous au tournant du XIX^e siècle. La carte des États-Unis est alors constituée des premiers États issus des Treize colonies, situés entre les Appalaches et l'océan Atlantique, auxquels se sont joints le Vermont, le Kentucky et le Tennessee. Les territoires de l'Indiana, du Nord-Ouest et du Mississippi complètent à peu près le tableau; en fait, le pays se déploie dans l'axe nord-sud à l'est du Mississippi. Voilà un périmètre bien humble par rapport à l'immense superficie que couvriront cinquante ans plus tard les États-Unis. En effet, il faudra seulement un demi-siècle pour qu'à peu près tous les morceaux se mettent en place: on le sait, ce sont principalement l'achat de la Grande Louisiane ainsi que l'acquisition de l'Oregon et la conquête de grands territoires mexicains – devenus en 1848 le Sud-Ouest américain – qui en feront la puissance politique, démographique et économique que l'on connaît aujourd'hui.

En 1801, Thomas Jefferson est élu président de la jeune république. En tant qu'auteur de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, il en est d'ailleurs reconnu comme un des Pères fondateurs. Homme de culture et d'érudition, Jefferson se passionne pour tout: l'architecture, la botanique, l'agronomie, l'histoire, la cartographie, les langues... Rien ne résume mieux l'envergure du personnage que ces mots prononcés par John Kennedy le 29 avril 1962 lors d'une réception honorant quarante-neuf lauréats du prix Nobel: «Je crois que jamais on n'a vu à la Maison-Blanche une telle concentration de talents, de savoir humain, sauf peut-être lorsque Thomas Jefferson y dînait seul.» Or, ce

président inspirant voit grand pour son pays. Motivé par sa lecture de nombreux récits d'explorateurs, notamment ceux de James Cook, de George Vancouver et surtout d'Alexander Mackenzie, qui a atteint en 1793 la côte ouest du Canada, il confie à son secrétaire privé, Meriwether Lewis, une mission de première importance: découvrir une voie navigable jusqu'au Pacifique.

Il y a longtemps que Lewis en rêvait. Sans tarder, il fait appel à un ami qu'il a connu dans l'armée, le capitaine William Clark. Ensemble ils dirigeront une fabuleuse expédition qui les mènera jusqu'à ce passage vers l'ouest tant recherché, tant espéré depuis des siècles. On sait alors que le Mississippi ne se jette pas dans le Pacifique – rappelons-nous la déception de Louis Jolliet, mais surtout le dépit du ministre Colbert à Versailles; par contre, on a de bonnes raisons de croire que le fleuve Missouri conduit aux montagnes Rocheuses et qu'au-delà, une voie d'eau débouche sur l'océan... et sur la Chine! Au moment où Lewis et Clark entreprennent leur périple, en 1804, Napoléon vient de céder aux États-Unis la Louisiane, c'est-à-dire le bassin ouest du Mississippi qui s'étend des Prairies, le long de la frontière canadienne actuelle, jusqu'au golfe du Mexique. Coût de la transaction: quinze millions de dollars. Il s'agit d'une somme énorme à l'époque, aussi le président Jefferson se voit-il reprocher d'avoir endetté la jeune république. Pour faire taire ses opposants, il entend bien prouver le potentiel économique de ces territoires inconnus qui relèvent désormais de son gouvernement. Par ailleurs, les gens qui y habitent sont bel et bien des sujets américains, et il importe d'y affirmer la souveraineté des États-Unis. Il insiste auprès de ses deux chefs d'expédition pour qu'ils tiennent des journaux, réalisent des cartes et recueillent un maximum d'informations sur la faune, la flore, l'état des lieux et sur tout ce qui a trait aux nations amérindiennes. En guise d'introduction, il leur fournit divers documents, dont une carte établie par Antoine Soulard, un explorateur canadien-français, ainsi qu'une traduction du *Journal de voyage sur le haut Missouri (1794-1796)* de Jean-Baptiste Trudeau, un traiteur et voyageur originaire de Montréal dont les notes détaillées leur seront fort précieuses.

Le 14 mai 1804, c'est le grand départ. L'expédition, composée d'une quarantaine de militaires et d'engagés, quitte Saint-Charles, à proximité de Saint-Louis, à bord d'un bateau à quille d'une cinquantaine de pieds et de deux grandes pirogues à voile. Dans l'une d'elles, qu'on appelle *La Pirogue rouge*, ne se trouvent que des Canadiens français et des Métis – de père canadien et de mère amérindienne. Aux commandes, un dénommé Jean-Baptiste Deschamps. Son équipage: les Hébert, LaLiberté, Malboeuf, Pinaut, Lajeunesse, Primeau, Rivet et Roy. Ceux-ci ont été employés pour la première partie du voyage, jusqu'à l'hivernement. L'équipe permanente, en route pour le Pacifique, comprend d'autres Canadiens: Pierre Cruzatte et François Labiche, navigateurs d'expérience, ainsi que l'interprète Georges Drouillard qui deviendra un homme clé de l'expédition. En fait, tous ces *Frenchmen*,

comme les appellent Lewis et Clark, et ces Métis franco-amérindiens sont fort recherchés, en premier lieu parce qu'ils connaissent la région comme le fond de leurs poches. Bien sûr, certains observateurs en ont une perception plutôt mitigée, à preuve ce témoignage franchement raciste d'un chroniqueur français de l'époque: «Ces engagés, la plupart originaires du Canada, sont armés jusqu'aux dents et forment une race d'hommes vigoureux, résolus et à demi sauvages. C'est la transition des *back-woodsmen* aux races aborigènes [...]» S'ils sont, en effet, trop souvent dénigrés en raison de leur caractère fruste et de leur penchant pour la bouteille, ils se révèlent sans pareils comme pilotes, guides, chasseurs et interprètes.

Celui qui nous intéresse particulièrement est Toussaint Charbonneau, le père du bébé Jean-Baptiste. Il est né à Boucherville en 1767. Son père à lui était trafiquant de fourrures et travaillait dans la région des Grands Lacs; il mourut à Détroit en 1791. Toussaint suit ses traces: en 1793, il se fait embaucher par la Compagnie du Nord-Ouest. On le retrouve à Pembina et dans diverses régions du Manitoba actuel, puis il devient traiteur indépendant dans le futur Dakota du Nord, où il s'installe. Ce n'est pas un hasard si ce Charbonneau, reconnu pour sa passion des femmes, élit domicile dans un village du Haut-Missouri. Les coureurs des bois canadiens-français sont grandement attirés par ces territoires; ils s'accointent aisément avec les nations qui les peuplent – les Hidatsas, Mandanes et Arikaras – et, disons-le, ils apprécient par-dessus tout l'incroyable liberté de leurs mœurs sexuelles. Jean-Baptiste Trudeau, dans son journal, qualifie les Indiennes de ces pays de «dissolues et débauchées» et écrit qu'un peu de poudre vermillon ou de perles de verre suffit à les séduire. En outre, il témoigne du fait que «les maris, les pères, les frères ne cessent d'offrir aux hommes blancs qui viennent chez eux leurs femmes, leurs filles, leurs sœurs, les plus jeunes et les plus jolies, lorsqu'ils veulent se divertir avec elles pour quelques bagatelles que ceux-ci leur donnent».

En fait, ce que les voyageurs prennent pour de la débauche relève plutôt, pour les Indiens, du sacré: en faisant l'amour avec les Blancs, comme elles le font aussi avec les vieillards de leur propre village, les Indiennes recevraient d'eux certains pouvoirs qu'elles pourraient transmettre ensuite à leurs maris et amants, et du coup, aux générations futures. Dans les faits, il se transmet bien d'autres choses: le capitaine Lewis, qui a acquis quelques connaissances en médecine, passera plus de temps qu'il ne le voudrait à traiter les membres du corps expéditionnaire pour la syphilis. De toute manière, que ces échanges soient de nature rituelle ou, comme d'aucuns l'interpréteront, une simple marque d'hospitalité, il reste que les Indiens des Plaines, à l'instar de la plupart des Autochtones, sont polygames et que leurs femmes disposent d'une entière liberté avant le mariage; une fois mariées, si leur époux les abandonne, elles peuvent multiplier à loisir les «intrigues d'amour». Nous sommes loin du Bas-Canada et de l'emprise des Monseigneurs! Jean-Baptiste Trudeau conclut avec à-propos: «Aussi voit-on communément nos jeunes Canadiens ou

Créoles, qui arrivent chez eux, courir à toute bride comme des chevaux échappés dans les champs de Vénus.»

À la fin d'octobre 1804, lorsque l'expédition Lewis et Clark arrive au pays des Mandanes, Toussaint Charbonneau y réside depuis huit ans. En fait, il vit au sein d'une nation voisine, les Hidatsas – aussi appelés Minitaris. Parfaitement adapté, et, comme on le disait au temps de la Nouvelle-France, tout à fait «ensauvagé», il est bien sûr polygame; à cette époque, nous lui connaissons au moins deux, sinon trois épouses. L'une d'elles s'appelle Sacagawea, elle a environ dix-sept ans, soit vingt ans de moins que lui. En fait, cette belle Amérindienne n'est ni mandane ni hidatsa: c'est une captive d'origine shoshone (Gens-du-Serpent pour les Canadiens, *Snake Indians* pour les Américains), un peuple habitant l'ouest des Grandes Plaines, au pied des Rocheuses. Elle a été enlevée vers l'âge de douze ans lors d'un raid des Hidatsas au cours duquel plusieurs hommes et femmes de son village ont été tués et quelques-uns capturés. Ce sont ses ravisseurs qui lui ont donné son prénom: *tsakáka wía* en langue hidatsa signifie «femme oiseau». Une fois ramenée chez eux, on dit qu'elle aurait été achetée par Charbonneau ou, selon certaines versions, que notre coureur des bois – et de squaws – l'aurait gagnée au jeu.



L'expédition doit s'arrêter pour l'hiver; de la mi-novembre à la fin du mois de mars, les glaces empêchent toute navigation sur le Missouri et sur ses affluents. Bien accueillis par les Mandanes, à qui ils promettent maintes marchandises en provenance de Saint-Louis, les deux capitaines et leur troupe s'installent en face du village de Mitutanka, sur la rive opposée du fleuve. Ils construisent un fort qu'ils baptisent, en l'honneur de leurs hôtes, fort Mandan. Ils se trouvent exactement à l'endroit où Pierre de La Vérendrye et ses fils sont venus, en 1738, à la rencontre des «Indiens blancs». Il est vrai que les Mandanes passent pour être différents. Non seulement ils sont sédentaires et vivent aussi bien du travail de la terre que de la chasse au bison, mais il semble que leur physionomie étonne. Jean-Baptiste Trudeau rapporte dans son journal qu'on trouve parmi eux «des femmes qui sont assez blanches et qui ont les cheveux tirant sur le blond». Deux militaires de l'expédition Lewis et Clark en témoignent également. Le sergent Gass parle d'enfants aux cheveux blonds et le soldat Whitehouse écrit qu'il n'a jamais vu d'Indiens à la peau si claire. Certains textes mentionnent même des Indiens aux yeux gris ou bleus. Des historiens sérieux ont longtemps prétendu que les Mandanes étaient les descendants d'un prince du pays de Galles, Madoc, roi de Gwynedd, venu en Amérique trois cents ans avant Christophe Colomb. Un jeune explorateur gallois, John Evans, a même traversé l'Atlantique, remonté le Missouri et gagné leur pays, en 1796, afin d'étudier la langue mandane, espérant y découvrir des similitudes avec la sienne. Ses recherches furent vaines, son

enthousiasme, éteint, et il mourut alcoolique à La Nouvelle-Orléans avant d'avoir trente ans. L'histoire du prince Madoc est aujourd'hui classée parmi les légendes, et la blancheur des Mandanes, à supposer qu'elle se fût avérée, demeure une énigme non résolue.

À l'époque des La Vérendrye, on dit qu'il pouvait y avoir jusqu'à quinze mille Mandanes, regroupés dans neuf villages. À cause des attaques de nations ennemies et surtout des épidémies répétées de variole et de choléra, ils sont à peine plus de mille en 1804 et habitent seulement deux villages. Tout près, le long de la rivière Couteau, on trouve trois villages hidatsas, leurs alliés. C'est ici, le 4 novembre, que Lewis et Clark font la rencontre de Toussaint Charbonneau – ils écrivent «Chabonah» ou «Charbono» –, qui leur offre ses services d'interprète. Ils le recrutent pour la suite de l'expédition, de même qu'un dénommé Baptiste Lepage, mais surtout, ils tiennent à tout prix à ce que Sacagawea se joigne à eux: les Shoshones, son peuple d'origine, sont de grands éleveurs de chevaux, et les capitaines savent qu'ils en auront grandement besoin pour traverser les Rocheuses. La jeune Amérindienne n'a pas oublié son pays: elle accepte de leur servir de guide et d'agir comme interprète lorsqu'il sera question de négocier l'achat des montures. Bien sûr, elle emmène son enfant.

C'est ainsi qu'un beau jour de printemps, le 7 avril 1805, le tout petit Jean-Baptiste Charbonneau entreprend un voyage qui deviendra immensément célèbre dans les annales américaines. Tandis que le bateau à quille est ramené à Saint-Louis, chargé de journaux, de cartes géographiques et de spécimens de plantes et de minéraux à l'intention du président Jefferson, l'expédition se remet en branle, cap sur l'ouest. La flottille comprend cette fois, outre les deux grandes pirogues, six canots qu'on a fabriqués chez les Mandanes durant l'hiver. La troupe est bigarrée, fort originale: une vingtaine de soldats américains, une poignée de joyeux drilles canadiens, le grand York, l'esclave noir que Clark a reçu de son père en héritage – une pratique tout à fait normale pour un Virginien du début du XIX^e siècle –, la jeune Indienne et son bébé, et enfin le chien Seaman, le beau terre-neuve de Lewis. On peut imaginer l'effet qu'une telle équipée va provoquer sur son passage!

Les capitaines Lewis et Clark abordent la partie la plus importante de leur périple: l'Inconnu. Dans son journal, Lewis écrit qu'ils s'apprêtent à pénétrer dans un pays où l'homme civilisé n'a jamais mis le pied. «C'est l'un des plus beaux jours de ma vie», affirme-t-il. Cette émotion, les fils La Vérendrye l'ont aussi connue lorsqu'ils ont foulé le sol aride des montagnes Rocheuses, plus de soixante ans auparavant... Mais leur exploit, on s'en souviendra, n'avait pas fait grand bruit.

L'expédition Lewis et Clark couvre des pages et des pages de journaux de voyage, d'articles encyclopédiques, de témoignages divers – ainsi que beaucoup de terrain. Durant plus de deux ans, elle navigue et chevauche, elle emprunte des rivières et des passes, des montées et des coulées, elle rencontre de grandes chutes, des canyons et des neiges éternelles, elle croise une

vingtaine de nations amérindiennes et bien des explorateurs canadiens-français, elle évite quelques naufrages et autant d'attaques de grizzlis, parfois elle souffre de faim, de froid ou d'ennui; tout arrive, mais surtout cette expédition arrive à ses fins. De l'embouchure du Missouri à celle du fleuve Columbia, elle parcourt plus de trois mille milles au sein de la nature sauvage. Il y aurait beaucoup à raconter d'une telle aventure, mais concentrons-nous sur la famille Charbonneau et sur notre petit personnage, qui fait la joie de la troupe et particulièrement de William Clark. En effet, celui-ci s'attache au bébé, d'une manière franche et définitive. Il le surnomme «Pomp», il l'appelle «*my little dancing boy Baptist*»; car il apprécie par-dessus tout les soirées autour du feu de camp, après les épreuves et les privations du jour, lorsque Pierre Cruzatte joue du violon et que le petit rit et danse...

Sacagawea contribue elle aussi à entretenir le moral de la troupe. Bien sûr, dans un contexte si dur, la présence d'une femme apporte sans doute au groupe d'hommes un certain réconfort. Ensuite, Sacagawea supporte les difficultés sans jamais se plaindre, elle fait preuve de courage et de cran. Mais surtout elle assure, à sa façon, la sécurité de l'expédition: à la vue d'une jeune Indienne avec son enfant sur le dos, qui croirait que ces Blancs puissent avoir des intentions belliqueuses? Pour William Clark elle est «*a token of peace*» – un gage de paix.

La légende a peut-être exagéré son rôle; on aime dire qu'elle a guidé l'expédition Lewis et Clark jusqu'au Pacifique... Quoi qu'il en soit, sa connaissance du pays sera mise à profit. Fin juillet, ils arrivent à un endroit dit des Trois Fourches (dans l'actuel Montana), où trois rivières se rejoignent pour former le Missouri. Sacagawea reconnaît le lieu, c'est ici qu'elle a été capturée cinq ans plus tôt. Par-delà la rivière qu'ils empruntent – et qu'ils nomment Jefferson –, la jeune Indienne reconnaît également une immense colline qui a la forme d'une tête de castor. Elle rassure Lewis et Clark: ils se trouvent bien à proximité des quartiers d'été des Shoshones. De fait, les chefs de l'expédition commencent à s'inquiéter: depuis avril, ils n'ont pas rencontré un seul Indien. Les épidémies frappant nation après nation, tout au long du chemin ils ont aperçu bon nombre de campements déserts et, de-ci de-là, errant seul dans le lointain, un cheval débridé. Or, sans chevaux et sans le savoir précieux des Autochtones quant à la topographie des lieux, l'entreprise est vouée à l'échec.

À la mi-août, toujours rien. L'expédition se scinde en deux; chaque capitaine part en éclaireur avec une partie de la troupe. Moment historique: Lewis et ses hommes atteignent un col, la Lemhi Pass, qui marque la ligne de partage des eaux. Ainsi, ils quittent la Louisiane nouvellement acquise – et donc les États-Unis d'Amérique – pour entrer dans un *no man's land*. Et c'est là qu'enfin ils les aperçoivent: un Shoshone, puis deux, d'abord apeurés, qui fuient sur leur passage, et soudain ce formidable bruit de galop, cette apparition providentielle: une bande de soixante guerriers chevauchant vers eux. Le contact s'établit plutôt bien. Après les manifestations usuelles de

reconnaissance, et grâce à Drouillard, qui maîtrise la communication par signes ayant cours chez les Indiens, Lewis réussit à convaincre les Shoshones de les suivre, lui et ses hommes, jusqu'au camp de Clark, où se trouve Sacagawea. Le lendemain, tous ensemble, dans une atmosphère quand même tendue – les Shoshones demeurent méfiants –, ils partent en direction de l'est, et voilà qu'au bout de quelques heures, ils rencontrent l'autre groupe, la famille Charbonneau en tête. Sacagawea, qui ne montre d'ordinaire aucune émotion, se laisse aller à de grandes effusions lorsqu'elle reconnaît les siens, et son frère en particulier, le chef Cameahwait. Elle retrouve également avec bonheur une jeune femme qui avait été enlevée avec elle, mais qui a réussi à s'enfuir et à retrouver son village. Ces liens suffiront-ils à gagner la confiance des Shoshones? D'intenses négociations ont lieu: Sacagawea traduit du shoshone à l'hidatsa pour son mari Toussaint, celui-ci de l'hidatsa au français pour Drouillard, et celui-là du français à l'anglais pour les deux capitaines. Grâce à cette chaîne très efficace de traduction, et moyennant des prodiges de diplomatie, l'expédition repart avec vingt-neuf chevaux et un guide chevronné nommé Old Toby.

Sacagawea pourrait profiter de ces retrouvailles pour demeurer parmi les siens, d'autant qu'on lui a désigné un mari. Mais le «promis» en question, dont elle serait la troisième épouse, se ravise lorsqu'il apprend qu'elle a un enfant avec un Blanc. Sacagawea ne s'en offusque pas: elle préfère de toute façon rester auprès de Toussaint – ce dont on peut s'étonner, car ce dernier se montre souvent brutal avec les femmes. Quelques années avant l'expédition, il a tenté de violer une Indienne sauteuse; le prenant en flagrant délit, la mère de la jeune fille l'a poignardé à coups de perçoir à canot! Hélas, cette correction n'a pas suffi. Le 14 août 1805, Lewis et Clark notent chacun dans leur journal que Charbonneau, pendant le souper, a frappé sa femme indienne. Il est réprimandé par Clark; et il traînera toujours une réputation de batteur de femmes. Charbonneau passe également pour manquer de sang-froid – «sûrement le bateleur le plus timoré du monde», écrit Lewis. Le capitaine fait référence à un incident survenu au mois de mai précédent: alors que Charbonneau était à la barre d'une des pirogues, un violent coup de vent a fait pivoter l'embarcation. Plutôt que de redresser la voile, notre homme a paniqué et, implorant tous les dieux du ciel, a lâché le gouvernail. Drouillard, pour le tirer de sa torpeur, l'a menacé de lui tirer dessus, Charbonneau a alors repris ses esprits, juste à temps pour éviter que les documents, cartes, écrits, médicaments et diverses marchandises indispensables à l'expédition ne soient emportés dans les flots. C'est Sacagawea qui, avec son calme habituel, a repêché un à un les biens précieux.

À sa décharge, soulignons que Toussaint Charbonneau n'a pas été engagé dans l'expédition comme navigateur. Piloter ce genre de pirogue, surtout par mauvais temps, demande du métier. D'ailleurs, un incident semblable s'était déjà produit un mois auparavant, et Toussaint avait pareillement perdu ses moyens. Pourquoi lui avoir confié de nouveau le gouvernail? Cet homme est

réputé surtout comme coureur des bois et interprète, ainsi que pour ses talents de cuisinier. À ce propos, il faut lire les notes enthousiastes de Meriwether Lewis, datées du 9 mai 1805. Ce jour-là, avec la viande d'un bison fraîchement abattu, Toussaint cuisine son fameux boudin blanc: «le plus grand délice de la forêt», s'exclame Lewis qui consigne minutieusement dans son journal, étape par étape, l'art de préparer, cuire et servir ce grand plat à la façon de «Charbono» – «*our wright-hand cook*»! C'est pourtant ce même Lewis qui qualifiera Charbonneau, au terme du voyage, d'homme de peu de mérite. Il mentionnera qu'il a bien fait son travail d'interprète, sans plus. C'est qu'il faut admettre que Lewis, de façon générale, ne tient pas les Canadiens français en haute estime. Des missionnaires de la Nouvelle-France aux puritains américains, l'argument demeure inchangé: ces traiteurs libres sont trop portés sur la fête et sur les Indiennes. Clark, au contraire, qui se montre ouvert, a beaucoup de considération pour les *Frenchmen* et les Métis de l'expédition, et même pour Charbonneau, dont il reconnaît la qualité des services. À maints égards, il le traite comme un ami.

Hormis les écrits des expéditionnaires, le seul témoignage que nous ayons à propos de la famille Charbonneau ces années-là provient d'un jeune explorateur de Montréal, François-Antoine Larocque. Celui-ci dirige à l'époque une expédition semblable à celle de Lewis et Clark, pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest, suivant un tracé parallèle au leur, un peu plus au nord. Les deux troupes se sont rencontrées en novembre 1804, chez les Mandanes, et Larocque rapporte dans son journal avoir vu Toussaint, Sacagawea et le petit Jean-Baptiste dans la tente des deux capitaines. En effet, les Charbonneau, de même que George Drouillard, partagent le tipi des chefs, nuit après nuit. C'est dire l'importance des interprètes au sein d'une telle expédition. Cela explique aussi comment Clark, vivant si près de l'enfant, ne pourra plus s'en passer. Curieusement, nos capitaines américains mentionnent à peine cette rencontre avec l'expédition canadienne de «*Mr. La Rock*». Enivrés de leur propre mythe, ils préfèrent croire et laisser croire que, vraiment, aucun homme blanc n'a jamais posé le pied sur ce territoire... dont les peuples ont déjà été nommés par les Canadiens français.

Septembre 1805. Lorsque l'expédition, après avoir traversé les redoutables monts Bitterroot – les monts des Racines Amères –, se présente chez les Nez-Percés, les enfants indiens prennent peur et s'enfuient: nos explorateurs sont affamés, sales, hirsutes, misérables. Les Nez-Percés les surnomment «ceux qui sentent mauvais»! Ces Indiens, qui occupent depuis des temps immémoriaux les plateaux du Nord-Ouest, vivent dans la crainte constante des attaques des Pieds-Noirs. Comme ils l'ont fait avec les Shoshones, Lewis et Clark leur promettent des armes à feu et toutes sortes de marchandises. En retour, les Nez-Percés prennent soin des membres de l'expédition: ils les hébergent, les aident à se remettre sur pied, les assistent dans la construction de canots et, surtout, par leur excellente connaissance du territoire, ils leur permettent de franchir sans encombre la dernière étape de leur périple. De la

rivière Kooskooskee (Clearwater) à la rivière Snake, l'expédition poursuit donc son parcours. Le 7 novembre, tout un émoi: on entend distinctement le bruit des vagues! Clark écrit dans son journal: «Grande joie au camp, nous sommes en vue de l'océan.» En réalité, c'est l'estuaire du grand fleuve Columbia qui se dessine à travers la brume. Le Pacifique, ils l'atteignent en décembre, exténués. Après avoir cherché désespérément le meilleur endroit le long de la côte pour hiverner, ils construisent finalement un fort, en amont du fleuve Columbia, qu'ils nomment fort Clatsop. Ils sont à quelques milles de l'endroit où les gens de l'expédition Hunt, sept ans plus tard, installeront leur poste de traite, le fameux Astoria.

Le 13 août 1806, sur le chemin du retour, Toussaint Charbonneau, Sacagawea et leur enfant retrouvent leur village hidatsa du Haut-Missouri. Pour eux, le voyage est terminé. Le petit Jean-Baptiste a maintenant un an et demi et, à part un seul moment où il a été très malade, il a traversé les difficultés de l'expédition, des grands froids à la voracité des moustiques, avec une joie communicative. Clark considère «son» Pomp comme étant extrêmement prometteur. Le mois précédent, alors qu'ils naviguaient sur la rivière Yellowstone, il a baptisé une impressionnante masse rocheuse Pompey's Tower (aujourd'hui Pompey's Pillar) en son honneur. Tandis que l'expédition s'apprête à repartir en direction de Saint-Louis, le capitaine tente de retenir Charbonneau et sa femme, et ce, même si leurs services d'interprètes ne seraient d'aucune utilité pour cette dernière portion du voyage. En fait, il leur offre carrément de prendre Pomp avec lui et de veiller à son éducation comme s'il était son propre fils. Le refus des parents ne laisse d'autre choix à Clark que de leur faire ses adieux.

Mais quelques jours plus tard, en descendant le Missouri, il a un coup de nostalgie. Il écrit à Charbonneau une lettre empreinte d'émotion, presque suppliante, dans laquelle il lui exprime son amitié, et aussi son regret de n'avoir pu récompenser Sacagawea autant qu'elle le méritait. Il réitère son désir d'éduquer son petit Pomp et promet à Charbonneau mers et mondes. S'il veut venir vivre chez les Blancs, il lui donnera une terre, des vaches, des cochons... S'il désire rendre visite à des amis à Montréal, il lui fournira un cheval et s'occupera de sa famille... S'il préfère demeurer parmi les Hidatsas, il le recommandera auprès du gouvernement pour un poste d'interprète... S'il a envie de commercer avec les Indiens, il pourra lui trouver des marchandises, et même devenir son partenaire de traite... et veiller sur Pomp. Le cas échéant, il le prie de lui emmener Sacagawea pour qu'elle s'occupe de l'enfant jusqu'à ce que lui-même puisse le faire... Une lettre curieuse, somme toute.

Malgré l'empressement de Clark, Charbonneau ne répond pas à son appel. Il demeure avec sa femme et son enfant dans la petite communauté d'Awatixa, sur les berges de la rivière Couteau. De son côté, Clark s'établit à Saint-Louis, fort d'une réputation qui lui vaut tous les honneurs. En reconnaissance de ses services, il reçoit le double de ses gages et mille six cents acres de terre. Le président Jefferson le nomme brigadier général de la

milice et agent principal des Affaires indiennes pour le territoire de la Louisiane. En outre – et voilà sans doute l'ultime rétribution –, grâce à son rayonnement, il parvient à gagner la confiance d'un riche colonel virginien qui accepte de lui donner la main de sa fille. La demoiselle s'appelle Julia Judith Hancock, elle a seize ans – lui, trente-sept. Clark l'a connue quelques années plus tôt, alors qu'elle était bien jeune... Et il faut croire que l'explorateur n'avait pas oublié celle qui deviendrait sa femme et la mère de ses cinq enfants, car en 1805, il a donné à un affluent du Missouri le nom de Judith River...

Le sort sera moins favorable à Meriwether Lewis. Autant le capitaine Clark, durant l'expédition, s'est-il révélé un chef humain et convivial, autant Lewis est-il apparu comme un être mélancolique, fuyant la compagnie des hommes – souvent il se retrouvait seul, à marcher sur les rives du Missouri avec son chien Seaman. Au retour, bien que nommé gouverneur du territoire de la Louisiane, il n'arrive pas à s'adapter à la vie normale. Rien ne va, et surtout pas l'amour, un domaine pour lequel il n'a aucune disposition. Souffrant de graves et fréquentes dépressions, il se suicide en 1809, à seulement trente-cinq ans. Certains auteurs, beaucoup plus tard, ont avancé l'hypothèse de son homosexualité: le mariage de son ami Clark l'aurait anéanti. Une chose est certaine: les deux capitaines ont partagé une belle camaraderie. Clark a d'ailleurs appelé son premier fils Meriwether Lewis Clark en témoignage de cette amitié.

Peu après le décès de Lewis, à l'invitation de Clark, Toussaint Charbonneau et sa famille débarquent à Saint-Louis. Le petit Jean-Baptiste, qui a maintenant quatre ans, est baptisé le 26 décembre 1809; son parrain n'est nul autre qu'Auguste Chouteau, le grand commerçant de fourrures qui a cofondé Saint-Louis en 1764 avec son beau-père Pierre Laclède et qui est à l'origine du dynamisme économique de la ville. Ainsi, malgré tous les ragots qui circulent à son propos, Toussaint est quand même estimé dans le milieu de la traite, suffisamment du moins pour s'attirer les bonnes grâces des notables. Sacagawea et lui tentent alors de s'installer dans les alentours de Saint-Louis et de s'improviser cultivateurs. Mais, souffrant du mal du pays, ils s'en retournent vers les territoires sauvages au printemps 1811, confiant à William Clark leur jeune fils de six ans. Enfin, le capitaine peut veiller à la formation de son Pomp!

Le 20 décembre 1812, au fort Manuel, un certain John Luttig, commis de la Missouri Fur Company, note dans son journal: «Ce soir, la femme de Charbonneau, une squaw shoshone, est morte d'une fièvre putride, elle était bonne et la meilleure femme du fort, âgée d'environ vingt-cinq ans, elle laisse une belle petite fille.» Ainsi s'en est allée Sacagawea, la femme-oiseau, probablement des suites de l'accouchement. Une autre version de l'histoire veut qu'elle ait vécu au Wyoming sous le nom de Porivo et qu'elle y soit morte presque centenaire; mais cela fait sans doute partie des nombreuses constructions imaginaires qu'a inspirées son mythe. Moins d'un an plus tard,

c'est Toussaint qui disparaît, mort en mission, croit-on. De fait, il a été appelé à jouer un rôle dangereux au sein de la guerre anglo-américaine: on l'avait chargé d'empêcher que les différentes nations prennent parti pour les Britanniques. William Clark et sa femme Julia adoptent légalement les deux orphelins, Jean-Baptiste et sa petite sœur Lisette. Il est possible qu'ils aient aussi pris sous leur aile Toussaint fils, un enfant que Charbonneau a eu avec une autre femme – ou s'agissait-il de Toussaint Jussaume, l'enfant de son ami René?

Notre Jean-Baptiste Charbonneau grandit donc au sein de la haute société de Saint-Louis. Tout bourgeois qu'ils soient, les Clark n'en souscrivent pas moins à des valeurs progressistes; ils croient à l'éducation universelle et à l'égalité des peuples. Julia fait venir à grand-peine et à grands frais le premier piano à résonner dans la ville: la musique, comme toutes formes de culture et de connaissances, figure au programme de l'excellente instruction que reçoit l'enfant. En plus de l'hidatsa et du shoshone, il apprend de ses précepteurs l'anglais, le français et des rudiments d'italien. À la maison, William Clark fait aménager une sorte de musée d'histoire naturelle contenant une vaste collection d'artefacts amérindiens et de spécimens d'animaux empaillés: fils de coureur des bois, Jean-Baptiste garde un pied dans le monde qui l'a vu naître. D'ailleurs, voilà Toussaint Charbonneau qui réapparaît en 1816: il n'était pas mort, mais prisonnier des Anglais. Une fois libéré, il s'est joint à des brigades de trappeurs dans l'Utah.

En 1818, Jean-Baptiste est du premier contingent d'élèves à entrer à l'académie de Saint-Louis, une institution francophone fondée par les Jésuites qui, largement financée par des humanistes comme William Clark, deviendra par la suite l'université de Saint-Louis. Ses études terminées, notre jeune homme se voit offrir un poste de fonctionnaire. Il le refuse: nourrissant d'autres ambitions, il compte sur les contacts de son parrain, Auguste Chouteau, pour entreprendre une carrière dans le commerce des fourrures. C'est ainsi qu'à l'âge de seize ans, il devient commis au fort Kaw, à six cents milles à l'ouest de Saint-Louis – sur le site actuel de la ville de Kansas City –, parmi la nation Kansas. À sa formation académique viennent donc s'ajouter deux années d'apprentissage à la dure, sur le terrain du commerce des fourrures. Cependant, ce parcours conventionnel de coureur des bois sera interrompu par un événement qui donnera à sa vie une direction inattendue.

Au printemps 1823, arrive à Saint-Louis un personnage des plus originaux: le duc allemand Paul Wilhelm de Württemberg, un jeune globe-trotter de l'âge des Lumières, un naturaliste qui profite de la fortune familiale pour courir le vaste monde. En fait, il réalise ici, en Amérique du Nord, le premier grand voyage de sa vie. Il a séjourné quelque temps à Cuba, puis à La Nouvelle-Orléans, et le voici au Missouri. Imaginons la scène: un bel aristocrate de vingt-cinq ans descendant de bateau avec son armée de serviteurs et un cortège de coffres, de ballots, d'instruments scientifiques, accueilli par une assemblée de badauds médusés. Le duc n'est pas à Saint-

Louis par hasard: il compte marcher sur les traces de l'expédition de Lewis et Clark. Bien sûr, il entend préparer son voyage dans les menus détails avec l'aide de l'authentique capitaine William Clark. Ce dernier le met en relation avec Auguste Chouteau, qui agit en quelque sorte comme agent de voyage pour les touristes de prestige dans l'Ouest américain, et l'informe sans aucun doute de la présence de son fils adoptif, Jean-Baptiste, au fort Kaw.

Ainsi, le 21 juin 1823, au confluent du Missouri et de la rivière Kansas, Paul Wilhelm de Württemberg fait la rencontre de Jean-Baptiste Charbonneau. Le duc est fort impressionné par le jeune Métis, autant par son allure que par son éducation. Nous n'en savons pas davantage à propos de ce premier contact; dans son journal, le duc demeure discret sur ses expériences personnelles. Par contre, les deux phrases suivantes, qu'on lui attribue, nous révèlent un peu de ses dispositions générales: «Dans l'atmosphère d'un palais, je me sentirais comme une bête sauvage emprisonnée dans une cage dorée. L'hermine, le sceptre et la couronne seraient pour moi les emblèmes d'un galérien, et mon cœur se languirait des vastes espaces silencieux et d'une vie simple parmi les enfants libres et purs de la nature.» Aux yeux de Paul de Württemberg, Jean-Baptiste représente sans doute le type même de l'enfant sauvage. Ils se quittent néanmoins, et le naturaliste entreprend de poursuivre son voyage vers l'ouest, avec pour guide nul autre que Toussaint Charbonneau, le père de Jean-Baptiste, qui, recommandé par son ami Clark, est entre-temps devenu chef de brigade et interprète officiel pour le gouvernement américain. En fait, le voyage tournera court: en raison des guerres indiennes, le duc ne pourra pas se rendre au-delà du pays des Kiowas, c'est-à-dire aux environs de l'actuel Colorado. À son retour à Saint-Louis, il convainc William Clark de le laisser ramener Jean-Baptiste Charbonneau avec lui, en Europe.



Début novembre 1823, le duc, ses serviteurs, Jean-Baptiste et un autre spécimen d'enfant «sauvage» – un jeune Mexicain nommé Alvarado – quittent Saint-Louis et amorcent un long périple de quatre mois. Suivant un itinéraire plein de détours, la petite troupe descend le cours du Mississippi et, à La Nouvelle-Orléans, monte à bord d'un trois-mâts, le *Smyrna*, qui met d'abord le cap sur Cuba et, de là, sur Terre-Neuve, pour enfin entreprendre, à la fin du mois de janvier 1824, la traversée de l'Atlantique Nord. Nos voyageurs atteignent Le Havre le 14 février et, trois semaines plus tard, arrivent à Stuttgart où ils s'installent dans le château de la famille Württemberg.

À partir de là, la plupart des journaux personnels du duc ayant été détruits lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, ou n'ayant pas été publiés ou simplement traduits, bien des faits nous échappent. Mais l'on peut tout de même reconstituer quelques éléments de la vie de Jean-Baptiste en

Europe, de 1824 à 1829 – car c’est bien cinq longues années qu’il y passe, loin de ses sentiers, à jouer l’homme de compagnie auprès de cet aristocrate atypique. Le duc entretient une cour de jeunes hommes qui sont à son service exclusif; il les loge, les nourrit, les habille, contrôle leurs déplacements. En Allemagne, on dit qu’Alvarado est «le mignon» du duc. Et de fait, à part un mariage très bref, le temps de s’assurer une descendance, le duc vit sa vie comme il l’entend. Il voyage beaucoup, avec sa cour évidemment, ce qui permet à Jean-Baptiste de visiter la France, l’Angleterre, l’Allemagne et l’Afrique du Nord et, ce faisant, d’approfondir sa connaissance des langues européennes. Outre les voyages, on sait que le duc se passionne pour la botanique et la zoologie, mais aussi pour la chasse et les armes à feu – des intérêts que partage Jean-Baptiste et qui le préparent encore davantage à exercer son futur métier.

À la fin de 1829, Paul de Württemberg revient en Amérique pour un second voyage de «curiosités» et, bien sûr, il ramène Jean-Baptiste. Ils feront ensemble la traversée, puis la route jusqu’à Saint-Louis. Il va sans dire que Jean-Baptiste retrouve son univers et sa liberté avec une grande joie et, sitôt arrivé, il intègre l’American Fur Company. C’est donc en qualité de guide qu’il conduit le duc jusqu’au fort Mandan, où, sans qu’on en sache les motifs et les circonstances, leurs routes se séparent pour de bon. Le duc va demeurer au pays durant deux ans à voyager et à chasser dans l’Ouest – peut-être en compagnie de Toussaint Charbonneau, qui sait? – alors que pour Jean-Baptiste, une nouvelle étape de sa vie commence: il sera homme des montagnes.



Lorsqu’il est dans un groupe, le jeune Métis fait partie de ceux qu’on remarque tout de suite: trapu, fortement bâti, il a des cheveux noirs, très longs, qui lui tombent sur les épaules à la manière des Indiens. Il porte un pantalon et une veste en cuir de chevreuil, un bonnet de fourrure, il est chaussé de mocassins et il ne quitte jamais sa chemise, une chemise rouge, comme celle de son père Toussaint. Homme de contrastes, Jean-Baptiste Charbonneau est aussi raffiné que brutal, et sa belle éducation ne l’empêche en rien d’aimer, d’encourager, de provoquer même, la bagarre. Lui qui a connu le confort bourgeois de l’élite de Saint-Louis, ainsi que la préciosité des cours européennes; lui qui a lu Shakespeare et Dante Alighieri; lui, le polyglotte qui parle plus de sept langues, apprécie par-dessus tout la nature sauvage et la rude confrérie des hommes des montagnes. Au fond, il n’est à l’aise que dans les montagnes, à trapper, chasser, voyager à cheval et... converser avec les mules.

À l’automne 1830, tout juste après avoir pris congé du duc, Jean-Baptiste rejoint une des brigades de fourrures des fameux frères Robidoux – que nous rencontrerons plus tard dans ce livre. Il passe un an en Idaho et en Utah, à

parcourir les pistes et à se frotter aux risques du métier. Un jour, il frôle la mort dans la région de la rivière Malade: s'étant écarté du groupe, il passe onze jours complètement seul, en milieu hostile; échappant de justesse aux attaques des Pieds-Noirs, il est secouru par une troupe de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pendant plus d'une décennie, Jean-Baptiste trappe le castor, chasse le bison, transporte des peaux. Chaque printemps, on le retrouve aux Rendez-vous, ces grandes fêtes annuelles qui rassemblent les trappeurs et les commerçants de fourrures, les Indiens et leurs familles, les conteurs, les joueurs, les vendeurs de casseroles et de mules et de n'importe quoi, tout ce monde coloré, diversifié, qui fait les beaux jours de l'Ouest au temps où le castor est roi. De la rivière Verte à Cache-la-Poudre, en passant par Pierre's Hole, Jean-Baptiste arpente le Wyoming et le Colorado et fait la connaissance des grands du métier, Joe Meek, William Sublette, Jim Bridger, Étienne Provost – un autre de nos remarquables oubliés – et surtout Jim Beckwourth, un Métis né d'une mère indienne et d'un esclave noir, qui deviendra son meilleur ami et, à l'occasion, son partenaire dans le commerce.

On peut le suivre de loin en loin: bien des voyageurs, des journalistes et des explorateurs témoignent dans leurs journaux de ce Jean-Baptiste Charbonneau, l'original. Rufus B. Sage, notamment, un homme de lettres américain, auteur de l'ouvrage *Scenes in the Rocky Mountains*, le rencontre sur la rivière Platte en 1842 et ne tarit pas d'éloges à son endroit. Il parle d'un gentleman doublé d'un remarquable homme de terrain. Il s'étonne de son éducation classique et de ce qu'il parle couramment l'allemand, l'espagnol, le français et l'anglais ainsi que plusieurs langues amérindiennes. Il décrit avec admiration son esprit formé aux grandes œuvres et aux grands voyages, son humour singulier et sa conversation tout en finesse et en perspicacité qui commande le respect de ses interlocuteurs. Sans doute ne croise-t-on pas tous les jours dans un poste de traite un être aussi complexe. Un autre voyageur, T.J. Farnham, rapporte sa rencontre avec un Métis curieux et différent des autres, un homme cultivé qui a beaucoup étudié et voyagé. Bien qu'il ne mentionne aucun nom, il s'agit probablement de Charbonneau. Farnham lui demande: «Pourquoi avez-vous quitté les bienfaits de la civilisation pour vivre une existence aussi précaire en pleine sauvagerie?» «C'est dans ma nature, répond le Métis, la nature de ma race.» S'il ne peut chevaucher les grands espaces, explique-t-il, s'il ne peut tuer le bison, s'en nourrir et s'en vêtir, s'il ne peut frapper l'ennemi de ses propres mains, alors il n'est pas un Indien. Cet échange, s'il a vraiment eu lieu, fut à coup sûr enjolivé par l'auteur, mais il traduit sans doute assez bien les motivations profondes des hommes des montagnes, et à plus forte raison celles des Métis, comme Jean-Baptiste Charbonneau.

William Clark meurt le 1^{er} septembre 1838, et avec lui disparaît toute une époque. Le Grand Ouest n'est plus *terra incognita*, et les régions sauvages se transforment à un rythme accéléré; les pistes s'ouvrent aux colons qui arrivent et s'installent en grand nombre. Le temps des trappeurs, des chasseurs et des

explorateurs, le temps des Indiens nomades et des spectaculaires troupeaux de bisons, toute cette époque tire à sa fin. Aucune loi ne protège les bisons, aucune loi ne protège vraiment les Indiens, et le mot «extermination» est sur toutes les lèvres. Encore quelques années et l'Ouest entrera dans sa période mythique, on créera pour la mémoire des héros plus grands que nature. William Clark sera de ceux-là, pour avoir codirigé la grande expédition fondatrice et créé la Missouri Fur Company; on reconnaîtra également ses efforts, à titre de surintendant des Affaires indiennes, pour avoir tenté de protéger les Autochtones. Mais en contrepartie, se rappellera-t-on aussi l'énergie qu'il a mise dans l'application de l'Indian Removal Act, une loi qui a mené à la déportation de dizaines de milliers d'Indiens et au tristement célèbre épisode de la Piste des larmes? William Clark fut inhumé dans le cimetière Bellefontaine à Saint-Louis, et on lui érigea une stèle en granit, haute de trente-cinq pieds.

Cinq ans plus tard, Jean-Baptiste voit disparaître son autre père, Toussaint Charbonneau. Jusqu'à ses derniers jours, le singulier personnage aura réussi à étonner, autant par ses compétences d'interprète que par ses frasques. À l'âge de soixante et onze ans, il avait épousé une jeune Assiniboine de quatorze ans, semble-t-il, choquant vivement les commerçants de fourrures. En réalité, tout le monde croyait qu'il avait dix ans de plus – mais encore, cela change-t-il beaucoup à l'affaire? On peut lire ces lignes dans le journal de Francis Chardon, commis principal au fort Clark: «*Old Charbonneau*, un vieil homme de quatre-vingts ans [...], servit un festin et un verre de grog aux hommes [du fort] et alla au lit avec sa jeune épouse, avec l'intention de faire de son mieux.» Le journal de Chardon (1834-1839) est d'ailleurs truffé d'allusions à Toussaint Charbonneau; l'auteur y décrit entre autres les plats savoureux dont le vieux cuisinier régale les trappeurs du fort. Toussaint était-il cet homme sans foi ni loi que beaucoup de commentateurs ont rabaisé, ce vulgaire coureur des bois canadien aux mœurs condamnables? De celui que les Indiens surnommaient «l'homme dont le sexe ne se repose jamais» et qui, on peut s'en amuser, portait vraiment mal ce nom de «Toussaint», il est vrai que l'histoire n'a pas retenu le meilleur côté. S'il brille aujourd'hui un tant soit peu, dit-on, c'est que la gloire de sa femme Sacagawea a rejailli sur lui. Néanmoins, nous l'avons vu plus tôt, Toussaint Charbonneau fut apprécié comme trappeur, interprète et guide et, en cela, il a participé au même titre que beaucoup d'autres «héros» à la grande épopée de l'Ouest américain.

Instruit de la mort de son père, Jean-Baptiste Charbonneau vient à Saint-Louis pour régler la succession. L'héritage se résume à un terrain, qu'il revend sur-le-champ pour une poignée de dollars. De son père, ni de sa célèbre mère, d'ailleurs, Jean-Baptiste ne parlera guère lorsque, des années plus tard, les commentateurs voudront reconstituer la chronique de l'expédition de Lewis et Clark, en mettre bout à bout tous les morceaux. Pour la postérité, il sera toujours ce bébé qui figure, dormant au dos de sa mère, sur le *Sacagawea dollar* – dit aussi *golden dollar* –, une pièce de monnaie

commémorative frappée en l'an 2000 par le gouvernement des États-Unis. Si, en fouillant, nous arrivons à connaître beaucoup de ses pérégrinations, une immense part de mystère demeure sur tout ce qui entoure ce personnage fascinant. Jean-Baptiste se distinguait par son acuité intellectuelle; comment se fait-il qu'il n'ait laissé aucun écrit? Heureusement, d'autres l'ont fait à sa place, ce qui nous permet de poursuivre ici son histoire.

La même année, donc, en 1843, Jean-Baptiste Charbonneau guide une «expédition de chasse» composée d'environ quatre-vingts *sportsmen*, ces nouveaux voyageurs fortunés en quête de sensations fortes. En vérité, il s'agit d'une grande fête libertine aux accents carnavalesques. Nous parlons ici d'un Ouest véritablement méconnu: celui où, à l'écart du monde civilisé, les lois et la morale font relâche, un monde amérindien et métis moins braqué sur les questions de principe. L'initiateur de cette aventure est sir William Drummond Stewart, un noble écossais qui n'est pas sans rappeler le duc de Württemberg. N'ayant aucune responsabilité politique dans son pays, cet oisif s'adonne aux voyages et cultive les plaisirs. Pour cette fête inusitée, dans un endroit aussi exotique que le lac Frémont, au cœur des Rocheuses, Stewart a apporté d'Europe des valises pleines de costumes de la Renaissance en velours et en soie afin d'habiller ses invités. Ce Stewart connaît bien l'Ouest américain et il y est fort connu, autant pour ses extravagances que pour ses intérêts artistiques. Il a financé des voyages célèbres dans les Grandes Plaines et c'est lui qui a recruté et payé le peintre Alfred Jacob Miller, en 1837, afin qu'il immortalise les scènes des grands «Rendez-vous» des hommes des montagnes. À sa demande, Miller a fait le portrait d'Antoine Clément, un jeune Métis, son amant, qu'il a emmené vivre quelques années en Écosse, dans son château, le faisant passer pour son valet... La fiesta du lac Frémont sera interrompue par un scandale, dont on ne connaît pas le détail; Stewart devra retourner chez lui pour ne plus jamais revenir en Amérique.

Nous retrouvons Jean-Baptiste, un an plus tard, chasseur sur la rivière Arkansas pour la compagnie Bent, St. Vrain & Co. Par les journaux de l'époque, nous savons qu'il participe à une curieuse expédition dans les Rocheuses, d'une nature bien différente cette fois: il s'agit de capturer des animaux sauvages, notamment des antilopes et des chèvres des montagnes, et de les garder vivants. Le défi est de taille: les chasseurs sont habitués à tuer les bêtes et non à les attraper. Avec l'aide, entre autres, de Marcellin Saint-Vrain et de Salomon Sublette, Jean-Baptiste s'acquitte de cette tâche, et le groupe ramène sur la place de Saint-Louis un certain nombre de spécimens vivants, ce qui suscite une grande animation parmi les citoyens. Une partie de ces bêtes sera vendue à William Drummond Stewart – qui visiblement garde des contacts en Amérique –, dans le but d'agrémenter les jardins entourant son château écossais. Puis Jean-Baptiste repart avec une troupe d'explorateurs de l'armée américaine. Flanké de quelques autres hommes des montagnes, dont le célèbre Thomas Fitzpatrick dit *Broken Hand*, Charbonneau guide les hommes du lieutenant J.W. Abert à travers l'Utah et le Colorado, jusqu'à la

Canadian River. Dans ses mémoires, Fitzpatrick fait l'éloge du grand guide des montagnes, «Monsieur Chabonard».

À la fin de l'année 1844, Jean-Baptiste se retrouve avec son ami Jim Beckwourth dans la région de Santa Fe et de Taos. Nous sommes à l'aube de la guerre entre les États-Unis et le Mexique; l'armée américaine dirigée par le général Kearney recrute des guides expérimentés pour mener ses troupes dans les montagnes et les déserts du Grand Sud-Ouest. Il est probable que les chemins de Jean-Baptiste croisent une fois de plus ceux de la famille Robidoux, tout au moins de Louis Robidoux, qui est chargé de conduire une troupe vers San Diego, en Californie. Jean-Baptiste suivra bientôt le même chemin. En 1846, il guide le fameux bataillon mormon du colonel Philip St. George Cooke qui tente de traverser les déserts du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et du sud de la Californie à l'insu des patrouilles mexicaines. Jean-Baptiste doit emprunter des routes que personne ne connaît, pas même lui, se fiant à sa seule expérience pour se repérer dans le labyrinthe des vallées et des coulées propre à la topographie de ce rude pays. Il passe ses journées en solitaire, devançant le convoi pour évaluer la qualité des passages et des sentiers. Un jour, on le croit perdu, tout le monde est dans l'inquiétude de ne plus jamais le revoir. Dans son journal, Cooke rapporte que Charbonneau est rentré à pied, en pleine nuit, ne manifestant ni angoisse ni fatigue. Il a eu une altercation, semble-t-il, avec sa mule. Celle-ci a déserté dans les montagnes et Jean-Baptiste l'a poursuivie pendant des heures afin de récupérer sa selle et son fusil. Il a finalement rattrapé la bête; l'a-t-il tuée, en proie à la colère ou pour pouvoir récupérer son matériel? Toujours est-il qu'il s'est retrouvé sans monture, à des milles du campement.

Le voyage se poursuit et, quelques jours plus tard, Jean-Baptiste cause une autre commotion au sein de la troupe. Ayant aperçu trois ours au sommet d'une montagne, il se lance à leur poursuite et disparaît de la vue des soldats. Une détonation retentit; on entend des hurlements de bêtes, mais également des vociférations horribles, quelque chose d'inhumain. Amplifiés par l'écho des montagnes, ces cris donnent froid dans le dos: Charbonneau est probablement en train de se faire déchiqueter. Après plusieurs minutes de terreur, on voit apparaître un point rouge au sommet de la montagne: c'est Jean-Baptiste dans sa fameuse chemise, grimpé sur un rocher, hurlant comme une bête qu'on lui apporte des munitions!

La colonne des soldats est lente, lourde, les chariots transportent trop de matériel; on progresse à pas de tortue dans le désert. Jean-Baptiste Charbonneau doit composer avec ces contraintes, qui s'ajoutent aux difficultés du terrain accidenté, à la rareté des points d'eau, à la chaleur et aux prouesses de diplomatie requises par la diversité des pays amérindiens traversés – celui des Pimas et des Maricopas notamment. Ces nations sont encore prospères, et elles comptent des milliers de guerriers. Jean-Baptiste se retrouve en première ligne pour les tractations: nul ne doit déclencher d'offensive meurtrière. Or, non seulement il s'acquitte de sa mission avec grande compétence, mais il le

fait avec une envergure qui se remarque. Les journalistes accompagnant le bataillon notent les qualités du guide Charbonneau: chacun souligne sa personnalité mystérieuse, son originalité, sa résistance physique, sa fougue et son courage. Avec ses cheveux longs et ses manières bien à lui, il représente l'archétype des libres Métis de l'Ouest. Sa renommée grandit, ce pourrait même être le début d'une légende. Mais la légende ne sera pas: parmi les guides de l'armée du général Kearney se trouve le fameux Kit Carson, et c'est lui qui recevra tout le crédit de l'aventure, lui qui symbolisera le rôle qu'ont joué les hommes des montagnes dans l'histoire des États-Unis. Pourtant, le voyage du bataillon mormon de Santa Fe à San Diego, guidé par Charbonneau, aura été l'une des expéditions les plus éprouvantes qu'aient eu à mener des militaires à cette époque.

La colonne de soldats atteint finalement San Diego en janvier 1847. Jean-Baptiste Charbonneau est libéré de son engagement, mais il choisit de rester dans la région, au moment précis où la Californie capitule et passe sous contrôle américain. Quelques mois plus tard, un de ses amis militaires, le capitaine Hunter, est nommé responsable des Affaires indiennes pour le sud du territoire. Dépassé par la difficulté de sa mission, ce dernier fait appel aux services de Jean-Baptiste, dont les talents de négociateur auprès des Indiens sont reconnus par tous, notamment par le général Kearney qui en fait souvent mention dans ses rapports. Afin de mieux asseoir l'autorité de Charbonneau, Hunter le nomme alcade – fonctionnaire de justice – de la mission de San Luis del Rey de Francia, juste au nord de San Diego. Notre homme parle espagnol et comprend rapidement les tenants et aboutissants de la situation. Il ne restera cependant en fonction que huit mois, et pour cause: sa tâche s'avérera impossible. Nous sommes en pleine turbulence, à un moment critique de l'histoire américaine. La guerre avec le Mexique entre dans sa dernière phase; bientôt les États-Unis se verront céder officiellement la Californie, le Texas, les territoires de l'Utah, du Nevada, de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, soit le tiers de leur superficie actuelle. Les Américains migrent vers ce Sud-Ouest en grand nombre et s'y sentent très vite chez eux; c'est en maîtres qu'ils mènent la vie dure aux Indiens. Méprisés, rejetés, exploités, très souvent assassinés, ces derniers sont sur la voie de l'extinction – phénomène qui ne manquera pas de se produire au bout de quelques années seulement.

Jean-Baptiste constate l'ampleur du drame. Il dénonce la situation des Indiens du sud de la Californie, ces Comeyas, Chumellas, Payas, Cupenos et Quesmillas autrefois si fiers, maintenant réduits en esclavage par les *rancheros* locaux – Américains et Mexicains – ou abattus comme des coyotes. Prenant sa mission au sérieux, il s'attaque aux persécutions les plus flagrantes et rédige plusieurs jugements à l'encontre des *rancheros* et abuseurs de tout acabit. Ces prises de position lui seront fatales: les Américains ne lui pardonnent pas son parti pris manifeste pour les Indiens. Tous dénoncent le fait que l'alcade de San Luis del Rey est un Métis, autant dire un Indien. On va même jusqu'à l'accuser de soutenir une insurrection amérindienne,

suppositions que viennent corroborer les dires d'un Indien nommé Paulino. Notre homme sera finalement disculpé, mais, dégoûté, il démissionne. Il s'achemine vers le nord de la Californie: une rumeur court qu'on vient de découvrir de l'or dans la vallée de la Sacramento.



Un nouveau chapitre s'ouvre dans la vie de Jean-Baptiste Charbonneau. Son ami Jim Beckwourth vient le rejoindre au lieu dit Murderer's Bar, à la troisième fourche de la rivière Américaine, juste au nord de San Francisco. La rumeur est vraie, des prospecteurs ont bel et bien trouvé de l'or le long d'un système de rivières et ruisseaux qui descendent du lac Tahoe. C'est la célèbre ruée de 1849 qui bat son plein, et Jean-Baptiste, une fois encore, se trouve au cœur de l'action – au cœur également d'une nature splendide. Par la suite, Beckwourth reprendra la piste, mais Charbonneau ne le suivra pas. Notre homme des montagnes s'installera à demeure dans une cabane de chercheur d'or, au milieu de ce paradis où il passera les quinze prochaines années de sa vie.

Notons ici un fait aussi remarquable qu'étonnant. En 1850, le duc Paul de Württemberg est de retour en Amérique, et plus précisément à Sacramento, où il rend visite à un ami, John Sutter, un aristocrate suisse qui a investi sa fortune dans un empire agricole – empire qu'il est en train de perdre aux mains des squatteurs et pilliers depuis qu'on y a découvert un filon d'or. Toujours en voyage, toujours en train d'écrire un journal personnel, il note: «Parmi ces Indiens qui montent les chevaux de John Sutter, il est des Shoshones et, parmi eux, un jeune homme très beau qui me rappelle de façon frappante un jeune de la même tribu que je ramenai avec moi en Europe, après l'avoir rencontré à l'automne de 1823 dans un poste de traite sur la rivière Kansas.» En écrivant ces mots empreints de nostalgie, le duc ne pouvait se douter qu'il se trouvait à quelques milles seulement de son cher Jean-Baptiste...

À partir de là, les informations sur notre protagoniste se font plus rares. Apparemment, il ne voyage plus; un recensement de 1860 révèle sa présence en un endroit appelé Secret Ravine, toujours aux environs de Sacramento. La ruée vers l'or fait déjà partie de l'histoire ancienne... Lors d'un autre recensement, l'année suivante, on précise que Jean-Baptiste est commis – certains diront gérant – à l'hôtel Orléans, dans la petite ville d'Auburn. D'ailleurs, aujourd'hui, dans cette même ville d'Auburn, se dresse un hôtel Holiday Inn construit sur le site exact de l'ancien hôtel d'Orléans et où l'on trouve une grande salle de réunion portant le nom de Charbonneau.

En 1865, une autre rumeur circule: on aurait trouvé de l'or au Montana. Ne pouvant résister à l'attrait de cette nouvelle aventure, Jean-Baptiste Charbonneau, qui a maintenant soixante ans, quitte le nord de la Californie. Il avise ses amis qu'il ne reviendra plus: il s'en va vers la fortune, bien sûr, mais

surtout il s'en retourne vers sa terre natale, l'ancien pays des Mandanes. Avec deux compagnons, il entreprend ce long voyage, empruntant la piste Siskiyou pour rejoindre l'Oregon. Cette route célèbre, nous la connaissons: elle fut tracée et parcourue pendant une décennie par la brigade des fourrures de Michel Laframboise, l'homme de confiance de John McLoughlin en Oregon, vingt-cinq ans auparavant. Dans le comté de Malheur, les trois voyageurs bifurquent vers l'est pour rejoindre la rivière Snake, au pays des Indiens shoshones, nation de Sacagawea. Mais à peine sont-ils rendus à la rivière Owyhee, que Jean-Baptiste tombe malade. Ses compagnons rapportent qu'il fut atteint d'une sorte de mal qui le faisait tousser et lui prenait toutes ses forces. Jean-Baptiste Charbonneau ne se remettra pas; il meurt, au début du mois de mai 1866, en un lieu qui s'appelle aujourd'hui Danner, en Oregon, tout près de la frontière de l'Idaho. Dans son édition du 16 mai 1866, le *Owyhee Avalanche*, un journal qui est encore publié de nos jours, annonce dans la colonne des décès: «Nous avons reçu une note anonyme demandant la publication de cette information: "Au ranch Inskip, au ruisseau de la Vache, dans la vallée de la Jordan, est mort Jean Baptiste Charbonneau, âgé de soixante-trois ans, d'une pneumonie [...]"»

En fait, Jean-Baptiste meurt à l'âge de soixante et un ans. Force est d'admettre que nous savons bien peu de choses des circonstances de sa fin. Ses compagnons de voyage ont tenu à ne pas sortir de l'ombre et personne ne dispose d'un témoignage de première main. Néanmoins, les historiens ont confirmé l'existence du ranch Inskip, près du ruisseau de la Vache, dans la petite ville de Danner en Oregon. Encore aujourd'hui, de l'autre côté de la route se trouvent trois tombes anciennes, dont l'une remonte au printemps de l'année 1866. Selon plusieurs chercheurs, c'est là que repose Jean-Baptiste Charbonneau, le fils de Sacagawea et de Toussaint Charbonneau, un homme des montagnes parmi les plus grands de son monde, un des êtres les plus originaux que le Grand Ouest américain n'aura jamais connus.

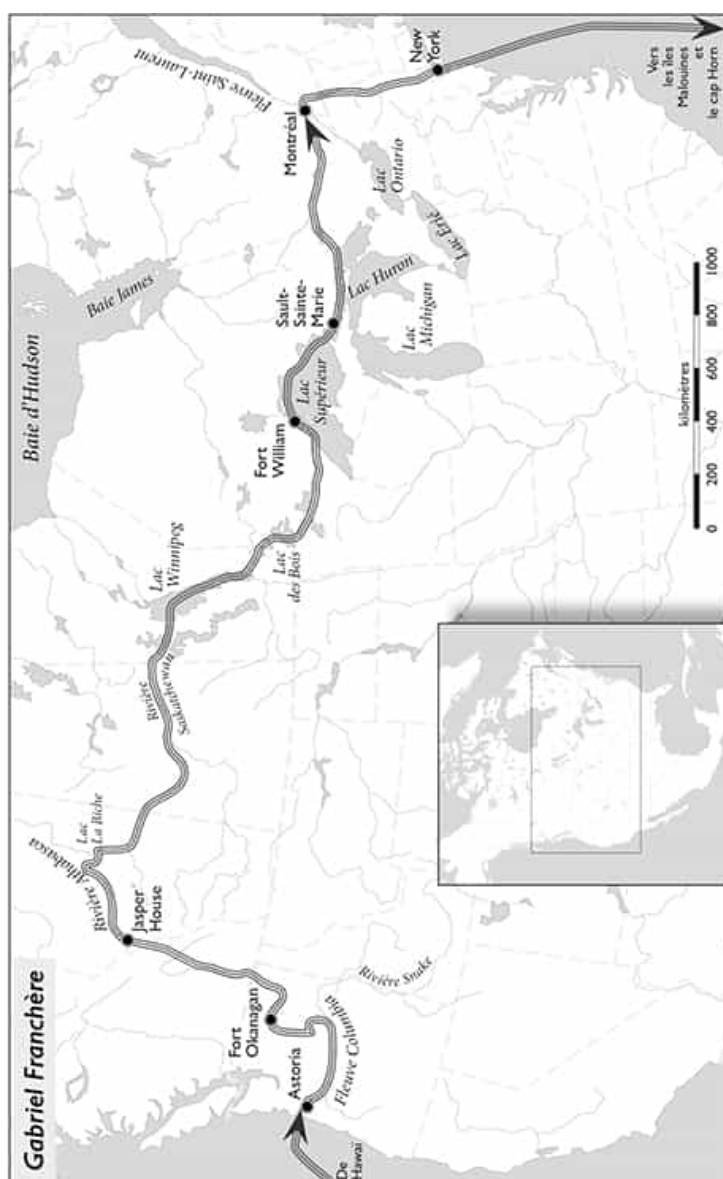
GABRIEL FRANCHÈRE

1786-1863

CARNETS D'ASTORIA

*Il destinait son journal à ses proches. Or, il a
légué aux générations futures, et en français, le
témoignage le plus précieux qui soit de la
conquête américaine du Nord-Ouest.*

Gabriel Franchère



L E CASTOR EST UN BIEN GRAND SUJET. Sur ses traces, d'étang en étang, de barrage en barrage, de hutte en hutte, et d'un poste de traite à un autre, en suivant les voies d'eau, les bassins versants, la moindre vallée, on finit par faire le tour du continent. De 1600 à 1850, les chemins parcourus pour traquer le castor ont dessiné le tracé de plusieurs explorations devenues légendaires. La bête valait de l'or et il a fallu ratisser large pour la piéger; les voyages réalisés en son nom furent remarquables et impressionnants. Peu à peu, au cours de ces deux cent cinquante années d'efforts soutenus, le territoire naturel de l'Amérique du Nord a livré ses mystères, et ses grandeurs. Le castor apparaît aussi bien dans les armoiries de la ville de Montréal que dans celles de New York, qui était à l'origine une maison de traite hollandaise. On le retrouve également dans le logo du Canadien Pacifique: notre chemin de fer transcontinental fut principalement financé par la Banque de Montréal, une institution fondée par des magnats de la fourrure. Coup de chapeau au castor – lui qui coiffa tant de têtes –, il figure sur le premier timbre-poste émis par le Canada en 1851; il s'agit d'ailleurs du tout premier timbre dans l'histoire mondiale de la poste à représenter un animal plutôt qu'un monarque ou un homme d'État! Bien sûr, les armoiries de la Compagnie du Nord-Ouest et de sa concurrente, la Compagnie de la Baie d'Hudson, donnent au roi Castor sa juste place. Et l'apothéose: en reconnaissance de ses loyaux services, le Canada en a fait son emblème officiel. Rien à envier à l'aigle américain, ce vil pygargue mangeur de charognes, ou au lion britannique – en fait, y a-t-il bien des lions dans la campagne anglaise? Tout cela pour dire qu'en pistant notre *castor canadensis*, nous pouvons revivre une bonne part de l'histoire du Canada moderne.

Gabriel Franchère est un personnage méconnu, certainement sous-estimé et, jusqu'à ce jour, peu étudié. Comme le castor, il appartient au monde de la fourrure. Il en aura vécu bien discrètement l'apogée et le crépuscule, cette époque qui va de 1800 à 1860, dans une Amérique du Nord qui achève d'acquiescer sa géopolitique définitive. Il est francophone et catholique, urbain, lettré, il parle bien l'anglais et il fera carrière dans les affaires, à Montréal, Saint-Louis, New York, en passant par les Grands Lacs et l'Ouest américain. Voilà qui ne correspond guère au portrait galvaudé du «p'tit canayen» sans culture ni envergure, confiné dans son petit lot à manger son petit pain... Le grand-père, Jacques Franchère, était médecin de bord sur *Le Saint-Laurent*, un

vaisseau du roi. Il débarqua à Québec et épousa Élisabeth Boissy; le couple engendrera une lignée canadienne-française qui s'illustrera particulièrement dans le commerce et la politique. Né en 1786, Gabriel est le fils de Gabriel père, négociant en poissons, puis maître de port à Montréal, et de Félicité Morin. Il a trois sœurs, Anne Félicité, Mathilde et Rose, mais on ne lui connaît pas de frère, à vrai dire nous ne savons pas grand-chose de ces Franchère de Montréal du début du XIX^e siècle.

On suppose que le marché du poisson se porte bien, car Gabriel étudie durant quatre ans au collège de Montréal. C'est un jeune homme intéressant: ses écrits témoignent d'un esprit curieux, très ouvert pour son époque, et coloré d'un bon sens de l'humour. Au collège, il se distingue des autres étudiants par le fait qu'il n'aspire ni au sacerdoce ni aux professions libérales. De fait, il s'intéresse principalement au commerce. Après ses études, il travaille quelques années au sein de l'entreprise familiale, Gabriel Franchère et fils, à titre de commis. À vingt-quatre ans, il commence probablement à s'ennuyer. Depuis sa naissance, il n'est guère sorti de l'enceinte de la ville, occupé à une vie routinière entre la maison et le magasin, rue Saint-Paul, et le port où arrivent les cargaisons de poissons frais. Sa mère, Félicité Morin, est morte depuis trois ans. Il a certes des amis, et même une fiancée, Sophie Routhier, mais rien de bien spectaculaire ne s'annonce pour lui. On imagine qu'il rêve d'autre chose et qu'il compte bien voler un jour de ses propres ailes.

Ce jour se présente au cours de l'hiver 1810: Gabriel apprend par un ami, en toute confidentialité, qu'un agent du richissime homme d'affaires new-yorkais, John Jacob Astor, séjourne à Montréal en vue de rencontrer les patrons de la Compagnie du Nord-Ouest. Ce n'est pas une première. Astor lui-même est venu l'année précédente exposer ses projets aux Écossais de Montréal. John Jacob Astor I – la dynastie en comptera au moins six, dont le quatrième mourra en 1912 dans le naufrage du *Titanic* – est un immigrant originaire de Walldorf, en Allemagne. Débarqué aux États-Unis à l'âge de vingt ans avec pour seul actif un remarquable sens des affaires, il dirige l'*American Fur Company*, la plus importante entreprise américaine de l'époque. Maintenant que les explorateurs Lewis et Clark ont ouvert la porte de l'Ouest, le magnat ambitionne d'étendre le commerce des fourrures au Pacifique, d'où il pourra consolider ses échanges avec la Chine. À Canton (Guangzhou), la demande en peaux de loutre de mer, mais aussi de castor, ne cesse d'augmenter, alors qu'à New York on est de plus en plus entiché de soie et d'épices, de porcelaine, de thé et d'opium.

Pour bien comprendre les visées d'Astor, voyons le contexte. La côte nord-ouest de l'Amérique constitue la dernière *frontière*: le territoire du futur État de l'Oregon et de ce qui deviendra la Colombie-Britannique renferme encore tous ses secrets. Bien sûr, l'embouchure du fleuve Columbia a été découverte en 1792 par le capitaine Gray, un Américain de Boston. Mais l'intérieur des terres, les plateaux, les Rocheuses, les grandes vallées des fleuves et des rivières, le cours du Columbia lui-même, tout cela restait à découvrir et à

cartographe. Les Écossais de Montréal l'avaient bien cherché, ce grand fleuve de l'autre côté des montagnes. L'année même où Gray naviguait le long des côtes, l'explorateur Alexander Mackenzie pensait l'avoir trouvé. Parti du fort Chipewyan sur la rive ouest du lac Athabasca, assisté de l'Écossais Alexander Mackay, de six voyageurs canadiens-français et de deux guides cris – ou étaient-ce des Chipewyans? –, il avait traversé les Rocheuses et suivi un certain temps le fleuve Fraser, qu'il avait pris pour le Columbia, avant de couper à travers les terres pour finalement aboutir sur les rives du Pacifique, à Bella Coola. Le rapport de ces découvertes avait créé un grand émoi dans le monde savant et politique. Notons que la mission de Mackenzie n'avait rien de politique: il travaillait pour les Écossais de Montréal, servant simplement les intérêts privés des grands patrons de la fourrure.

Moins de quinze ans plus tard, en 1805, aidés eux aussi par des voyageurs canadiens, Meriwether Lewis et William Clark sont partis de Saint-Louis, ont remonté le Missouri, ont finalement atteint le Columbia par la voie continentale et ont érigé le fort Clatsop près de son embouchure. On se rappelle que leur expédition, par contre, était de nature exclusivement géopolitique: elle avait été commandée par le président des États-Unis, Thomas Jefferson, qui désirait étendre la souveraineté américaine jusqu'au Pacifique.

À présent, en 1810, la dimension politique se mêle aux impératifs commerciaux. Par la terre et par la mer, l'internationalisation du négoce s'accélère. La pierre angulaire de ce jeu de pouvoir où s'affrontent ici les drapeaux américain et britannique est le feutre du castor, la peau des loutres de mer, les fourrures et les pelleteries en général. À Montréal, donc, derrière des portes closes, Wilson Price Hunt, qui est l'agent d'Astor, propose que la Compagnie du Nord-Ouest et l'American Fur Company unissent leurs efforts afin de battre de vitesse la Compagnie de la Baie d'Hudson. L'enjeu est clair: quiconque tiendra un poste de traite à l'embouchure du fleuve Columbia dominera le marché de l'Orient. Hunt explique qu'on établira d'abord une tête de pont en Oregon, puis qu'on ouvrira un comptoir à Hawaï (Owhyhee), en s'approvisionnant en pelleteries depuis le nord de la Californie jusqu'en Russie alaskane. Les gens de la Compagnie du Nord-Ouest écoutent les propositions de Hunt, mais les déclinent poliment. Et pour cause: leurs hommes sont déjà rendus de l'autre côté des Rocheuses, la compagnie montréalaise est sur le point de s'établir sur le Columbia à partir de la future Colombie-Britannique, en provenance du fort Okanagan, du fort Spokane et du poste de traite Rocky Mountain House (Jasper House). En d'autres termes, la Compagnie du Nord-Ouest n'a besoin de personne pour gagner sa guerre contre la Compagnie de la Baie d'Hudson. Sans révéler à M. Hunt cette précieuse information, les Écossais, bons joueurs, lui conseillent tout de même d'avoir recours aux services des coureurs des bois canadiens, dont les compétences sur le terrain s'avèrent indispensables à la réussite de voyages aussi extrêmes.

Malgré l'échec de sa tentative, Hunt parvient néanmoins à intéresser trois ex-partenaires de la Compagnie du Nord-Ouest, qui nourrissent une certaine rancune à l'égard de leur ancien employeur: Alexander Mackay, Duncan McDougall et Donald Mackenzie. Tout fortunés qu'ils soient – bien que l'un ait tout juste la quarantaine et les deux autres pas encore trente ans –, ces traiteurs expérimentés ont encore le goût de l'aventure et sûrement l'appétit de plus grands gains. Outre ces belles acquisitions pour la compagnie américaine, Hunt met sur pied, suivant les conseils de la Compagnie du Nord-Ouest, une stratégie visant à recruter des voyageurs canadiens-français. C'est ici que notre personnage entre en scène. Au printemps 1810, Gabriel Franchère saisit sa chance: il se fait embaucher par Alexander Mackay pour un contrat d'une durée de cinq ans, à titre de commis aux comptes et membre de l'expédition de la Pacific Fur Company – une filiale de l'American Fur Company fondée précisément pour la conquête du Nord-Ouest.

En réalité, John Jacob Astor organise deux expéditions simultanées vers la côte du Pacifique: l'une, terrestre, partira de Saint-Louis et suivra l'itinéraire de Lewis et Clark; l'autre, maritime, naviguera le long des Amériques jusqu'au cap Horn et remontera par l'ouest jusqu'à l'embouchure du fleuve Columbia. Ainsi, l'entrepreneur new-yorkais pourra évaluer les deux voies de communication et prendre le contrôle du marché sur tous les fronts. Première étape: Wilson Price Hunt, qui dirige l'expédition continentale, part pour Michillimakinac en compagnie de Donald Mackenzie et d'une quinzaine d'hommes afin d'y recruter le plus de Canadiens possible. Ils parviennent à embaucher les meilleurs voyageurs de la région, dont les noms de certains deviendront familiers dans l'histoire francophone de l'Oregon: Étienne Lussier, Jean-Baptiste Dubreuil, Joseph Gervais et Louis Labonté. De là, ils se rendent à Saint-Louis, où débutera leur périple plusieurs mois plus tard. Quant à Gabriel Franchère, il est de l'expédition maritime, dirigée par Duncan McDougall. Il demeure donc à Montréal, prêtant main-forte à Alexander MacKay et aux autres partenaires dans la préparation du voyage. Entre-temps, il assiste au remariage de son père. Pour la petite histoire, disons que celui-ci épouse une Française de la région de Bordeaux, Benoîte Camagne, veuve du peintre canadien François Malepart de Beaucourt, connu pour son abondante production de scènes religieuses.

Enfin, le 26 juillet, c'est le départ. Gabriel Franchère quitte tout ce qu'il connaît, son pays, sa famille, y compris sa fiancée, et s'embarque, c'est le cas de le dire, dans une véritable galère. Mais d'abord, le prélude: en ce beau soir d'été, le voilà avec les autres membres de l'expédition à bord d'un grand canot d'écorce qui file vers New York. Sur les rives du fleuve Hudson, l'équipée fait toute une impression. Imaginons-les: neuf voyageurs habillés à la manière des Indiens, ramant et chantant à tue-tête, d'un même rythme, dans une langue étrangère – le français. Les Américains les prennent pour «une canotée de sauvages». Le 3 août, au terme d'un voyage agréable, en partie sur les routes, mais surtout sur l'eau, ils arrivent à New York. C'est là qu'ils

doivent monter à bord du *Tonquin* – la galère en question! Or, le navire n'est pas prêt à appareiller; en attendant, ils devront séjourner cinq semaines à Brooklyn. Franchère s'en accommode; mieux, il en profite pour visiter New York, cette ville dont il apprécie l'élégance et le caractère cosmopolite, et qui compte alors quatre-vingt-dix mille habitants – dont dix mille francophones – ainsi que trente-deux églises. Songe-t-il à s'y établir un jour?

Franchère note des faits, des impressions. C'est qu'il a entrepris d'écrire un journal, destiné tout au plus à ses amis et aux membres de sa famille. Bien sûr, ce journal «personnel» débordera largement le cadre de l'intimité. Dans la préface de sa *Relation d'un voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale*, publiée en 1820, Franchère s'en excuse presque: n'étant ni un savant ni un philosophe, il s'interroge sur la pertinence de l'ouvrage. Les gens de son entourage, admet-il, ont mis cinq ans à le persuader que cette «narration simple et ingénue, dénuée du mérite de la science et des grâces de la diction» pourrait intéresser quelque public. Il se voit plutôt comme un humble rapporteur. Or, son «humble» témoignage sera traduit en anglais et paraîtra aux États-Unis dans de nombreuses éditions; il fera autorité au Sénat américain lors des disputes entourant les frontières de l'Oregon, il servira même de matériau principal à l'illustre roman de Washington Irving, *Astoria*. C'est en outre ce journal qui nous permet de suivre pas à pas son aventure...

Le 6 septembre, le *Tonquin* lève l'ancre. Il s'agit d'un voilier de bonne taille, un trois-mâts de quatre-vingt-dix pieds de longueur et de vingt-cinq pieds de largeur. Son capitaine, Jonathan Thorn, est un personnage, disons-le tout de suite, particulièrement odieux. Rigide et autoritaire, bardé de préjugés, le jeune lieutenant dirige «son» navire en maître absolu. Le *Tonquin* possède un équipage de vingt-deux marins et transporte trente-trois passagers de la Pacific Fur Company – partenaires, commis et hommes de terrain. Dans son journal, Gabriel Franchère a la délicatesse de dresser la liste précise de tous les hommes à bord, y compris les simples manœuvres, ce qui n'est pas dans les manières, souvent élitistes, des grands voyageurs de l'époque. Nous y apprenons que dix-huit des passagers sont des Canadiens français. Parmi eux, il y a trois commis de la compagnie, Ovide Montigny, François Benjamin Pillet et bien sûr Gabriel Franchère; treize canoteurs, chasseurs, trappeurs, soit Antoine et Jean-Baptiste Belleau, les trois frères Basile, Ignace et Olivier Roy Lapensée, Benjamin Roussel, Louis Brûlé, Joseph Lapierre, Paul Jérémie, Jacques Lafantaisie, Michel Laframboise, Joseph Nadeau et Gilles Leclerc; il y a le forgeron Augustin Roussil et enfin un petit mousse, Guillaume Perrault. Au nombre des patrons écossais: McDougall, on le disait, chef en titre de l'expédition, Alexander Mackay, accompagné de son fils de treize ans, Thomas, et enfin David Stuart et son neveu, Robert Stuart.

Dès les premiers jours, certains de ces hommes, même Franchère, se prennent à regretter de faire partie du voyage. Sur le bateau, l'espace est rare, le pont encombré, les passagers se retrouvent entassés les uns sur les autres. Or, nos coureurs des bois ne sont pas des marins: hommes des grands espaces,

ils supportent à peine ce confinement, en plus de souffrir atrocement du mal de mer. Alexander Mackay se montre peut-être le plus affecté, la nausée ne lui laissant aucun répit. Par-dessus tout, le capitaine Thorn a tôt fait de manifester son caractère hargneux, notamment à l'endroit de ces canoteurs, marins d'eau douce qui parlent le français entre eux et qui chantent pour se donner du courage. Il n'apprécie guère davantage les commis de la compagnie, surtout ceux qui, comme Franchère, prennent des notes. Dans une lettre, il se plaint d'eux à John Jacob Astor: «Ils ne s'occupent qu'à recueillir des matériaux pour faire de longues histoires de leur voyage.» Retranché seul dans ses quartiers, ne prenant conseil de personne, Thorn se laisse aller à tous les débordements. Il hurle ses ordres, exige d'être obéi au doigt et à l'œil, abreuve les Canadiens d'insultes racistes; il empoisonne l'atmosphère et suscite la colère générale. L'affaiblissement de Mackay n'aide en rien la situation. Lui, le vétéran des explorations, d'ordinaire si habile à diriger les hommes, le voilà démuni, incapable de faire obstacle au despotisme du capitaine. Quant à McDougall, bien qu'il en porte le titre, il n'a pas la trempe d'un chef.

Après d'interminables semaines en mer, on aperçoit les îles du Cap-Vert au large des côtes africaines. L'occasion serait belle d'y refaire les provisions d'eau fraîche, mais le capitaine craint les mauvaises rencontres. Les navires de guerre anglais sont très fréquents en ces parages: si l'on en croissait un, le *Tonquin*, vaisseau américain, serait à coup sûr arraisonné et délesté de tous ses sujets britanniques. Il va sans dire, les effectifs de la Pacific Fur Company s'en trouveraient considérablement réduits et la raison d'être de ce périple, annihilée. D'ailleurs, le *Tonquin* n'est pas aussi menaçant qu'il semble: sur les vingt canons qu'il arbore, dix sont des faux, montés uniquement pour faire illusion. On navigue donc à l'écart, on louvoie, on évite les autres embarcations. Le navire filant vers le sud, la chaleur s'intensifie et bientôt les conditions deviennent intenable. Le 22 octobre, on passe l'équateur, puis, début novembre, le tropique du Capricorne. Le temps change brusquement, les vents se refroidissent, on essuie tempête sur tempête; le 25 novembre, Franchère signale un «pingouin» – c'est-à-dire un manchot. Maintenant, les réserves d'eau potable sont épuisées et les passagers, à bout de forces. Le capitaine Thorn met le cap sur les îles Malouines. Le soir du 3 décembre, du haut du grand mât, on entend avec soulagement la voix d'un matelot crier: «Terre! Terre!»

Les passagers du *Tonquin* peuvent enfin se délier les jambes. Assommés par ces trois mois de tangage et de roulis, ils titubent de rocher en rocher; et même si ces îles sont désolées, arides, presque maudites, c'est un véritable bonheur pour eux que d'y marcher. Au troisième jour, enfin, on trouve de l'eau douce. Le tonnelier du bord fait descendre quantité de futailles que les marins s'empressent de remplir. Pendant ce temps, Franchère et six compagnons explorent les environs; s'ils ont pu se repaître, en haute mer, de dauphin, de requin, de tortue, voilà qu'ils chassent des canards, des oies et des loups marins, dont il font grande provision pour les gens du navire – ils

s'essaient même à goûter la chair coriace et peu ragoûtante du «pingouin». Franchère se montre curieux de tout; il s'étonne d'une sorte de renard qui jappe comme un chien. En fait, il s'agit du loup-renard (*canis antarcticus*), aussi appelé «ouarrah», une espèce aujourd'hui disparue.

Les jours passent et nos explorateurs parcourent les îles, à pied et en canot. En suivant un sentier, ils relèvent d'anciennes traces de pêcheurs anglais et français. Depuis plus d'un siècle, les Malouines servent d'escale à bon nombre de baleiniers. Ils découvrent d'ailleurs une cabane faite d'os de baleines – il n'y a pas un arbre, pas un arbuste sur ces rochers. Tout près, ils tombent sur deux sépultures en fort mauvais état. De bon cœur, ils décident de nettoyer et de remettre en place les inscriptions. Or, sur le navire, le capitaine Thorn s'impatiente, les futailles sont remplies et bien rangées à bord, il est temps de lever l'ancre. Le 11 décembre au matin, il sonne la cloche du départ; on lui fait savoir qu'il reste des passagers dispersés dans les îles, mais insensible au fait qu'il les abandonne à une mort certaine, il hisse les voiles. Franchère et ses compagnons tentent d'envoyer des signaux à Duncan McDougall et David Stuart, partis chasser plus au sud. Il n'est pas question de les laisser seuls. Lorsque ces derniers les rejoignent sur la rive, il est trop tard, le *Tonquin* s'éloigne déjà vers le large...

Il va sans dire que le groupe laissé à terre est pris de panique. Pas le temps toutefois de s'apitoyer sur son sort: les huit hommes sautent dans leur canot pour rejoindre le navire. Mais ils constatent avec stupéfaction que le capitaine Thorn, au lieu de les attendre, poursuit sa course de plus belle. Le vent souffle violemment, les vagues sont hautes, la frêle embarcation d'à peine vingt pieds est secouée de tous côtés; les hommes, désespérés, rament d'arrache-pied pendant trois heures et demie, perdant progressivement espoir de rattraper le *Tonquin*. Sur le navire, tous désapprouvent le comportement du capitaine: les matelots sont révoltés par ce jeu cruel, les passagers, incrédules, exhortent Thorn à ralentir, mais rien n'y fait. Robert Stuart, dont l'oncle se trouve à bord du canot, règle finalement l'affaire: il braque deux pistolets sur la tête du capitaine et menace de lui faire sauter la cervelle s'il ne cesse immédiatement son cirque. Dans cette atmosphère dramatique, le *Tonquin* s'arrête et les hommes exténués montent à bord.

Fermons l'épisode sur cet extrait d'une lettre que Thorn adressera plus tard à son patron Astor – préférant mentir, par orgueil, sur les raisons qui l'ont poussé à baisser pavillon: «Si le vent n'avait pas malheureusement changé peu après notre départ, je les aurais certainement abandonnés, et, en vérité, je ne puis m'empêcher de croire que c'eût été un bonheur pour vous. Leur perte, dans cette circonstance, aurait, dans mon opinion, produit de grands avantages; car ces gens-là ne semblent pas comprendre la valeur de votre cargaison et n'ont aucun égard pour vos intérêts.»



Sur le bateau, «ces gens-là» n'ont pas le choix que de mettre l'incident entre parenthèses; il leur faut regarder devant. Le 15 décembre, ils aperçoivent avec émotion les hautes montagnes de la Terre de Feu et, à deux jours du solstice de l'été austral, l'extrémité la plus au sud du continent: le cap Horn. Après une furieuse tempête, la pire du voyage, l'océan retrouve son calme. Il fait froid – plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro –, l'air est humide, mais tous se réjouissent d'être vivants et qu'un seul passager, à ce jour, ait souffert du scorbut. Le jour de Noël, enfin, on double le cap Horn, terreur légendaire des marins. Le *Tonquin* fait son entrée dans l'océan Pacifique. Pour nos voyageurs, toutefois, cet océan portera bien mal son nom, puisqu'une succession d'orages s'abat sur eux. Il ne reste plus qu'à attendre que passe le mauvais temps – que passe le temps tout court. Vers la fin du mois de janvier, ils franchissent l'équateur, salués par des bandes de marsouins.

11 février. Une montagne est en vue, magnifique, avec sa cime enneigée: il s'agit du mont Mona-Roah (l'actuel Mauna Kea), le plus haut sommet de l'île d'Hawaï, dans l'archipel que le capitaine James Cook a nommé trente ans plus tôt les îles Sandwich. Plus on se rapproche du rivage, plus les hommes sont impressionnés par la beauté du paysage. De la mer, ils peuvent admirer la luxuriance des collines et des vallons, les basses terres couvertes de cocotiers et de bananiers, les petites maisons de bois groupées dans un parfait désordre et recouvertes d'herbe – ce qui fait dire à Franchère qu'elles ont «quelque ressemblance avec nos granges canadiennes». Tandis qu'on se délecte de cette vision quasiment paradisiaque – après plus de quatre mois en enfer, tout est doux à leurs yeux –, on entend un long cri qui glace le sang. Le mousse Guillaume Perrault, grimpé dans les haubans pour mieux voir les détails de la côte, a perdu pied et est tombé à la mer. Il faudra plus de quinze minutes pour le repêcher et bien des manœuvres pour le ramener à la vie.

À quelques brasses des côtes, le *Tonquin* jette l'ancre. Aussitôt, le navire est entouré de pirogues qui viennent de partout; les insulaires réservent aux passagers un accueil chaleureux, ils leur offrent des ignames et des noix de coco, des choux, des bananes, toutes sortes de fruits et de légumes plus appétissants les uns que les autres. En retour, les passagers leur donnent «des grains de verre, des bouts de cercles de fer, des aiguilles, de la toile de coton, etc.». À leur descente du navire, Franchère et ses compagnons assistent à une danse haute en couleur exécutée par dix-neuf femmes et un homme. Puis, un vieillard leur désigne l'endroit où le capitaine Cook a été tué le 14 février 1779, il leur montre même des cocotiers percés par les boulets lors de la bataille qui lui a coûté la vie. Franchère s'étonne de se trouver «par le seul effet du hasard, sur ces lieux, le 14 février, 1811; c'est-à-dire trente-deux ans, jour pour jour, après la catastrophe». Les passagers du *Tonquin* demandent aux insulaires de la viande; ils ont vu des cochons dans l'île et aimeraient bien s'en procurer. Ils demandent aussi de l'eau fraîche. On leur répond que personne ne peut fournir aux étrangers de la viande ou de l'eau tant que le roi n'en a pas donné l'ordre. De fait, les Hawaïens sont les sujets du roi

Kamehameha I^{er}, qui vient tout juste d'unifier les îles de l'archipel sous son autorité. On décide donc d'aller à la rencontre de ce roi.

À cette époque, il n'est pas dans les habitudes des voyageurs de porter attention aux «indigènes», sinon pour souligner leur présence curieuse, parfois menaçante. Contrairement aux explorateurs de son temps, Franchère ne cache pas ses étonnements. Dès son arrivée sur l'île, sa première note porte sur l'ingéniosité des Polynésiens, qui construisent des bateaux et des maisons avec de très petits moyens: «Les outils dont ils se servoient consistaient en une hache presque usée, une méchante herminète, large tout au plus de deux pouces et pour terrière un morceau de fer qu'ils faisoient rougir. Il fallait toute la patience d'un sauvage pour travailler avec de tels outils.» Franchère s'intéresse autant aux pirogues qui permettent aux Hawaïens de naviguer en haute mer qu'à leurs rites et croyances. Il aborde notamment un phénomène important, celui du *tabou*, ce système religieux d'interdictions qui deviendra d'ailleurs un objet d'étude privilégié pour l'anthropologie moderne. Les Polynésiens ne s'approchent jamais d'une statuette représentant un *tabou*; ils doivent faire de grands détours pour l'éviter et garder le silence tandis qu'ils s'en éloignent. Le journal de Franchère est ainsi truffé de notes qui constituent un véritable trésor ethnologique.

Le *Tonquin* rejoint une baie dans une autre île de l'archipel, où Kamehameha I^{er} tient résidence. Duncan McDougall se présente d'abord à son représentant. À sa grande surprise, il s'agit d'un Écossais; il se nomme John Young et vit à Hawaï depuis l'époque du capitaine Cook. Il est marié à une Polynésienne et a choisi de s'intégrer entièrement à la culture et à la société des îles. Au fil des ans, il a gagné la pleine confiance du roi. Young n'est pas le seul de son espèce: il y a certainement une trentaine d'étrangers qui vivent ici à demeure, dont le précepteur des fils du roi, un Français originaire de Bordeaux qui parle très bien la langue du pays. D'ailleurs, un officier du *Tonquin*, John Anderson, las des disputes et conflits avec le capitaine Thorn, désertera bientôt le navire et se réfugiera dans l'île. Son comportement ne surprendra personne. Le pays est riche et magnifique, le climat, idyllique, les femmes belles et «lascives»; il apparaît normal que l'idée de s'y établir pour de bon puisse effleurer l'esprit, surtout quand on travaille à bord d'une nef dirigée par un fou.

Young confirme à McDougall que le roi contrôle tout le commerce hawaïen. Pour avoir de l'eau, du porc et des fruits en abondance, il faut transiger avec lui. On reçoit donc Kamehameha I^{er} sur le *Tonquin*: «Ce roi est bien fait, écrit Franchère, au-dessus de la moyenne taille, robuste et enclin à la corpulence, et me parut âgé de cinquante à soixante ans. Il était vêtu à l'européenne, portant une épée au côté. Ayant l'air assez majestueux, il se promena longtemps sur le pont.» Aucun marché n'est conclu sur-le-champ. Le roi ne s'engage à rien et l'équipage du *Tonquin* doit faire preuve de patience. Le lendemain, Kamehameha revient, affichant un décorum plus impressionnant encore: «Durant le jour, Sa noire Majesté nous visita,

accompagné de ses trois femmes et de son favori. Les femmes étoient d'une corpulence extraordinaire et d'une grandeur démesurée, habillées à la coutume du pays.» On invite le roi à dîner et on en vient à une entente. Toutefois, le monarque exige d'être payé en piastres, afin d'acheter une frégate de son frère King George – ainsi qu'il nomme le roi d'Angleterre, qui s'est fait le bienveillant protecteur du royaume hawaïen.

Nos voyageurs séjournent dans les îles d'Hawaï jusqu'au 28 février. Le *Tonquin* reprend la mer en direction de la côte du Nord-Ouest de l'Amérique, avec une centaine de cochons, quelques chèvres et moutons, de la volaille, quantité de légumes et toutes ses futailles remplies d'eau fraîche. On trouve de nouveaux venus à bord: McDougall a embauché douze Hawaïens pour aider à construire un poste de traite sur le fleuve Columbia et éventuellement y travailler. Ces futurs coureurs des bois de l'Oregon seront appelés Kanakas par leurs collègues écossais, canadiens-français, iroquois et métis. Le capitaine Thorn n'est pas en reste. Il a pareillement recruté douze habitants des îles pour faire partie de son équipage. Malgré les apparences, les Hawaïens sont malheureux: ils vivent en véritables esclaves sous la domination de leur roi, et nombreux sont ceux qui se sont présentés aux gens du navire pour être embauchés. Ils ne se doutent pas, alors, qu'ils passent d'une dictature à une autre....

Moins d'un mois plus tard, le 22 mars, le *Tonquin* mouille au large de la côte de l'Oregon, à trois milles de l'embouchure du Columbia. Le capitaine Thorn peine à trouver le chenal donnant accès au fleuve et refuse de s'engager plus avant par crainte des hauts-fonds. Il ordonne qu'on mette une chaloupe à la mer et désigne cinq hommes pour effectuer une mission de reconnaissance: E.D. Fox, son second, les frères Basile et Ignace Lapensée, Joseph Nadeau et John Martin – ce dernier, un Français d'origine, s'appelle en réalité Jean Martin. Or, il se trouve que le temps est fort mauvais. Alexander Mackay et Duncan McDougall avisent le capitaine Thorn des dangers qu'il y aurait à lancer une chaloupe sur une mer ainsi démontée et de surcroît avec un ridicule drap de lit en guise de voile. Ils suggèrent plutôt de surseoir, d'attendre une accalmie. Comme d'habitude, défiant le bon sens, le capitaine n'en fait qu'à sa tête; et comme toujours, craignant de se retrouver dans la cale, les hommes sont bien forcés d'obéir. Or, sitôt descendue à l'eau, leur pauvre chaloupe s'éloigne et disparaît de la vue, emportée par des vagues effrayantes.

Le jour suivant, sur le navire, on continue de scruter les flots dans toutes les directions. Les hommes sont inquiets, tristes et angoissés, mais ils gardent espoir de retrouver leurs camarades; peut-être se sont-ils échoués sur la côte et attendent-ils sains et saufs les secours? Le capitaine Thorn tente une approche. Il s'avance près de la côte, mais il s'en retourne au large sans qu'on ait pu apercevoir la chaloupe. Dans l'après-midi, on fait une nouvelle tentative, tout près du cap Disappointment, ce promontoire isolé où avaient abouti à regret les explorateurs Lewis et Clark. Mais le débarquement s'avère toujours impossible. Le capitaine Thorn est soucieux, il hésite, ne sachant trop

comment entrer dans le fleuve Columbia. Trois membres d'équipage, Job Aikin, John Coles et Stephan Weeks, accompagnés de deux Polynésiens récemment embauchés, montent dans une autre chaloupe afin de trouver un chenal et surtout de retrouver leurs compagnons disparus. L'océan les engouffre eux aussi.

On ne peut imaginer situation plus tendue, plus désespérante. Nous le disions au départ, quelle galère! Après moult manœuvres, le *Tonquin* finit par trouver un mouillage suffisamment rapproché de la côte. Des marins mettent aussitôt pied à terre et s'empressent de patrouiller le rivage à la recherche des infortunés. Contre toute attente, ils retrouvent Stephan Weeks, en fort mauvais état, mais toujours vivant. Celui-ci raconte: la chaloupe s'est renversée, MM. Aikin et Coles ont été rapidement engloutis, alors que les deux Hawaïens et lui-même sont remontés *in extremis* dans l'embarcation. Durant la nuit, un des insulaires est mort de froid. Au matin, par miracle, la chaloupe s'est retrouvée près de la grève et Weeks a pu l'y tirer; son dernier compagnon étant trop épuisé pour marcher, il a été contraint de l'abandonner.

Après quelques recherches, l'Hawaïen sera finalement rescapé. Mais les autres disparus manqueront pour toujours à l'appel. Sur le *Tonquin*, c'est l'état de choc: huit hommes sont morts pour une simple manœuvre d'approche. Huit sacrifiés. Franchère regrette particulièrement les frères Lapensée, si jeunes, si courageux. Il écrit: «D'ailleurs, dans un aussi long voyage, l'habitude de se voir tous les jours, habitants du même lieu, et partageant les mêmes dangers, il se forme une certaine liaison qui nous fait sentir plus vivement une séparation aussi subite qu'imprévue.»



Encore une fois, il faudra mettre sa peine en veilleuse. Le *Tonquin* parvient finalement à pénétrer dans l'embouchure du Columbia; huit mois après leur départ de Montréal, les voyageurs touchent au but. Ayant accosté, ils s'occupent, ils marchent, ils travaillent, ils bougent et cela fait grand bien. Ils ont vite fait de débarquer le bétail et beaucoup de matériel. Sur le *Tonquin*, ancré à l'entrée du fleuve, les Indiens se pressent en grand nombre, apportant des fourrures de qualité; déjà, le commerce bat son plein. Ces Indiens sont des Clatsops. Certains commis de la compagnie partent en chaloupe sur le Columbia afin de repérer un bon endroit pour construire le poste de traite. Plusieurs jours plus tard, ils reviennent bredouilles; ils ne sont pas parvenus à trouver un lieu favorable à l'érection des bâtiments. Duncan McDougall et David Stuart s'en vont à leur tour explorer une baie vers le nord. Leur embarcation chavire à cause des vents forts, mais ils ont la chance d'être secourus par des Amérindiens d'une autre nation, les Chinooks. Autant les Clatsops que les Chinooks accueillent les explorateurs avec gentillesse et grands égards, toujours prêts à les aider et à collaborer avec eux. Le chef local des Chinooks s'appelle Comcomlé et il jouera un rôle important dans

l'établissement des hommes d'Astor sur le fleuve Columbia.

Le journal de Franchère s'attarde à décrire avec précision les travaux et les découvertes que font les hommes en ce pays nouveau. Ceux-ci s'étonnent de la majesté des arbres: «Les bois principaux que nous trouvâmes ici étoient l'épinette blanche, la pruche et l'aulne. Les premiers sont d'une hauteur et une grosseur prodigieuses; un, entre autre, fut mesuré et nous lui trouvâmes quarante-deux pieds de circonférence.» L'épinette en question est un proche parent de la pruche (*pseudotsuga*), un arbre géant de la côte Ouest qu'étudiera plus tard le botaniste anglais David Douglas – lui donnant d'ailleurs son propre nom: le sapin de Douglas. Outre la taille des arbres, les hommes se réjouissent d'une nature aussi «riante». Nous sommes au début du printemps et le paysage se révèle dans toute sa splendeur. Des multitudes d'oiseaux aux plumages les plus vifs emplissent l'air de leurs chants et les fleurs embaument toute la région.

Les Clatsops, par la voix d'un de leurs chefs nommé Coalpo, informent McDougall et Mackay qu'ils ne sont pas les seuls Blancs dans les parages et que d'autres sont établis en amont du fleuve. Ceux-ci ne doutent pas qu'il s'agit des gens de la Compagnie du Nord-Ouest. Coalpo guide Mackay et quelques-uns de ses hommes, dont Franchère et Montigny, le long du fleuve Columbia. En remontant son cours, ils sont à même de voir de gros villages clatsops et de contempler cette immense montagne volcanique baptisée mont Saint-Helens par le capitaine Vancouver. Ils reconnaissent des lieux nommés par Lewis et Clark en 1806, seulement cinq ans auparavant. La vallée de la rivière Wolomat (Willamette) les impressionne particulièrement. On le verra dans le prochain récit, cette magnifique région sera le berceau d'une population canadienne-française florissante, et plusieurs membres des expéditions d'Astor en feront éventuellement partie. Ce voyage d'exploration sur le fleuve Columbia donnera certaines des plus belles pages du journal de Franchère.

On décide finalement d'ériger le poste sur la pointe George, à quelques lieues du cap Disappointment. On le nomme Astoria, en l'honneur bien sûr du grand patron. Vers la fin mai, la construction des bâtiments, des maisons et des hangars avance bien. Le *Tonquin* n'étant plus d'aucune utilité sur le Columbia, il s'apprête à quitter son mouillage pour remonter la côte, plus au nord. Il est résolu qu'Alexander Mackay sera du voyage, au nom de la Pacific Fur Company, cela malgré son terrible mal de mer et, plus encore, sa haine indicible de Jonathan Thorn. Sa mission consiste désormais à évaluer les possibilités commerciales, notamment en matière de fourrures, qu'offrent ces terres mal connues. Prévoyant un voyage difficile, il choisit de laisser à Astoria son jeune fils Thomas. Montigny est désigné pour accompagner Mackay, mais il implore ses patrons de ne pas l'obliger à remonter sur le *Tonquin*. Mackay accède à sa demande et le fait remplacer à bord par le jeune Louis Brûlé. Un officier, en grande querelle avec Thorn, démissionne et débarque. Quant à Franchère, on juge utile de le garder au poste, à titre

d'assistant de Duncan McDougall. Le 5 juin, le *Tonquin* lève l'ancre, fait voile vers le large et disparaît à l'horizon.



La vie s'organise à Astoria. Chinooks et Clatsops viennent camper en grand nombre autour des bâtiments de la nouvelle maison de traite. Un jour de juin, deux Indiens complètement différents des résidents du pays arrivent en canot et se présentent comme des émissaires de la Compagnie du Nord-Ouest. En fait, ils sont égarés. Ils devaient rejoindre un poste de traite sur la rivière Spokane, mais ils se sont retrouvés sur le Columbia. François Benjamin Pillet, qui parle le cri couramment, est en mesure de converser avec eux. Car, de fait, ces Indiens vêtus de peaux de chevreuils et de mocassins particuliers sont des Indiens de l'Est, venus à l'ouest des Rocheuses dans la foulée des coureurs de bois. Pillet apprend de ces Algonquins mille choses intéressantes à propos des activités de la Compagnie du Nord-Ouest en Oregon et en Nouvelle-Calédonie (l'ancien nom de la Colombie-Britannique), surtout le nombre et la localisation précise de leurs postes et routes de traite, les noms de leurs agents, le rendement des territoires. Muni de ces informations stratégiques, McDougall forme un groupe composé des commis François Pillet, Ovide Montigny, Alexander Ross et Donald McLellan, sous la direction de David Stuart, afin de remonter le Columbia jusqu'à très loin dans les montagnes. Mais le jour où ils entreprennent cette exploration, le 15 juillet, un grand canot fait son apparition sur le fleuve et vient accoster au petit quai du fort Astoria.

Ils se sont fait prendre de vitesse: il s'agit précisément d'un canot de la Compagnie du Nord-Ouest, venu à la rencontre des gens d'Astoria. En descendent neuf hommes, dirigés par un certain David Thompson. Franchère, très impressionné par ce personnage qui vient de traverser le continent pendant l'hiver, note que celui-ci est moins un trafiquant de fourrures qu'un géographe: il prend des mesures, il dessine, il tient un journal. Diplomate, Thompson informe McDougall que la Compagnie du Nord-Ouest entend laisser le champ libre à John Jacob Astor en Oregon, à condition que les Astoriens ne commercent pas à l'est des Rocheuses. David Thompson reste une longue semaine à Astoria. Il reconnaît bien les «deux sauvages algonquins» qui sont ici depuis plus d'un mois et qui ont tant informé François Benjamin Pillet. Il révèle aux Astoriens une vérité bien étrange: ces deux Indiens sont en réalité des femmes déguisées en hommes, ceci pour mieux voyager!

À la fin du mois de juillet, de très nombreux Indiens arrivent du Nord et viennent s'installer sur le Columbia pour la pêche à l'esturgeon. Ces gens sont des Salishs et leur pays se trouve dans la partie méridionale de l'île de Vancouver, ainsi qu'autour du détroit Juan de Fuca. Ils apportent avec eux une information troublante: le *Tonquin* aurait été attaqué par les Indiens

Nootkas dans la baie Clayoquot et tous les membres de l'équipage, incluant le capitaine Thorn – Dieu ait son âme! – et Alexander Mackay, auraient péri lors de l'assaut. McDougall, Franchère et les autres préfèrent ne pas croire cette rumeur terrible. Eux-mêmes commencent d'ailleurs à s'inquiéter de la présence d'un aussi grand nombre d'Indiens – Clatsops, Chinooks, Tillamooks et Salishs – autour d'eux. Malgré tout, de bonnes relations s'établissent avec Comcomlé, chef des Chinooks, par l'intermédiaire de sa fille qui montre de belles dispositions d'interprète.

Ainsi passent les mois. Les habitants d'Astoria dépendent entièrement des Indiens pour se nourrir; ceux-ci leur fournissent le saumon, l'esturgeon, la viande sauvage et les fruits en échange de diverses marchandises. L'endroit grouille de vie: des visiteurs arrivent de la mer, d'autres, de l'intérieur des terres. En octobre, David Stuart, François Pillet et Ovide Montigny, qui avaient tout de même effectué leur voyage d'exploration, reviennent de leur périple en amont du Columbia. Partis depuis deux mois, ils ramènent avec eux un Métis canadien du nom de Régis Brughier, que Franchère connaît bien pour l'avoir fréquenté au Canada. Cet homme, tout comme Thompson, a traversé le continent; c'est un chasseur et un trappeur de castor, accompagné par une famille d'Iroquois de Montréal.

L'hiver est bien tranquille et Gabriel Franchère en profite pour esquisser, dans son journal, le portrait des différentes nations amérindiennes qui vivent dans la vallée du Columbia. Notre observateur décrit physiquement les hommes et les femmes, les vêtements, les ustensiles de cuisine et les outils traditionnels, les mœurs, certaines habitudes de vie. Ses observations portent sur les techniques de pêche – au filet, au harpon, à l'hameçon –, mais aussi sur la chefferie, la polygamie, la richesse ostentatoire, le nombre d'esclaves, le système politique. Il rapporte les croyances religieuses, les rites funéraires, l'architecture des maisons, le rituel de la guerre, la forme des canots et même des têtes – il est impressionné par cette façon qu'ont certains Indiens de déformer les crânes des enfants pour qu'ils aient une tête plate sur la partie frontale et relevée vers l'occiput. Franchère dispose d'un informateur remarquable, le fils du chef Comcomlé, un jeune homme qui prend très au sérieux la curiosité de notre ethnographe. D'ailleurs, on voit bien que cette curiosité est sincère: Franchère admire l'ingéniosité de ces gens, leur savoir et leur énergie.

Le 18 janvier 1812, deux canots arrivent de l'intérieur du pays. Franchère écrit: «M. McDougall, qui commandait, étant alors détenu dans sa chambre par maladie, je pus recevoir ces étrangers, et fus fort étonné de reconnoître parmi eux M. Donald McKenzie, le même qui partit de compagnie avec M. Hunt de Montréal dans le mois de juillet 1810. Il étoit accompagné de M.R. McLellan, propriétaire, de M. Reed, commis et de huit hommes.» Voici donc un premier groupe de l'expédition continentale qui finit par arriver à Astoria. Un mois plus tard, le 15 février, Wilson Price Hunt arrive à son tour, en compagnie de trente hommes, une femme et deux enfants. Cette femme,

bien sûr, n'est nulle autre que Marie Iowa Dorion^[2*], l'épouse du voyageur Pierre Dorion, qui a joint l'expédition Hunt à Saint-Louis. Cette aventurière, on le verra plus loin, n'est pas au bout de ses peines.

L'hiver finit par passer et, le 9 mai, une voile apparaît à l'horizon. C'est le *Beaver*, un autre navire de John Jacob Astor, qui a quitté New York en octobre 1811. Il vient ravitailler le poste d'Astoria et prendre une cargaison de fourrures pour la Chine. Gabriel Franchère, pour la première fois, reçoit des nouvelles de sa famille. Dans une lettre, il apprend la mort de sa sœur Félicité, âgée seulement de vingt-neuf ans. Par ailleurs, le capitaine du *Beaver* confirme aux Astoriens la tragédie du *Tonquin*. Tous ont bel et bien péri sous les attaques des Nootkas, hormis un Indien témoin de la scène qui fut en mesure de la rapporter. Il va sans dire, l'atmosphère est lourde, la peine, immense.

Une fois les provisions et le matériel de traite déchargés, une fois les fourrures embarquées, le *Beaver* repart vers l'Alaska, avec Wilson Price Hunt à son bord, avant de prendre la direction de Canton, en passant par Hawaï. La maison de traite d'Astoria retrouve sa routine et l'on s'apprête à passer un second automne, un second hiver. Donald Mackenzie s'absente régulièrement; il effectue des explorations dans les montagnes. McDougall passe le plus clair de son temps au lit, sa santé s'étant sans cesse dégradée depuis son arrivée à Columbia. Par conséquent, Franchère est responsable du poste. «Nous passions notre tems entre nos devoirs journaliers et la lecture (ayant une bonne bibliothèque) et la musique – ce qui nous dédomageoit un peu de l'ennui que nous faisoit éprouver le mauvais tems, et les chemins affreux que nous causoient les pourceaux que nous avions alentour de l'établissement, ces animaux s'étant beaucoup multipliés depuis notre arrivée.»

Le 15 janvier 1813, Mackenzie revient à Astoria en provenance de l'intérieur des terres. Il apprend aux Astoriens que la guerre est déclarée entre les Américains et les Britanniques. Comme la plupart des hommes de la Pacific Fur Company sont des citoyens britanniques travaillant sous pavillon américain, la situation inquiète Franchère et ses collègues: ils craignent d'être attaqués par des navires de guerre anglais. Ils décident en secret de quitter le Columbia dès l'été suivant, mais en raison du manque de provisions et de chevaux pour faire le voyage – car on projette d'emprunter la route de Lewis et Clark –, on décide de remettre le départ à plus tard. Dans l'intervalle, Wilson Price Hunt est revenu de son périple sur le *Beaver*; il est lui aussi d'avis de demeurer encore un peu en Oregon pour recueillir un maximum de fourrures avant d'abandonner l'établissement pour de bon.

Par ailleurs, le dernier doute – enfin, le mince espoir qui restait – à propos du *Tonquin* s'estompe. Le seul survivant de la tragédie arrive à Astoria et fait le récit détaillé du drame. Il confirme que c'est le comportement méprisant et agressif du capitaine Jonathan Thorn à l'égard d'un chef nootka qui a littéralement mis le feu aux poudres. Sa folie aura finalement entraîné dans la mort tous ceux qui l'accompagnaient: vingt-neuf hommes, dix-sept Blancs et

douze Hawaïens. Le lendemain de l'attaque, le *Tonquin* a explosé alors que les Nootkas pillaient tout ce qu'ils pouvaient trouver à l'intérieur du vaisseau. Il semble qu'une étincelle ait allumé la réserve de poudre, emportant à leur tour dans la mort près de deux cents Indiens. Vraiment, une triste galère.

Le 11 avril, des canots arborant le drapeau britannique atteignent Astoria. Ce sont des hommes de la Compagnie du Nord-Ouest de Montréal, soit John George McTavish, Joseph Larocque et dix-neuf voyageurs canadiens. Ils disent attendre un bateau anglais, le *Isaac Todd*, devant les ravitailler. Ils s'installent au fond d'une petite baie, non loin du poste. Les semaines passent et, le bateau n'arrivant pas, ces gens dépendent entièrement des hommes d'Astoria pour les vivres: sans munitions, ils ne peuvent chasser, sans marchandises, ils ne peuvent se procurer ni viande ni poisson auprès des Indiens. Pour l'heure, les relations demeurent cordiales. Il faut préciser que la majorité des hommes, dans un camp comme dans l'autre, sont des compatriotes canadiens et que l'ensemble des échanges se fait en français. Néanmoins, au fil du temps les enjeux se précisent: que sont venus faire ces gens de la Compagnie du Nord-Ouest jusqu'ici, sinon prendre le poste d'Astoria? Les Clatsops et les Chinooks regardent de loin les deux groupes se jauger. Pendant l'été, d'autres hommes viennent augmenter la troupe de la Compagnie du Nord-Ouest: ils sont maintenant soixante-douze, selon Franchère, ce qui leur donne un net avantage sur les Astoriens. Mais il n'y aura pas d'affrontement. Au début du mois d'octobre, McTavish annonce qu'il a reçu une lettre d'un agent de la Compagnie du Nord-Ouest l'avisant que, par ordre du gouvernement britannique, le navire *Isaac Todd*, accompagné d'une frégate anglaise, s'en vient prendre possession d'Astoria. À partir de là, les choses se précipitent. Toujours sans ressources, las de devoir recourir aux gens d'Astoria pour subsister, McTavish et les siens font une offre d'achat. De bonne guerre, ils désirent payer le prix nécessaire pour acquérir les installations, les provisions, les fourrures du poste d'Astoria. Les négociations durent deux semaines, et aboutissent. Duncan McDougall accepte les termes de la vente et, puisqu'il est associé dans la Pacific Fur Company, il va toucher, de même que ses collègues propriétaires, d'assez beaux profits. Les historiens américains lui reprocheront toujours cette tractation, mais pouvait-il faire autrement? S'il n'avait consenti à vendre Astoria aux *Nor'Westers*, ceux-ci ne s'en seraient-ils pas emparés de toute façon, et par la force?

Gabriel Franchère se sent trahi. Cette vente ne l'avantage en rien, bien au contraire. Il espérait grimper rapidement les échelons dans l'entreprise de John Jacob Astor et, en se rendant indispensable sur le Columbia, devenir «partenaire-propriétaire». Il estime l'avoir bien mérité; McDougall ayant été constamment malade, c'est lui qui a dirigé l'établissement d'Astoria pendant de longues périodes. Nous lui découvrons des rêves, mais aussi une loyauté profonde et indéfectible. Franchère ne se voit pas comme un employé de la Compagnie du Nord-Ouest, mais bien comme un authentique homme d'Astor.

Or, en cette fin d'année 1813, chacun doit décider pour lui-même: partir ou rester. La majorité des hommes de la Pacific Fur Company vont simplement changer d'allégeance et continuer le travail pour la Compagnie du Nord-Ouest, comme si de rien n'était. Pour eux, quelle que soit l'entreprise, la routine est la même. Même Duncan McDougall, le patron en titre du poste, choisit de rester. Il s'y plaît et sa santé précaire ne lui permet pas d'entreprendre un grand voyage. Mais surtout, il a épousé la fille du chef Comcomlé. Quant à Franchère, sa résolution est prise. Il partira au printemps.



Le 4 avril 1814, une brigade impressionnante de canots quitte l'établissement d'Astoria – rebaptisé fort George par les représentants de la très royaliste Compagnie du Nord-Ouest. Ces canots transportent soixante-dix-huit hommes, dont une partie seulement entreprend la grande traversée continentale. La guerre anglo-américaine fait toujours rage, aussi n'est-il pas question d'emprunter la route de Lewis et Clark; ces hommes sont tous des sujets britanniques et le contrat les liant à la Pacific Fur Company n'existe plus. La brigade va donc suivre la route nordique de David Thompson. Pendant plus de deux semaines, les canots remontent le cours du Columbia, jusqu'aux Dalles, et plus loin, jusqu'aux rivières Umatilla et Walla Walla. Ils cheminent vers l'est et franchissent la Grande Courbe et la Grande Coulée, dans la région où la rivière Snake vient se jeter dans le fleuve. À partir de là, le Columbia vire franc nord, et s'enfonce dans le cœur des Rocheuses.

Le 17 avril, la flottille croise la rivière Yakima. «Nous aperçûmes bientôt des canots qui s'empressoient de venir vers nous mais nous n'y fîmes pas grand attention jusqu'à ce qu'une voix d'enfant nous criât en français à plusieurs reprises: "Arrêtez donc! Arrêtez donc!" Nous mîmes à terre, comme aussi bien c'étoit l'heure du déjeuner et, les pirogues nous ayant joints, nous reconnûmes la femme et les enfants de Pierre Dorion, un chasseur qui avait été envoyé avec un parti que commandoit Monsieur Reed, consistant de huit personnes, pour faire des vivres chez la nation des Serpents.» Le groupe n'avait plus donné signe de vie depuis son départ d'Astoria. Revoici donc Marie Iowa Dorion, celle dont les aventures extraordinaires passeraient à l'histoire grâce à cette rencontre avec Gabriel Franchère. Pendant qu'ils mangent ensemble sur les berges du Columbia, Marie lui raconte le destin tragique de son mari et de ses camarades tués par les Indiens corbeaux (Crows). Ces hommes étaient tous venus en Oregon avec l'expédition Hunt, sauf un, Gilles Leclerc, qui avait fait le voyage sur le *Tonquin* avec Franchère. Restée seule dans les montagnes, en plein hiver, Marie Dorion est parvenue à survivre et à protéger ses deux enfants au prix d'efforts surhumains. Depuis quelques mois, elle vit parmi les Walla Wallas qui l'ont recueillie avec grande humanité.

Dans les jours suivants, les canots atteignent la rivière Okanagan, où la

Compagnie du Nord-Ouest tient une maison de traite. Franchère quitte à regret son ami Ovide Montigny, avec lequel il a vécu tant d'expériences depuis le départ de Montréal, quatre ans plus tôt. Ce dernier a choisi de travailler pour les Écossais et est affecté à ce poste-ci. Le voyage continue. Après avoir passé plusieurs rapides dangereux, les hommes arrivent à la jonction de la rivière Spokane. Ceux qui demeurent dans le Nord-Ouest s'arrêtent ici pour rejoindre leurs postes, disséminés dans la région. Franchère et ses compagnons, dont Donald Mackenzie et Régis Brughier, embarquent dans trois canots légers et poursuivent leur remontée du fleuve. Ils passent la rivière Pend d'Oreille – aujourd'hui, à la frontière canado-américaine – et, le 5 mai, un mois après le départ d'Astoria, ils croisent la rivière Kootenay. De là, ils remontent jusque vers les grands lacs de tête, à la source du fleuve Columbia.

Arrivés aux lacs Arrows, Franchère note la beauté des paysages. Ces lacs longs et étroits sont encavés dans les montagnes. En remontant toujours vers le nord, jusqu'au-delà de l'actuelle station de villégiature de Revelstoke, les voyageurs atteignent la rivière Canot, qui les conduira à la ligne de partage des eaux. Il fait froid, les montagnes sont de plus en plus hautes, désormais on traverse des sections enneigées jusqu'à atteindre l'endroit où la rivière Canot n'est plus navigable. Ici, il faut abandonner les embarcations et aller à pied. Le 12 mai, les vingt-quatre hommes s'engagent dans une vallée étroite en suivant la rivière, qu'ils doivent traverser à gué à plusieurs reprises. Deux jours plus tard, ils s'attaquent aux montagnes. Chacun transporte cinquante livres de bagages; les pentes sont raides, la neige, lourde et épaisse. Finalement, ils parviennent au dernier col où il y a deux petits lacs cachés sous la neige. L'un est la source de la rivière Canot, l'autre, celle de la rivière Athabasca, qui descend vers l'est et que l'on doit suivre pour sortir des Rocheuses. Le groupe aura mis une dizaine de jours pour traverser les montagnes et se retrouver sur le versant des Prairies. En descendant, ils se procurent des canots et des chevaux afin de poursuivre le voyage.

Le 16 mai, les voyageurs descendent la rivière Athabasca. Les uns vont à cheval, longeant les rives, les autres, dont Gabriel Franchère, qui s'est blessé à un genou, vont en canot – enfin, le courant les porte... Malgré une douleur constante, Franchère arrive à suivre la cadence. «Durant la journée, mon compagnon de voyage (un Iroquois) et moi tuâmes en descendant sept pièces de gibier.» Ils passent un gros cap, qui s'appelle le rocher à Miette – sans doute d'après le patronyme Millette –, et finissent par atteindre le «fort de la Montagne de Roches» (Rocky Mountain House, ou Jasper House), un poste de traite de la Compagnie du Nord-Ouest tenu par un dénommé François Decoigne. Même si celui-ci dispose de peu de vivres, il accueille chaleureusement les visiteurs. Il faut tout de même nourrir la troupe: on se contente de tuer un chien et un cheval maigre. M. Decoigne est fort aise d'avoir de la compagnie, car ses chasseurs sont partis dans la région de la rivière à la Boucanne et qu'il est seul depuis des semaines dans ses quartiers.

De toute manière, son contrat de facteur de poste étant échu, il décide de se joindre au groupe pour revenir dans l'Est.

Le 25 mai, une tragédie frappe les voyageurs. Engagés dans quelque puissant rapide de l'Athabasca, les canots percutent des rochers et l'un se renverse. On arrive à sauver le commis François Pillet ainsi que deux autres voyageurs, MM. Wallace et Hurteau, mais deux compagnons, André Bélanger et Olivier Roy Lapensée, périssent. Cette fois encore, Franchère est profondément affecté. «Sur le soir, en remontant la rivière que j'avais descendue pour aller à la recherche des effets, je trouvai le corps du jeune Lapensée, que nous enterrâmes aussi [avec] autant de décence que possible, et nous plantâmes une inscription où je gravai avec la pointe de mon couteau la fin malheureuse de ces deux jeunes Canadiens.» Il espère en son cœur que ce saut portera à jamais le nom de rapide Lapensée. On se souvient, ils étaient trois frères, partis de Montréal en juillet 1810. Ignace et Basile avaient perdu la vie en mer, à l'embouchure du Columbia. Et voilà qu'à son tour, Olivier se noyait. Ce qui nous rappelle combien ces explorations étaient périlleuses et comme la vie de ces hommes tenait à peu de chose.

Franchère et son groupe atteignent le lac La Biche, au nord de la future ville d'Edmonton. Ils font là une rencontre étonnante: un Canadien nommé Antoine Desjarlais vit autour de cet immense lac avec ses deux filles métisses. C'est un ancien employé de la Compagnie du Nord-Ouest, retraité depuis une dizaine d'années. Il a choisi de ne pas revenir dans l'Est. «Cet homme me parut à peu près satisfait de son sort, personne ne le troublant dans la possession du lac La Biche, duquel il s'étoit pour ainsi dire emparé, y vivant de chasse avec sa famille. Il me pria de lui lire deux lettres, qu'il avait en sa possession depuis deux années sans avoir pu trouver aucune personne capable de les lire. Elles se trouvèrent être d'une de ses sœurs, datées de Varrennes, et je reconnus même l'écriture de M. Labadie.» Le vaste monde est bien petit, finalement. Gabriel Franchère connaît en effet ce Louis-Généreux Labadie, maître d'école de Verchères qui, de manière fort généreuse justement, prête sa plume aux analphabètes du village.

Après avoir passé trois portages et descendu autant de rivières, le groupe rencontre un vieux chasseur du nom de Nadeau, vivant avec sa famille parmi les Cris. Au fil du journal de Franchère, il est passionnant de voir surgir ces personnages d'hommes libres, d'ensauvagés, d'ermite, tous ces Canadiens français et Métis dispersés à travers le pays qui représentent les mille facettes d'une histoire souterraine, ignorée. Le vieillard n'a rien mangé depuis deux jours, mais le soir venu, lorsqu'il apprend que son gendre a tué un «bœuf» – Franchère appelle le bison «bœuf de l'Illinois», une expression fort ancienne remontant à l'époque de Louis Jolliet –, il promet aussitôt la moitié de la bête à ses visiteurs. Ceux-ci repartent donc bien pourvus en vivres. Arrivés dans la forêt boréale, ils commencent à subir les attaques des mouches noires et des maringouins. Les peines n'en finissent plus dans ces voyages: tantôt c'est la dureté du temps, les grandes chaleurs, les froids cinglants, tantôt la rudesse

des chemins, boueux, broussailleux, pentus, caillouteux, marécageux, enneigés, encombrés, escarpés; parfois les eaux sont trop basses ou trop hautes, parfois elles sont tourmentées, meurtrières. Mais le pire, jour après jour, c'est d'être tenaillé par la faim, c'est l'obsession perpétuelle de trouver de quoi manger, une biche, un bison, un ours, quelques outardes, des œufs de canes, bon Dieu, même des racines de quenouilles!

À la mi-juin, ayant canoté, chevauché, marché des jours et des jours, ils débouchent finalement sur la rivière Saskatchewan Nord. Sortir des montagnes leur fait l'effet d'une libération. Soudain, tout s'éclaire, tout respire, jamais les paysages ne leur ont paru si beaux. La joie dans l'âme, ils regardent «les troupeaux de légers cabris bondissant sur le penchant des collines» et ils s'exaltent de «l'haleine rafraîchissante des zéphyr». On doute fort que Franchère lui-même verse dans un tel lyrisme; il semble plus probable que son éditeur, Michel Bibaud, connu pour avoir grandement modifié le manuscrit du journal – connu aussi comme un poète médiocre –, se soit laissé aller à quelque illumination. Toujours est-il que le voyage se poursuit sous des ciels plus doux. La navigation est facile, les chasseurs parviennent à tuer suffisamment de bisons; ils peuvent enfin se détendre à propos des réserves de nourriture. On pousse vers l'est, de poste de traite en poste de traite et, vers le 25 juin, les canots atteignent le lac Ouinipigon (Winnipeg). Le reste de la route est bien connu: du lac Ouinipigon, on rejoint le lac des Bois, puis le lac à la Pluie, trajet habituel des voyageurs de la Compagnie du Nord-Ouest.

À la mi-juillet, la troupe entre au fort William, à l'embouchure de la rivière Kaministiquia. Il s'agit du centre des opérations de la Compagnie dans l'ouest du pays, une véritable petite métropole de la fourrure. On trouve, d'un côté, les quartiers occupés par les «propriétaires», où tout n'est que raffinement et confort; de l'autre, les quartiers des «mangeurs de lard» – ainsi qu'on surnomme alors les voyageurs canadiens –, hauts lieux d'insalubrité et de désordre. Les Canadiens, d'ailleurs, s'approvisionnent dans un hangar qu'ils ont eux-mêmes appelé la «cantine salope». C'est là qu'à leur arrivée au fort, on leur paie la traite: ils reçoivent chacun «une chopine d'eau-de-vie, un pain blanc de quatre livres et une demi-livre de boeur». Ensuite, ils peuvent y acheter toutes sortes de bonnes choses, de la farine, des liqueurs fortes et, en effet, des tranches de lard, cette nourriture qui leur vaudra une «sale» réputation parmi les anglophones. Les Canadiens sont tout de même mieux vus que les Indiens et les Métis qui, eux, sont carrément interdits de séjour à l'intérieur du fort, sauf pour le commerce. Au fort William, les ressources ne manquent pas. Les hommes d'Astoria, épuisés par quatre mois de voyage, s'y reposent quelques jours. Le 21 juillet, ils repartent dans un rabaska transportant quatorze rameurs et douze passagers. Longeant la rive nord du lac Supérieur, ils rallient Sault-Sainte-Marie et traversent une zone de guerre où s'affrontent Anglais et Américains, qui détruisent et incendient les propriétés des uns et des autres. Néanmoins, Franchère et ses compagnons

réussissent à passer sans heurt. Enfin ils naviguent sur le lac Huron, puis sur le lac Nipissing, et les voilà qui filent sur la rivière des Outaouais vers leur destination finale, Montréal, où ils arrivent le premier jour du mois de septembre 1814. «Enfin, après avoir descendu ce dernier rapide, nous mîmes pied à terre à Montréal après le coucher du soleil, après quatre ans, un mois et six jours d'absence.»



Sa famille le croyait mort. Car la nouvelle de la tragédie du *Tonquin* était parvenue jusqu'à Montréal. Ceux qui reviennent sont en effet d'authentiques survivants. Gabriel Franchère, comme Donald Mackenzie, Régis Brughier et quelques autres, font partie des heureux que «la divine providence» a bien voulu préserver «au milieu de tous les dangers». Sophie Routhier n'a sans doute pas cru la rumeur du massacre, puisqu'elle a patiemment attendu le retour de son fiancé pendant ces longues années. Belle histoire d'amour en vérité: ils se marient au mois d'avril 1815. Gabriel a vingt-neuf ans, il a eu sa part d'aventures. À présent, sa vie sera celle d'un marchand. Fidèle à John Jacob Astor, il devient agent de l'American Fur Company, qui tient pignon sur rue à Montréal. Le couple Routhier-Franchère aura huit enfants, dont six atteindront l'âge adulte. En 1820, après avoir longtemps résisté aux pressions de son entourage, Franchère accepte de publier son journal de voyage. Il devient un personnage dans le milieu montréalais: désormais, M. Gabriel Franchère est cet explorateur qui a réalisé le fabuleux voyage sur la côte du Nord-Ouest de l'Amérique.

En 1834, Astor vend l'American Fur Company. Une fois de plus, Franchère choisit de demeurer au sein de l'entreprise qui lui a donné sa première chance en 1810, d'autant qu'il connaît bien son nouveau président, Ramsay Crooks, pour l'avoir rencontré à l'époque d'Astoria. À la demande de Crooks, il quitte Montréal et devient responsable du comptoir de Sault-Sainte-Marie, où il demeure en poste durant quatre ans. Durant ce séjour, il a la douleur de perdre son épouse, Sophie. L'année suivante, il quitte Sault-Sainte-Marie et va vivre un certain temps à Détroit. Il s'y remarie en 1839 avec Charlotte Prince, la veuve d'un colonel. En 1842, l'American Fur Company fait faillite. Après trente ans de loyaux services, Franchère se retrouve sans employeur. Il s'installe alors à New York, cette ville qui l'avait tant impressionné, jeune homme, au départ de sa grande aventure. Il poursuit sa carrière dans le commerce des fourrures en devenant représentant commercial pour l'entreprise de Pierre Chouteau Jr, de Saint-Louis.

Entre-temps, en 1836, Washington Irving a fait paraître *Astoria*, son fameux roman historique inspiré directement du journal de Franchère – dont il a forcément lu le texte dans la version originale, puisqu'il n'était pas encore traduit. Dans cet ouvrage, Irving se montre remarquablement méprisant envers les voyageurs canadiens-français, ce qui ternira leur réputation dans la

mémoire américaine pour des générations de lecteurs. Franchère en est outré. Aussi insiste-t-il, lorsqu'on lui propose de publier son journal aux États-Unis, pour surveiller de très près la traduction anglaise. L'ouvrage paraît en 1854 à New York sous le titre: *Narrative of a Voyage to the Northwest Coast of America in the Years 1811, 1812, 1813, and 1814; or, The First American Settlement on the Pacific*. Franchère a ajouté des renseignements et même quelques chapitres par rapport à l'édition française afin de rectifier certains faits et de corriger les mauvaises impressions laissées par le roman d'Irving.

Gabriel Franchère va habiter vingt ans à New York, où il aura finalement sa propre compagnie de fourrures, la Franchère Co. Il demeure toujours en relation avec les Canadiens français du Québec et ceux des États-Unis. En 1850, il fonde la première section américaine de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il lui arrive encore d'écrire; il fait paraître divers articles dans des journaux de Montréal. Au mois d'avril 1863, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, le dernier survivant du *Tonquin* meurt à Saint-Paul au Minnesota, alors qu'il rend visite à son beau-fils John S. Prince, maire de la ville. Sa vie, ses aventures, son journal, tout prendra peu à peu le chemin des oubliettes. En 1880, c'est la bibliothèque publique de Toronto qui achète à l'encan, pour la somme de quatre-vingts dollars, le manuscrit original du journal de Franchère, tel que lui-même l'avait rédigé de 1810 à 1814.



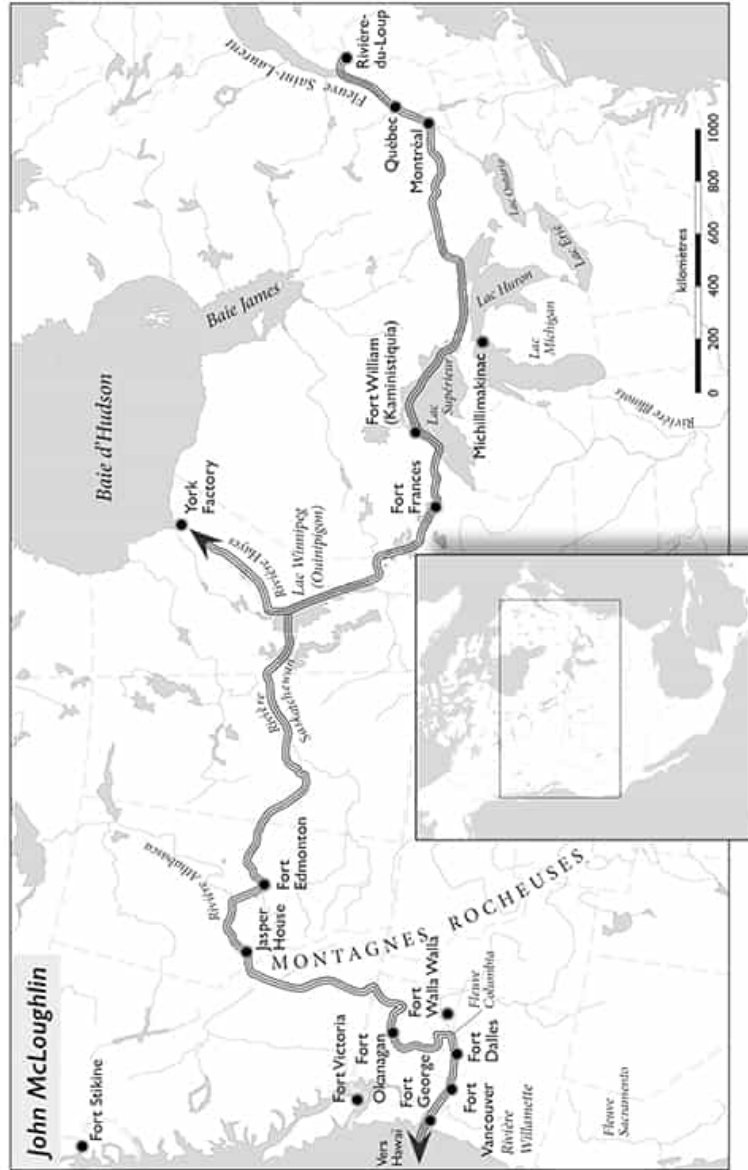
Le castor, en effet, est un bien grand sujet. Le *bièvre* des anciens Français, qui donnera le *beaver* anglais, tire son nom du *fiber* latin, lequel est un dérivé de l'indo-européen *bhebhros* – la racine *bhe* signifiant la couleur brune. Hommage au «petit brun» qui fait des digues et des maisons. Honneur au petit brun infatigable, aux sources des métaphores et des représentations les plus diverses à propos du travail et du génie civil. Dans notre culture populaire, un «brun» désigne également un billet canadien de cent dollars. Par souci de cohérence, et surtout d'ultime reconnaissance, il faudrait bien rendre au castor la gloire qui lui revient. Il a bâti un pays, après tout, il vaut bien plus que la petite pièce de cinq sous qu'on lui attribue; sa véritable place est sur les beaux «bruns» des temps modernes, au lieu du premier ministre à moustache qui y trône et dont, incidemment, personne ne connaît le nom.

JOHN McLoughlin

1784-1857

LE FEU SACRÉ

*Au sud de l'Oregon se trouve un volcan qui se
nomme le mont McLoughlin – d'après
John McLoughlin, notre petit Jean-Baptiste
de Rivière-du-Loup. Un volcan, cela résume tout:
la force de l'homme, les fulgurances d'une vie.*



DANS LA PETITE VILLE nouvellement construite d'Oregon City, un vieil homme regarde couler la rivière Willamette. En biais du moulin, vers l'ouest, se dresse une succession de rochers où les eaux culbutent, roulent et se brisent, avant de reprendre leur cours tranquille. C'est cet endroit précis que John McLoughlin fixe de son regard d'acier. Car cette image traduit exactement la façon dont il se sent au crépuscule de sa vie: heurté par quelque chose de soudain qui a cassé son élan.

Le vieil homme, même si on le désignera bientôt comme le Père de l'Oregon, songe qu'il a beaucoup perdu – ses terres, une bonne partie de son argent et bien de la considération. À soixante-dix ans, il en impose toujours: une masse herculéenne – six pieds quatre pouces, deux cent cinquante livres –, une tête inoubliable coiffée d'un chapeau de castor, des cheveux blancs et drus jusqu'aux épaules; il porte une redingote noire et chausse des mocassins, pour bien montrer ses affinités amérindiennes. Tout chez lui, jusqu'à sa canne à pommeau d'or, suggère l'autorité. Immobile, John McLoughlin médite sur sa course qui s'achève et, malgré un peu d'amertume, se dit qu'il a ajouté bon nombre de pas à la grande marche de l'histoire de l'Amérique.

John McLoughlin naît sous le prénom de Jean-Baptiste, le 19 octobre 1784, dans la seigneurie de Rivière-du-Loup. Il s'agit d'un site magnifique comptant quelques milliers d'arpents de front sur le fleuve et une population d'environ trois cents habitants. À l'époque d'Aubert de La Chesnaye, premier seigneur du lieu sous le Régime français, l'endroit ne s'est guère développé, faute de bras pour défricher. Un siècle plus tard, aux premières années du Régime britannique, des censitaires canadiens-français et irlandais s'y établissent en bon voisinage, unis par la religion catholique et par leur commune détestation des Anglais. Jean-Baptiste est le fils d'un humble cultivateur, John McLoughlin, Irlandais de deuxième génération, et d'Angélique Fraser, fille de l'officier écossais Malcolm Fraser. Non seulement le petit bonhomme naît à cheval entre catholiques et protestants, mais son enfance se passe littéralement entre deux rives. Car son grand-père possède une seigneurie de l'autre côté du fleuve, sur la rive nord, en diagonale de Rivière-du-Loup.

Arrêtons-nous un peu sur ce grand-père, un personnage colossal lui aussi, qui jouera un rôle significatif dans l'éducation du petit Jean-Baptiste. Malcolm Fraser a débarqué au pays en 1757 avec le 78^e régiment des célèbres Fraser Highlanders, ces militaires venus combattre au sein des forces

britanniques – avec kilts et cornemuses – durant la guerre de la Conquête. Il a participé à la prise de Louisbourg, ainsi qu’aux fameuses batailles des plaines d’Abraham et de Sainte-Foy. Il a de l’éducation et parle quatre langues: l’anglais, le gaélique écossais, le français et le latin. En outre, c’est un homme de haute moralité: s’il a fait partie du détachement chargé par le général Wolfe de détruire et d’incendier maisons, récoltes et bétail tout le long de la côte de Beaupré, il s’est offusqué à maintes reprises de la façon cruelle dont les soldats anglais massacraient les prisonniers, pratiques qu’il a qualifiées dans son journal de «barbarie sans précédent». Après la victoire anglaise, comme bien d’autres militaires écossais, Malcolm Fraser a décidé de rester au pays; en reconnaissance de ses services, il a obtenu du général Murray, qui allait devenir gouverneur de la colonie, la concession de Mount Murray, à l’est de la rivière que Champlain avait nommée Malle Bay – La Malbaie. La seigneurie voisine, Murray Bay, a été concédée à John Nairne, un compagnon d’armes du capitaine Fraser.

Tout aristocrate qu’il soit, Fraser a un sens aigu des affaires. Il multiplie les acquisitions, devenant, entre autres, seigneur de l’Islet-du-Portage (Saint-André) et d’une partie de l’île d’Orléans (Sainte-Famille et Saint-Jean). Il loue d’Henry Caldwell, pour une durée de quatre-vingt-dix ans, la seigneurie de Rivière-du-Loup. Il possède en outre de nombreuses propriétés dans la haute-ville de Québec. Il investit, fait des placements et récolte des revenus de location. Il est également actif dans la pêche au marsouin et la traite des fourrures. Un moment, il sera juge de paix, puis capitaine de milice.

S’il apprécie les titres et le pouvoir, il aime tout autant les Canadiennes. Sa première compagne se nomme Marie Allaire; leur union ne sera jamais officialisée, mais ils auront ensemble cinq enfants dont l’aînée, Angélique, est la mère de John McLoughlin. Leur vie commune, au regard de la religion, sera tissée de compromis: baptême catholique pour Angélique, baptême protestant pour leur fils Alexandre... tout sera négocié à la pièce, même après leur rupture. De fait, en 1771, il s’éprend d’une jeune femme, Margery McCord; celle-là, il l’épouse à l’église, mais elle meurt deux ans plus tard, le laissant veuf et père d’une toute petite fille, Juliana. Marie Allaire vit alors à Québec avec ses enfants, sur un terrain et dans une maison que le patriarche lui a cédés pour que la famille ne manque de rien. Le bonhomme Malcolm, comme l’appellent les paysans, assume ses choix: il subviendra toujours du mieux qu’il pourra aux besoins de ses nombreux «illégitimes». On peut se demander, par contre, comment cet anglican convaincu a pu accorder la main de sa fille Angélique à John McLoughlin, un simple cultivateur, irlandais et catholique de surcroît, pour lequel il avait d’ailleurs très peu d’estime. Encore un compromis: il exigea que le mariage soit protestant, s’assurant ainsi que ses petits-enfants seraient élevés dans la bonne religion.

Nous voyons maintenant le tableau. Jean-Baptiste McLoughlin grandit auprès de ses parents, mais sous la coupe de son grand-père, figure d’autorité qui veille aux destinées du clan Fraser. Si le patriarche fut longtemps un

seigneur absent, vivant surtout à Québec, à partir de 1790 il s'installe à demeure à Mount Murray où il a fait construire une maison seigneuriale, des bâtiments, des écuries. Avec sa nouvelle compagne, Marie Ducros dite Laterreur, il aura, dans sa soixantaine, quatre autres enfants illégitimes.

Notre petit Jean-Baptiste se montre tout aussi à l'aise dans la modeste ferme de son père, près de Rivière-du-Loup, qu'au manoir de son grand-père à La Malbaie. Sans doute tirera-t-il de cette dualité sa prodigieuse capacité, dans la force de l'âge, de se comporter à la fois en seigneur autocrate et en grand humaniste. Durant la belle saison, lorsque les eaux sont libres, Angélique emmène parfois Jean-Baptiste et son petit frère David passer quelque temps chez son père, de l'autre côté du fleuve. Peu à peu, elle lui confie ses fils pour des périodes plus longues, et bientôt Malcolm Fraser, désirant contrôler de plus près leur vie spirituelle, décide de prendre totalement en charge l'instruction de ses petits-fils. Ainsi passeront-ils désormais plus de temps dans la maison seigneuriale de Fraser que dans le giron de leurs parents. Le grand-père les confie ensuite à un éducateur de Québec, M. Jones, qui leur enseigne le français et l'arithmétique. Voyant ses fils lui échapper, John McLoughlin écrit à son beau-père: «Je trouve plutôt dur que vous obligiez un parent à élever ses enfants dans une religion qui n'est pas celle dans laquelle il a lui-même été élevé, et je considère comme une faiblesse d'acquiescer à votre demande. Néanmoins, si telle est votre volonté, je me vois obligé de me plier à celle-ci.» En plus des deux garçons, John et Angélique ont quatre fillettes et peu de moyens. Aussi, cet arrangement leur fait quand même deux bouches de moins à nourrir et leur permet d'espérer pour Jean-Baptiste et David un avenir meilleur. Marie-Louise, l'aînée des enfants, sera même adoptée par un grand-oncle, le colonel William Fraser, sa femme et lui n'ayant pu avoir d'enfants. Un arrangement qui accommode toute la famille.

La vie au manoir est bien différente de celle que le jeune John – ainsi qu'on l'appelle désormais chez les Fraser – a pu connaître à Rivière-du-Loup. Loin des labeurs et des peines, des dures semailles et des pauvres récoltes, il y a de ce côté-ci du fleuve un certain luxe, de l'aisance, une manière d'ouvrir sa porte à l'air du temps. Toutes sortes de gens vont et viennent, on entend des histoires, on apprend des nouvelles du monde. Surtout, il y a deux figures qui se révéleront déterminantes pour le destin des deux frères: leurs oncles Simon et Alexandre, frères de leur mère Angélique. Simon Fraser – à ne pas confondre avec l'explorateur – est un homme charmant qui exerce la médecine dans l'armée britannique. Il arrive à transmettre à ses jeunes neveux – surtout à David, qui semble y être plus réceptif – sa passion pour la science. L'autre oncle, Alexandre Fraser, excite plutôt l'imagination de John. Celui-là respire la vie sauvage. En réalité, on entend davantage parler de lui qu'on a l'occasion de le fréquenter; il est coureur des bois et travaille pour la Compagnie du Nord-Ouest, la compagnie de fourrures des Écossais de Montréal fondée en 1784, incidemment l'année de la naissance de John.

Alexandre Fraser pratique la traite dans les Pays-d'en-Haut, de la région des Grands Lacs jusqu'au bassin de la rivière Rouge, en Assiniboia – ces pays de la fourrure que le clan La Vérendrye avait explorés et mis en valeur. En 1802, il revient s'établir dans la région et, ayant amassé une petite fortune comme associé de la Compagnie, il achète la seigneurie de Rivière-du-Loup – qui deviendra la seigneurie Fraser, de même que la future ville de Rivière-du-Loup s'appellera d'abord Fraserville, de 1845 à 1910. Fait extrêmement inusité: il ramène avec lui une Sauvagesse, qu'il a «épousée» là-bas, ainsi que leurs trois enfants, auxquels deux autres viendront s'ajouter. Habituellement, les coureurs des bois avaient tendance à prendre femme ici et là chez les Amérindiens, puis à repartir essaimer ailleurs... En vérité, Alexandre Fraser et Angélique Meadows, une Indienne crie ou saulteuse, se sont mariés selon la coutume du pays – «sous la couverte» comme on dit alors –, c'est-à-dire par consentement mutuel, sans la bénédiction d'un prêtre. Cela causera d'ailleurs bien des tourments à leur descendance lorsque tous deux seront morts. Car Alexandre, à quarante-neuf ans, épousera devant Dieu sa jeune servante de seize ans, Pauline Michaud, et il aura avec elle huit enfants. Les descendants des deux «épouses» s'affronteront en cour presque un siècle plus tard, chaque clan revendiquant légitimité et héritage foncier. Fait étonnant en cette fin du XIX^e siècle où le racisme envers les Amérindiens est particulièrement criant, ce sont les descendants d'Angélique Meadows, la Sauvagesse, qui auront gain de cause.

Mais revenons à nos frères McLoughlin. C'est finalement l'influence de l'oncle Simon qui jouera davantage, en tout cas pour David: celui-ci fera de brillantes études en Europe et deviendra médecin dans l'armée britannique, puis dans l'armée française, et enfin à la cour de France. Quant à John, s'il se dirige aussi vers la médecine, c'est d'abord et avant tout pour ne pas décevoir son grand-père, dont il est le préféré. Un fait en particulier a dû avoir un impact sur sa décision: la sœur de John, Marie-Louise, manifeste le désir de devenir religieuse, au grand dam, bien entendu, du même grand-père. Le patriarche avait toléré qu'elle étudie au couvent des Ursulines, mais à la condition, justement, qu'elle en sorte. Si Marie-Louise devient nonne, menace-t-il, je déshérite toute la famille! S'ensuivent de durs moments au sein du clan: John se voit déchiré entre sa sœur et son grand-père, on peut même dire qu'il fait alors ses premières armes dans la diplomatie... et Marie-Louise entre finalement au couvent. Sous le nom de mère Saint-Henri, elle fera une belle carrière d'administratrice et d'enseignante chez les Ursulines, devenant même supérieure de la communauté.

Ainsi John, dès l'âge de quatorze ans, encouragé et financé par son grand-père, et voulant le satisfaire, se résout à étudier la médecine. Comme cela se faisait fréquemment à l'époque, il apprend le métier en accompagnant un médecin dans sa pratique quotidienne; en l'occurrence, il s'instruit auprès du chirurgien James Fisher, bien connu à Québec. À l'âge de dix-neuf ans, il obtient son diplôme et s'installe à Montréal où très rapidement il s'ennuie. Il

se rend compte que cette vie routinière, sans surprise et sans aventure, ne lui convient pas. Il a en tête les récits prenants que lui raconte son oncle Alexandre depuis son retour des Pays-d'en-Haut; il a particulièrement apprécié l'aperçu du métier de coureur des bois que ce dernier lui a donné en l'emmenant canoter et trapper dans les alentours de La Malbaie. Se rend-il alors de lui-même aux bureaux de la Compagnie du Nord-Ouest? Ou doit-on accorder du crédit à la version selon laquelle tout aurait découlé d'une rixe avec un officier anglais complètement ivre, qui aurait insulté sa compagne? Poursuivi pour outrage à l'uniforme britannique, il aurait pris pour prétexte cette tracasserie juridique afin de fuir hors de la ville; son oncle Alexandre lui aurait trouvé un emploi de médecin au service de la compagnie de fourrures, loin, très loin aux confins du lac Supérieur, là où personne n'irait le chercher... Cette version est plausible, car on dit que John McLoughlin avait un tempérament bouillant: en bon *fighting Irish*, il ne refusait pas de se battre lorsque l'occasion se présentait.

Le voilà donc sur la piste, médecin pour la Compagnie du Nord-Ouest, avec un contrat de cinq ans en poche. Cette fois, il a trouvé sa voie, sa vocation, si bien qu'on ne le revoit guère dans l'Est, sauf à quelques reprises, notamment à la mort de son père, noyé accidentellement dans le Saint-Laurent en 1812, et à la mort de son grand-père en 1815. Chaque fois qu'il revient à Rivière-du-Loup, c'est pour passer quelque temps auprès de sa mère: il est très lié à Angélique et il en parle toujours avec chaleur et admiration. De 1806 à 1822, il se retrouve dans la région générale du fort Kaministiquia, que les Écossais de la compagnie rebaptisent fort William (aujourd'hui Thunder Bay). Il s'agit du grand centre opérationnel des *Nor'Westers* – ainsi appelés d'après la North West Company, la Compagnie du Nord-Ouest. Carrefour des voyageurs, des trappeurs, des coureurs des bois, des employés de l'entreprise, l'endroit constitue un haut lieu de l'histoire du Canada. Il y règne toujours une atmosphère grouillante, colorée, il y a beaucoup de va-et-vient, et les grands patrons de Montréal s'y réunissent une fois par année. Comme Pierre de La Vérendrye avant lui, c'est à cet endroit que John fait ses classes. Bien sûr, il pratique avant tout la médecine: il se fait valoir auprès des dirigeants de la compagnie en tant que Dr McLoughlin. Mais peu à peu, il s'intéresse au commerce des fourrures pour lequel il montre de belles aptitudes.

John s'intéresse aux femmes, mais, surtout, il a envie de fonder une famille. D'une Indienne dont on ne sait rien, il a un garçon nommé Joseph. Ensuite, il épouse – à la mode du pays – une Ojibwée, mais celle-ci meurt en couches avec le nouveau-né. En 1812, il se remarie – toujours «sous la couverte» – avec Marguerite Waddens MacKay, une Métisse récemment veuve: son mari Alexander MacKay, un important traiteur, a été tué lors du fameux massacre du *Tonquin*, ce navire marchand de la Pacific Fur Company attaqué et détruit en 1811 par des Nootkas sur les côtes de l'île de Vancouver. Originaire de Montréal, fille d'un commerçant de fourrures suisse et d'une Chippewa, Marguerite parle français et pratique la religion catholique. Elle a

fait ses études chez les Ursulines et y a certainement connu Marie-Louise McLoughlin. De neuf ans plus âgée que John, elle a déjà quatre enfants. Le couple s'installe donc au fort William, dans les quartiers des dirigeants de la compagnie. Marguerite tient maison tandis que le Dr McLoughlin voyage sur les pistes, entre le lac Supérieur et le lac Ouinipigon (Winnipeg). En plus d'élever le petit Joseph et les enfants Waddens-MacKay, ils auront ensemble quatre autres enfants – John, Marie-Elizabeth, Eloisa et David – et resteront unis jusqu'à la fin de leurs jours. Ce qui ne veut pas dire que ces jours seront sans histoires...

Nous sommes à l'époque des guerres violentes et décisives entre la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont le siège social est à Londres et le quartier général à York Factory, et la Compagnie du Nord-Ouest, qui est gérée à partir de Montréal. Les rivalités prennent la forme d'escarmouches de plus en plus nombreuses entre les employés des deux compagnies. Vers 1811, les relations se crispent encore davantage, alors que les Métis de la région de la rivière Rouge font face à l'envahissement brutal de leur pays par une masse d'immigrants écossais, scandinaves et canadiens-français. C'est que la Compagnie de la Baie d'Hudson a donné son aval au projet d'un actionnaire important, lord Selkirk: on lui a concédé un territoire immense entre le lac Ouinipigon et le Dakota afin d'y établir une colonie. Ces nouveaux cultivateurs auront pour mission d'approvisionner les postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson en viande et en produits divers. Les Métis voient leur subsistance menacée: eux qui fournissaient une bonne partie des postes de traite de l'Ouest avec leur pemmican, que deviendront-ils? Les Prairies sont leur domaine, il en va de leur survie. Entre les deux clans, la tension monte. La Compagnie du Nord-Ouest se range tout naturellement du côté des Sangs-Mêlés, car un grand nombre d'entre eux sont ses employés.

En juin 1816, le gouverneur de la nouvelle colonie, Robert Semple, débarque en grande pompe à la rivière Rouge. Les Métis l'interceptent, lui et sa garde, au lieu dit La Grenouillère, un endroit connu aussi sous le nom des Sept Chênes. C'est Cuthbert Grant, un employé de la Compagnie du Nord-Ouest, qui dirige la troupe. La rencontre dégénère; s'ensuit un combat qui tourne au drame. En l'espace de quinze minutes, le gouverneur Semple est tué ainsi que vingt de ses hommes. Un seul Métis, du nom prémonitoire de Batoche, perd la vie. Au moment des faits, le Dr McLoughlin et son patron Kenneth Mackenzie, facteur en chef du poste de fort William, sont dans les environs. On raconte qu'ils arrivent tout juste après la tragédie, réalisant aussitôt que l'irréparable vient de se produire: la Compagnie de la Baie d'Hudson ne manquera pas d'exercer des représailles.

De fait, dès le mois d'août, lord Selkirk lui-même se présente au fort William avec une troupe impressionnante. Il s'empare du fort et se saisit de ceux qu'il juge coupables, dont le Dr McLoughlin et son patron. Les choses prennent alors une tournure inattendue. Au cours du trajet vers Montréal, où Selkirk entend remettre ses prisonniers à la justice, une tempête éclate sur le

lac Supérieur: le canot dans lequel prennent place les captifs et leurs gardiens se renverse et la plupart de ses occupants périssent. Repêché de justesse, McLoughlin survit. La légende dit que c'est en raison de ce choc que ses cheveux, d'un coup, sont devenus tout gris... Dans la panique et la désorganisation qui s'ensuivent, et en raison du traumatisme qu'il a subi, on le laisse tranquille. De toute façon, comment appliquer la justice à la lettre dans ces territoires sauvages? Ne l'oublions pas, nous en sommes aux premières explorations d'un immense pays sans foi ni loi. McLoughlin revient au fort William après une brève convalescence. Les autorités des deux compagnies accusent le coup: tout cela va trop loin, ils sont supposés faire la traite et non la guerre; d'un commun accord, ils conviennent d'une trêve et les *Nor'Westers* reprennent leur fort. Son patron étant mort noyé, le Dr McLoughlin en assume dès lors la direction. Mais il ne se sent pas l'esprit libre: l'accusation d'être l'instigateur du massacre des Sept Chênes lui pèse de plus en plus. Deux ans plus tard, de son propre chef, il entreprend un long voyage jusqu'à York Factory, là-bas, à la baie d'Hudson, en vue de rétablir son honneur. Il se rend aux autorités de la compagnie du même nom, disposé à plaider sa cause. Cette démarche courageuse – et les milliers de kilomètres parcourus – impressionnent beaucoup ceux qui le reçoivent. Ils finissent par admettre qu'il n'a jamais autorisé le massacre des Sept Chênes et, au terme d'un procès devant jury, il est acquitté.

La bataille des Sept Chênes a au moins deux grandes conséquences: l'avènement d'une conscience nationale chez les Métis de la rivière Rouge, et le début des négociations qui mèneront à la fusion des deux compagnies de fourrures rivales. Pour John McLoughlin, c'est une époque qui s'achève: les dures années d'apprentissage sont terminées. Il est maintenant actionnaire de la Compagnie du Nord-Ouest, ce qui lui assure un statut particulier dans le milieu. Son influence grandit de jour en jour, si bien que, dans le long processus menant à la fusion, il se retrouve lui-même un intervenant de premier ordre lors des négociations. À titre de haut représentant de la Compagnie, il passe toute l'année 1820 dans la ville de Londres. Il a trente-sept ans, il établit de nouvelles relations, sa personnalité lui sert magnifiquement. Puisqu'il se trouve pour la première fois de sa vie dans les Vieux Pays, il en profite pour rendre visite à son frère David, qui habite à Paris. Ce n'est pas mal pour les deux petits Irlandais de Rivière-du-Loup: l'un qui négocie à Londres une fusion historique entre les deux plus importantes compagnies de fourrure en Amérique, et l'autre qui a été décoré de la légion d'honneur par Napoléon Bonaparte et qui deviendra dix ans plus tard le médecin personnel de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français.

Finalement, les deux entreprises fusionnent en 1821 et il est entendu que la nouvelle compagnie doit porter le nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en raison de son antériorité historique. Cette décision blesse bien des cœurs de *Nor'Westers*: comment la Compagnie du Nord-Ouest, pourtant plus grosse et plus rentable, a-t-elle pu laisser faire une chose pareille? En dépit de son

amertume, John McLoughlin se sent motivé comme jamais. Il s'est fait remarquer des hautes instances à Londres; il revient au fort William gonflé d'ambitions. Il devra cependant patienter. Dans la nouvelle structure, on le nomme facteur en chef d'un poste retiré, en marge des grandes affaires de la nouvelle compagnie. Il s'agit du fort Frances au lac à la Pluie. Notre homme ne s'en trouve pas particulièrement heureux; sa famille déménage avec lui, quittant le fort William où ils étaient bien établis depuis plus de huit ans. Le purgatoire du lac à la Pluie dure deux ans. En 1824, le nouveau gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour le département du Nord, George Simpson, convoque des états généraux à York Factory et annonce qu'il fera une grande tournée des postes de l'Ouest. C'est à cette occasion que la direction, insatisfaite des résultats de la traite dans le district de Columbia, décide de nommer un nouveau responsable. Ce sera John McLoughlin. Il a alors quarante ans: il commence la grande aventure de sa vie.



Assis sur la berge depuis des heures, presque figé, le vieux McLoughlin regarde inlassablement couler la rivière Willamette. Il occupe l'espace avec une sorte de lourdeur, semblable au monument qu'il est; cependant, on peut voir qu'ici et là le marbre s'effrite. Tout se mélange en lui, le bon comme le mauvais; le contentement d'avoir vécu une vie riche, aussi débordante que ces chutes, là devant, et l'impression que tout cela lui est tombé des mains. Il ressent à la poitrine le mal d'avoir été trahi.



Juillet 1824. John McLoughlin quitte York Factory à la tête de l'une des fameuses brigades de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le cœur plein d'allant, bien qu'il doive laisser sa famille au fort Frances, il s'apprête à parcourir la légendaire route transcontinentale qui le conduira au fort George sur les rives du Pacifique. Ce poste de traite, d'abord nommé Astoria, a été construit en 1812 par les gens de l'expédition Hunt, elle-même commanditée par John Jacob Astor, le célèbre homme d'affaires d'origine allemande. À partir de New York, Astor dirige un véritable empire dans le commerce des fourrures; il deviendra même l'homme le plus riche des États-Unis en développant des échanges avec la Chine – peaux de loutre marine contre thé, soie et opium. Lors de la guerre anglo-américaine, un de ses agents a été forcé de vendre le poste d'Astoria à la Compagnie du Nord-Ouest qui l'a rebaptisé du nom très couru de fort George – il y a une vingtaine de fort George à cette époque en Amérique et dans les colonies anglaises.

Les grands canots sont à l'eau, le voyage commence. En remontant la rivière Hayes, la brigade rejoint la rivière Saskatchewan, puis Saskatchewan Nord, qu'elle suit jusqu'au fort Edmonton. Tout au long de ce trajet, on

traverse le chapelet des postes: Norway House, Cumberland House, Carlton House et ainsi de suite. Chacun de ces postes a son nom, son histoire. Au fort Edmonton, juste au sud des pays de l'Athabasca, où la fourrure est si belle, la brigade se retrouve au début des routes d'eau qui la mènent à travers les Rocheuses jusqu'au poste de Jasper (Jasper House), puis à celui d'Okanagan. De là, elle atteint le bassin du fleuve Columbia dans les environs des Dalles. Ce qui se raconte en quelques phrases ne peut exprimer les obstacles, les embarras et les longueurs du voyage terrestre, un parcours d'environ trois mois, qui va de la baie James à l'Oregon. Pourtant, pendant des décennies, les York's Brigades feront régulièrement le trajet aller-retour, chaque année, pour transporter les gens, le courrier, les marchandises.

Obstacles, embarras... et enfin! un peu de facilité. Après avoir vécu fer sur fer dans les contrées du Nord, McLoughlin et son équipe découvrent aux abords du Pacifique rien de moins qu'un paradis. La proximité de l'océan adoucit le climat; les températures sont agréables et l'environnement, généreux. Parti de York Factory plus de deux semaines après eux, le gouverneur Simpson parvient à les rejoindre. Curieux personnage que ce Simpson, féru de voyages au long cours et de records de vitesse: il a noté dans son journal le défi qu'il s'est donné de rattraper à tout prix McLoughlin. Toute sa carrière durant, le gouverneur s'adonnera à ce plaisir d'enregistrer ses temps et de constamment les améliorer, quitte à chevaucher – et à faire chevaucher ses hommes – onze heures d'affilée. Il a une autre manie: noter les qualités et les défauts de ses employés. Lors de cette rencontre en Oregon, il écrit dans son fameux *Character Book* ses impressions sur le Dr McLoughlin: «C'est un homme que je ne voudrais pas rencontrer la nuit dans une ruelle de Londres. Avec ses habits rapiécés, sa barbe qui ferait honneur au menton d'un grizzli, son visage et ses mains qui démontrent qu'il ne perd pas beaucoup de temps à se toiletter, il rappelle les bandits des grands chemins.»

Arrivés au fort George, les deux hommes et leurs brigades sont accueillis par de nombreux employés canadiens-français qui étaient de l'expédition Hunt, douze ans auparavant, et qui sont restés ici pour faire la traite: les Pariseau, Gervais, Laframboise, Lussier, Labonté... Tout magnifique que soit l'endroit, ni McLoughlin ni son supérieur ne le considèrent comme adéquat pour établir le poste d'envergure qu'ils ont en tête. Le fort George est trop près de la mer, trop exposé à d'éventuelles offensives et peu propice à l'agriculture. Mais surtout, la Compagnie de la Baie d'Hudson y est-elle toujours la bienvenue? Le fleuve Columbia fait l'objet d'une entente d'occupation conjointe entre Britanniques et Américains jusqu'en 1828. Cette entente sera-t-elle prolongée? La région risque d'être prise en étau dans une chicane de frontières. Pendant des mois, on ratisse les environs. Après un profond désaccord entre les deux hommes sur le choix du nouveau site, on établit finalement le quartier général des opérations, suivant l'avis de McLoughlin, à cent milles en amont sur la rive nord du Columbia. Peut-être que cette rive demeurera canadienne... Cette fois, le docteur a eu gain de

cause, mais ce n'est que partie remise pour le gouverneur Simpson qui, disons-le, aime bien se faire entendre. Chez les employés de la Compagnie, on le surnomme «le petit empereur». En effet, comme Napoléon, c'est un homme petit de taille mais atteint de la folie des grandeurs: grande organisation, grandes performances, grand pouvoir sur ses troupes.

Le nouveau poste reçoit le nom de fort Vancouver – à ne pas confondre avec l'actuelle ville de Vancouver, plus au nord. Tous les talents du Dr McLoughlin sont mis à contribution: il fait construire une véritable petite communauté, avec maisons et entrepôts, ateliers et magasins, cultures et élevage de bétail. Il planifie, il conçoit, il s'occupe des moindres détails. On remarque que sa propre maison, dans laquelle viendront s'établir l'année suivante Marguerite et les enfants, évoque le style architectural des demeures canadiennes-françaises. Mais on attend bien davantage de McLoughlin que des talents en aménagement: comme directeur du district du Nord, il a la responsabilité d'un territoire de traite qui couvre des espaces inimaginables: de la vallée de Sacramento en Californie jusqu'à Stikine aux frontières de l'Alaska, et du Pacifique jusqu'au-delà des Rocheuses. Il doit transiger avec les Mexicains vers le sud, avec les Russes vers le nord et avec les Américains de Saint-Louis qui le talonnent, car eux aussi ont l'œil sur les riches pelleteries des Rocheuses.

Or, McLoughlin possède les qualités qu'il faut. Avant tout, c'est un chef, un véritable meneur d'hommes. Son autorité n'est pas seulement légale; mieux, elle est morale: les gens la lui accordent de façon spontanée. On décrit le Dr McLoughlin comme étant le noble autocrate de l'Oregon, dirigeant et protecteur de tous les citoyens, parfois sujet à de formidables colères, mais toujours juste et humain envers les employés de la compagnie. En affaires, il se révèle être un organisateur ingénieux, ayant le sens du détail et l'instinct des grandes réalisations. Avec le temps, il est devenu un personnage incontournable. Isolé par la distance et par la barrière des Rocheuses, il jouit d'une grande liberté décisionnelle. En vérité, il se comporte comme un homme d'État, envoyant ses gens aux quatre coins du territoire, alors que lui-même voyage le moins possible. Il apprécie sa vie dans l'enceinte du fort Vancouver. Quiconque passe dans les parages est reçu chez lui, les gens importants comme les autres. S'assoient ainsi à sa table des personnalités amérindiennes de différentes nations, ce qui le distingue radicalement des dirigeants de la Compagnie de la Baie d'Hudson – du gouverneur Simpson, notamment, qui ne cache pas ses penchants racistes. Avant d'épouser une cousine anglaise, ce dernier a entretenu, comme la plupart des traiteurs, de nombreuses relations avec des Indiennes et des Métisses. Contrairement à d'autres, il les a ensuite rejetées avec mépris. Il s'oppose d'ailleurs vigoureusement aux mariages entre coureurs des bois et Indiennes; lui et son épouse n'ouvrent pas leur porte aux femmes de couleur. McLoughlin, bien au contraire, présente avec fierté sa femme et ses enfants métis, et se désolé sincèrement des épidémies qui exterminent les peuples autochtones les uns

après les autres. Il jouit d'une grande influence auprès des Indiens, dont on estime alors le nombre à une centaine de mille. Les Clatsop le surnomment avec respect l'Aigle à tête blanche.

Sous la gouverne de ce chef bien-aimé, la Compagnie de la Baie d'Hudson fera des affaires en or pendant une vingtaine d'années dans le vaste district de l'ouest des Rocheuses. Le fort Vancouver se développe: vers 1835, on y dénombre environ huit cents personnes et une quarantaine de bâtiments: maisons d'officiers, de facteurs, de commis et de divers membres de l'administration, ateliers de charpentiers, de forgerons, de charrons, de ferblantiers, etc. Il y a une cinquantaine de cabanes très confortables pour les employés et leur famille, une immense grange avec des dépendances, un hôpital, des moulins et une ferme modèle où l'on récolte bon an mal an des milliers de boisseaux de blé, d'avoine, de seigle et de fèves, des pommes de terre, des rutabagas et quantité d'autres légumes. Vergers et vignes poussent allègrement sur des acres de bonne terre: les pommes, poires, pêches, prunes, cerises et raisins abondent. On retrouve enfin sur la ferme quelque deux mille têtes de bétail – porcs, moutons et bœufs – sans compter des centaines de chevaux. Le paradis, disions-nous. Pour le reste, c'est un bateau arrivant de Londres chaque printemps qui approvisionne le poste en vêtements, couvertures et tissus, vaisselle, ustensiles et outils, armes et poudre à fusil, thé, sucre, café et cacao... enfin, tout le nécessaire pour la subsistance et pour le troc.

En somme, il faut voir le fort Vancouver comme un carrefour achalandé où circulent brigades et équipages, vivres et marchandises. Durant ses années les plus fastes, McLoughlin dirige vingt-quatre postes de traite et des centaines d'employés. Il supervise les voyages de quatre navires océaniques, dont certains effectuent la navette entre l'Oregon et la Chine, en passant par Hawaï, pour livrer des cargaisons de peaux de loutres de mer. Ces voiliers vont aussi à Londres, pour les affaires et le courrier, en contournant le cap Horn. Ajoutons à tout cela une flottille de petits bateaux qui cabotent le long des immenses étendues de côtes, entre San Francisco et l'Alaska. Le travail se fait également par voie terrestre: les brigades se déploient en tous sens dans le pays, que ce soit à pied ou en canot, de poste en poste ou de portage en portage.

Les biographes anglophones de John McLoughlin n'ont jamais trop insisté sur le fait que l'anglais n'était pas la langue de travail au fort Vancouver, pas plus qu'ils n'ont souligné le caractère hautement multiculturel de l'environnement humain. De fait, une proportion importante des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson est francophone et même que, généralement, ces coureurs des bois, voyageurs et canoteurs ne parlent pas l'anglais. Les Irlandais et Écossais doivent connaître un minimum de français pour comprendre ceux qu'ils surnomment les *Keskydeez* – «qu'est-ce qu'y disent». Dans ce monde aussi fascinant qu'éclaté, on retrouve également des Iroquois francophones de Montréal et de nombreux Kanakas d'Hawaï, qui

travaillent dans leur propre langue. Évidemment, plusieurs autres nations autochtones complètent le tableau: Têtes-Plates, Nez-Percés, Sanpoils, Cœurs-d'Alène, Nootkas, Cayuses, Clatsops, Nehalems, Chinooks, Salishs, Tillamooks et Kalapuyas, pour ne nommer que les plus importantes. Peu à peu, une nouvelle langue se développe dans le monde de la fourrure: un dialecte appelé «jargon de chinook», qui comprend des mots issus notamment du chinook, du nootka, du français et de l'anglais. Par exemple, l'avoine devient *la-wen*, la fourchette, *lapooshet*, l'égoïne, *lakween*, le chapeau, *se-ah-po* et la poule, *lapool*. De langue commerciale, cette *lingua franca* va s'étendre à un usage courant, du centre de la Colombie-Britannique au nord de la Californie; parlée par cent mille personnes, on la retrouvera même jusqu'au début du XX^e siècle dans certaines institutions publiques, à la cour comme à l'école.

Il y a un terme dans ce jargon qui traduit bien le genre d'hommes qu'on retrouve auprès de McLoughlin: des *skookum*, c'est-à-dire des gars solides, des braves, aussi aidants que loyaux. Car, bien sûr, McLoughlin ne mène pas à lui seul le fort Vancouver. Pour assurer la réussite des voyages durs et dangereux qui doivent se faire aux quatre coins du district, il peut s'appuyer sur d'excellents chefs de brigade. Peter Skeene Ogden, un de ses meilleurs hommes, dirige les convois réguliers entre la baie James et l'Oregon. Il patrouille aussi dans le Wyoming, l'Utah, et pousse des pointes jusqu'au Colorado. Vers le sud, le capitaine Michel Laframboise dit *Old Man Raspberry* est en charge du nord de la Californie et de la riche vallée du fleuve Sacramento. Avec Louis Pichette, il a ouvert la fameuse piste Siskiyou et construit le *French Camp* à son point d'arrivée. Appartiennent aussi à ce groupe d'élite John Work, le bien nommé, et Pierre-Chrysologue Pambrun, originaire de L'Islet, qui se verra confier les futurs postes des Dalles et de Walla Walla. Mais le Dr McLoughlin affectionne par-dessus tout James Douglas, qui sera plus tard à la Colombie-Britannique ce que lui-même est à l'Oregon, c'est-à-dire la figure emblématique de sa fondation. Douglas est un mulâtre, né dans les Antilles d'un père écossais, riche propriétaire de plantations de canne à sucre, et d'une esclave créole. Il a reçu une excellente éducation en Angleterre et est devenu commis pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Dans le milieu, on le surnomme le Nègre. Alors qu'il n'avait que seize ans, McLoughlin l'a pris sous son aile au fort William, agissant avec lui comme si c'était son fils. Il l'a ensuite fait venir au fort Vancouver: Douglas devient son comptable attitré, puis son adjoint, avant d'occuper une place prépondérante dans le gouvernement provisoire de l'Oregon. Lorsque la Compagnie de la Baie d'Hudson perdra son droit de traite en territoire américain, lorsqu'on fermera les livres, Douglas sera envoyé sur l'île de Vancouver où il fondera la ville de Victoria.

En attendant, ce James Douglas représente une véritable consolation pour McLoughlin, car son propre fils, John, l'aîné des enfants qu'il a eus avec Marguerite Waddens, lui cause constamment des soucis. C'est un jeune

homme intelligent, mais à l'esprit trouble et tempétueux. Il a étudié la médecine à Paris, auprès de son oncle David qui, on s'en souvient, est médecin à la cour. Mais de là-bas, on l'a renvoyé au pays en raison d'une faute supposément impardonnable. En 1838, il est impliqué dans la révolte des Patriotes du Haut-Canada, à Toronto. Afin de le sauver d'un séjour certain en prison, McLoughlin le rapatrie en Oregon, puis l'envoie travailler pour la Compagnie de la Baie d'Hudson dans un des endroits les plus éloignés du district, le poste de Stikine en Alaska – de quoi refroidir le feu qui l'habite.

Il ne fait aucun doute que le fils tient du père en matière d'insubordination. D'ailleurs, si les affaires roulent pour le mieux au fort Vancouver, l'indépendance d'esprit dont fait montre McLoughlin finit par agacer profondément le gouverneur Simpson. Celui-ci lui reproche de trop souvent déroger aux ordres de la compagnie. Certes, le Dr McLoughlin invoque à raison la lenteur extrême de la correspondance avec Londres – qui prend parfois jusqu'à une année entière aller-retour – et l'urgence de certaines prises de décision. Mais notre homme sait aussi faire la sourde oreille... Dans son *Character Book*, son supérieur le décrit comme «un homme tout à fait honorable et intègre», mais doté d'un «tempérament violent et insoumis». Entre le «tsar de l'Oregon» – un autre surnom qu'on donne à McLoughlin – et le «petit empereur» qu'est Simpson, l'affrontement n'est plus qu'une question de temps.

En outre, après plus de vingt ans d'hégémonie, les beaux jours de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans cet Eldorado de l'Ouest sont comptés. Le Dr McLoughlin n'est pas sans le savoir: il reçoit chez lui un nombre significatif de voyageurs qui apportent des informations fraîches sur l'état du monde. Parmi eux, il y a des gens comme Jean-Charles Frémont, l'explorateur et politicien américain d'origine canadienne-française qui se portera candidat républicain aux premières élections à la présidence de l'histoire des États-Unis. McLoughlin suit de loin les péripéties de la rébellion des Patriotes de 1837-1838, pour laquelle il affiche publiquement sa sympathie, tout comme il se déclare ouvertement grand admirateur de Louis-Joseph Papineau. Le docteur voit que le monde change à une rapidité exceptionnelle. La pression des Américains qui revendiquent l'Oregon s'accroît de jour en jour; l'arrivée massive de leurs colons est imminente. Sauvegardera-t-il un petit quelque chose du monde qu'il a créé au confluent du fleuve Columbia et de la rivière Willamette?

Un des événements qui annoncent la fin de cette histoire se produit en 1834: un missionnaire méthodiste apparaît au fort Vancouver. Dieu sait qu'en Amérique, les religieux apportent leur lot de fatalités... Celui-là s'appelle Jason Lee. Il est originaire des Cantons de l'Est, au Québec, mais vit depuis longtemps à Boston. Son Église a répondu à l'appel du peuple des Têtes-Plates, dont quatre représentants avaient fait le voyage des Rocheuses jusqu'à Saint-Louis pour s'informer de la religion des Blancs. Deux d'entre eux étant morts durant leur séjour dans la ville, leur destin a touché le cœur des

Américains de la côte Est, et Jason Lee et sa femme se sont joints à un entrepreneur bostonien qui désirait faire des affaires en Oregon pour amorcer un périple vers l'ouest, une véritable croisade pour civiliser les «pauvres Indiens» perdus dans la nature sauvage. Bien que ces gens ne soient pas de sa religion, le Dr McLoughlin les accueille avec sa grandeur d'âme proverbiale, leur fournissant gîte et couvert, protection et conseils.

Jason Lee ouvre ainsi la voie pour d'autres missionnaires: des méthodistes, des anglicans et des presbytériens. Parmi eux, deux couples mythiques dans l'histoire des États-Unis: les Withman et les Spalding. Accompagnant un groupe de traiteurs, ils arrivent au fort en 1836, avec pour objectif d'évangéliser, de soigner et d'instruire les Indiens. Leurs chariots seraient parmi les premiers à avoir emprunté la piste de l'Oregon, et Narcissa Whitman et Eliza Spalding, les premières Blanches à avoir pénétré si loin dans l'Ouest. Tandis que les deux pasteurs cherchent un endroit où s'établir, leurs épouses sont prises en charge par les McLoughlin. Mais ni les promenades dans les jardins luxuriants de la propriété, ni les randonnées à cheval ne semblent leur rendre ce délai plus agréable: «Je n'ai pas quitté mes amis et tout ce qui m'est cher, écrit Eliza Spalding, pour profiter des confort de la vie en terre étrangère. Non, la seule chose que j'avais en tête en venant dans ce monde païen était d'œuvrer pour le bien matériel et spirituel de ceux dont l'esprit est embrouillé par les ténèbres du paganisme. Je désire de tout cœur voir leurs âmes éclairées et bénies par la parole de l'Évangile, qui révèle vie et immortalité.» Ils auraient dû, avant toute chose, suivre les conseils de John McLoughlin; contre son avis, ils s'installent à Waiilatpu, près du fort isolé de Walla Walla...

Dans cet arrivage constant de missionnaires protestants, on retrouve un Anglais de Londres, envoyé par la Compagnie de la Baie d'Hudson pour servir les employés et convertir les Indiens: c'est le révérend Beaver – dont le patronyme fait l'objet de tous les quolibets dans ce milieu de la fourrure, principalement du castor! Celui-ci est anglican et n'entend pas à rire. En fait, l'intolérance est le lot de l'ensemble des missionnaires qui s'installent ici: ils n'ont aucune sympathie envers les peuples autochtones, ni aucune patience. Les Indiens doivent devenir des Blancs du jour au lendemain, c'est-à-dire de bons cultivateurs obéissant aux lois de la morale chrétienne. Lorsque le Dr McLoughlin les invite à sa table, plusieurs de ces bons pasteurs refusent d'y venir pour ne pas avoir à s'asseoir à côté de Marguerite, la Métisse, ou devant l'épouse indienne de James Douglas... Le révérend Beaver, pour sa part, va même dénoncer à Londres cette société métissée, ces lieux maudits de Dieu où même les hauts dirigeants de la Compagnie de la Baie d'Hudson vivent en concubinage avec des Sauvagesses. Dans ses nombreuses lettres destinées au siège social de la compagnie, il répète ses charges contre le Dr McLoughlin, qu'il décrit comme un potentat immoral et indigne. Il fera tant et tant, qu'un beau jour, n'y tenant plus, le docteur lui administrera une bastonnade publique, utilisant sa canne pour frapper l'épaule du petit ministre

sur la place centrale du fort Vancouver!

McLoughlin ne défend pas que les Indiens: il a un profond respect pour ses hommes de brigade canadiens-français, ses braves, ses *skookum*, qui sont généralement méprisés par les patrons anglophones. Il admire les pionniers, Joseph Gervais, Étienne Lussier, Louis Labonté et cette cinquantaine de vieux routiers qui ont ouvert les pistes de l'Ouest. Ceux-ci, d'ailleurs, avancent en âge, et pour plusieurs, le temps est venu d'accrocher leurs mocassins. Pourquoi repartir? Les terres de l'Oregon sont tellement riches et le climat, si doux: chacun rêve de s'établir ici et de cultiver son petit lopin de terre. Cependant, un règlement interne de la compagnie rend impossible cette pratique: on oblige les coureurs des bois à signer leur «désengagement» au point de leur engagement, généralement au bureau montréalais de la compagnie. Ce règlement vise à s'assurer que les employés ne restent pas sur le territoire des postes après la fin de leur contrat. Alors même que McLoughlin reçoit avec joie la demande de ses hommes de s'installer dans la vallée de la Willamette – une terre paradisiaque que les Américains baptiseront plus tard *The French Prairie* –, une directive du gouverneur Simpson le rappelle à l'ordre.

Dans un geste extraordinaire de défi, Louis Labonté s'embarque sur une brigade de canots en partance pour la baie James. Il fait le long voyage jusqu'à la colonie de la rivière Rouge, atteint la tête des Grands Lacs, descend jusqu'à Montréal, qu'il rejoint après un périple de quatre mois, signe sa propre décharge, se rembarque à Lachine avec une brigade de voyageurs en partance pour la rivière Rouge, puis rejoint à Le Pas les brigades d'York qui se dirigent vers le fort Vancouver, où il arrive après un voyage de retour qui aura duré cinq mois. Voici un homme libre qui vient de parcourir en canot et à pied le trajet aller-retour entre l'Oregon et Montréal, un périple de milliers de kilomètres qui aura pris presque un an de sa vie, simplement pour montrer à la compagnie l'absurdité de son règlement. Devant pareil exploit, McLoughlin écrit à Simpson que, désormais, ses hommes seront libérés en Oregon, quoi qu'en pense ou fasse le «petit empereur».

En 1839, John McLoughlin est convoqué à Londres. Tout conspire contre lui. On lui reproche ses prises de bec, ses initiatives, sa trop grande générosité à l'égard des Américains qui arrivent au fort Vancouver; on lui reproche mille et une choses, notamment son désaveu des stratégies maritimes que Simpson souhaite développer. Là-dessus, il est vrai que les deux hommes ont des positions diamétralement opposées. On le sait, McLoughlin ne jure que par ses brigades terrestres et son réseau de postes intérieurs. Cette façon d'opérer n'a-t-elle pas fait ses preuves et enrichi la compagnie? Le docteur a par ailleurs développé une aversion marquée pour le monde des bateaux: les capitaines de voiliers sont toujours arrogants, estime-t-il, la plupart du temps déplaisants, et souvent ivrognes. Ce sont des gens auxquels on ne peut, selon lui, pas se fier. Quant à Simpson, il ne tient pas les hommes des bois en haute estime, mais surtout il voit l'avenir de la Compagnie de la Baie d'Hudson

dans le cabotage côtier et le transport maritime en général. Or, à Londres, sa voix compte pour beaucoup. Sa crédibilité est bien installée, autant dans les cercles britanniques que dans la société montréalaise, où il s'est parfaitement intégré. Il est même dans la confiance des plus grands entrepreneurs canadiens, tel William Molson. S'il a cru en McLoughlin aux débuts de l'établissement du fort Vancouver, il travaille maintenant d'arrache-pied à le dévaloriser auprès des grands administrateurs. Il souhaite qu'on remplace le «tsar» dans le district de Columbia où, dit-il, il n'obéit plus à personne. D'ailleurs, l'ordre envoyé à McLoughlin de s'embarquer sur le prochain navire en partance pour Londres – via le cap Horn – provient du bureau de Simpson à Montréal. Bien sûr, le docteur fera les choses à sa façon: défié dans son autorité, il entreprendra de voyager par le continent avec une brigade de canots en partance pour York. Il y a tant d'années qu'il a parcouru ce trajet pour la dernière fois. Dans chaque poste et auprès de chaque facteur, partout où il s'arrête, il fait forte impression. Voici le géant, voici la légende! Cette tournée ne va pas sans indisposer les représentants de la Compagnie car, à qui veut l'entendre, la «légende» déclare avec fougue son admiration pour une autre figure mythique, Louis-Joseph Papineau, malgré les avertissements polis de ses hôtes qui lui rappellent que le chef de la rébellion des Patriotes n'est pas le sujet le plus populaire dans la compagnie britannique.

Avant de traverser l'Atlantique, McLoughlin fait halte à Rivière-du-Loup, le temps de prendre dans ses bras sa vieille mère, sa très chère Angélique qui est maintenant âgée de soixante-dix-neuf ans. Il se rend ensuite à Québec, où il retrouve sa sœur Marie-Louise, depuis six ans supérieure des Ursulines. Il en profite également pour voir sa fille Marie-Elizabeth; de santé fragile, celle-ci est la seule de ses enfants à ne pas avoir pu faire le voyage jusqu'en Oregon. Elle a vécu chez les Ursulines, auprès de sa tante Marie-Louise, jusqu'à son mariage avec un officier britannique. Imaginons: la dernière fois que le Dr McLoughlin a embrassé sa fille, elle avait dix ans! S'il avait suivi les ordres de Simpson et pris le premier bateau, il n'aurait jamais revu sa famille. Car ces retrouvailles sont les dernières.

À Québec, il s'embarque finalement pour Londres. Alors que cette rencontre au siège social de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'annonçait catastrophique, elle se révèle en fait extrêmement fructueuse. Combien séduisant, éloquent et convaincant a dû être le Dr McLoughlin pour ainsi renverser la vapeur! Il arrive à obtenir du conseil d'administration tout ce qu'il réclame: le renouvellement de son contrat de facteur en chef et de surintendant du district de Columbia, et bien d'autres choses encore. Il propose de mettre sur pied une compagnie agricole indépendante, non pas pour la traite des fourrures, mais pour faire commerce avec les colons américains qui arriveront bientôt par milliers en Oregon. Cette compagnie aurait sa pleine autonomie; tout en s'y gardant des parts, la Compagnie de la Baie d'Hudson se montrerait ouverte aux investissements privés. Le conseil appuie le projet. McLoughlin obtient également en bonne et due forme, pour

ses coureurs des bois, l'abolition de la règle de «désengagement» au lieu de l'embauche. Enfin, est abordée la ques-

tion religieuse. Depuis un an, la communauté canadienne-française dispersée sur l'immense territoire du district de Columbia peut compter sur les services de deux prêtres catholiques, les pères François-Norbert Blanchet et Modeste Demers, venus en mission avec l'autorisation de la compagnie. McLoughlin veut officialiser ce lien avec l'Église et s'assurer que d'autres missionnaires catholiques pourront venir s'établir en Oregon. Il demande l'appui sans réserve de la compagnie et, contre toute attente, l'obtient. Bien sûr, les résultats de ce voyage rendent McLoughlin aussi fier qu'ils humilient le gouverneur Simpson, dont le désir de vengeance ne fait que croître.

En Angleterre, le patriarche retrouve son fils David, le benjamin, qui y fait des études militaires et projette de rester sur le vieux continent. Son père le persuade de revenir avec lui pour faire carrière dans le commerce des fourrures au sein de la compagnie. Après un long arrêt à Montréal, ils entreprennent ensemble la traversée du continent le long des routes légendaires de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Dès son retour en Oregon, McLoughlin met sur pied la compagnie Puget Sound – du nom d'un bras de mer de l'océan Pacifique. Il fait ériger des bâtiments sur la rive est de la rivière Willamette. Moulins à bois et à farine, abattoir, poissonnerie et distillerie, l'entreprise est le prolongement de la ferme modèle du fort Vancouver; elle vise à approvisionner les postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais surtout à desservir les futurs immigrants. En prévision des choses qui, inéluctablement, s'apprêtent à changer et à modifier sa propre trajectoire, le docteur se fait aussi bâtir un manoir familial près des nouvelles installations – le futur site d'Oregon City. Fidèle à lui-même et à ses appartenances, il ambitionne d'y faire prospérer une communauté francophone. Il a besoin de bras dans le domaine de l'agriculture. Plus que jamais il encourage l'établissement des coureurs des bois et des voyageurs canadiens-français et métis, ses employés, pour qu'ils deviennent cultivateurs dans la vallée de la Willamette.

Notons que parmi les habitants de la vallée, on retrouve Marie Iowa Dorion, cette incroyable voyageuse que Gabriel Franchère avait rencontrée au temps d'Astoria et dont il avait raconté les péripéties dans son journal. On se souvient qu'elle a accompagné son mari, Pierre Dorion, lors de l'expédition Hunt. En 1840, elle est installée avec son troisième mari, Jean Toupin, dans la vallée de la Willamette, avec cent vingt et un Canadiens français et Métis, dont Étienne Lussier, passé à l'histoire des États-Unis à titre de premier colon de l'Oregon. Il y a aussi Michel Laframboise, surnommé Capitaine de la piste de la Californie, Joseph Gervais, qui donnera son nom à une ville, de même qu'une solide descendance au pays, et le vieux Pierre Pariseau, qui mourra presque centenaire, dernier témoin de cette grande époque.

Cette petite communauté, bien établie sur des arpents de terre fertile, ne demande qu'à grandir. Dans cet esprit, McLoughlin fait éventuellement venir

des colons de la rivière Rouge au Manitoba, et il accueille même des Patriotes du Bas-Canada fuyant la répression britannique. Les abbés Demers et Blanchette s'activent dans la région, au grand plaisir des Canadiens et même des Indiens, qui les reçoivent à bras ouverts. Autant les Indiens détestent les ministres protestants, qu'ils trouvent ternes et gris, racistes et intolérants, autant ils apprécient les prêtres catholiques pour leur sens du spectacle et de la dramaturgie: ceux-ci savent en mettre plein la vue avec leurs soutanes pourpres, leurs ostensoirs plaqués or et leurs représentations terrifiantes des flammes de l'enfer.

1841. Coup de théâtre de la part du gouverneur Simpson. Après avoir traversé le continent américain – il note avec son habituelle minutie qu'il a «franchi environ 1 900 milles en 47 jours en voyageant pendant 41 jours et en étant retenu pendant 6 jours» –, le «petit empereur» débarque en personne au fort Vancouver. Il annonce à McLoughlin que le temps des brigades terrestres est terminé: il a réussi à en convaincre, chiffres à l'appui, les dirigeants londoniens. Aussi tous les postes dispersés sur le territoire seront-ils fermés, sauf celui du fort Simpson; et désormais la traite se fera par voie maritime à partir du vapeur *Beaver*. Le vrai patron a parlé. Il va sans dire que McLoughlin est profondément indigné: tous ses efforts pour monter ce réseau de postes et bâtir un système commercial de haut niveau seront anéantis. En février 1842, les deux hommes se rencontrent à Honolulu pour discuter une dernière fois de la question. McLoughlin tente de démontrer combien les postes sont lucratifs et plus efficaces que les navires, mais Simpson demeure inflexible. McLoughlin quitte Hawaï avec l'ordre de fermer immédiatement le fort Taku, en Alaska et, ironiquement, celui qui porte son nom, le fort McLoughlin, dans l'actuelle Colombie-Britannique. Le comble: même le fort Vancouver est démantelé. On décide de transférer le nouveau quartier général du district sur l'île de Vancouver. C'est James Douglas, le dauphin de McLoughlin, qui sera chargé de partir en repérage quelques mois plus tard. Il entreprendra la construction du fort Victoria l'année suivante, puis il y fondera une colonie. Il sera ainsi reconnu comme le père de la Colombie-Britannique.

McLoughlin voit se tourner les pages de l'histoire. Il doit se faire une raison: la grande époque du district de Columbia tire à sa fin. Mais il n'est pas au bout de ses peines. En vérité, il vivra bientôt la plus grande blessure de sa vie. Au printemps 1842, il reçoit une lettre de George Simpson. Une lettre en provenance du poste Stikine, où le gouverneur s'est arrêté avant de poursuivre son tour du monde. Cette lettre lui annonce sèchement que son fils John a été assassiné au cours d'une bataille d'ivrognes. En vérité, il s'agit d'une pure présomption, et il semble même que le gouverneur Simpson soit en partie responsable du tragique incident: lors d'une mutation de personnel, il a confié la direction du fort Stikine au jeune John, le laissant seul à la tête d'une vingtaine d'hommes réputés pour être dangereux – «les pires sujets parmi les employés de la côte», dira McLoughlin père. Par de nombreux témoignages,

on apprendra plus tard que John, en raison de son affreux caractère, était détesté des employés du poste, autant des Canadiens français que des Kanakas et des Métis. Ceux-ci avaient bel et bien orchestré une mutinerie. L'apprenant, John a tenté de tuer le chef des mutins, Urbain Héroux, mais celui-ci l'a pris de vitesse. Le gouverneur Simpson, lors d'un passage à Londres, alléguera que le jeune John a couru à sa perte, en tout cas que les circonstances de ce meurtre «en feraient un homicide justifiable devant un tribunal anglais». Cette fois, la rupture entre le Dr John McLoughlin et sir George Simpson est profonde et définitive. Jamais le docteur ne pardonnera au gouverneur d'avoir traité l'assassinat de son fils, tout détestable fut-il, avec une pareille désinvolture. Fou de peine et de rage, il mène sa propre enquête, tentant de rassembler les preuves nécessaires pour rétablir l'honneur des McLoughlin. Il y parvient, mais trop tard: les longues et incessantes lettres qu'il a fait parvenir aux administrateurs londoniens les ont conduits au bout de leur patience. Puisqu'ils ne peuvent se passer des services de Simpson, ils décident d'étouffer l'affaire et de libérer Héroux, ce bandit, cet alcoolique notoire... enjoignant McLoughlin, dans le même mouvement, de se réconcilier avec le gouverneur s'il tient à garder son poste.

À partir de 1843, comme prévu, des centaines de chariots défilent sur la piste de l'Oregon. Cette route, qui deviendra un grand symbole de l'histoire américaine, aboutit précisément à Oregon City. L'arrivée massive de colons américains va changer à jamais la vie dans le pays. Le Dr McLoughlin reçoit ces milliers d'immigrants en leur offrant les produits et services de la Puget Sound. Il leur fournit graines et outils, et, surtout, il leur accorde de généreuses marges de crédit. En fait, il investit dans cette arrivée phénoménale de nouvelles familles, espérant bien sûr un retour considérable sur ses investissements. Or, la Compagnie de la Baie d'Hudson est l'actionnaire principal de la Puget Sound. Et pour la Compagnie, le temps de l'Oregon est terminé. Le gouverneur Simpson a ordonné de trapper et de chasser au maximum, afin de laisser aux nouveaux arrivants une terre brûlée: pas question de concéder quoi que ce soit aux Américains, pas même une seule peau de rat musqué. Les États-Unis sont en effet sur le point de prendre officiellement le contrôle de tout le pays. Chacun doit faire son choix: se replier plus au nord ou devenir Américain. En attendant la formation officielle d'un nouvel État, on vote pour la constitution d'un gouvernement provisoire. Qui y adhère se range du côté des intérêts américains. Les archives ont conservé la liste des adhérents, parmi lesquels on retrouve les noms de deux Canadiens français, Étienne Lussier et François X. Matthieu, un Patriote en fuite qui fera une carrière de politicien en Oregon. De toute manière, qu'ils aient ou non adhéré à ce gouvernement, les Canadiens français demandent à peu près tous la citoyenneté américaine.

En 1845, avant que la Compagnie de la Baie d'Hudson ne le remercie, John McLoughlin remet lui-même sa démission à ses dirigeants. À vrai dire, devant son refus d'obtempérer et de se réconcilier avec le gouverneur Simpson, on

l'avait plus ou moins rayé des livres. Ses largesses envers les colons américains, à même les coffres de la Compagnie, avaient ajouté à l'exaspération des autorités. La lettre de démission de McLoughlin, empreinte d'amertume, fait état des injustices et des trahisons qu'il a subies durant toutes ces années. Malheureusement, d'autres épreuves viendront accabler le grand homme.

Il emménage avec Marguerite dans leur nouveau manoir d'Oregon City, une magnifique demeure dont il a supervisé la construction, planche par planche. Le site est splendide: devant eux bouillonnent les chutes de la rivière Willamette. McLoughlin va maintenant gérer la Puget Sound à titre d'entrepreneur indépendant. Les clients ne manquent pas: on compte une population d'environ deux mille personnes dans la vallée. Et il peut se permettre de bien faire rouler la compagnie: il a accumulé au cours des ans un bon capital. Tout s'annonce donc pour le mieux, d'autant plus que lui et Marguerite sont bien entourés. Leur grande fille Eloisa vit maintenant auprès d'eux, ce qui est un bien pour un mal: après avoir fondé avec son mari le poste de Yerba-Buena – la future ville de San Francisco –, celui-ci s'est suicidé là-bas, on ne sait trop pour quel motif, et Eloisa est revenue habiter sous le toit de ses parents avec ses trois enfants. Leur fils David est également à la maison. Depuis son retour d'Angleterre, il a travaillé pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis s'en est retiré. Il assiste maintenant son père dans ses entreprises. Même Joseph, le fils que John McLoughlin a eu dans sa jeunesse avec une Amérindienne, travaille à ses côtés. Tout, à ce moment de sa vie, a donc l'air de s'être replacé... si ce n'était la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui n'a pas dit son dernier mot. Avant de quitter l'Oregon, la Compagnie liquide ses intérêts et ordonne à McLoughlin de rembourser jusqu'au dernier cent tous les prêts qu'il a octroyés aux nouveaux colons. Le docteur n'aura d'autre choix que de puiser dans ses économies: la majorité des colons ne paieront jamais leurs dettes envers lui. Pire, ils ne lui témoigneront jamais la reconnaissance qu'il mérite.

En 1846, le traité de l'Oregon fixe la frontière canado-américaine au 49^e parallèle, beaucoup plus au nord qu'on ne le croyait. Si plusieurs de ses employés et amis, tels que James Douglas, Peter Skeene Ogden et John Work, choisissent de rester fidèles à l'Empire britannique et de partir avec la Compagnie vers le fort Victoria, sur l'île de Vancouver, McLoughlin, lui, à l'instar de la communauté canadienne-française, choisit de demeurer en Oregon. Mais, ici, le pays s'enflamme. La loi universelle de la colonisation fait son œuvre: les milliers de nouveaux arrivants envahissent les terres des Indiens, qui se voient discriminés et brutalisés. Et comme de raison, ceux-ci contractent massivement des maladies européennes et se mettent à mourir comme des chiens. McLoughlin connaît les Indiens, il sait qu'ils attribueront leurs maux aux «sorciers» blancs. Il avertit alors le ministre protestant Marcus Whitman du danger qui le guette: non seulement Whitman est pasteur, mais il est de surcroît médecin: il risque d'être vu comme un mauvais chamane qui

n'arrive pas à guérir ses patients. McLoughlin a beau les exhorter, lui et son épouse Narcissa, à quitter Waiilatpu, ceux-ci, que la bienveillance rend aveugles, s'obstinent à rester. En 1847, c'est le drame: tous deux sont massacrés avec une douzaine de gens de la mission par un groupe de Cayuses. Une cinquantaine de femmes et d'enfants sont capturés en vue d'une demande de rançon. Les colons réclament vengeance. Ce sera le début de la guerre des Cayuses. Le Dr McLoughlin, qui avait su maintenir la paix entre les nations depuis 1824, milite en faveur de la diplomatie. Mais personne ne l'écoute: le ressentiment et les préjugés les plus sombres refont surface; les colons américains accusent les prêtres catholiques, notamment les pères Brouillet et Charbonneau, d'avoir monté les Indiens contre les ministres protestants. Dans la foulée, ils attaquent l'intégrité du Dr McLoughlin sous prétexte qu'il est catholique et que son épouse est une Indienne. On lui reproche ses sympathies amérindiennes, métisses et canadiennes. Mais il y a encore plus grave: aux yeux de simples colons en train de s'unir pour former un État démocratique, John McLoughlin n'est qu'un aristocrate britannique, et cela, par-dessus tout, s'avère impardonnable. Même les colons les plus riches refuseront d'acquitter les dettes qu'ils ont envers lui, car toujours ils le verront comme un homme de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

En 1848, le Congrès américain érige l'Oregon en Territoire. Et en 1850, l'Oregon adopte la Donation Land Law, une loi qui ordonne la redistribution des terres afin d'en favoriser l'accès aux nouveaux colons. Il s'avère qu'un article de cette loi fait mal à McLoughlin: puisqu'il n'est pas Américain, du moins pas encore, et que les méthodistes entretiennent des visées sur ses propriétés foncières aux chutes de la Willamette, on le dépossède au profit de cette communauté religieuse. En fait, on conteste ses droits de propriété obtenus sous le Régime britannique. Il a certes fait sa demande de citoyenneté américaine, mais il ne l'obtiendra qu'en 1851: il sera trop tard. Les méthodistes, au terme de malversations, de manœuvres douteuses, de tours et de détours plus ou moins légaux, finissent par avoir le dessus. Le Dr McLoughlin se retrouve au bord de la faillite: il ne lui reste à la fin que sa maison, un moulin à bois et un magasin général. Cependant, tous ne l'ont pas abandonné. Grâce aux résidents canadiens-français de la vallée de la Willamette et aux vétérans de la traite des fourrures – et en raison de son immense charisme qui défie toutes les prévisions – il arrive tout de même à se faire élire maire d'Oregon City, position qu'il occupe brièvement. D'autre part, les autorités catholiques le recommandent au pape Grégoire XVI qui le nomme chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire. Cet honneur le touche profondément. Mais ce qui, fondamentalement, l'aide à traverser avec un peu de sérénité les dernières années, c'est ce qui lui reste de sa famille, à commencer par sa chère Marguerite. Elle et lui ont d'ailleurs renouvelé leurs vœux d'amour le 19 novembre 1842, cette fois officiellement, avec la bénédiction du père François-Norbert Blanchet. Quiconque manque de respect à sa femme, parce que c'est une Indienne – en ne retirant pas son chapeau

devant elle ou autrement – se voit aussitôt rabroué: «*Your manners, sir, your manners before ladies!*» Bien sûr, il doit faire le deuil de certains de ses enfants: en plus de John, son fils assassiné, Joseph est mort en 1848. Quant à sa fille Marie-Elizabeth, elle est partie vivre en Angleterre avec son officier britannique. Mais les autres sont bien là. Eloisa s'est remariée avec un ancien employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson, David Harvey, qui a pris en charge le moulin de son beau-père. Le couple vit au manoir avec sa petite famille qui s'agrandit. David restera avec son père jusqu'à la fin, puis il deviendra prospecteur en Idaho et en Colombie-Britannique. L'histoire aimant bien jouer avec les mots, il épousera une Indienne kootenai du nom d'Annie Grizzly: un petit clin d'œil au patriarche et à sa barbe légendaire!



Le vieux docteur a maintenant soixante-treize ans et ses forces déclinent. Malade d'un cancer depuis trois ans, il attend calmement l'échéance. Certains soirs, à la lueur de la lampe à huile, on peut le voir penché sur ses cahiers. Des cahiers aux reliures de différentes couleurs, dans lesquels il note et classe ses débiteurs: ceux qui ont de bonnes chances de le rembourser, de moyennes chances, peu de chances, voire aucune chance. Parfois, quand ses jambes le portent encore, il marche le long de la rivière Willamette. Perdu dans ses pensées, il lui arrive de revoir tendrement sa mère, son grand-père Fraser, ses oncles Simon et Alexandre, sa sœur Marie-Louise; il refait ses voyages, ses pistes, ses canotages, oui, il redessine dans sa tête le chemin de Rivière-du-Loup à Oregon City. Il prend la mesure de tout ce qu'il a gagné, de tout ce qu'il a perdu. Il vit dans le réconfort de son manoir rempli des rires de ses petits-enfants, il cultive ses souvenirs et ses regrets, il jouit du respect de ses derniers amis.

Au matin du 3 septembre 1857, le Dr Henri Deschênes, son neveu, lui rend visite. Pénétrant dans la chambre du patriarche, il le trouve alité, entouré des siens, et il lui demande: «Comment allez-vous, cher John?» Le colosse regarde un instant le docteur, puis longuement Marguerite, et il dit simplement: «Adieu!» Sa tête retombe sur le côté, ses longs cheveux blancs lui couvrent la joue et une partie de l'épaule. L'Aigle à tête blanche a pris son dernier envol.

HOMMES DES MONTAGNES

Provost (1785-1850)

Chalifoux (ca. 1791-1860)

ChalifouxRobidoux (1794-1860)

TÊTES DE MULES

*Ils ont choisi la voie la plus difficile, celle de
la liberté, ils se sont fabriqué des vies
de légende, sans même se soucier
de passer à l'histoire.*

SANTA FE, 1814. Tout un remue-ménage se fait entendre dans la petite prison locale où l'on tente de caser la trentaine de contrebandiers qu'on a capturés. Ça chahute et ça jure, en espagnol, en shawnee, mais surtout en français. Nous ne sommes pas encore aux États-Unis; le Nouveau-Mexique appartient alors à la Couronne espagnole. Il est interdit aux étrangers d'y trapper et d'y commercer sans permis. Joseph Philibert et ses hommes l'ont appris à la dure. Deux cent cinquante soldats les ont arrêtés à Taos et escortés jusqu'ici. On les gardera captifs durant une cinquantaine de jours et, pour défrayer les coûts de leur subsistance – un peu de maïs bouilli et d'eau – on leur confisque leurs pièges, leurs fourrures, tout ce qu'ils possèdent de biens et de marchandises.

La brigade de Joseph Philibert est composée principalement de Canadiens français. Le fameux Étienne Provost en fait partie, et peut-être aussi l'un ou l'autre frère du clan Robidoux. D'une certaine façon, cela importe peu. La plupart de ces hommes n'ayant rien écrit de leurs périple extraordinaires, on ne peut pas toujours les identifier avec certitude, surtout si aucun témoin, aucun biographe n'en fait mention. Il faut surtout retenir l'importance du rôle qu'ensemble ils ont joué sur la scène de l'Amérique, et particulièrement entre 1800 et 1850, lors de cette aventure fondatrice qu'on appelle la Conquête de l'Ouest.

Ouvriers de pistes, canoteurs, convoyeurs, éclaireurs, trappeurs, traiteurs, guides, interprètes, chasseurs, entrepreneurs; du Mississippi au Pacifique, à travers plaines et montagnes, quatre travailleurs des fourrures sur cinq étaient alors des Canadiens français. Cela signifie qu'ils s'en trouvaient des milliers, venus de Louiseville, de Lanoraie, de Berthier-en-Haut, de Boucherville, de Montmagny, de Sorel, à battre les sentiers, les premiers Blancs à soulever la poussière de cette partie du sol américain. Les paysages nous le rappellent: combien de rivières, de lacs, de chemins et de montagnes, aux États-Unis, portent des noms français? Sans compter les enfants des enfants des enfants de ces coureurs d'espaces qui, la plupart du temps, ne savent pas d'où leur vient leur patronyme bizarre ni comment le prononcer.

Suivons le parcours de trois de ces jeunes aventuriers qu'on peut croiser à Saint-Louis, à l'apogée du commerce des fourrures: Étienne Provost, qui entrera dans la légende comme *The Mountainman*; Jean-Baptiste Chalifoux, le futur Juan Bautista Chalifu, alias Baptiste Brown, qui prendra la tête de la

terrible bande des Chaguanosos; et Antoine Robidoux, un des six frères du redoutable clan Robidoux, qui deviendra le très respecté don Antonio Rubedoux.



Nous pouvons nous faire une bonne idée de l'allure d'Étienne Provost, du moins tel qu'il apparaissait aux environs de la cinquantaine. Le peintre Alfred Jacob Miller, qui a documenté les voyages de traite dans le Nord-Ouest américain, l'a représenté dans trois de ses tableaux. On le reconnaît à sa drôle d'allure: un bonhomme trapu et bedonnant à dos de mule, portant un large chapeau coiffé d'une plume rouge. Dans les notes qui accompagnent sa peinture intitulée *Threatened Attack*, Miller l'identifie ainsi: «Monsieur Proveau, guide, avec le corps rond comme un marsouin.» Le peintre va jusqu'à citer Shakespeare, comparant Provost à Falstaff, qui engraisse la terre en marchant – *«larding the lean earth as he walks along»*! Et pourtant... Bien qu'à cette époque il n'ait eu l'air ni très fringant, ni particulièrement charismatique, tous ceux qui ont croisé son chemin parlent d'un homme robuste, capable de se défendre contre n'importe qui. On dit aussi que c'est un voyageur sans pareil, un conteur fantastique, le *mountaineer* le plus célèbre de l'Ouest.

Étienne Provost naît à Chambly le 21 décembre 1785. Son père, Albert Provost, est un cultivateur prospère. Marié trois fois, veuf à deux reprises, ce dernier a engendré une quinzaine d'enfants dont huit atteindront l'âge adulte. Étienne est le premier rejeton du troisième mariage, fils de Marie-Anne Ménard. Nous sommes sous le Régime anglais, vingt ans après la Conquête. Il s'agit du grand moment de la naissance des États-Unis d'Amérique. Au début de la guerre de l'Indépendance, en 1775, une trentaine de Patriotes américains, sous le commandement d'Ethan Allen, s'étaient emparés du fort Chambly, ce monument déjà historique ayant servi à la défense de la Nouvelle-France contre les Anglais et les Iroquois des années auparavant. Mais cette fois, du côté français, on ne combattait plus l'envahisseur: les Patriotes américains avaient reçu l'aide de nombreux Canadiens, en particulier l'appui massif des villageois de Chambly. C'est un fait connu et documenté – même s'il fut rarement mis en lumière – que les Canadiens français eurent une grande sympathie pour le mouvement révolutionnaire américain et qu'ils posèrent des gestes démontrant clairement qu'à la règle déjà corrompue des Britanniques, ils préféraient les espoirs naissants d'une nouvelle république.

Étienne Provost grandit dans ce monde où les cœurs balançaient entre la volonté d'indépendance et l'ordre de se soumettre. Il ne semble pas qu'il ait fréquenté longtemps l'école. Il ne saura jamais lire ou écrire – eût-il rédigé ou dicté son autobiographie, comme les fameux Kit Carson et James Beckwourth, devenus des favoris dans la mémoire américaine, que nous en serions restés abasourdis. Par contre, il jouit d'une belle corpulence et d'une

santé solide; il a manifestement une disposition naturelle pour la vie active sur le territoire. Lorsqu'il a onze ans, son père meurt, laissant un héritage important. Cette richesse témoigne de la bonne marche de la ferme familiale. Mais le jeune Étienne n'a aucun penchant pour l'agriculture; il ressent plutôt l'appel de l'immensité et l'envie de se lancer dans l'aventure fabuleuse des fourrures. En ces années-là, on interdit la vente du castor canadien aux Américains. On la pratique cependant à Albany, le plus vieux poste de traite des Anglais dans l'est de l'Amérique, où on offre de meilleurs prix qu'à Montréal. De nombreux habitants retirent grand profit de ce commerce illégal, que les autorités britanniques ne parviendront jamais à contrôler. Chambly bénéficie à cet égard d'une position idéale dans la géopolitique des fourrures: il y a déjà très longtemps, cent ans au moins, que l'axe de communication entre le Canada et l'État de New York passe par la rivière Richelieu.

Jusqu'en 1812, nous ne disposons d'aucun témoignage sur les pérégrinations d'Étienne Provost. Mais, nous le savons, pour de très nombreux Canadiens de son âge et de son étoffe, la forêt constitue la véritable école. On présume qu'Étienne passe ses années d'apprentissage à s'initier au commerce des fourrures et à voyager sur les vieilles routes de la contrebande. On l'imagine courant les bois de l'Estrie, du Maine, du Vermont, négociant des peaux d'Albany à Boston, se familiarisant avec les échanges, les profits et les pertes. Ces jeunes-là ne se sentent nullement dépayés en territoire américain. À cette époque, les grandes compagnies de fourrures recrutent déjà de façon intensive et on retrouve des Canadiens au Wisconsin, au Michigan, en Illinois et au Minnesota, voire jusqu'au Montana. Leurs histoires circulent partout; la jeunesse d'Étienne Provost a été nourrie, assurément, de ces récits palpitants.

Mais plus encore, depuis la Conquête, de nombreux Canadiens français ont pris la route de Saint-Louis, au confluent des fleuves Mississippi et Missouri; cette ville est le centre du commerce américain des fourrures, on la nomme la Porte de l'Ouest. Étienne en a souvent entendu parler: il a beaucoup d'oncles, de tantes et de cousins proches qui se sont installés là-bas. Les registres font état d'un bon nombre de Provost et de Ménard présents dans la région. La famille Provost est également parente par alliance avec une autre famille très célèbre de Saint-Louis, les Robidoux. Le jeune homme possède donc une foule d'informations sur cet autre monde qui s'offre à lui, et où un homme fort et courageux, compétent et ambitieux, peut faire fortune dans les fourrures et mener librement sa vie sur des territoires infinis.

Entre 1806 et 1810, on ne sait quand exactement, Étienne tourne le dos à la vallée du Saint-Laurent et à la société rurale des Canadiens. Il joint une brigade de canots qui entreprend le voyage traditionnel vers le saut Sainte-Marie, à la jonction du lac Supérieur et du lac Huron. Il a une bonne carrure et une forte personnalité, il sait ramer, il constituerait une recrue idéale pour la Compagnie du Nord-Ouest qui cherche des voyageurs et de bons canoteurs pour opérer plus à l'ouest, du côté du lac à la Pluie. Mais une fois rendu au

sault, il bifurque vers Détroit, puis il emprunte les portages du petit Milouaki en direction de Chicagou, pour ensuite suivre la rivière Illinois vers Peoria et, finalement, le Mississippi jusqu'à Saint-Louis, la ville qui deviendra son port d'attache.



À la même époque, cette fois à Charlesbourg, non loin de la ville de Québec, se trouve un tout jeune homme du nom de Jean-Baptiste Chalifoux qui prend aussi la route des États-Unis. Celui-ci est encore plus difficile à suivre. On trouve des anecdotes à son propos au hasard des archives; on le voit surgir au fil d'une histoire racontée par Kit Carson; on tombe sur son nom dans un journal d'expédition, un registre de cour... Notons que, comme nombre de ses contemporains, Jean-Baptiste ne savait pas écrire, si bien que son nom apparaît sous diverses épellations: Chalifoure, Charlefou, Charilifou, Charleyfoe, Challefeaux, Charlevoo! Parmi les quelques traces de ses péripéties, il est resté une inscription sur une pierre, le long de la Old Spanish Trail, toujours lisible à ce jour: *B. Chalifou 1835*. Surtout, même si toutes les versions divergent, on en apprendra beaucoup à propos de «Monsieur Shalifu» par sa descendance hispano-américaine du Colorado, notamment au moyen d'interviews de ses petites-filles Luz Gonzalez et Genoveva Naranjo réalisés au cours des années 1950.

Jean-Baptiste Chalifoux naît vers 1791 de l'union de Pierre Chalifoux et de Marie Bertrand. De son enfance, rien n'est resté. Mais nous savons qu'à l'âge de treize ans, il quitte la maison familiale et va rejoindre son frère, de vingt ans son aîné, Pierre Chalifoux fils, qui s'est installé à Saint-Louis et qui est marié là-bas depuis 1792 avec une certaine Victoire Coussot. Comme Étienne Provost, le jeune Jean-Baptiste ne se trouve guère déraciné de ce côté-ci de la frontière. La ville de Saint-Louis est très francophone: en fait, outre l'espagnol, l'algonquin et le sioux, on y parle le français de Paris et celui du Canada. Cela peut paraître étonnant, pourtant rappelons-nous que Saint-Louis a été fondée en 1764 par des Français de la Louisiane, Pierre Laclède et son beau-fils, Auguste Chouteau. C'était à l'origine un simple comptoir de traite, affilié à une compagnie de La Nouvelle-Orléans, comptoir dont le jeune Chouteau serait responsable à l'âge de quatorze ans. Puis, le poste devint un village, et enfin le lieu de rendez-vous de tous les trappeurs et voyageurs de l'Ouest. Une ville très française, donc. Déjà, en 1804, l'explorateur Meriwether Lewis, dans une lettre adressée au président américain, déplorait que la langue anglaise ne fût d'aucune utilité à Saint-Louis. Autre témoignage: en 1812, entre Saint-Louis et l'actuelle Kansas City, Henry Marie Brackenridge, un voyageur lettré qui accompagnait une expédition vers l'ouest, parle d'un territoire canadien-français le long du Missouri et note les toponymes suivants: «l'Isle aux Bœufs, la rivière Chienne, la Côte sans Dessein, la Crique de la Bonne Femme, la coupe à L'Oiselle» et ainsi de suite.

En 1804, au moment où Jean-Baptiste vient le rejoindre, Pierre Chalifoux a décidé d'abandonner sa vie sédentaire à Saint-Louis. Il emmène son jeune frère dans les territoires sauvages du Dakota où ils passeront au moins huit ans. C'est là que Jean-Baptiste apprend tout ce qui a trait au monde des pelleteries, mais de ce long séjour initiatique, nous n'en saurons pas davantage. Ils reviennent ensuite à Saint-Louis où ils offrent leurs services comme trappeurs.



Notre troisième personnage, Antoine Robidoux, n'a pas eu à faire le chemin jusqu'à Saint-Louis: il y est né. Son grand-père, Joseph Robidoux, que nous appellerons Joseph le Premier – car il y a trois Joseph dans cette histoire –, habitait le saut au Récollet, aujourd'hui le quartier Ahuntsic à Montréal. On sait qu'il était commerçant de fourrures et qu'il connaissait bien les Pays-d'en-Haut, c'est-à-dire les Grands Lacs. Pour échapper au conquérant britannique, il quitta Montréal en 1770 avec son fils de vingt ans, Joseph le Deuxième. En passant par Michillimakinac, Détroit et le portage Chicagou, ils descendirent le Mississippi et s'installèrent à Saint-Louis. À cette époque, c'était encore un village, on n'y comptait pas plus de cinq cents habitants. Situé sur la rive ouest du Mississippi, le Missouri était sous juridiction espagnole – alors que les territoires à l'est du grand fleuve appartenaient à l'Angleterre. L'Espagne restituerait la Louisiane à la France en 1800 et, trois ans plus tard, Napoléon la vendrait aux Américains.

Quelque deux ans après son arrivée, Joseph le Premier meurt. Son fils, Joseph le Deuxième, se retrouve seul. Par bonheur, c'est un jeune homme dégourdi et entreprenant. Il s'initie au commerce des fourrures sur le Missouri, un immense terrain vierge. Il se fait négociant et voyageur, et devient aussi membre de la milice de Saint-Louis. En 1782, il épouse une Métisse du nom de Catherine Rollet dite Laderoute. Homme d'affaires prospère, il acquiert deux mille acres de terre en périphérie de Saint-Louis, au lieu dit Florissant. Il fait partie des douze associés de la Spanish Company of Discovery qui, en 1794, finance trois expéditions sur le Haut-Missouri. Cependant, cette compagnie sera dissoute et Joseph Robidoux subira d'importantes pertes – il sera d'ailleurs tout au long de sa vie un homme poursuivi par des dettes contractées notamment envers différents créanciers de La Nouvelle-Orléans. Toutefois, nous l'avons dit, l'homme est entreprenant: il continue de brasser de grosses affaires. Il se lie d'amitié avec la famille Chouteau, de La Nouvelle-Orléans, il entre aussi en relation avec le pirate français Jean Lafitte, qui approvisionne le pays de l'Illinois en esclaves noirs en provenance des Caraïbes. En outre, il est l'associé, dès 1799, d'un nouveau venu dans la fourrure, nul autre que le richissime John Jacob Astor de New York.

Joseph le Deuxième et Catherine Rollet auront dix enfants, dont six

garçons qui laisseront une trace dans l'histoire de la franco-américanité: Joseph, François, Pierre Isadore, Antoine, Louis et Michel. Leur père les initie au commerce des fourrures et en fait ses partenaires, il compte d'autant plus sur eux qu'à cinquante-trois ans il perd la vue. Lorsqu'il meurt, à soixante ans, il laisse en héritage une boulangerie, un moulin et des terres. C'est l'aîné des fils, Joseph le Troisième, qui prend le relais et, du même coup, les commandes de ce qu'on peut appeler l'entreprise familiale. Les frères Robidoux sont reconnus pour être durs en affaires. En plus de leurs activités à Saint-Louis, ils traitent dans le Haut-Missouri et leur territoire s'étend jusqu'au pays des Mandanes. Meriwether Lewis, après sa fameuse expédition dans l'Ouest avec William Clark, a bien tenté de se lancer lui aussi dans la traite des fourrures, mais il a échoué, en raison surtout de la compétition féroce des Robidoux. Ceux-ci avaient plusieurs longueurs d'avance: cela faisait une bonne dizaine d'années que Joseph le Deuxième établissait des contacts avec les populations amérindiennes de la région. Il est intéressant de noter que ce dernier mourut en 1809, précisément l'année du suicide de Lewis. Or, dans la dernière lettre que Lewis écrivit avant de s'enlever la vie, il se plaignait auprès du président Jefferson des pratiques de traite des Robidoux...

Cette famille constitue un clan tout aussi formidable que redoutable. Même si les six frères n'ont pas connu le même rayonnement dans l'histoire, tous ont vécu des vies exaltantes. Néanmoins, nous connaissons davantage Joseph, Antoine et Louis, et, dans ce récit, nous nous attarderons en particulier sur Antoine. Né à Florissant le 24 septembre 1794, celui qu'on a surnommé le Loup des Prairies a, comme Jean-Baptiste Chalifoux, laissé une trace de ses pérégrinations. Sur le flanc d'un canyon dans l'Utah, on peut lire: *Antoine Robidoux passé ici le 13 Novembre 1837 pour etablire maison traite a la Rv. Vert ou wiyte.*



Nos trois héros de souche canadienne-française, Étienne Provost, Jean-Baptiste Chalifoux et Antoine Robidoux vivent donc à Saint-Louis, Missouri, où ils se croisent sans doute dans les rues, à la taverne ou même lors d'expéditions. Il est difficile d'imaginer à quoi ressemble alors Saint-Louis, la petite porte de l'Ouest qui s'apprête à devenir très grande. En 1810, sa population avoisine les deux mille habitants et elle fera plus que doubler en dix ans, pour atteindre presque cinq mille habitants en 1820. Saint-Louis marque la limite du monde connu; au-delà, on entre dans l'univers étranger des montagnes Rocheuses et des déserts, des vallées et des plateaux... C'est le pays des Indiens, certains alliés, d'autres hostiles, ce sont également les territoires espagnols qui se déploient, formés des États actuels du Texas, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, de parties du Colorado et du Wyoming, de l'Utah, du Nevada et de la Californie. Quelques années seulement se sont écoulées depuis le fameux Louisiana Purchase qui a permis aux États-Unis de

doubler leur superficie, mais aussi de gagner du terrain vers l'ouest. L'expédition de Lewis et Clark est encore toute fraîche dans les mémoires: les chemins qui mènent au Pacifique sont sur le point de s'ouvrir. On presse d'ailleurs les commerçants d'y développer les affaires éminemment lucratives de la fourrure. Bienvenue au paradis des castors! Depuis plusieurs années, les trappeurs indépendants vivent éparpillés sur ces territoires mal définis, ces grands espaces sauvages que la langue américaine nommera *Western Wilderness*. On aura compris que ce vaste monde, pour inconnu qu'il soit, est loin d'être tranquille et inhabité.

Les historiens américains qui ont effectué des recherches et publié des livres sur les coureurs et explorateurs du Grand Ouest ont fourni des informations précieuses et passionnantes au sujet de certains de nos Canadiens. Dans le cas d'Étienne Provost, si on ne sait rien de ses premières années à Saint-Louis, on peut toutefois retracer, à partir de 1812, toutes les étapes de son incroyable itinéraire. Nombreux sont les témoins qui ont croisé sa route et qui, dans leurs écrits de voyage, ont fait part de leur admiration pour l'homme des montagnes par excellence, celui qui connaissait le territoire mieux que quiconque. Cette année-là, donc, Étienne Provost est engagé activement dans le commerce des fourrures. Il travaille d'abord pour la Missouri Fur Company, fondée en 1809 par Manuel Lisa et ses partenaires William Clarke et Jean-Pierre Chouteau, récoltant des fourrures au Nouveau-Mexique. Du point de vue du gouvernement espagnol, ces voyages commerciaux de la part des Américains sont illégaux. Les relations entre trappeurs et soldats mexicains sont extrêmement tendues. On raconte que quatre Canadiens – Lafargue, Vézina, Grenier et Roy – ont été emprisonnés pour avoir chassé là-bas sans permis. Ce ne seront pas les derniers...

En 1814, on retrouve Étienne Provost au sein de la brigade de Joseph Philibert en route pour Taos, à quatre-vingt milles au nord de Santa Fe. Ce Joseph Philibert est originaire de Montréal. Établi à Saint-Louis depuis 1801, il dirige des expéditions commerciales dans le Sud-Ouest. On parle de lui comme d'un homme d'affaires éminent et estimé, son nom est associé à celui de tous les notables de la ville. Il mourra en 1867, à l'âge de quatre-vingt-treize ans; ayant vécu si longtemps, il fait partie des rares personnages de cette époque à avoir été photographiés. Quelle émotion que de voir le véritable visage d'un homme ancien, né un an après l'Acte de Québec, mort l'année de la Confédération canadienne, et ayant vécu sa vie aux portes du Grand Ouest américain!

La brigade de Philibert compte dix-huit Canadiens français. Une autre expédition, celle d'Ezekiel Williams, effectue le même trajet vers l'ouest, le long de la rivière Arkansas, et les deux groupes décident de fusionner. C'est par le journal de Williams que nous connaissons les noms des trappeurs, notamment Étienne Provost, Pierre Lespérance, Joseph Bissonnette dit Bijou, François Leclerc, Joseph Livernois, Charles Beaubien ainsi que les dénommés Duchesne, Grenier, Lalande, Ledoux, Leroux et Nolan. En septembre, alors

qu'ils se trouvent à Taos, nos hommes sont capturés – comme on le racontait en introduction de ce récit –, emprisonnés à Santa Fe, puis expulsés du territoire; ils repartent sans rien, toutes leurs marchandises et leurs pelleteries leur ayant été confisquées.

Dépit par cette expédition catastrophique, Philibert est déterminé à se refaire. Il revient à Saint-Louis, mais il laisse dans les montagnes neuf de ses hommes, dont Étienne Provost, afin qu'ils trappent et obtiennent des fourrures des Indiens. Il leur donne rendez-vous l'année suivante, en 1815, à Huerfano, un endroit situé tout près de la rivière Purgatoire. Philibert organise donc une nouvelle expédition; cette fois, il s'associe à la compagnie d'Auguste Chouteau et de Jules DeMun. Arrivés à Huerfano, on cherche en vain les neuf hommes censés être au rendez-vous après un hiver passé dans les montagnes. On les retrouve finalement à Taos, où ils se sont réfugiés des mois plus tôt en manque de nourriture.

Durant le voyage, Philibert a vendu sa compagnie à Chouteau et DeMun. Or ces nouveaux patrons allaient garder durant de longues années encore ce noyau d'hommes dans les montagnes, isolés, à quarante-six jours de voyage de Saint-Louis. Il faut bien comprendre que même si les conditions y étaient difficiles, les coureurs des bois ne voyaient pas cette affectation comme un châtement: ce type d'hommes choisissaient de vivre au sein des espaces vierges pour être libres, justement. Il arrivait que leurs relations avec les Autochtones soient très bonnes – d'ailleurs ils prenaient généralement pour épouse une Indienne, d'où ce surnom qu'on leur donnait: les *squaw men*. Le contact s'avérait néanmoins plus difficile avec certaines nations, on assistait parfois à des épisodes violents. On sait, par exemple, que le groupe de Provost a été attaqué par les Arapahoes, dits aussi Gens-de-la-Vache, mais sans grave conséquence. La pire menace demeurait la traque constante qu'effectuaient les soldats du gouvernement espagnol.

En 1817, l'histoire se répète: Chouteau, DeMun et vingt et un Canadiens français, y compris bien sûr notre Provost, sont arrêtés pour commerce illégal. Ils demeurent captifs pendant quarante-huit jours. Par la liste des archives militaires de Santa Fe, nous apprenons que parmi le groupe se trouvait le légendaire Toussaint Charbonneau, l'un des guides de Lewis et Clark, personnage que nous avons croisé dans un chapitre précédent.

Entre-temps, les Robidoux étendent leur empire, ou tout au moins leur emprise sur les marchés de la fourrure. Pendant la guerre de 1812 opposant Britanniques et Américains, Antoine a connu son baptême du feu comme milicien en se frottant aux Anglais à la prairie du Chien, cette plaine stratégique au confluent du Mississippi et de la rivière Wisconsin, où Louis Jolliet et le père Marquette, on s'en souviendra, avaient découvert le grand fleuve en juin 1673. Les Robidoux sont bel et bien dans le camp antibritannique: ils s'affichent comme Américains de cœur et d'allégeance. Après son service dans la milice, Antoine a repris ses activités de traite. Michel, Pierre Isadore, François et lui parcourent les territoires du Haut-

Missouri, soit les États actuels du Kansas, de l'Iowa et du Nebraska, travaillant à maintenir des liens commerciaux solides avec les Otoes, les Osages, les Poncas et les Omahas. Ils doivent aussi approvisionner leur centre d'opérations, le fort Robidoux, à Council Bluffs: c'est à cet endroit qu'avait résidé leur père et c'est à partir de là que leur aîné, Joseph le Troisième, dirige maintenant les destinées du clan.

Vers 1822, Antoine Robidoux étend ses visées aux pistes du Sud-Ouest. Dans la force de l'âge, il jouit d'un bel ascendant. Il a su gagner le respect de ses pairs en se distinguant lors de ses nombreux voyages. Il est désormais reconnu comme un homme des montagnes fort valeureux. Maintenant que le clan contrôle avantageusement les territoires du Missouri, pourquoi ne pas tenter l'aventure du côté de Santa Fe? Ce n'est pas tâche facile: non seulement ces territoires relèvent de la juridiction espagnole mais, on l'a dit, beaucoup de nations indiennes se montrent hostiles aux étrangers sur leurs terres ancestrales – le Wyoming, l'Utah, le Colorado et le Nouveau-Mexique sont les pays des Utes, des Arapahoes, des Shoshones, des Apaches et des Comanches. De plus, la géographie et la topographie présentent des défis de taille. Nous sommes dans les hautes montagnes et dans les déserts, confrontés aussi bien à la neige qu'à la chaleur extrême, sans compter le risque de se trouver désorientés dans ce labyrinthe de vallées et de coulées. À toutes ces difficultés, il faut ajouter la concurrence féroce que se livrent les commerçants de fourrures. Afin d'augmenter ses chances de réussite, Antoine Robidoux a la sagesse de se joindre à la petite compagnie d'Étienne Provost et de François Leclerc.

À ce moment-là, il y a presque dix ans qu'Étienne Provost vit dans le pays. Depuis sa sortie de prison, il chasse, il trappe, il passe ses hivers dans les montagnes, il redescend parfois vers les basses terres du Nouveau-Mexique, le long des rivières Gila et Canadian, il pousse certainement des pointes vers le nord, jusqu'au Wyoming. Ces territoires sauvages sont devenus son chez-soi: il connaît en détail tous les chemins, tous les recoins, toutes les nations indiennes, jusqu'aux Corbeaux (Crows) et aux Gros-Ventres (Atsinas). Son associé et lui passent pour les hommes de terrain les plus aguerris qui soient. Une telle compétence, cependant, ne les tient pas à l'abri de la fatalité. Nous voici en 1824. Étienne Provost conduit sa troupe de trappeurs, composée d'une douzaine d'hommes, vers le nord. On dit que cette expédition est commanditée par Joseph Robidoux, ce qui n'est pas étonnant puisqu'Antoine, son frère, en fait maintenant partie. Le long d'une rivière qui serpente entre le lac Utah et le Grand lac Salé, les trappeurs font la rencontre d'une bande de Shoshones dirigée par un chef surnommé Bad Gocha – traduction anglaise du nom que lui donnent les Canadiens, Mauvais-Gaucher. Les Shoshones invitent le groupe des trappeurs à fumer avec eux. Invoquant une vague tradition, Bad Gocha demande que tous les voyageurs se départissent de leurs couteaux et carabines: les esprits ne souffrent pas la présence de métaux, prétend-il, lorsqu'on fume. Confiant et probablement désireux de nouer des

relations commerciales avec les Shoshones, Provost obtempère. Mauvais calcul. Au milieu de la soirée, alors que tous sont assis en cercle, les trappeurs se font brutalement attaquer par leurs hôtes, lesquels ont dissimulé des couteaux et des haches sous leurs vêtements et couvertures. Au terme du massacre, huit trappeurs ont perdu la vie. Provost, Robidoux, et peut-être un troisième homme en réchappent de justesse et réussissent à prendre la fuite.

Nos hommes comprendront mieux ce qui a poussé la bande de Bad Gocha à un tel débordement lorsqu'ils croiseront des mois plus tard, sur la piste du Wyoming, la brigade de Peter Skeene Ogden. Celui-ci, le fidèle employé de John McLoughlin en Oregon, explique alors à Provost que sa troupe s'est simplement trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment. Tout juste avant la tuerie, les Shoshones s'étaient fait voler des chevaux et des fourrures par des traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson; pire, ces derniers avaient également assassiné un de leurs guerriers. Bad Gocha aura cherché à se venger sur les premiers Blancs venus. Étant lui-même un homme de la Compagnie, Ogden s'en excuse, en quelque sorte.

De cette expédition, Étienne Provost rapporte tout de même quelques honneurs. D'abord, on donne le nom de Provo à la rivière qui coule près du lieu de la tragédie. Quelque vingt-cinq ans plus tard, des mormons viendront s'établir en cet endroit et fonder une ville qu'ils baptiseront Provo, d'après le nom de la rivière – alors qu'ils changeront le nom de la rivière pour Jordan. La chose est étonnante: les mormons n'ont probablement jamais connu l'origine du nom Provo, tout comme Étienne Provost n'aura sans doute jamais su qu'une ville, à partir de 1850 – curieusement, l'année même de sa mort – porterait son nom. Second honneur: la postérité lui attribuera la découverte du Grand lac Salé, considérant qu'il fut le premier homme des montagnes à s'y rendre et à trapper dans ses environs.



Mais qu'arrive-t-il de Jean-Baptiste et Pierre Chalifoux? Nous les avons laissés à Saint-Louis, vers 1814. Eh bien, durant deux ans, ils ont pris part eux aussi à plusieurs expéditions vers l'ouest, notamment pour le compte de la Missouri Fur Company. Ont-ils été compagnons de brigade d'Étienne Provost? Cela est fort probable. Puis, vers 1816, ils quittent définitivement Saint-Louis pour redevenir des traiteurs indépendants, des *free men*, comme les appellent les Américains. Ils coupent les liens avec les gros patrons de la fourrure, c'est-à-dire les Chouteau, Pratte et Lisa. Ce sont désormais des électrons libres, d'authentiques ensauvagés. Ils vont passer une dizaine d'années dans les Rocheuses, dérivant peu à peu vers le Nouveau-Mexique. Ils côtoient trois des frères Robidoux qui sont aussi très actifs dans le Sud-Ouest; des documents nous confirment que, pendant une certaine période, Jean-Baptiste Chalifoux et François Robidoux travaillent ensemble dans les environs de Tucson. D'ailleurs, selon divers recoupements, il apparaît que les

Provost, Robidoux et Chalifoux se retrouvent aux mêmes endroits, à partir de 1820 et durant quelques années, soit à Santa Fe, Embudo et Taos. C'est justement l'époque où Étienne Provost est associé avec François Leclerc, voyageant du Nouveau-Mexique au Wyoming afin de fournir en fourrures du sud la maison de traite de Joseph Robidoux à Council Bluffs.

On décrit Jean-Baptiste comme un homme court sur pattes, des pattes qui le font terriblement souffrir en raison d'un bête accident qu'il a subi pendant ses années d'apprentissage au Dakota: poursuivi par des cavaliers pieds-noirs, il est tombé de cheval et s'est cassé les deux jambes. Il a réussi à se réfugier dans une grotte où il est demeuré caché pendant des jours. Il semble qu'il ait remplacé lui-même ses os; ceux-ci se sont ressoudés comme ils ont pu, à savoir, très mal. Or, bien qu'il boite et endure un mal constant, cette infirmité n'empêchera jamais notre coureur d'espaces de monter à cheval, de poser ses pièges d'étang en étang dans l'eau glacée, de se déplacer toujours plus loin vers d'autres vallées, plus haut dans les montagnes pour chercher de nouveaux territoires de chasse, et même, comme on le verra bientôt, de répandre la terreur sur son passage... Ces trappeurs et hommes des montagnes sont tenaces. Car, il faut le souligner, en plus de l'inconfort absolu de leur quotidien à l'écart de toute civilisation et de la dépense physique surhumaine qu'exige leur métier, ils doivent sans cesse affronter les dangers de la nature sauvage, les violences amérindiennes, les conflits entre commerçants. On l'aura compris, leur espérance de vie ne fracasse pas les records.

Malgré les difficultés et les risques, Étienne Provost poursuit son bonhomme de chemin et prend du galon. De tous les chefs de brigade qui entrent en compétition sur ces vastes territoires, il passe pour être le plus aguerri. Un an après avoir frôlé la mort dans l'embuscade de Bad Gocha, il dirige une troupe de vingt-cinq trappeurs canadiens-français – plus quelques Mexicains et un Russe – pour le bénéfice du fort Uinta d'Antoine Robidoux. À l'été de cette année-là, précisément le 1^{er} juillet 1825, il est chargé d'une mission qu'on peut qualifier d'historique: il guide une caravane vers Burnt Fork, au Wyoming, sur le site du premier «Rendez-vous». Quiconque s'intéresse à la Conquête de l'Ouest connaît bien les *Rendezvous* – comme on les appelle en américain –, ces grandes foires annuelles qui réunissent trappeurs, commerçants et Indiens en un lieu déterminé, au Wyoming, en Utah ou en Idaho (de leurs noms actuels), et qui permettent aux trappeurs de demeurer sur le territoire plutôt que de revenir à Taos ou à Saint-Louis pour vendre leurs peaux et se réapprovisionner.

C'est William Henry Ashley, homme d'affaires aussi avisé que fortuné, qui a eu l'idée de ces rencontres. Il est bien connu dans le milieu: en 1822, il a fait paraître une annonce très remarquée dans les quotidiens de Saint-Louis afin de recruter «cent jeunes hommes aventureux pour remonter le Missouri jusqu'à sa source et y travailler durant un, deux ou trois ans». Parmi ceux qui ont répondu à l'annonce, et que l'on appellera les Cent d'Ashley, se sont trouvés plusieurs hommes des montagnes devenus célèbres, tels que Jedediah Smith,

Jim Bridger et Thomas Fitzpatrick. C'est avec eux qu'Ashley met sur pied le système des Rendez-vous: ils s'y présentent avec des caravanes de chevaux et de mules chargés de marchandises – des fusils, de la poudre, des pièges, du whisky, etc. – et repartent à Saint-Louis quelques semaines plus tard avec des lots et des lots de fourrures.

Ces foires connaissent un succès immédiat: elles font sortir les trappeurs indépendants de leurs repaires, on y afflue chaque printemps par centaines, par milliers, bientôt des villages entiers d'Indiens viennent de très loin pour monter leurs tipis autour des sites. On échange aussi bien des chevaux que des Sauvagesses; on fait étalage de ses attributs comme de ses biens, on profite de ces rassemblements pour fabriquer sa propre légende. Vous voulez entendre le récit d'un trappeur qui a survécu à un corps à corps avec un grizzli? Savoir quel homme des montagnes tire le plus vite, lance le plus loin, saute le plus haut? Aux Rendez-vous de l'Ouest circulent les meilleures histoires: c'est là que se font et se défont les réputations. Peu à peu, ces foires commerciales se transforment en de grandes fêtes exubérantes où se mêlent jeux de hasard et beuveries, concours de tir et magie, danses et bagarres; c'est le lieu de tous les débordements.

À partir de 1831, ce ne sont plus seulement des chevaux qu'on chargera de marchandises pour aller à la rencontre des trappeurs, mais des chariots. Il faut imaginer ces convois nouveaux qui défilent sur les pistes poussiéreuses, présageant le passage prochain de très longues et très spectaculaires caravanes... Car cette première tentative montrera qu'il existe bel et bien une voie naturelle entre Saint-Louis et les montagnes, le long de la rivière Platte – nom provenant de la traduction, par les Canadiens français, d'un mot otoe signifiant «eau plate» (la rivière Plate) et transformé par les Américains en Platte River –, cette voie qui deviendra la fameuse piste de l'Oregon. Les Rendez-vous perdureront jusqu'en 1840, mais la popularité de l'événement diminuera à mesure que déclinera le marché de la fourrure.

Pendant ce temps, les frères Chalifoux s'activent comme ils peuvent au Nouveau-Mexique. En 1826, on les retrouve à El Paso del Norte, où ils sont engagés comme trappeurs par un dénommé James Baird. Ils s'acheminent avec lui plus à l'ouest, vers la rivière Gila, mais à seulement une trentaine de milles, Baird tombe malade et revient à El Paso où il meurt. Quelques mois plus tard, les deux frères sont arrêtés: on les soupçonne d'avoir volé à Baird, agonisant, ses chevaux et de l'équipement. Cela annonce-t-il une nouvelle carrière? Ils sont emprisonnés, mais en l'absence de preuves, vite relâchés. Au cours des deux années suivantes, on sait qu'ils continuent à se déplacer, poussant l'aventure jusque dans les déserts de l'Arizona. Puis, Pierre s'établit à Taos où il épouse une Mexicaine, Maria Dolores Apodaca – d'après les registres, il est alors veuf de Victoire Coussot. Le couple aura deux fils, mais nous n'en savons pas plus; c'est ici que nous quittons Pierre. *Adiós amigo!*

Quant à Jean-Baptiste, il abandonne vers 1829 le commerce des fourrures et change son nom pour celui de Baptiste Brown. Fuit-il la justice, doit-il

brouiller les pistes? Ici, comme souvent dans l'itinéraire des hommes libres, l'histoire fait silence. Nous savons toutefois qu'il se retire dans une vallée magnifique aux confins de l'Utah et du Colorado, un véritable refuge dans les montagnes où viendront d'ailleurs se cacher bon nombre de hors-la-loi à la fin du XIX^e siècle, dont le célèbre Butch Cassidy. Plusieurs nations amérindiennes connaissent bien cette vallée le long de la rivière Verte; avec ses hivers doux et ses prairies luxuriantes, elle fait partie de leurs sites de prédilection. Certaines y vivent, certaines y mènent leurs bêtes en pâturage, aussi Jean-Baptiste fréquente-t-il ces nations; il trouvera femme parmi l'une d'elles, les Arapahoes. Durant cinq ou six ans, il vit tranquille et sédentaire avec Unami, au milieu d'une toute petite communauté composée de quelques amis trappeurs et d'Indiens de passage. Le couple adopte un enfant: c'est un garçon bossu que les gens surnomment *Bible Back Brown*, car il porte toujours une bible dans un sac qui repose sur la bosse de son dos.

Il faut dire que cet épisode dans la saga de Jean-Baptiste Chalifoux a inspiré de nombreux romanciers américains de l'époque. Celui-ci apparaît tantôt dans leurs récits comme «Baptiste», sans nom de famille, tantôt comme «Charlefou», sans prénom, tantôt comme «Baptiste Charleyfoe». Plusieurs historiens ont par la suite accrédité l'existence du personnage, mais il demeure difficile de départager les faits vécus et l'histoire romancée. Nous ne nous attarderons donc pas à toutes les intrigues, tous les mythes dont Baptiste Brown a fait l'objet. Chose certaine, on a donné son nom à la vallée paradisiaque qui l'abrita: dès 1839, l'endroit fut appelé Brown's Hole. Aujourd'hui, c'est une réserve naturelle rebaptisée Brown's Park, dont l'origine toponymique est floue: il est question d'un trappeur canadien qui y aurait vécu ou aurait fait connaître le lieu, s'y serait noyé ou aurait été tué par les Indiens...



Du côté des Robidoux, les affaires vont pour le mieux; à l'aube des années 1830, le clan connaît son apogée. Joseph le Troisième ambitionnait d'étendre les activités familiales jusqu'au Nouveau-Mexique: la stratégie a bien fonctionné, aboutissant littéralement à l'ouverture d'une branche Robidoux à Santa Fe. Oui, le rêve se réalise comme prévu. Au moment où Jean-Baptiste Chalifoux s'isole et s'ensauvage, Antoine Robidoux, lui, s'installe en ville et se fonde de plus en plus dans la culture hispanique. Son réseau de traite est solidement établi dans le Sud-Ouest et rapporte de gros profits. Cela, en bonne partie parce qu'il entretient d'excellentes relations avec les Utes, les Apaches et les Comanches, un fait aussi rare que précieux. Si ces nations supportent à peine les Blancs et les menacent sans cesse, il en va autrement de leur attitude envers Antoine Robidoux, dont ils apprécient la sensibilité et le respect: ses postes de traite – fort Uinta, fort Uncompagne et fort Ouray – ne sont jamais pillés et ses hommes circulent librement, sans aucun danger, à travers les

territoires autochtones.

Il en va de même de ses relations avec les Mexicains. Antoine Robidoux est devenu, tout comme son frère Louis, un citoyen fort respecté à Santa Fe. Il fait de la politique, il a le statut et le train de vie d'un aristocrate. Il épouse une femme mexicaine, Carmel Benavides. Ne pouvant avoir d'enfants, le couple adopte une petite fille qu'il nomme Carmelette. Les activités d'Antoine et de Louis se déploient de plus en plus largement. Ils voyagent vers El Paso, Chihuahua et Sonora, ouvrent des commerces, une tannerie, une boulangerie, comme leur père l'avait fait jadis dans la région de Saint-Louis. En outre, Antoine commence à investir dans des mines d'or aux environs de Taos. Il vit au Nouveau-Mexique les meilleures années de sa vie.



Poursuivant sa course tranquille dans le Haut-Missouri, l'Utah et le Wyoming, Provost continue d'enrichir son histoire. Il n'y a pas à se surprendre que le peintre Miller l'ait représenté, il est en soi une véritable icône: toujours sur sa mule – on dit qu'il n'aime pas les chevaux, qu'il les trouve rétifs et trop hauts sur pattes –, vêtu d'un pantalon de cachemire, d'une chemise en flanelle, d'une veste en daim et coiffé de son sempiternel chapeau à large rebord, il tient dans ses mains une carabine Hawken, l'arme légendaire des hommes des montagnes – il sera le premier à l'utiliser, on croit même, d'après une lettre de son employeur, que cette carabine fabriquée par les frères Hawken de Saint-Louis aurait été faite spécifiquement pour lui. Nous sommes à la fin des années 1820. Provost a plus de quarante ans et ses voyages incessants au cœur des terres sauvages exigent de lui beaucoup d'énergie. Quelque temps auparavant, avec un partenaire nommé Lambert Salle, il a investi à Saint-Louis dans une taverne et une épicerie. Songeait-il alors à une existence plus normale, c'est-à-dire sédentaire et familiale? A-t-il eu quelque espoir de séduire la belle-fille de Lambert, Marie-Rose Salle Dupuis? Hélas, elle était déjà mariée. Dès lors, pourquoi serait-il resté davantage là-bas, à se torturer le cœur? Et pourquoi aurait-il renoncé à ce qui l'avait toujours rendu heureux: patrouiller montagnes et forêts à la recherche de fourrures?

De la même façon que les Cent d'Ashley s'acharnent, au moyen de leurs fameux Rendez-vous, à détourner les trappeurs des postes rivaux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, notre grand *mountaineer* réussit à faire converger des quantités importantes de fourrures vers les comptoirs qu'il met sur pied ici et là – au détriment des Rendez-vous qu'il a pourtant aidé à organiser. Ne l'oublions pas, il n'y a personne d'aussi compétent et rusé que Provost à des milles à la ronde; il connaît les territoires de l'Ouest de fond en comble, lui-même est connu comme Barabbas dans la Passion, il est le seul à pouvoir diriger les convois avec une telle fiabilité vers les lieux de rencontre. En tout cas, c'est ce que la légende retient de lui et c'est aussi ce qu'en dira sa descendance... De fait, à l'hiver 1828, Étienne a une aventure avec une femme

crow: de cette courte liaison naîtra un fils, Nicolas Provost, et, à partir de lui, une longue lignée franco-indienne, comme on en retrouve tant dans l'Ouest. Il semble que Roy Michel Provost, fils de Nicolas, serait né et aurait passé une partie de sa vie au Canada. Bien qu'aucune preuve n'en fasse foi dans les archives militaires américaines, il aurait servi comme volontaire dans l'armée de l'Union, durant la guerre de Sécession, et fait partie des éclaireurs du capitaine Benteen – les Crow Scouts – lors de la célèbre bataille de Little Big Horn en 1876. Il se vantera toujours d'être le petit-fils d'Étienne Provost, le grand homme des montagnes.

À l'été 1829, au retour d'un périple dans le nord-est du Grand lac Salé, Étienne Provost apprend une grande nouvelle. Dix mois plus tôt, sans qu'il le sache, le sort a frappé en sa faveur: sa chère Marie-Rose est devenue veuve. Notre gaillard ne perd pas un instant. Il achète un nouveau rasoir, un blaireau, deux couvertures de laine, une paire de mouchoirs en soie.... et quelques semaines plus tard, il est marié. Il ne jouira pourtant pas longtemps de son nouveau statut, ni des délices du lit conjugal: à peine un mois après les noces, le naturel revient au galop... enfin, disons au trot: Étienne remonte sur sa mule et retourne à sa vie d'homme des montagnes. En 1830, il entre à l'emploi de l'American Fur Company, entreprise fondée en 1808 par l'éminent John Jacob Astor et qui deviendra la plus importante société de fourrures aux États-Unis.

Mais déjà, on sent que le monde change: il y a de plus en plus de trappeurs sur le territoire et de moins en moins de castors. Les pistes sont connues, le pays a dévoilé ses secrets; peu à peu les hommes comme Étienne Provost deviennent les vieux témoins d'un monde déjà révolu. En 1832, Pierre Cadet Chouteau, descendant des premiers Chouteau de La Nouvelle-Orléans – celui qui donnera son nom, ou plutôt son prénom à la capitale du Dakota du Sud – introduit le bateau à vapeur sur le Missouri. Ce premier bateau, le *Yellowstone*, sera désormais le moyen de transport de Provost: s'il continue chaque printemps de guider des troupes jusqu'aux sites des Rendez-vous, il deviendra de plus en plus fréquemment recruteur et maître formateur pour les nouveaux employés de la Compagnie. Il s'apprête également à se faire guide pour les étrangers fortunés qui veulent connaître le fameux Grand Ouest.



1837. En Californie, les missions mexicaines de San Fernando et San Gabriel sont attaquées par une bande de malfaiteurs: tantôt quarante hommes, tantôt soixante. Véritables pirates du désert, ces cavaliers frappent vite et fort: ils ont volé plus de mille chevaux et autant de mules appartenant aux missions. Ils frappent tous azimuts. Saouls la plupart du temps, indisciplinés, ils intimident les cultivateurs et escroquent les voyageurs. On ne tarde pas à identifier la bande et son chef: il s'agit des Chaguanosos, dirigés par un dénommé «Monsieur Chalifu». Or, il se trouve que notre Jean-Baptiste Chalifoux, alias

Baptiste Brown, a quitté sa retraite du Colorado depuis au moins deux ans. Pour une raison inconnue, il a aussi abandonné sa femme Unami et Bible Back, son fils adoptif. Il a tourné le dos à cette belle vallée verdoyante où il aura vécu les années les plus sereines de sa vie. Si nous savons qu'il a repris la piste, c'est grâce à l'inscription qui témoigne de son passage, en 1835, sur la Old Spanish Trail, entre Santa Fe et Los Angeles.

Jean-Baptiste Chalifoux serait donc à la tête d'une redoutable bande de voleurs? Tout porte à croire qu'il s'agit bien de lui. Sa troupe se compose de nombreux Indiens shawnees venus de l'Ohio – *Shauanoos* en espagnol –, mais aussi d'Indiens delaware (appelés les Loups par les Canadiens), de desperados mexicains, de renégats américains, probablement de Comanches et, bien sûr, de coureurs des bois canadiens-français ayant mal tourné. Voilà donc une horde multiculturelle qui sème la terreur dans le pays. Or, cette renommée leur sera bénéfique. À la fin de l'année 1836, le gouverneur mexicain de la Californie, Juan de Alvarado, se rebelle contre la capitale, Mexico, et entend faire de la Californie un État indépendant. En vue d'affronter l'armée fédérale stationnée à Los Angeles, il embauche des mercenaires américains dont la réputation n'est plus à faire: les tireurs d'élite d'Isaac Graham. Fort de ces *riflemen*, Alvarado est confiant. Mais le représentant du gouvernement de Mexico, Antonio Maria Osio, n'entend pas s'incliner si facilement: il mandate les fameux Chaguanosos pour assister l'armée fédérale dans leur prochain affrontement contre les tireurs de Graham. Chalifoux accepte la proposition, contre des provisions et un droit exclusif de trappe dans certains territoires de la Californie. C'est ainsi que nos mercenaires se retrouvent à San Fernando. Ils n'auront en fait même pas à combattre: l'armée fédérale bat en retraite avant l'arrivée de Graham.

Quelques mois plus tard, alors qu'ils ont recommencé à commettre leurs méfaits ordinaires et qu'ils se trouvent dans les monts Agua Caliente, les Chaguanosos reçoivent la visite d'un émissaire d'origine belge, un certain Augustin Janssens, délégué auprès de Chalifoux parce qu'il parle français. Il offre, au nom du gouvernement mexicain, de les embaucher de nouveau. Chalifoux et ses hommes acceptent de servir encore une fois les contre-révolutionnaires, et aux mêmes conditions. Ils se mettent en route pour San Diego, où ils recrutent vingt-cinq volontaires de plus, puis se dirigent vers Los Angeles, prenant soin de s'approvisionner en *aguardiente* – littéralement de l'«eau ardente», de l'eau-de-vie. Quelque part sur la piste, enfin ils rencontrent des ennemis. Un peu ivres et excités de combattre, les Chaguanosos ont à peine le temps de hurler «Feu!» et de brandir fusils et baïonnettes que, dans la panique la plus totale, les hommes d'Alvarado ont déjà fait demi-tour et fuient au grand galop, jetant armes et bagages et tout ce qui pourrait ralentir leur course. La réputation terrible des Chaguanosos les précède partout où ils vont: ils n'auront décidément pas l'occasion de se mesurer à des forces adverses.

De toute façon, la guerre n'aura pas lieu; le gouverneur Alvarado finit par

accepter de soutenir la Constitution mexicaine. Bien que cela n'ait pas fait partie de l'entente, Chalifoux exige du gouvernement une forte somme pour quitter le pays. Obtient-il l'argent? Les versions divergent, mais quoi qu'il en soit, lui et sa bande décident de rester. Durant deux ans encore, ils ravagent et pillent les missions, ils volent des milliers de chevaux qu'ils revendent au Nouveau-Mexique. Ils sévissent jusqu'à ce que les citoyens de Los Angeles forment une milice pour se débarrasser d'eux une fois pour toutes. Ils seront poursuivis jusque dans la vallée de la Mort, et, de guerre lasse, les Chaguanos se disperseront dans la nature. Plus pauvre que jamais, Jean-Baptiste Chalifoux met ainsi fin à ses aventures de bandit.



Voici le dernier acte dans la vie de nos trois personnages. Suivons-les jusqu'à l'épilogue, en commençant par notre aristocrate de Santa Fe. En effet, don Antonio Rubedoux – ainsi qu'on le nomme là-bas – mène toujours la belle vie dans les cercles mexicains. Il faut savoir que sa femme Carmel est la fille du capitaine de la garnison de Santa Fe, ce qui ne nuit pas à son prestige ni à ses ambitions. Il est même nommé président du conseil de ville. Ses activités de traite lui ont rapporté beaucoup, au moins pendant quinze ans. Mais, subitement, sa bonne étoile s'éteint. D'une part, en raison de l'affluence des colons, des entrepreneurs et des chercheurs d'or dans le pays, on assiste durant les années 1830 au déclin du commerce des fourrures. D'autre part, si au temps de la prospérité, les Utes, les Shoshones et les Comanches ont toujours respecté les employés d'Antoine Robidoux pour leur intégrité; maintenant que les Américains envahissent leurs terres ancestrales, la colère des Indiens est à son comble et l'anarchie s'installe. Les compétiteurs de Robidoux introduisent le whisky – qu'on appelle au Nouveau-Mexique le *Taos lightning* – dans leurs échanges avec les peuples autochtones. Ces traiteurs sans scrupule enivrent les Indiens, brutalisent leurs femmes, tuent des chasseurs et des guerriers. Face à ces horribles exactions, les nations amérindiennes réagissent en attaquant Taos et Santa Fe, en plus de détruire les comptoirs de traite sur le territoire et d'en massacrer les résidents. À partir de cette période-là, les pistes cessent d'être sûres et le chaos s'installe pour quelques décennies. Antoine Robidoux, dans cette tourmente, essaie de protéger ses intérêts, mais il perd tout ce qu'il a bâti. En 1844, après deux ans de cauchemar, il prend la fuite vers le nord avec sa famille. Il se réfugie auprès de son frère aîné, Joseph, qui a fondé un village près de Saint-Louis, baptisé... Saint-Joseph. Quant à Louis Robidoux, plutôt que de suivre Antoine, il prend la route de la Californie; il achète des terres dans la vallée Jurupa, au sud de Los Angeles, et devient *ranchero*.

Bien qu'Antoine Robidoux soit citoyen mexicain depuis 1829, il a toujours prétendu que cette citoyenneté était d'abord un moyen commode de faire commerce en pays mexicain. Sa véritable loyauté penche du côté de ses

origines américaines. Aussi, en 1846, il se joint à l'armée du général Kearney en tant qu'interprète et participe à la campagne militaire des États-Unis contre le Mexique. La guerre se fait d'abord au Nouveau-Mexique, puis se déplace en Californie. À la bataille de San Pasqual, il est grièvement blessé, transpercé par une lance. Avec d'autres invalides, il est évacué par bateau et rapatrié à La Nouvelle-Orléans, au terme d'un long périple qui le fera passer par le Pérou, la Jamaïque et le golfe du Mexique, puis voyager le long du Mississippi jusqu'à Saint-Joseph, où il retrouve ses frères, ainsi que Carmel et Carmelette. Il a survécu, mais il ne se remettra jamais complètement de ses blessures, ce qui l'empêchera de réaliser son rêve: retourner vivre à Santa Fe. Il passe les dernières années de sa vie impotent, près de Saint-Louis, là où tout avait commencé pour lui, et meurt le 29 août 1860, à l'âge de soixante-six ans. Sa notice nécrologique le qualifie avec justesse: dans le monde dur des trappeurs et hommes des montagnes, ce fut un gentleman.

Pour ce qui est du turbulent Jean-Baptiste Chalifoux, il s'est rangé, il a même rangé ses armes. Vers 1843, avec quelques amis ayant vécu le même genre de galère – anciens bandits, vieux trappeurs, prospecteurs, cavaliers du désert, miraculeux survivants des durs hivers du Colorado –, il se retire à Embudo, dans la région de Taos, où il redevient trappeur, et probablement chercheur d'or. On l'appelle maintenant Juan Bautista Chalifu. Il épouse une Mexicaine, Maria Anita Lucera, avec qui il aura trois enfants. On parle souvent, dans le panthéon des grands *mountainmen*, d'un certain Charles Oatobees: il s'agit d'un ami de Chalifoux, en réalité son nom est Charles... Hurtubise! Où l'on voit qu'il peut s'avérer difficile de suivre tel ou tel personnage à travers le temps et les lieux. Après une dure vie de trappeur, Hurtubise est devenu entrepreneur: il fait construire des maisons pour aider les nouveaux colons des alentours à s'établir, en fait, tous ensemble ils essaient de créer une communauté hispano-canadienne-française. Maintenant époux et père, Chalifoux met ses modestes talents de menuisier au service de ses concitoyens: il bâtit des maisons comme il peut, c'est-à-dire tout de travers, il arrive qu'un toit tombe... La vie continue, tranquille, jusqu'au soulèvement des Amérindiens et des rebelles hispaniques. Le 19 janvier 1847, la ville de Taos est attaquée et de nombreux citoyens sont tués, dont le gouverneur Charles Bent. Ce jour-là, c'est au tour de Chalifoux d'être terrorisé: sa fille Ursula, six ans, se trouve à l'école alors que les balles sifflent de tous les côtés... elle sera finalement sauvée, avec d'autres enfants, par le curé de Taos.

Vers 1855, Chalifoux et les siens rejoignent Hurtubise qui vit maintenant dans le Colorado, à Huerfano. La guerre des Utes a pris des proportions considérables et personne n'est en sécurité. La communauté d'Hurtubise est littéralement un camp retranché, une cachette pour se protéger de la furie des Indiens. Les hommes surveillent constamment les mouvements des Utes dans le pays et ils ne peuvent que constater les carnages et compter les morts. Lors du massacre des habitants de Pueblo, sur la rivière Arkansas, Jean-Baptiste

Chalifoux se fait fossoyeur. Il va même échapper à la mort, raconte-t-on, en se cachant lui-même au fond d'une tombe qu'il est en train de creuser.

En 1860, lors d'un recensement officiel, nous apprenons que «Batis Chalifoux» exploite une petite ferme à San Luis au Colorado, qu'il vit toujours avec sa femme mexicaine et ses deux garçons, Leon et John. Lorsqu'on lui demande l'année et le lieu de sa naissance, il répond être né à Québec, au Canada, et dit ne pas savoir son âge. Il avance le chiffre de soixante ans. Coquetterie? Confusion? Jean-Baptiste a soixante-dix ans au moment de l'entrevue. En décembre de la même année, alors qu'il est occupé à construire deux maisons en bois rond le long de la rivière Purgatoire, il rentre fêter Noël avec les siens. Il s'arrête en chemin pour saluer son vieil ami Hurtubise, et meurt subitement chez lui d'une crise cardiaque. Sa famille l'enterre dans le petit cimetière de Huerfano, où son corps repose encore aujourd'hui.

Retrouvons maintenant notre troisième larron, Étienne Provost. Il a beaucoup grossi, il a le teint rougeaud. On dit que c'est un joyeux drille, qu'il n'y va pas de main morte avec le whisky. Dans la cinquantaine, il demeure toutefois robuste, vaillant, infatigable et d'une excellente compagnie: c'est un formidable conteur, connu pour donner de véritables représentations théâtrales autour des feux, lors des soirées sur la piste. Plus que jamais il est l'incarnation de sa légende. Si, déjà, dans une lettre datée de 1826, il était désigné par un certain Bartholomew Berthold, associé de l'entrepreneur Pierre Chouteau, comme «l'âme des chasseurs des montagnes», il a acquis une telle autorité, un tel ascendant, autant sur ses troupes que sur les puissants qui le réclament comme guide, qu'il jouit maintenant – tout lourdaud qu'il soit – d'une espèce d'aura.

Comme on le soulignait plus tôt, Provost agit désormais comme mentor auprès des jeunes recrues de l'American Fur Company. Toutefois, l'entreprise se consacre de moins en moins à ses activités traditionnelles et verse de plus en plus dans le tourisme; elle utilise ses bateaux à aubes sur le Missouri pour organiser des voyages au cœur d'un Ouest déjà mythique. La terrible épidémie de petite vérole qui s'est abattue en 1837 sur les nations amérindiennes du Haut-Missouri y est pour beaucoup: les principaux fournisseurs de fourrures ne sont plus. C'est au printemps de cette même année, détail fort important pour la postérité, que Provost dirige un convoi d'une trentaine de chariots dont fait partie Alfred Jacob Miller, ce peintre engagé par le touriste écossais sir William Stewart pour illustrer ses voyages et documenter les Rendez-vous des hommes des montagnes. L'artiste nous laissera de nombreux tableaux représentant les convois et les campements, dont les fameux *Catching Up*, *Threatened Attack* et *Caravan en route* qui figurent Étienne Provost sur sa mule. Stewart, un personnage raffiné et extrêmement singulier – on l'a croisé dans un chapitre précédent – parle de notre héros en ces termes: «*Old Provost the burly Bacchus*»!

Fin 1837, mandaté par la Compagnie, Provost effectue un vaste périple afin

de constater *de visu* les ravages des épidémies dans le pays. De fait, il mesure l'ampleur de la tragédie: il s'agit de la plus grande hécatombe du XIX^e siècle: la moitié des Arikaras, plus de trois quarts des Pieds-Noirs et les Mandanes au grand complet sont anéantis. Pour les nations indiennes en terre d'Amérique, voici le début de la fin. Au printemps 1838, c'est aussi, pour Étienne Provost, la fin d'un certain mode de vie: il assiste à son dernier Rendez-vous, il ne retournera plus jamais dans les montagnes Rocheuses. Il devient pour de bon le guide attitré de nombreux voyageurs de prestige. Entre les expéditions, il tentera toutefois de demeurer le plus possible à Saint-Louis où, son beau-père et associé étant décédé, il est devenu propriétaire à part entière de deux commerces; sans compter qu'il est le père d'une fillette, Marie. C'est le seul enfant qu'il aura avec sa Marie-Rose; leur deuxième fille est morte du choléra quelques années auparavant.

En 1839, Provost guide l'expédition du scientifique français Joseph Nicollet qui, assisté du jeune explorateur et futur politicien Jean-Charles Frémont, travaille à cartographier le haut-bassin du Mississippi. En 1840, il guide des visiteurs passionnés par le Grand Ouest, des chasseurs britanniques cette fois. En fait, ce sont des militaires stationnés à Montréal, des officiers en permission qui rêvent de tuer des bisons. Provost les mène jusqu'aux plaines du Texas – les bisons n'ont pas encore été exterminés à l'époque.

Quatre ans plus tard, en 1843, il sera le guide précieux du célèbre ornithologue et peintre naturaliste James Audubon, dans le Haut-Missouri. Celui-ci tient un journal, ce qui nous permet de suivre de plus près celui qu'Audubon appelle le Vieux Capitaine; nous apprenons que Provost est accompagné de sa jeune fille et qu'il passe son temps à chasser, non seulement pour nourrir la troupe, mais en vue de fournir toutes sortes de spécimens au savant et à son taxidermiste – cette expédition-ci est davantage consacrée aux mammifères qu'aux oiseaux. En matière de vie sauvage, Audubon parle de Provost comme d'un homme «digne de foi». Il est en outre impressionné de voir à quel point le vieux chasseur, qui a pourtant le même âge que lui, est résistant. Un soir, alors qu'un orage se déchaîne et que les vents secouent les tentes en tous sens, Audubon rapporte: «Seul le vieux Provost ne jugea pas nécessaire de s'abriter: il s'installa tout simplement sous le surplomb de la berge et ne fut pas mouillé. Une fois la bourrasque passée, il s'allongea tranquillement devant la tente, sur le sol gorgé d'eau, et il s'endormit rapidement.» Audubon raconte aussi combien Provost se moque de Bell, le taxidermiste, qui voyage avec une peau de bison sous sa selle, une couverture par-dessus, une moustiquaire, un vêtement imperméable et une boîte de gâteaux. «Provost, lui, n'emportait qu'une vieille couverture, quelques livres de viande séchée et sa timbale en fer-blanc.» Il faut savoir que la timbale contenait son whisky: cela devait contribuer pour un peu à son endurance!

En 1844, Provost accompagne le Français Armand Fouché, comte d'Otrante, qui visite la Prairie pour son agrément. Incidemment, ce voyageur

est le fils de Joseph Fouché, célèbre ministre de la Police sous Napoléon Bonaparte. Celui-là semble plus habile à manier la carabine que la plume. Il n'est donc rien resté de cette expédition, sinon un entrefilet dans un journal, le *St. Louis Weekly Reveille*, rapportant que le comte est revenu dans une forme splendide et chargé de trophées de chasse. Notons le nom bilingue du journal: la ville de Saint-Louis dépasse maintenant les vingt mille citoyens, et bien qu'il y reste une bonne souche francophone, ses citoyens sont bel et bien Américains.

C'est en 1848 ou 1849, selon les sources, que Provost fera sa dernière remontée du Mississippi à bord d'un bateau à aubes de la Compagnie. Le capitaine est son grand ami, il porte le nom tout désigné de Joseph Labarge. Ce dernier, ainsi qu'un autre ami, Henri Picotte, grand-père du mari de Suzanne Laflèche-Picotte^[3*] (première femme médecin d'origine amérindienne – au nom tout aussi prédestiné), vont contribuer à cultiver la légende de celui qu'on surnommait *The Mountainman*, l'homme des montagnes par excellence. La véritable retraite d'Étienne Provost sera de courte durée. En 1849, il rentre pour de bon dans sa maison de Saint-Louis, rue Lombard. Peu de temps après, le 3 juillet 1850, à l'âge de soixante-cinq ans, il meurt subitement d'une crise cardiaque. On l'enterre dans le cimetière de la cathédrale catholique de Saint-Louis.

En guise d'épithaphe, on aurait pu transcrire les mots de William Marshall Anderson, un notable américain qui fit un périple dans l'Ouest en 1834, guidé par Étienne Provost. Son journal d'expédition, fort reconnu à l'époque, se termine ainsi: «Plus jamais, peut-être, n'entendrai-je cet ordre comique et pittoresque: “Fumez la pipe!” que criait notre Canadien au visage tanné comme du vieux cuir lorsqu'il voulait que ses hommes se reposent. Il disait aussi: “Gardez aux rames!”, “Attrape les chicots!” et cent une autres expressions françaises qui habiteront ma mémoire jusqu'à la fin de mes jours. Adieu, vieil ami, adieu! Tu m'as conduit d'une main sûre au travers de tous les dangers.»



Voilà trois personnages dont les tribulations illustrent un phénomène profondément ignoré, ou oublié: la participation canadienne-française à la grande épopée états-unienne. Ces hommes, comme nous le disions au début de ce récit, ne savaient pas écrire; ils n'ont pas su enjoliver leur vie comme l'ont fait Kit Carson, Jim Bridger et James Beckwourth, en écrivant eux-mêmes ou en faisant écrire l'histoire de leurs exploits. En outre, et c'est le comble de l'occultation, les Américains se souviennent d'eux comme de Français, rarement comme de Canadiens français. S'il existe bel et bien certaines études produites par des historiens américains passionnés par les hommes des montagnes francophones, leurs travaux restent toutefois largement méconnus du grand public. Qui plus est, ces récits demeurent

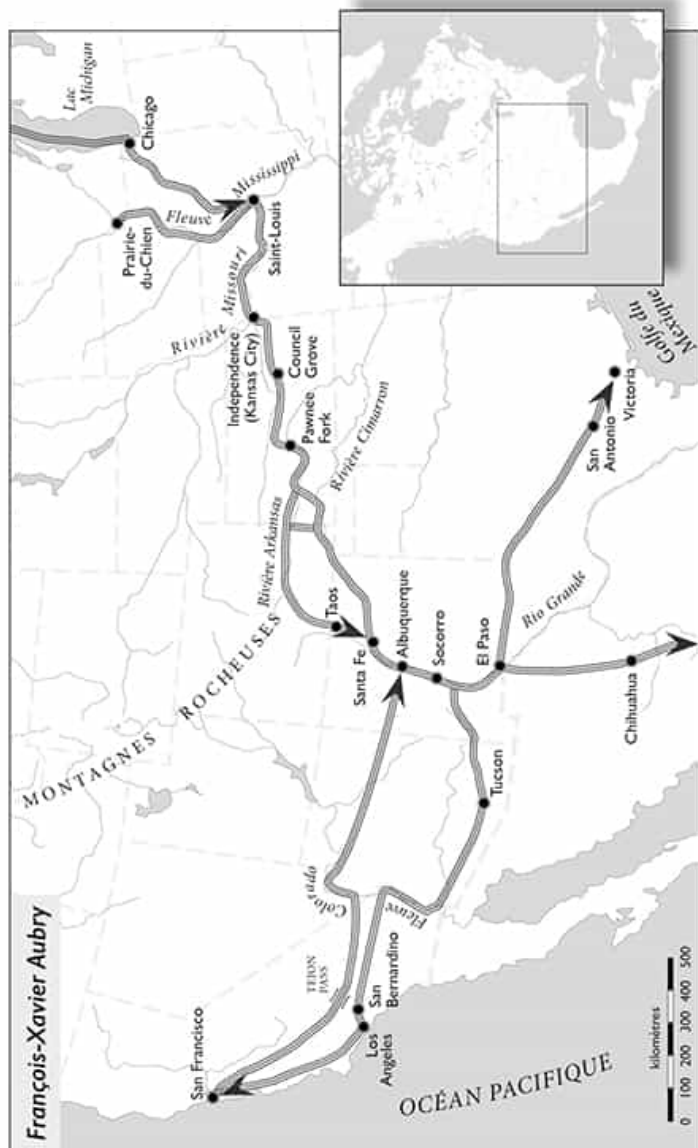
approximatifs, et les témoignages, souvent contradictoires. Dans ce monde de «on dit» et «on raconte», l'enquête ne sera jamais terminée. Étienne Provost a-t-il vraiment découvert le Grand lac Salé? D'aucuns lui attribuent également d'avoir repéré la South Pass dans l'Utah, passage obligé de la future piste de l'Oregon. De toute manière, nous nous rangeons du côté de John Ford, réalisateur de nombreux westerns, lorsqu'il déclare: «Entre l'histoire et la légende, je choisirai toujours la légende.»

FRANÇOIS-XAVIER AUBRY

1824-1854

AUBRY EXPRESS

*Obsédé de vitesse, il fut le plus grand
cavalier à jamais chevaucher le Far West. Voilà
l'ancêtre véritable des routiers et des convoyeurs
d'Amérique, un cow-boy de légende,
un géant sous le Big Sky.*



SAINST-JUSTIN est un village fort tranquille, encore aujourd'hui. Il se situe au cœur d'un pays champêtre qui s'étend du fleuve jusqu'aux Laurentides, dans l'opulente vallée du Saint-Laurent. La petite rivière de l'Ormière serpente paresseusement à travers la plaine et relie les rangs avant de rejoindre la rivière Maskinongé qui, elle, va se jeter dans le grand fleuve. Ce village typique semble plongé dans l'éternité, il n'appartient pas à l'ordre du temps; les maisons ancestrales s'égrènent le long de la route qui mène au parvis de l'église paroissiale. Entre les champs se dessinent les silhouettes d'ormes solitaires, comme autant d'épouvantails.

C'est là que François-Xavier Aubry vient au monde, au mois de décembre 1824, dans une ferme du rang Trompe-Souris. Fils de Joseph Aubry et de Madeleine Lupien, il est le quatrième d'une famille de treize enfants. En grandissant, il se révèle d'un caractère sérieux et résolu, mais il demeure très petit de taille – ce qui tournera à son avantage –, il ne dépassera jamais les cinq pieds et deux pouces. Bien que la maisonnée combatte jour après jour la pauvreté, François-Xavier va quand même à l'école du rang, apprenant à lire, à écrire et à compter, trois compétences qui lui seront d'une grande utilité dans sa vie. Toutefois, le temps de l'innocence est bref: le garçon n'a pas le choix que de contribuer financièrement au bien-être des siens. Il quitte à douze ans les bancs d'école pour se faire commis au magasin général Grand-Trompe-Souris, à Saint-Joseph-de-Maskinongé. Ce travail est en fait loin de lui déplaire; de façon spontanée, François-Xavier se passionne pour tout ce qui touche au commerce, des approvisionnements à la vente, et jusqu'aux livraisons. Il est éveillé, il apprend vite. En 1840, son père Joseph, criblé de dettes, est acculé à vendre ses biens, c'est-à-dire sa terre, sa maison et ses bâtiments. Tandis que la famille Aubry déménage à Trois-Rivières, François-Xavier s'en va travailler dans le magasin du bien nommé M. Marchand, à Saint-Jean-sur-le-Richelieu. Déjà, il envoie régulièrement une partie de son salaire à sa mère, ce qu'il fera jusqu'à son dernier souffle. À Saint-Jean, le jeune homme écoute les conversations animées des gens qui passent au magasin général, des voyageurs qui vont et viennent dans les Pays-d'en-Haut et aux États-Unis. Bien sûr, il entend parler de la ville de Saint-Louis au Missouri: comme tant d'autres Canadiens français avant lui, il comprend qu'il a une chance de s'y faire valoir. Il quitte le Québec en 1843, à l'âge de dix-neuf ans.

Ce sont les dernières années des déplacements en canot sur les Grands Lacs. Il est possible que François-Xavier ait voyagé dans un de ces rabaskas des compagnies de fourrures en partance de Montréal pour rallier l'extrémité ouest du lac Supérieur. Il aurait alors bifurqué à Michillimakinac pour descendre vers la baie Verte et Chicago. Le trajet s'est peut-être aussi effectué, en partie du moins, à bord d'un de ces bateaux à vapeur que l'on est en train d'introduire partout en Amérique, et dont la circulation est rendue possible par la construction de canaux entre les Grands Lacs. Quoi qu'il en soit, notre jeune homme arrive à Saint-Louis à la fin de l'année. Sa nouvelle vie semble avoir été bien planifiée: à peine met-il le pied en ville qu'il entre comme commis à l'épicerie de MM. Moïse Lamoureux et Elzéar Blanchard, des commerçants établis depuis plusieurs années. Il loge dans la maison de M. Blanchard. Entouré de ces compatriotes, il se sent à Saint-Louis comme chez lui.

Durant deux ans, notre jeune homme s'applique à étendre ses connaissances. D'abord, il apprend l'anglais, une langue qu'il maîtrise rapidement – on le verra, «rapide» sera le maître mot de sa vie. Pour le reste, il observe, il repère, il sait aussi prendre le temps. Saint-Louis est une fourmilière, tant de gens y circulent, tant d'histoires se racontent à propos des territoires de l'Ouest; qui sait entendre et a de l'ambition peut y recueillir des informations cruciales. Si, en tant que commis, François-Xavier a parfaitement intégré les rouages du commerce, il s'intéresse de plus en plus à l'univers du transport. Il emmagasine une masse de données – les pistes, les distances, les dangers –, il étudie le système des postes, les besoins en marchandises rencontre des fournisseurs, il peaufine son anglais écrit, il fait des calculs, il met des chiffres sur ses projections. Un jour, le courrier en provenance du Canada lui apprend la mort de son père. Même éloigné des siens, il sera désormais le pourvoyeur principal de sa famille, ce qui accentue probablement le sentiment d'urgence et de responsabilité déjà bien développé chez lui.

1846. La guerre est sur le point d'éclater entre le Mexique et les États-Unis; les citoyens de Saint-Louis souhaitent ardemment que le Sud-Ouest devienne américain. La fameuse piste de Santa Fe, fréquentée depuis 1812 par les trappeurs et *pathfinders* canadiens-français, sera bientôt envahie par les caravanes de commerçants et d'immigrants, sans parler des convois militaires. François-Xavier assiste à cette effervescence. Depuis deux ans qu'il glane des informations auprès des voyageurs et des hommes des montagnes, il connaît en théorie les tenants et aboutissants de cette route d'ores et déjà mythique. L'ouverture toute grande de la porte de l'Ouest, il entend ne pas la rater. D'ailleurs, peut-être a-t-il croisé Étienne Provost, le fameux *mountainman* qui vivait encore à cette époque et qui passait de plus en plus de temps en ville, à gérer sa taverne et son épicerie. Le cas échéant, on pourrait parler d'une rencontre historique: imaginons Provost, le coureur d'espaces le plus lourd et le plus lent de l'Ouest, serrant la main du futur cavalier le plus leste et le plus

rapide à jamais chevaucher la piste de Santa Fe!

À l'âge de vingt et un ans, François-Xavier Aubry se sent prêt à tenter le grand coup: il fera métier de convoyeur commerçant. Mais tout pressé qu'il soit, il tient d'abord à s'exercer au sein d'un convoi professionnel pour un premier voyage. Au début de l'année, il se joint au groupe de George Doan et James Webb, des convoyeurs expérimentés qui organisent une caravane vers le sud à partir de la petite ville d'Independence, située sur le Missouri, à quelque quatre cents milles de Saint-Louis par voie d'eau – près du site de l'actuelle ville de Kansas City. Il en profite pour s'initier au commerce itinérant: il emprunte de l'argent à ses patrons, Lamoureux et Blanchard, et se procure toutes sortes de marchandises à revendre sur le marché de Santa Fe. Le périple se déroule sans incident, entre le 9 mai et le 23 juin. À Santa Fe, le climat politique est instable. La ville est occupée par l'armée du général Kearny qui se prépare à en découdre avec les soldats mexicains du gouverneur Manuel Armijo. Cela n'empêche pas François-Xavier d'y vendre toute sa marchandise. Malgré l'animation exceptionnelle qui règne dans la ville, toutefois, il a hâte de prendre la route du retour. Les maisons de jeu, les bordels, les bagarres spectaculaires, rien ne retient son attention: sa tête est au commerce, seulement au commerce. Le 16 juillet, il se joint à un convoi qui remonte vers Independence. Pendant le mois que dure le trajet, il tient un journal: il décrit Santa Fe, commente les événements, fait le portrait des gens rencontrés sur la piste, détaille les différentes nations amérindiennes et leur état d'esprit. Il note aussi toutes sortes d'informations précises et fort intéressantes pour l'époque, par exemple les températures journalières, l'emplacement des pâturages pour nourrir les mules ou les bœufs, ainsi que le prix des bêtes et de différentes denrées. À l'arrivée, il prend le *Balloon*, bateau à vapeur qui met cinq jours à descendre la partie de la rivière Missouri le séparant de Saint-Louis.

François-Xavier Aubry a atteint ses objectifs. Au terme de ce premier voyage de commerce sur la piste de Santa Fe, il rapporte une précieuse expérience et plusieurs milliers de dollars. Il est donc en mesure de rembourser à Lamoureux et Blanchard l'avance consentie au départ. Disposant d'une somme importante, il peut désormais monter ses propres convois. Mais il y a plus. Au retour, il soumet ses carnets de voyage à des éditeurs de journaux de Saint-Louis, d'Independence et de Santa Fe, qui acceptent de les publier. À sa carrière de convoyeur s'ajoutera donc celle de journaliste reporter sur les pistes de l'Ouest; car il continuera d'écrire au cours des années suivantes et ses articles seront toujours très appréciés, certains même repris par les grands journaux de la côte Est.

Dès le mois de septembre 1846, Aubry entreprend un long voyage de prospection vers le nord, aux sources wisconsiniennes du Mississippi, plus précisément à Prairie-du-Chien. S'il apprécie l'expédition, ce repérage ne le convainc toutefois pas d'investir davantage dans ces régions. Il revient donc à Saint-Louis au début de l'année 1847, dans l'intention de se concentrer

sérieusement sur ses activités au Nouveau-Mexique. Il s'associe à Lamoureux, Blanchard et à quelques autres commerçants; ensemble, ils parviennent à constituer un fonds de six mille dollars. Avec cette somme, Aubry achète des chariots, des mules, de la marchandise et embauche de bons hommes de piste. Les mules coûtent plus cher que les bœufs, car elles sont plus résistantes et plus rapides, d'autant qu'il en faut au moins huit attelées à un seul *wagon*. Aubry ne regarde pas à la dépense; déjà, il s'intéresse à la vitesse et au temps de transport. Il fait paraître une annonce dans les journaux, proposant ses services de courrier pour transporter les lettres, colis et dépêches jusqu'à Santa Fe. Le convoi se met en marche le 27 avril, à partir d'Independence. Aubry lui-même part trois jours plus tard, avec la poste.

Ce premier voyage autonome se déroule plutôt bien, malgré quelques incidents. Dès le départ, un des hommes en tête du convoi est tué par les Indiens – fait inusité, car ceux-ci s'attaquent rarement aux convois de commerce. Bien sûr, ils les trouvent alléchants avec leurs chargements de victuailles et de produits précieux, et les assaillir est une affaire de rien tant les chariots sont lents et faciles à repérer. Mais ces convois sont généralement défendus par des meutes d'hommes armés jusqu'aux dents; s'en prendre à eux cause souvent de trop nombreuses pertes humaines. À mi-chemin du trajet, précisément au fort Mann, les convoyeurs doivent se battre contre une bande de guerriers kiowas et pawnees qui sont en train d'encercler deux soldats réfugiés dans les décombres du fort abandonné. Notons que les nations autochtones, à ce moment de l'histoire, ne collaborent plus avec les Blancs, qu'ils considèrent désormais comme des envahisseurs, des agresseurs et des voleurs de terres. Le reste du trajet, d'une distance totale de plus de huit cents milles, se déroule sans heurt. Aubry a prévu l'essentiel: en plus des réserves de nourriture, il a embauché des chasseurs de bisons afin d'approvisionner ses troupes en viande fraîche tout au long de la piste. Pour nourrir les mules, il a repéré de bons pâturages et des points d'eau; par mesure de prudence, il emporte quand même du fourrage. Ce transport au long cours avec les moyens de l'époque ne s'improvise pas, il requiert une bonne dose de planification – et beaucoup de chance.

Le convoi arrive à Santa Fe au début du mois de juillet, deux mois après son départ d'Independence. En quelques semaines, la marchandise a trouvé preneur: les couvertures mackinaw, les vêtements chauds, les tonneaux de whisky, la farine, le blé, mais aussi les rasoirs, les miroirs, les fruits en conserve, les sardines, les dictionnaires espagnols, les armes, les outils, les ustensiles, tout a été vendu, y compris les chariots et les mules. Il n'est pas question pour les convoyeurs de revenir à leur point de départ avec les bêtes, leur attirail et tout le bazar. Pendant son séjour, Aubry interroge les soldats, les commerçants, il discute avec tout le monde et consigne les informations qu'il entend faire publier dans les journaux du Missouri. Il repart le 28 juillet à cheval, se joignant à un convoi gouvernemental de soixante-cinq chariots qui ramènent des miliciens volontaires et leur équipement. À partir de Pawnee

Fork, à trois cents milles de l'arrivée, Aubry quitte le convoi et chevauche en solitaire afin de rallier au plus vite Independence. Il parvient à destination le 31 août, avec son gros sac de courrier. Cette course ne passe pas inaperçue: il a franchi la distance en quatre jours, battant tous les records. Déjà, les gens du Missouri commencent à remarquer les performances du jeune homme.

En ces années de guerre, le commerce entre le Missouri et le Nouveau-Mexique – qui déborde jusqu'à Chihuahua, au Mexique – prend une ampleur de plus en plus considérable. Non seulement la population croît à un rythme accéléré, mais il faut approvisionner l'armée américaine en matériel, en nourriture, voire en munitions. Les territoires à desservir s'étendent de jour en jour. Jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, la route des convois ne va pas être concurrencée. Francois-Xavier Aubry voit l'occasion d'affaires, il comprend que la demande est sans fin et que tout consiste à s'organiser pour faire rouler la marchandise. Aussi, à l'automne 1847, même si la saison est normalement terminée pour les convoyeurs sur la piste de Santa Fe, notre entrepreneur innove et annonce un second voyage dans la même année, chose qui ne s'est jamais faite par crainte du mauvais temps. En moins d'un mois passé à Saint-Louis, il réussit à intéresser deux nouveaux associés, il achète des chariots, cent vingt mules, de la marchandise, et embauche des hommes de confiance. Il développe également de nouveaux contacts: il achète maintenant ses produits aux marchands new-yorkais, obtenant de bien meilleurs prix qu'au Missouri.

À la fin du mois de septembre, il est de retour sur la piste, direction Santa Fe, à la tête de quinze chariots remplis de biens d'une valeur totale de quarante mille dollars – une somme énorme au XIX^e siècle! Il a placé une annonce dans le *Santa Fe Republican* décrivant le détail de son chargement. Le convoi arrive à destination le 29 octobre, sans autre souci qu'une mauvaise rencontre avec les Indiens, qui n'a toutefois causé aucune perte humaine ni matérielle. Aubry écoule toute sa marchandise, mules et chariots compris, en moins de deux semaines. Contrairement aux autres commerçants de Saint-Louis, il ne possède pas de magasin permanent sur place. Pour faire ses ventes à Santa Fe, il utilise les bâtiments de ses amis canadiens-français, Joseph et Henri Mercure, deux frères originaires de la ville de Québec, établis au Nouveau-Mexique depuis plusieurs années. Il sollicite leur collaboration, mais aussi leur savoir, ce qui lui donne un net avantage sur ses compétiteurs américains.

Comme il le fait à chaque voyage, Aubry annonce dans le journal local son retour au Missouri. Mais cette fois, les gens de Santa Fe sursautent: celui-ci annonce qu'il quittera la ville le 22 décembre pour rallier Independence... en dix-huit jours! Ce voyage de retour est celui d'un courrier doublé d'un coureur: l'objectif en est la vitesse. Personne n'a jamais chevauché huit cents milles en si peu de temps. Aubry part donc à la date prévue, en compagnie de quatre autres cavaliers rapides, dont un ancien esclave noir nommé Pompey, qui sera son compagnon de voyage tout au long de sa vie. Cette équipée se

transforme cependant rapidement en course en solitaire: les quatre cavaliers, ne pouvant suivre la cadence d'Aubry, abandonnent les uns après les autres en cours de route. C'est donc seul que notre prodigieux cavalier chevauche les trois cents derniers milles, franchissant la distance en trois jours. Il arrive à Independence le 5 janvier 1848, quatorze jours seulement après son départ de Santa Fe: une performance surhumaine. Pour établir ce record, il a dû laisser reposer son cheval à plusieurs reprises et continuer à dos de mule. Comme le rapporte son biographe américain, Donald Chaput, on parle bien d'une course folle: il a été attaqué par des bandits mexicains au nord de Santa Fe, il a ensuite échappé à une bande de Comanches, traversé une tempête de neige, subi des froids extrêmes pendant quatre jours et crevé trois mules en raison de la vitesse extrême. Fait intéressant: à cent milles d'Independence, Aubry a croisé sur la piste le légendaire Jim Beckwourth qui s'en allait porter des dépêches à Santa Fe. On peut supposer que leur rencontre s'est passée en un éclair.

Aubry a battu de dix jours le record de la piste. De plus, il rapporte des nouvelles fraîches de la situation au Mexique. Il n'a pas pu tenir de journal, mais les journalistes du Missouri l'interrogent longuement et leurs articles sont repris par différents quotidiens à travers le pays. Le 29 janvier, dans le *New York Daily Tribune*, on peut lire les propos et considérations d'Aubry sur la guerre américano-mexicaine, ainsi que tous les détails concernant son exploit dans les Prairies. Sa renommée devient nationale. Il faut admettre qu'elle est méritée, cette réputation. La piste est longue, difficile, elle est loin d'être sûre: en 1847 seulement, quarante-sept Américains y ont été tués, trois cent trente chariots dérobés ou détruits, six mille cinq cents animaux volés. Les Pawnees, les Comanches kiowas, les Utes et les Apaches jicarillas font payer le prix fort à ces envahisseurs qui dérobent leurs terres et leurs pays. Pour réaliser ses records de vitesse, mais aussi ses énormes profits, Aubry prend des risques considérables. Le gouverneur du Nouveau-Mexique, William Carr Lane, s'en montre fort impressionné: «Une distance de huit cents milles pour lui est comme quatre-vingt milles pour moi. C'est un Canadien français.»

1848. Rien ne le ralentit, ni les dangers ni la fatigue. En cette nouvelle année, il fera l'impossible, voire l'impensable: trois gros voyages aller-retour sur la piste. Dès le 16 mars, il part avec un de ses plus importants convois. À la surprise de tous, il débarque sur la place de Santa Fe à la fin du mois d'avril, alors que ses compétiteurs n'ont pas encore quitté Saint-Louis. Il a bravé les Utes et les Apaches, il a contourné le problème du fourrage en nourrissant ses bêtes avec du blé d'Inde transporté dans les chariots. L'infatigable Aubry vend toute sa marchandise à un bon prix et s'en retourne aussitôt, avec des chevaux et quelques mules, pour battre son propre record de vitesse entre Santa Fe et Independence. Il se met en route le 19 mai et arrive le 28, après neuf jours à train d'enfer. Si l'exploit est remarquable, le voyage, lui, s'avère désastreux. Aubry a été attaqué et fait prisonnier par les

Comanches, il a réussi à s'évader pendant la nuit, il a crevé trois chevaux et autant de mules, il s'est fait voler ses provisions et son courrier, il a dû marcher une distance de quarante milles pour se trouver de nouvelles montures. Le journal *Daily Missouri Republican* célèbre quand même l'arrivée du jeune homme, dont la notoriété augmente de jour en jour.

Le personnage a de quoi intriguer et séduire. On l'a dit, Aubry a le physique requis pour être rapide à cheval: petit homme de cinq pieds deux pouces, il pèse à peine cent livres. Par ailleurs, à la ville, il se présente en véritable gentleman, fort bien vêtu et affichant de belles manières. Célibataire, il n'a aucune attache et ne possède aucun bien immobilier, ni maison ni terrain. Sans doute vit-il à l'hôtel quand il n'est pas sur son cheval en train de courir les Prairies. Pour ce qui est de sa fortune, elle ne cesse de s'accroître. Ses trois convois de 1848 l'enrichiront considérablement, même s'il perdra beaucoup d'argent avec le troisième. Dans l'esprit des gens, il se classe parmi l'élite financière de la ville. Il est peu dépensier et veille à faire fructifier ses avoirs: il acquiert des actions de la Independence and Missouri River Railroad, la compagnie des chemins de fer du Missouri, une entreprise en pleine expansion. Il achète également un grand troupeau de mules qu'il met en pâturage, sous bonne garde, à l'est de Santa Fe. Et il s'occupe de sa famille. Chaque mois, il envoie de l'argent à sa mère, Madeleine, à Trois-Rivières. Il a aussi fait venir trois de ses frères à Saint-Louis pour les inscrire en pension au collège des Jésuites. Il paie pour leur séjour et leur cours classique. Oui, voilà qui impressionne de la part d'un petit gars de Maskinongé qui n'a pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans.

La difficulté du voyage de mars 1848 – c'est-à-dire le premier des trois – ne fait que fouetter les ardeurs de notre cavalier. Dans ses articles, il avance que c'est l'armée américaine qui a déclenché la furie des Apaches, des Comanches et des Utes sur la piste de Santa Fe. Selon lui, les intimidations militaires ne font qu'alimenter le cycle de la violence. Malgré tout, Aubry monte à la hâte sa deuxième expédition de l'année et il quitte le Missouri à la mi-juillet avec son convoi d'une quinzaine de chariots. Durant ce voyage, il rencontre le lieutenant Brewerton, un officier de l'armée américaine. Apprenant que *Little Aubrey* campe dans les parages, Brewerton manifeste le désir de rencontrer l'homme dont tout le monde parle. Ils soupent ensemble sur la piste, avec au menu un excellent ragoût de bison. Ils boivent ensuite du brandy et fument des cigares de qualité. Ce témoin nous fournira, dans son journal, une description précieuse d'Aubry. C'est un homme sûr de lui, écrit-il, et très persévérant. Il est propre de sa personne, la barbe bien taillée, il a fière allure avec son large chapeau, ses bottes ornées d'éperons d'argent rutilants et son pistolet à la ceinture. Le lieutenant, qui connaît bien Kit Carson, prétend qu'Aubry lui ressemble beaucoup. Ces impressions seront publiées dans le *Harper's News Monthly* plusieurs années plus tard, ajoutant à la légende du célèbre courrier.

Déjà, à cette époque, on donne à François-Xavier Aubry différents

surnoms: l'Écumeur des Plaines, Jambes de fer et *Telegraph Aubrey*. Lors de ce second voyage de l'année 1848, fidèle à sa réputation, il arrive rapidement à Santa Fe. Mais à peine descendu de cheval, il se dépêche de repartir pour Independence. Sitôt arrivé là-bas, il porte un grand coup: il organise un troisième convoi vers le Nouveau-Mexique, une performance quasiment impossible, mais qu'il réalise haut la main. Comme si cela ne suffisait pas – à lire le récit de ses prouesses, Aubry est difficile à suivre, et même étourdissant –, il ambitionne de battre encore une fois son record de vitesse, au retour, entre Santa Fe et Independence. Ce dernier voyage de l'année, annoncé en anglais et en espagnol dans les journaux, va provoquer un engouement extraordinaire dans le monde des parieurs. Aubry lui-même parie une grosse somme – trente-six mille dollars, dit-on – sur sa réussite. Il prend des risques, certes, mais il ne fait rien dans l'impulsivité: durant le voyage de l'aller, il a calculé les étapes et laissé des chevaux aux points stratégiques, créant des relais sans lesquels il n'aurait aucune chance de relever le défi. Pour les chevaux – de splendides coursiers qu'il a achetés à prix fort –, ce sera une course à relais. Pour l'unique cavalier, ce sera une course d'endurance.

Le 12 septembre 1848, Aubry quitte Santa Fe à l'aube, chevauchant sa jument préférée, une belle pouliche mexicaine couleur palomino nommée Dolly. Cinq jours et seize heures plus tard, le soir du 17 septembre, un cavalier exténué, presque inconscient sur un cheval à demi crevé, littéralement pendu à sa selle, rentre à Independence. François-Xavier Aubry vient de réaliser un exploit absolu. Il n'a pas dormi durant des jours, presque rien mangé, livré le courrier dans différents forts; il a chevauché sous des trombes de pluie, parcouru des chemins boueux sur les trois quarts du trajet, traversé plusieurs rivières à la nage, et même couru sur ses jambes d'acier. Tous les cinquante milles, environ, deux coursiers l'attendaient. Il en montait un jusqu'à l'épuiser, et sautait sur l'autre. Si les deux bêtes s'écroulaient de fatigue, il courait jusqu'au prochain relais, parfois jusqu'à dix milles sans s'arrêter. Après des jours sans sommeil, et avec quelques petits morceaux de viande séchée pour toute subsistance, il a dû s'attacher à sa selle afin de parcourir les derniers cent milles, de peur d'en tomber. On dit que plusieurs chevaux seraient morts sur la piste, ce qui ne semble pas ébranler l'opinion publique: l'exploit connaît un retentissement national dans cette jeune république assoiffée de performances et de records mondiaux. Dans les journaux comme dans les tavernes, on discutera longtemps de ce couple de légende, le jeune Aubry et son intrépide Dolly filant sur la piste dans un nuage de poussière. Tout d'Aubry devient mythique: sa selle de marque Thornton Grimsley fabriquée à Saint-Louis, sa stratégie des relais, ses calculs d'étapes – cent quatre-vingt-dix milles par tranche de vingt-quatre heures – et surtout son incroyable constitution. Le journal *Daily Reveille* fait état d'un exploit historique à jamais hors de portée du commun des mortels.

Après avoir dormi à l'hôtel vingt-quatre heures d'affilée, Aubry s'embarque sur le bateau à vapeur *Bertrand* et rallie Saint-Louis, où il est

accueilli en héros. Il ne manque pas de récolter la jolie somme qu'il a gagnée avec son pari. Une semaine ne s'est pas écoulée que déjà il prépare son troisième voyage de l'année, et c'en est un gros: ce convoi réunira des centaines d'hommes, un millier de mules et un très grand nombre de chariots transportant d'énormes chargements de marchandises et beaucoup de courrier. Le nouveau juge du comté de Santa Fe, Spruce Baird, est du voyage. Malgré les nouvelles relatant une forte agitation des Apaches jicarillas dans la partie sud de la piste, la longue caravane se met en branle le 9 octobre. À mi-chemin survient un premier incident: le convoi est attaqué par les Comanches et un homme d'Aubry perd la vie. Puis, venant du sud, des cavaliers annoncent que des Apaches ont volé des centaines de mules dans les pâturages d'Aubry. Plutôt que d'emprunter la route habituelle de Cimarron et la Jornada del Muerto, où les Indiens les attendent sûrement, ils décident de prendre un chemin moins fréquenté. Pas de veine: au nord de Taos, dans les vallées entourant la rivière du Purgatoire, c'est le froid, le vent, la tempête qu'ils doivent affronter. Les mules s'enfoncent dans la neige profonde, elles ne peuvent plus avancer; le convoi s'immobilise, tous restent bloqués dans l'hiver impitoyable des montagnes Rocheuses. La situation est dramatique. Hommes et animaux risquent de périr, et toute la marchandise sera perdue. Aubry quitte le convoi sur sa fidèle Dolly; il atteint de peine et de misère le col de Raton et finit par arriver à Santa Fe le premier jour du mois de décembre. Il demande et obtient du renfort de l'armée américaine. Finalement, les hommes seront secourus, mais les pertes en mules et marchandise sont considérables.

Janvier 1849. François-Xavier Aubry n'est pas revenu tout de suite à Independence, cette fois il est resté à Santa Fe. C'est que son attention se porte désormais sur une nouvelle destination: Chihuahua, au Mexique, à cinq cents milles au sud de Santa Fe. Bien que le chemin pour s'y rendre s'avère long et compliqué, il s'y engage dès le mois de février pour un voyage de repérage. Jusqu'à Albuquerque, puis Socorro, il est accompagné par Jean-Charles Frémont, le célèbre explorateur américain, qui s'en va justement évaluer les possibilités commerciales offertes par les provinces mexicaines. Les deux hommes ont de quoi converser: la troupe de Frémont a affronté les mêmes ennuis que le convoi d'Aubry dans les Rocheuses, lors de la même tempête de neige. Au moment de se séparer, Aubry prête une somme de mille dollars à Frémont afin de l'aider à monter une éventuelle expédition de reconnaissance en Californie; non seulement le prêt est une pratique courante chez Aubry, puisqu'il dispose d'une forte trésorerie, mais il a en outre un réel intérêt pour toute forme d'exploration. En cela, il sert parfaitement son époque: les Américains s'emploient sans relâche à découvrir de nouvelles routes, à affiner la précision de leurs cartes et à s'approprier cet immense territoire qu'ils connaissent encore bien mal. Les commerçants comme Aubry, en cherchant constamment les meilleurs itinéraires, y contribuent pleinement.

Après avoir passé presque cinq mois au Texas et au Mexique, Aubry est de

retour à Santa Fe. Nous sommes à la mi-juin 1849. Le Petit Aubry est célèbre et son retour en ville suscite un grand intérêt parmi les citoyens et les voyageurs. Chacun veut voir de près le phénomène, regarder parader sur la grand place le duo d'enfer: Aubry le cavalier légendaire et sa jument Dolly, le meilleur cheval à l'ouest du Mississippi et des deux côtés du Rio Grande. Or, Aubry en donnera à son public pour son argent. C'est qu'il a tenté de récupérer une vieille dette auprès d'un dénommé Nangle à qui il a prêté deux mille dollars. Nangle refusant de payer, Aubry l'interpelle en pleine rue et sort son revolver. Il ne fait pas feu, mais l'affaire prend des proportions telles que Nangle dépose une plainte formelle pour agression à main armée et menaces de mort. Au procès, présidé par le juge Carlos Beaubien – eh oui, Charles Beaubien, originaire de Nicolet –, tous se retrouvent dans une situation délicate: Aubry ne se présente pas, il est déjà loin sur la piste. L'Écumeur des Plaines n'a pas de temps à perdre dans l'attente de procédures légales. Il ne sera pas inculqué, mais il ne reverra jamais son argent.

De fait, Aubry est en route pour Saint-Louis. La piste est plus dangereuse que jamais en raison des attaques indiennes: les Apaches et les Comanches, les Utes et les Pawnees, tous sont sur le sentier de la guerre. Malgré ses appréhensions, Aubry réussit à faire son chemin sans trop de dommages. À son arrivée à Saint-Louis, selon ses habitudes, il trouve des associés, achète de la marchandise et monte un gros convoi. Cette caravane-ci est destinée au marché de Chihuahua. Le 15 septembre, Aubry se met en route pour Santa Fe. Un de ses partenaires, James White, est du voyage; convaincu des possibilités commerciales au Mexique, celui-ci a décidé d'emmener sa femme et sa fille de huit ans afin de s'établir là-bas. Le premier mois, le trajet se déroule sans encombre. Mais à une semaine de l'arrivée, une tempête se lève dans les montagnes et le froid devient insupportable. James White, jugeant que la menace des Indiens est passée, décide de prendre les devants avec sa famille et quelques hommes afin de se sortir au plus vite de ce cauchemar et de retrouver le confort d'un bourg civilisé. Cet empressement lui sera fatal: deux jours plus tard, le 25 octobre, ils sont attaqués par une centaine d'Apaches jicarillas. James White et les cinq hommes qui l'accompagnent sont tués sur place. Sa femme, sa fillette et une esclave noire sont enlevées.

Ce drame aura une certaine résonance dans l'histoire de l'Ouest. Rapidement, l'armée américaine mandate une colonne de sa cavalerie, sous l'autorité du major William Grier, pour retrouver les disparues. Le Canadien français Antoine Leroux, pisteur chevronné, ainsi que le fameux Kit Carson font partie de l'expédition. Aubry offre mille dollars de récompense à quiconque fournira des informations permettant d'aider aux recherches. Tout le Nouveau-Mexique se mobilise. Après une traque de deux semaines, les militaires encerclent un camp apache où des témoins affirment avoir aperçu une femme et une enfant blanches. Mais le major Grier laisse passer un bon moment avant de lancer l'attaque, il hésite, il souhaite parlementer. Et lorsque ses hommes passent à l'action, il est trop tard: les Indiens ont réussi à fuir.

Dans le camp déserté, on retrouve Ann White, le cœur transpercé d'une flèche. Non loin de son corps encore chaud, on découvre un livre: *Kit Carson: The Prince of the Gold Hunters*. Il s'agit d'un petit roman illustré – un *pulp magazine* – inspiré des exploits du héros. Carson en est troublé; il se dit que la pauvre femme, ayant lu ce feuilleton dans lequel son personnage tue des Indiens par milliers pour sauver une petite fille, aura sûrement espéré qu'il apparaisse et la secoure. Cet incident le hantera pour le reste de ses jours. On ne sait pas vraiment si cet épisode est véridique ou s'il s'agit d'un de ces beaux mensonges qui participent à l'édification des légendes... Quoi qu'il en soit, ce chapitre se clôt tristement. Malgré les recherches intensives, on ne reverra jamais l'enfant ni la domestique.



Il faut tourner la page, oublier le drame; François-Xavier Aubry reprend vite les affaires. Considéré comme l'un des meilleurs commerçants transfrontaliers, il croit encore au potentiel du Mexique et du Texas. Début décembre 1849, il prend la route du Sud avec une soixantaine d'hommes et une vingtaine de chariots vides. À El Paso, il bifurque vers l'est, en direction de San Antonio (Texas) et, de là, il se rend jusqu'à Victoria, au bord du golfe du Mexique. Il y achète des lots de marchandises et revient à El Paso en avril, puis met le cap vers Chihuahua, où il vend tout son stock. Début juin, il est de retour à Santa Fe. Le voyage a été profitable, mais semé d'embûches. Aux environs de la frontière actuelle du Mexique, la troupe a dû affronter une terrible tempête de neige; Aubry a perdu quarante mules en une nuit. Sans cesse menacé par les Indiens, il a tout de même réussi à négocier une entente de paix avec le chef apache Marco. Ce dernier a accepté d'épargner les convois d'Aubry et ceux des Américains, mais en revanche, il a averti qu'il s'en prendrait davantage aux Mexicains, la survie de son peuple dépendant de leur bétail.

L'époque est violente, tout se bouscule dans le commerce, dans les voyages, dans la vie des gens. Et les Indiens ne sont pas les seuls ennemis: des hors-la-loi américains et mexicains, tueurs et voleurs de chevaux, sévissent sur les pistes et dans les villes. En outre, les épidémies qui se propagent et déciment les nations amérindiennes frappent aussi les caravanes. Tout pourrait arrêter Aubry; du chaos politique aux conditions climatiques, du manque d'eau à la peur de mourir, le métier de convoyeur n'est plus qu'aléas, déconvenues et défis au jour le jour. Et pourtant, il continue sa route, il retourne même à Chihuahua en août 1850, en passant par El Paso et San Antonio. Cette fois, néanmoins, sera la dernière. Fort déçu à la longue de toutes ces dures expériences au Texas et au Mexique, exaspéré par les distances et les risques déraisonnables, il reprend ses aller-retour traditionnels, du Missouri au Nouveau-Mexique.

La notoriété de François-Xavier Aubry, à ce moment-là, est immense et

tous les gens, des plus simples aux plus importants, choisissent de voyager au sein de ses caravanes, réputées pour être les plus rapides et les plus sécuritaires. On dit qu'il traite bien ses hommes et que ses gérants de convois sont les meilleurs de l'Ouest. Son premier assistant, P.A. Sénécal, un marchand de Trois-Rivières, veille à ce que les retards, les pertes et les avaries soient réduits au minimum. En plus de ses compétences professionnelles, Aubry est une personnalité fort appréciée; les passagers recherchent sa compagnie. Il plaît également aux femmes, du moins l'a-t-on souvent rapporté, même si une seule idylle – disons un flirt – est restée dans les annales. En 1851, une veuve du nom d'Eliza Sloane voyage avec son convoi sur la piste de Santa Fe. Aubry la courtise et veille lui-même au confort et à la sécurité de ses deux enfants; les hommes se gaussent de voir leur patron s'attendrir ainsi et passer du temps à jaser d'autre chose que de chariots, de raccourcis et de temps à reprendre. Son amour des chariots l'a-t-il quand même emporté? À ce qu'on sache, cette histoire s'est terminée au bout de la route.

À tant voyager, Aubry développe une véritable passion pour la cartographie et l'hydrographie. Dans les articles qu'il envoie aux journaux, il dénonce l'imprécision des cartes militaires du gouvernement. Affirmant qu'il ne peut compter que sur son expérience pour se repérer dans le Sud-Ouest, il décide de contribuer, par sa rigueur, à cette science des lieux et des routes. En 1852, Aubry découvre sur la piste de Santa Fe un raccourci qui permet de retrancher du trajet quatre-vingt-dix milles. Ce bout de chemin portera son nom, le Aubry Cutoff. Malgré tout, il se désintéresse peu à peu du transport et des convois; aussi excitant qu'il fût au départ, ce mode de vie a fini par devenir une routine extrêmement monotone. Aubry n'a que vingt-huit ans, cependant il porte en lui toute la fatigue et la poussière de cette fameuse piste de Santa Fe qu'il n'a cessé de parcourir dans un sens puis dans l'autre depuis six ans. Au total, il y aura conduit treize expéditions, sans compter celles de Chihuahua. Celui que l'on surnomme maintenant le Cavalier électrique est riche et célèbre; tous reconnaissent l'image – quasiment une image de marque – de l'intrépide courrier sur le dos de sa belle jument blonde. D'ailleurs, Aubry reçoit sans cesse des offres pour vendre Dolly – «la plus belle pièce de cheval que je n'aie jamais vue», témoigne Alexander Majors, un des futurs fondateurs du Pony Express. Lors d'une expédition, Aubry a essuyé une attaque d'Indiens qui voulaient s'en emparer; habile négociateur, il est parvenu à leur faire accepter, à la place de Dolly, de l'argent et des cadeaux.

Ainsi, notre personnage est à la recherche de nouveaux défis. Le goût des explorations devient chez lui aussi important que son intérêt pour le commerce. Il sait, pour avoir investi dans les chemins de fer du Missouri, que le train va bientôt remplacer les chariots sur les pistes sauvages et il est convaincu que le gouvernement américain va engager les fonds nécessaires pour que ce train rejoigne la Californie et la côte du Pacifique. Mais quel sera alors son itinéraire dans le Grand Sud? Voilà qui occupe toute sa pensée. En

septembre 1852, Aubry entreprend son dernier voyage de convoyeur entre Saint-Louis et Santa Fe. Désormais, il entend demeurer au Nouveau-Mexique et orienter ses activités exclusivement vers la Californie; en fait, il veut découvrir de meilleures pistes entre le Nouveau-Mexique et le Pacifique. Pour joindre l'utile à l'agréable, il décide de financer ses explorations en faisant du commerce à San Francisco. La Californie se développe rapidement; avec la ruée vers l'or de 1849, sa population vient de tripler, elle atteint à présent quatre cent mille habitants. Or, là-bas, même si on a de l'argent, et bien sûr de l'or, on manque de tout. La viande, entre autres choses, est rare. Qu'à cela ne tienne, Aubry va se lancer dans le commerce du mouton: une bête coûte deux dollars à Santa Fe et on peut la revendre plus de dix dollars à San Francisco. Le calcul est vite fait, il ne reste qu'à conduire les troupeaux d'un point à l'autre. Beaucoup tentent le coup, la plupart échouent. Là aussi, comme sur la piste de Santa Fe, la route est longue, dangereuse, mal connue et les Apaches sont à l'affût. Ils volent des centaines, des milliers de moutons et les revendent parfois à ceux-là mêmes à qui ils les ont dérobés. Les guerriers apaches du célèbre chef Mangus Colorado se livrent activement à ces rapines: les moutons financent leur interminable guerre. Voici un défi à la hauteur d'Aubry: il va tenter de surmonter tous les obstacles et de devenir le meilleur commerçant sur la piste de la Californie.

Ces années-là, la construction d'un chemin de fer vers l'ouest est une préoccupation centrale aux États-Unis. Le Congrès américain appuie financièrement la recherche du meilleur tracé du sud vers les villes de Los Angeles et San Francisco. Arpenteurs et cartographes militaires s'activent sur le terrain. Or nous savons ce qu'Aubry pense d'eux: il dénonce vigoureusement leur incompétence. En fait, deux groupes d'intérêts privés s'affrontent en arrière-scène. D'un côté, il y a le camp qui favorise la route du 32^e parallèle, le long de la vallée de la Gila, l'itinéraire le plus méridional qui soit. De l'autre côté, le camp de François-Xavier Aubry met de l'avant la route du 35^e parallèle, un tracé qui va presque en ligne droite d'Albuquerque à Los Angeles. Chacun fait sa recherche, chacun peaufine ses arguments, les exposés des deux groupes sont commentés et débattus dans les journaux.

En novembre 1852, Aubry achète cinq mille moutons aux Navahos, recrute une soixantaine d'hommes et annonce en grande pompe son départ pour la Californie. Avec son impressionnante caravane – une dizaine de chariots, une centaine de mules et autant de chevaux, en plus des milliers de moutons et de la soixantaine de «bergers» –, il suit les rives du Rio Grande, bifurque vers Tucson et rejoint le fleuve Colorado. Il envoie des articles aux journaux de Saint-Louis et de San Francisco où il raconte son périple à des lecteurs avides de nouvelles et de récits d'aventures. Il rapporte que ce voyage est rempli de difficultés. Au pays des Pimas, les hommes d'Aubry découvrent sur la piste les traces d'un massacre: des squelettes et des ossements humains abandonnés sur le sol au milieu des débris calcinés de chariots incendiés. Aubry tente d'en savoir plus, mais il ne parvient pas à identifier les victimes. Le voyage se

poursuit néanmoins à travers les montagnes désertiques, jusqu'à atteindre les collines de San Bernardino. Aubry et ses hommes arrivent à Los Angeles à la mi-mars 1853, au terme d'une équipée harassante de cinq mois. Mais ils ont évité les attaques des Apaches et ils n'ont perdu que vingt-cinq bêtes. En avril, finalement, le convoi atteint son but, San Francisco. Aubry est au paradis des commerçants: il vend ses moutons, mais aussi ses chevaux, une partie de ses mules, ses chariots, tout son matériel, et en retire un profit considérable.

Aubry ne s'attarde pas en Californie. En juin, il prend la route du retour, en compagnie de dix-huit hommes à cheval escortant une trentaine de mules bien chargées. La direction empruntée est incertaine: ils vont à l'aventure, cherchant de meilleures voies entre la Californie et le Nouveau-Mexique. Parmi les cavaliers se trouve l'ami, serviteur et cuisinier d'Aubry, le fidèle Pompey, cet esclave affranchi qui a été de tous les voyages de son patron depuis 1847. Comme d'habitude, Aubry a fait grande publicité de cette exploration, rendant officielle sa recherche du meilleur itinéraire pour le chemin de fer. À l'ouest de Los Angeles, le *Captain Aubry*, comme on l'appelle alors, fait la rencontre de l'homme des montagnes Alexis Godey, un Canadien français qui vit retiré dans le désert. Godey est bien connu à cette époque parmi les *pathfinders* et les *trailblazers*. Il a été l'un des guides de Jean-Charles Frémont et il a la réputation d'en savoir beaucoup sur les chemins de l'Ouest. Aubry passe de longues heures avec lui; ensemble ils discutent passionnément de régions sauvages et de pistes secrètes, en français bien sûr, ce qui impressionne les hommes de l'expédition. Une fois encore, Aubry profite de l'expérience d'un compatriote.

Toutefois, le voyage tourne au drame. La troupe est attaquée par les Yumas; les assaillants sont si nombreux que la situation paraît désespérée. Mais c'est sans compter le fait que ceux-ci ne se battent qu'avec des arcs et des flèches, des bâtons et de petites massues, tandis que les cavaliers d'Aubry sont armés de révolvers Colt. Au terme d'une violente escarmouche, les Indiens abandonnent. Cette bataille a toutefois de terribles conséquences: les hommes d'Aubry ont tous reçu des coups à la tête – Aubry compris, il a aussi deux flèches fichées dans une jambe – et les provisions sont perdues. Autre perte, celle-là inestimable: la fidèle Dolly a été tuée. Pire, pour subsister, lui et sa troupe n'auront d'autre choix que de manger la chair des mules et de la pauvre jument.

Dernière étape: épuisés, mais presque au bout de leurs peines, les voyageurs font halte à Albuquerque. Aubry y fait la rencontre du représentant territorial du Nouveau-Mexique, le major Richard Weightman. En plus de ses activités militaires et politiques, ce dernier est propriétaire d'un journal, *Amigo del País*. Les deux hommes partagent un même intérêt pour l'itinéraire du futur chemin de fer. Enthousiaste, Aubry lui remet ses notes de voyage. Weightman a tôt fait de les publier dans son journal, vantant les mérites de l'explorateur et endossant publiquement sa recommandation pour le tracé du

35^e parallèle.

Nous nous en doutons, le fait d'avoir frôlé la mort ne ralentit pas les ardeurs du *Captain Aubry*. Revenu à Santa Fe, maigre et méconnaissable, il souhaite repartir au plus tôt. Il entend profiter au maximum de la manne avant que le cours du mouton ne s'effondre. Kit Carson est aussi très actif dans le domaine; par son grand ami Henri Mercure, qui travaille pour Carson, Aubry est au courant des moindres faits et gestes de son compétiteur. À l'automne 1853, il porte un grand coup. Un coup de maître: il dirige une caravane vers San Francisco, puis Sacramento, composée d'une centaine d'hommes et d'un troupeau gigantesque de cinquante mille moutons! C'est un exploit remarquable. En janvier 1854, toutes les bêtes sont vendues. Aubry, contrairement à ses habitudes, s'attarde à San Francisco pour y passer l'hiver. Durant son séjour, il fait une intense promotion du tracé qu'il préconise pour le chemin de fer. Ses arguments sont publiés dans plusieurs journaux, dont *L'Écho du Pacifique*, une publication française de San Francisco.



Le 17 août 1854, François-Xavier Aubry revient à Santa Fe. Le lendemain, les frères Mercure l'invitent à une petite fête pour célébrer son retour. Vers deux heures de l'après-midi, il traverse à cheval la place centrale de la ville et s'arrête à la taverne de ses amis. Parmi les gens réunis dans la *cantina*, se trouve le major Weightman qui, depuis leur rencontre un an auparavant, a changé son fusil d'épaule: il lui a soudainement retiré son appui quant au tracé du 35^e parallèle, arguant haut et fort que l'explorateur l'aurait trompé sur les tenants et aboutissants de cette route ferroviaire. Aubry en a été informé, il sait que le major a agi ainsi par pure rivalité politique avec l'éditeur du *Santa Fe Gazette* qui, lui, partage ses positions. Après les civilités d'usage, les deux hommes entrent dans le vif du sujet, et rapidement le ton monte. Tous deux ont un caractère bouillant: chacun a connu dans le passé des épisodes de violence. Aubry reproche à Weightman d'avoir publiquement porté atteinte à sa réputation. Les esprits s'échauffent et Weightman jette son verre de whisky au visage d'Aubry. Celui-ci, furieux, se place en position de duel, Weightman fait de même et recule lui aussi de quelques pas. Aubry sort son Colt, un coup part prématurément, logeant une balle dans le plafond. Effrayé, pris de rage, Weightman sort un couteau Bowie et se précipite sur Aubry. L'empoignade est de courte durée. Les frères Mercure accourent, séparent les protagonistes. Mais Aubry est blessé, il saigne abondamment. On l'étend par terre. Les témoins présents entendent distinctement ses dernières paroles: «Je suis mort.»

Le décès tragique et inattendu de François-Xavier Aubry frappe l'imagination; du Missouri au Nouveau-Mexique et de la Californie jusqu'au Canada, on pleure ce sort absurde. Voilà une mort peu digne du grand homme; une mort «inglorieuse», comme on peut le lire dans *Le Courrier des*

États-Unis: «M. Aubry a rendu plusieurs services à la science et surtout au corps topographique envoyé dans les montagnes Rocheuses pour y tracer le futur chemin de fer interocéanique. C'est donc avec regret qu'on a appris la nouvelle de sa mort. Cette fin est d'autant plus triste qu'après avoir échappé à mille terribles et honorables dangers, M. Aubry est tombé inglorieusement sous le couteau d'un major Weightman, ex-représentant du Nouveau-Mexique au Congrès, avec lequel il s'était pris de querelle.» François-Xavier Aubry n'avait pas encore trente ans. Le *New York Daily Times* résume bien son passage fulgurant sur terre: «Il a vécu dix vies dans la moitié d'une.»

Le service funèbre est célébré dans la cathédrale catholique de Santa Fe, où personne n'a jamais vu pareille foule. Ironie du sort, Joseph Aubry, un des frères de François-Xavier, était en route pour Santa Fe afin de venir lui rendre visite. Il apprend sa mort à son arrivée. Henri Mercure et un dénommé Chávez, nommés exécuteurs testamentaires, lui remettent sept cents dollars pour qu'il retourne à Saint-Louis et qu'il ramène au Canada ses deux autres frères qui sont encore au collège des Jésuites. Le reste de l'argent, une petite fortune, doit normalement revenir à Madeleine Lupien, leur mère, qui vit toujours à Trois-Rivières et dont François-Xavier s'est toujours bien occupé. Or, l'évêché de Santa Fe flaire la bonne affaire: pendant plus de six ans, l'évêque Macheboeuf, qui récupérera la responsabilité de la succession, enverra de maigres sommes à Trois-Rivières, gardant pour lui et l'Église le reste du magot. Quant à Richard Weightman, plaidant la légitime défense, il sera acquitté du meurtre par un jury, mais, fustigé de toutes parts, il quittera le Nouveau-Mexique et s'en ira vivre à Kansas City. Comble de l'ironie, il finira par donner raison à Aubry: en 1859, il sera un des présidents fondateurs de l'Atchison & Topeka Railroad Company, laquelle empruntera le tracé du 35^e parallèle...



Jusqu'en 1860, un bateau faisant la navette entre Saint-Charles, sur le Missouri, et Saint-Louis, sur le Mississippi, porta le nom d'Aubry. Le biographe Joseph Tassé parle même de trois bateaux à vapeur: le *Aubry I*, le *Aubry II* et le *Aubry III*. La chevauchée époustouflante de septembre 1848 inspira les fondateurs du Pony Express, le fameux système de poste à relais qui eut cours dans l'Ouest entre 1860 et 1861, juste avant l'arrivée du chemin de fer. Certains historiens feront même le rapprochement entre l'image du cavalier Aubry et le logo de la compagnie – ce qui est loin d'être farfelu, considérant l'admiration qu'éprouvait un des cofondateurs pour lui et, plus encore, pour sa belle Dolly. Néanmoins, si ce n'était du nom Aubrey qui se retrouve à quelques rares endroits dans la toponymie du Sud-Est américain – par exemple, c'est le nom d'une petite ville au Texas qui ignore pourquoi elle s'appelle Aubrey – on pourrait dire que de ce personnage de légende, rien n'a subsisté. François-Xavier Aubry était trop rapide; il aura traversé la vie

comme on parcourt une piste, à bride abattue, apparaissant puis disparaissant dans un nuage de poussière.



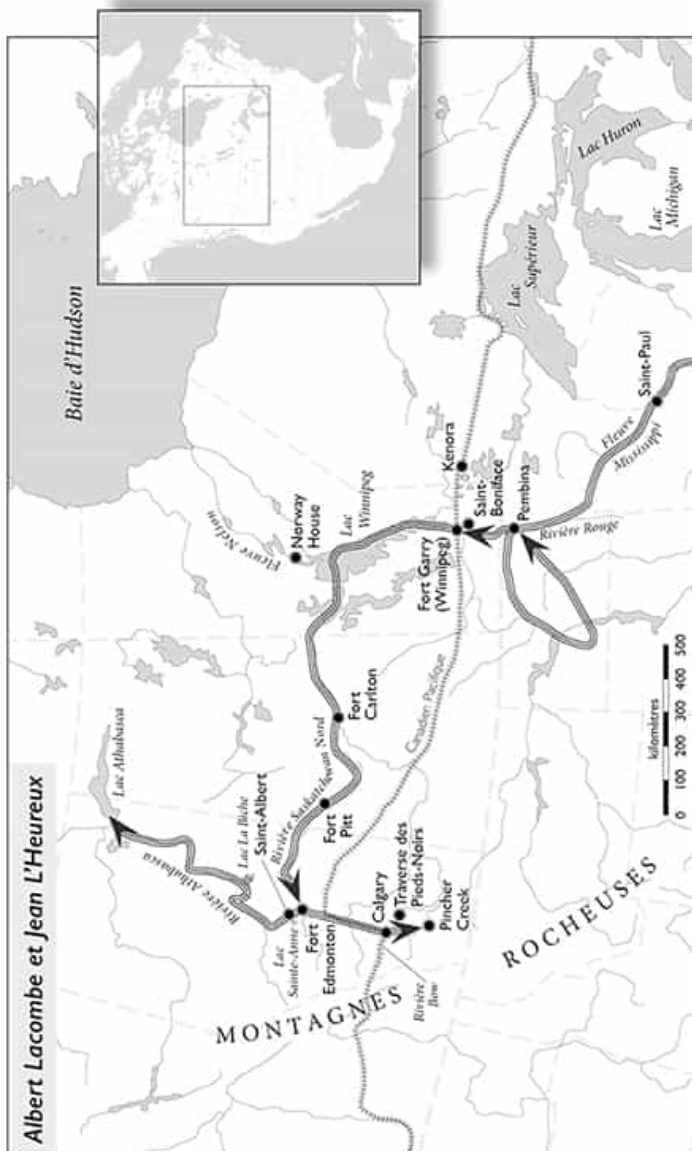
HOMMES DES PLAINES

Albert Lacombe (1827-1916)

et Jean L'Heureux (ca. 1830-1919)

LE PRÊTRE ET LE FAUX PRÊTRE

*Aux yeux de l'histoire, l'un fut le bon, l'autre
le mauvais; mais dans le cœur des Indiens
et des Métis, ils étaient du même camp:
celui de la réparation.*



TRANSPORTONS-NOUS VERS 1690, dans le village naissant de Saint-Sulpice, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent. C'est la fin de l'été, les colons travaillent aux champs, s'occupent du bétail. Ce jour-là, la famille Beupré défriche un bout de sa terre, à l'orée de la forêt. On a confié les plus jeunes enfants à Marie-Louise, la fille aînée, qui a seize ans. Les raids iroquois étant fréquents, on l'a bien avertie de garder les petits auprès d'elle et de lancer l'alerte si elle voyait venir des Indiens. Malgré ces précautions, quand les Beupré reviennent à la maison, entre chien et loup, ils trouvent les petits terrorisés, et Marie-Louise, envolée. Les voisins n'ont pourtant remarqué aucun Iroquois, ni sur la rivière ni dans les bois. Ils ont bien vu passer quelques Ojibwés en canot, mais ceux-ci sont des alliés... On fait des battues, on cherche la jeune fille partout, dans chaque fourré, au cœur de chaque taillis. C'est en vain, elle a disparu.

Cinq ans plus tard, un parent de la famille, qui est commerçant de fourrures dans les Pays-d'en-Haut, s'en va traiter chez les Ojibwés à Sault-Sainte-Marie. Sous la tente, une Indienne lui sert d'interprète. Or quand leurs regards se croisent, il reconnaît en elle sa nièce, Marie-Louise. Tous les deux se retiennent de manifester leur joie; tout au long de la transaction, ils arrivent à feindre l'indifférence. Par contre, à la nuit tombée, Marie-Louise court se cacher dans le canot de son oncle. Ils parviennent, dans le plus grand secret, jusqu'à Saint-Sulpice, où l'on accueille la revenante avec effusion. Mais, elle n'est pas seule: mère à présent, elle a fui avec ses deux enfants. Lorsqu'elle prendra mari, un an plus tard, celui-ci les adoptera et les élèvera comme s'ils étaient les siens.

Cette histoire, Albert Lacombe l'entend depuis sa plus tendre enfance. Est-elle véridique ou s'agit-il d'une légende familiale? Son aïeule fut-elle réellement cette Métisse, fille naturelle de Marie-Louise Beupré et d'un Ojibwé de Sault-Sainte-Marie? Il n'y a là rien d'impossible, car les raptus étaient courants dans les environs de Ville-Marie. Chose certaine, le père Lacombe tient cette histoire pour vraie, et il la raconte encore, presque nonagénaire, lorsqu'on lui demande d'écrire ses mémoires. *A contrario* des préjugés de son temps, il voit d'un œil favorable, et même fièrement, la possibilité que dans ses veines coule du sang indien. Ce lien, ce sentiment de parenté, a-t-il orienté son désir, tout jeune encore, de devenir «missionnaire chez les sauvages»? Pour les Cris, qui l'appellent *Kamiyoatchakwê*, «l'âme

noble»; pour les Pieds-Noirs, qui le nomment *Aahsosskitsipahpiwa*, «l'homme au bon cœur», n'est-il pas l'un des leurs?



Albert Lacombe naît en 1827, premier fils d'une famille canadienne-française catholique des plus typiques, de bons fermiers trimant dur et qui espèrent gagner leur Ciel. Dans le village de Saint-Sulpice, en raison de cette histoire d'enlèvement, tout le monde l'appelle le Petit Sauvage. C'est un garçon intelligent, sensible, un peu frêle, mais endurci aux labeurs des champs et qui seconde habilement son père dans les travaux de charpenterie. À sept ans, néanmoins, il pressent qu'il ne marchera pas dans les traces du paternel; très porté sur l'étude du catéchisme, une voie tout autre s'ouvre devant lui. Le curé de la paroisse, le père Viau, a tôt fait de noter les bonnes dispositions d'esprit et de cœur du petit Lacombe. Il le prend comme servant de messe et devient, en quelque sorte, son mentor spirituel.

Lorsqu'Albert atteint l'âge de treize ans, le curé Viau offre à ses parents de le faire instruire, sans qu'il ne leur en coûte un sou: qu'ils lui cèdent leur garçon et l'Église se chargerait entièrement de son éducation. C'est ainsi que le Petit sauvage entre au collège de l'Assomption où, rapidement, il se distingue par son application et sa conduite irréprochable. Il obtient assez vite un poste de professeur suppléant et le droit de porter la soutane. Sa réputation parvient aux oreilles de Mgr Bourget, évêque du diocèse de Montréal, qui le prend sous son aile. Apprécié de ses pairs, soutenu par les plus hautes instances de l'Église, Albert poursuit ses études de théologie tout en assumant la fonction de secrétaire à l'archevêché.

À l'hiver 1848, le destin se présente en la personne de Georges-Antoine Belcourt, un missionnaire qui œuvre à Pembina, dans la région de la rivière Rouge (au sud de la frontière actuelle entre le Manitoba et le Dakota du Nord). Le prêtre est impressionnant: de haute stature, très robuste, sa voix remplit la cathédrale Saint-Jacques où il prêche pour le salut des pauvres âmes païennes, là-bas dans l'Ouest. Il évoque la beauté des vastes plaines, il fait entendre la puissance inouïe des hardes de bisons qui y courent dans un fracas de sabots et de souffles; mais il dit aussi la dureté des saisons – chaleurs torrides et blizzards meurtriers – ainsi que l'existence pitoyable qu'y mènent les Indiens et Métis. Sur ce dernier point, le père Belcourt reprend la vieille stratégie des Jésuites qui, dans leurs relations, n'ont de cesse de taxer les Indiens de toutes les formes de misérabilisme, afin de magnifier la grandeur et la nécessité, pour ne pas dire l'urgence, des sacrifices missionnaires. Belcourt est justement venu à Montréal chercher des ressources – de l'argent et des hommes – afin de prêter main-forte aux quelques hommes de Dieu qui s'échinent là-bas à secourir «ces malheureux» et à construire de petites chapelles avec moins que rien. Albert Lacombe est bouleversé. «À l'intérieur de moi, j'entendais une voix qui m'appelait», racontera-t-il des années plus

tar. «Et je répondis: “Me voici, envoyez-moi”.»

Toutefois, Mgr Bourget n'est pas prêt à laisser partir son protégé. Plutôt que de l'exposer à toutes sortes de périls, il préférerait l'installer dans le confort et la sécurité d'une bonne paroisse des alentours – ou même le garder à son service comme secrétaire particulier. Il en est de même du père Viau qui, sur son lit de mort, avise son petit sauvage des difficultés qui l'attendraient: l'abattement, les privations, peut-être même les tortures... Malgré ces mises en garde, le jeune Lacombe demeure ferme: «Je voulais faire tous les sacrifices, ou aucun. Telle était ma nature.» Les mois passent et son ardeur ne fait que croître. Le 13 juin 1849, il est ordonné prêtre au cours d'une cérémonie grandiose en la cathédrale de Saint-Hyacinthe. Et quelques mois plus tard, viennent les adieux. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Mgr Bourget lui donne sa bénédiction: «Allez vers ces nations encore assises dans les ténèbres de l'ignorance! Allez les consoler et en faire des enfants de Dieu!»

Le 1^{er} août, à Lachine, le père Albert Lacombe s'embarque pour «les ténèbres de l'ignorance». Il rejoint un vapeur qui le mène d'abord à Buffalo. À vingt-deux ans, c'est la première fois qu'il quitte le giron de l'Église: à bord, on se moque de lui, on l'appelle l'Homme au jupon. Il se sent soudain vulnérable. «Je me rendais plus vivement compte de ma situation: jeune, inexpérimenté, parlant peu l'anglais, j'allais traverser un pays hostile, pour ainsi dire, aux catholiques. Seul! Et pas un ami pour me comprendre... seul avec mes tristes pensées!» La réalité le détrompe: partout où il passe, de petites communautés canadiennes-françaises bien vivantes l'accueillent à bras ouverts. De Buffalo, où il est reçu au presbytère comme un ami, il se rend à Dubuque, à l'ouest du lac Michigan, où il prononce son premier sermon. Puis, il voyage sur le Mississippi jusqu'à Saint-Paul, qui est alors un village d'une trentaine de cabanes. Il s'y installe pour quelque temps, car il doit attendre qu'on vienne le chercher, depuis Pembina, pour franchir la dernière étape du voyage. Il en profite pour exercer son ministère dans la petite chapelle du père Ravoux et pour apprendre les rudiments de la langue anglaise. Un mois plus tard, deux Canadiens et un Métis se présentent à Saint-Paul, morts de fatigue, aux rênes de pauvres charrettes tirées par des bœufs presque crevés. C'est à bord de cet attelage bancal qu'il reprend avec eux le chemin des bois; traversant des routes inondées, des bourbiers et des misères de toutes sortes, secourus de justesse par des renforts envoyés par le père Belcourt, ils arrivent au début du mois de novembre à la mission de Pembina. Deux mille milles parcourus depuis Montréal, des mois d'appréhensions et d'inconfort: ce périple aura endurci le jeune prêtre pour de bon.

À Pembina, il pose le pied – et ce n'est pas trop dire – sur une autre planète. Au moment de son arrivée, le Canada n'existe pas encore, les provinces de l'Ouest non plus. Nous sommes sous le régime du Canada-Uni, lequel s'arrête à l'Ontario actuel; l'Ouest s'appelle les Territoires du Nord-Ouest, et ces territoires appartiennent à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

L'espace non cartographié est immense entre les lieux que nous appelons aujourd'hui Winnipeg et Edmonton, et depuis Jasper, dans les montagnes Rocheuses, jusqu'à la Boréale des lacs La Biche et Athabasca. Pourtant, tout isolée qu'elle soit, la petite communauté de Pembina est un lieu de rencontre déjà chargé d'histoire. À ce poste de traite fondé par l'ancienne Compagnie du Nord-Ouest, aventuriers et coureurs des bois, Métis et Indiens en dérive convergent depuis quelque soixante-dix ans. C'est ici que le fameux Toussaint Charbonneau, père de Jean-Baptiste, avait commencé ses courses vers 1793, avant de s'en aller vivre plus au sud, chez les Hidatsas. C'est ici également, en 1807, que Marie-Anne Gaboury, la grand-mère de Louis Riel, première femme blanche à pénétrer ces territoires, avait donné naissance à son premier enfant^[4*].

La mission proprement dite a été fondée un peu plus tard, en 1818, à la demande de lord Selkirk qui voulait faire du grand territoire de la rivière Rouge une colonie agricole. Dans cette région peuplée d'immigrants irlandais et écossais ainsi que de familles canadiennes-françaises et métisses, la présence d'une majorité de catholiques justifiait qu'on fasse venir des missionnaires de Montréal. Ainsi vit-on arriver dans l'Ouest le légendaire père Joseph-Norbert Provencher – qui allait être nommé évêque pour le Nord-Ouest quatre ans plus tard –, accompagné des pères Sévère Dumoulin et Guillaume Edge. Tandis que Provencher fondait Saint-Boniface, plus au nord, Dumoulin et Edge construisaient à Pembina, avec l'aide des colons, une chapelle, un presbytère et une école. En 1849, c'est le père Belcourt qui y accueille Albert Lacombe et l'instruit de tout ce qu'il faut connaître pour survivre en ces régions.

Le père Lacombe découvre avec étonnement les forces vives de la culture franco-amérindienne. Si la majorité des familles métisses porte un patronyme typiquement canadien-français, ces gens n'aspirent en rien à la sédentarité de la vie paroissiale et au travail de la terre. Disons qu'ils s'apparentent davantage aux Amérindiens qu'aux Blancs. D'ailleurs, les Sœurs Grises, dans leurs écrits et mémoires, parleront toujours des Métis en les qualifiant de pauvres «sauvages» épris de liberté. En plus de cette culture des Sang-Mêlés, Lacombe découvre d'un seul coup et brutalement le visage d'un pays qui se meurt: il assiste aux dernières années d'une époque mythique. Les peuples amérindiens, bien qu'ils soient déjà affaiblis par les maladies d'origine européenne et par les guerres incessantes, ne vivent pas encore dans des réserves; ils n'ont pas encore signé les traités qui les déposséderont de leurs mondes. Les Pieds-Noirs et les Sarcis, comme les Cris, les Saulteux et les Assiniboines, règnent encore sur leurs territoires ancestraux. Mais pour combien de temps? Car ils pressentent que la disparition des bisons, en raison des chasses trop intensives, signera la fin de leur liberté.

Autant le père Lacombe affectionne les Métis, autant ceux-ci l'apprécient en retour. Sans doute sont-ils sensibles à l'immense respect qu'il leur voue. Chose certaine, le missionnaire ne cache pas son intérêt, sa curiosité, son

empathie pour ces gens que trop de prêtres et d'administrateurs traitent avec pitié et condescendance. D'ailleurs, il annonce qu'il tient à participer le plus tôt possible à une de ces grandes chasses au bison qui réunissent des centaines de familles et fédèrent si puissamment la nation métisse. Ces chasses sont organisées avec discipline et rigueur, un peu sur le modèle des campagnes militaires. Et pour cause. Comme il en est pour les Sioux assiniboïnes, les Pieds-Noirs et les Cris des Plaines, le bison est au cœur de la vie des Métis: c'est leur nourriture, le cuir de leurs vêtements, le matériau de leurs tentes, c'est aussi leur gagne-pain. Ils transforment en effet des quantités énormes de viande de bison en pemmican – du mot algonquin *pmikân*, de *pmi*, qui signifie «graisse» –, aliment essentiel dans le monde du commerce des fourrures. La viande est d'abord coupée en fines lamelles, puis mise à sécher sur des échafaudages de perches. Ensuite, au moyen d'un fléau, cette viande est battue pour être réduite en poudre. Finalement, elle est mélangée à de la graisse et cette pâte est compressée. Au retour de la chasse, le pemmican est transporté dans des charrettes pour être vendu par ballots de cent livres à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Enfin, le printemps! Après avoir passé un hiver tranquille à baptiser, marier, évangéliser et à apprendre la langue ojibwée – au moyen d'un dictionnaire et d'une grammaire rédigés par le père Belcourt –, Lacombe observe avec ravissement l'arrivée des centaines de Métis qui convergent vers Pembina où s'organise cette fameuse grande chasse annuelle. Les préparatifs, les tentes que l'on monte aux alentours, les jeux des enfants, le déploiement des chevaux et des charrettes, le vacarme de cette joie donnent au village un air de grande fébrilité. Le père Lacombe s'informe de tout, il a aussi hâte de partir que les Métis eux-mêmes. Toutefois, quelques jours avant le départ, alors qu'il travaille à équarrir une poutre, il se blesse gravement le pied d'un coup de hache. Les Métis refusent de partir sans lui: ils offrent de le transporter dans une charrette, couché sur une civière. Ainsi a-t-il le bonheur d'assister à sa première chasse: «Spectacle saisissant! mêlée épouvantable! J'étais réellement fier de mes sauvages et ne pouvais en croire mes yeux. Il est difficile d'imaginer une pareille intrépidité. Les combats des toréadors dans les arènes espagnoles offrent certainement moins de dangers, et ne sauraient être comparés à la boucherie dont je venais d'être le témoin! Outre le danger auquel est exposé le chasseur de la part des animaux furieux, il doit craindre sans cesse d'être atteint d'une balle dans cette sanglante bagarre, dans cette chevauchée hasardeuse où des tourbillons de poussière enveloppent constamment les combattants et les empêchent de se voir à quelques pas. Mais personne n'y pense et les coups de feu ne cessent qu'avec la vie du dernier *buffalo*.»

À l'été 1851, le père Lacombe participe une deuxième fois à la grande chasse. Celle-ci sera historique. Elle met en présence deux groupes de Métis qui s'en vont traquer le bison au pays des Sioux de l'actuel Dakota. Le père Lacombe est aumônier des Métis de la vallée de la Pembina, une grosse bande

dirigée par Jean-Baptiste Wilkie. Le père Lafèche, futur évêque de Trois-Rivières, alors simple missionnaire dans le Nord-Ouest, accompagne le groupe de la prairie du Cheval Blanc sous la gouverne de Jean-Baptiste Falcon. Ce sont eux, les trois cents chasseurs de Falcon qui seront attaqués par plus de mille Sioux et se battront furieusement durant deux jours: assiégés, ils se protégeront en formant un grand cercle avec leurs charrettes, d'où ils tireront tous azimuts sur l'ennemi. De façon inespérée, ils sortiront victorieux de cette fameuse bataille du Grand Côtéau, qui restera à jamais gravée dans la mémoire des Métis.

L'initiation du père Lacombe va bon train. En un peu plus de deux ans, il a développé un attachement très profond pour les Grandes Plaines; il est touché par l'esprit qui en émane, un sentiment qui va l'accompagner pour le reste de ses jours. Dans l'immédiat, rebuté par l'inaction hivernale à Pembina, souffrant peut-être du mal du pays, il retourne à Montréal en 1852, sans trop savoir si ses devoirs le ramèneront jamais dans l'Ouest. Il revient dans un monde familier: il passe l'hiver au presbytère de Berthier, village voisin de Saint-Sulpice où il est né. Pendant quelques mois, il officie dans cette paroisse comme vicaire, mais surtout il réfléchit à son avenir et cherche conseil auprès de ses supérieurs de l'archevêché. Au printemps, son avenir se précise: il rencontre le père Taché, qui arrive de France, où il a été sacré oblat de Marie-Immaculée par le fondateur même de la communauté, Mgr Mazenot, évêque de Marseille. Les Oblats, qui existent depuis 1816, se sont donné comme mandat de venir en aide aux humains les plus miséreux de la terre. Aussi se réservent-ils les missions extrêmes, notamment dans le Nord et le Grand Nord canadiens. Les premiers oblates de Marie-Immaculée sont venus au Canada en 1841 et le père Lacombe en a rencontré quelques-uns au cours de ses pérégrinations. Ces religieux l'inspirent; leur dévotion, leur discipline éveillent son goût de relever des défis toujours plus exigeants, il désire de tout cœur faire partie de leur ordre.

C'est décidé: le père Lacombe retourne dans l'Ouest avec le père Taché, auprès de qui il compte faire son noviciat. Bien qu'il n'ait pas encore trente ans, le père Taché est déjà un habitué de ces terres éloignées. Quelque cinq années auparavant, il a fondé la mission d'Île-à-la-Crosse, au cœur de la taïga, puis, un an plus tard, celle du lac du Caribou. Il a évangélisé Cris et Chipewyans jusqu'aux environs du 60^e parallèle nord, au poste de traite du lac Athabasca. Le père Lacombe ne peut souhaiter meilleur guide. Après un périple de cinquante-quatre jours dans des conditions terribles, ils arrivent enfin à Saint-Boniface, sur les berges de la rivière Rouge. À peine vingt-quatre heures plus tard, le père Taché dépêche Lacombe dans la région du fort Edmonton afin d'aller relever deux missionnaires épuisés, les pères Thibault et Bourassa. Lacombe y découvre un visage nouveau de la géographie du Nord-Ouest: l'immense et mystérieuse forêt boréale. D'un même coup, il entre de plain-pied dans le domaine sacré de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les relations entre la très britannique organisation et le clergé

catholique sont souvent tendues. Disons que les dirigeants anglais préfèrent les ministres protestants – idéalement, même, ils souhaiteraient qu'il ne vienne aucun missionnaire auprès de «leurs» Indiens, dans «leurs» postes et «leurs» bateaux de rivière, au cœur de ce pays qu'ils considèrent être le leur. Or, ils n'ont pas d'autre choix que de collaborer: les Cris, les Dénés et les Métis réclament sans cesse des pères catholiques, jugeant les ministres protestants trop sévères. La présence d'une mission catholique au sein d'un poste de traite est même déterminante pour la fidélité que lui témoigneront les Autochtones.

C'est donc à bord d'un *york boat*, ces barges typiques de la Compagnie, que le père Lacombe entreprend un autre interminable voyage qui le mène de Saint-Boniface jusqu'au poste de traite de Norway House, à la décharge du lac Winnipeg où le fleuve Nelson prend sa source, puis vers l'ouest, en suivant le cours de la Saskatchewan, puis de la Saskatchewan Nord, du fort Carlton au fort Pitt, et enfin au fort Edmonton. Durant cette expédition de deux mois, il se lie d'amitié avec un vétéran de la Compagnie, John Rowand, qui est originaire de Montréal. Fils d'un médecin écossais et d'une Canadienne française, celui-ci travaille depuis toujours dans les fourrures et a la réputation de traiter avec les Indiens d'une main de fer. À présent âgé de soixante-cinq ans, il achève sa carrière comme agent principal du fort Edmonton. Incidemment, ce Rowand est l'ami intime du détestable George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, que nous avons rencontré précédemment dans l'histoire de John McLoughlin. Rowand accompagnait même Simpson dans une partie de son voyage à travers le monde, dix ans plus tôt, lorsqu'ils se sont arrêtés au fort Stikine, en Alaska, et ont constaté la mort tragique du jeune fils de McLoughlin. Pour poursuivre la digression – ce sont d'ailleurs ces «égarements» ou disons plus justement ces liens qui font l'intérêt de l'Histoire –, il se trouve que le père Belcourt, le grand inspirateur d'Albert Lacombe, a aussi eu maille à partir avec le gouverneur Simpson au cours des années précédentes. En bref, Belcourt a pris parti pour les Métis dans leurs revendications contre le monopole de la Compagnie et, dès lors, Simpson a tout fait pour chasser le prêtre de Pembina, où ce dernier a été ramené peu de temps après par une pétition des gens de la communauté.

À l'automne 1852, Lacombe commence son travail. Il rend d'abord visite à la communauté du lac Manitou Sakhahigan, à une quarantaine de milles au nord-ouest du fort Edmonton: il s'agit d'une mission fondée vingt ans plus tôt par le père Thibault, qui, à l'époque, a rebaptisé le lac du nom de Sainte-Anne. Un grand nombre de Métis et de Cris y pratiquent la pêche commerciale en vue d'approvisionner les postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson. À partir de ce point d'ancrage, le père Lacombe va couvrir un vaste territoire: il se rend au lac La Biche, à cent quarante milles plus au nord, et jusqu'au Petit lac des Esclaves, à une autre centaine de milles vers le nord-ouest. On ne dira jamais assez à quel point ces voyages sont ardues,

et pourtant le père Lacombe s'y astreint sans rechigner. À vrai dire, cette vie difficile convient à ses aspirations. Il apprend peu à peu tous les rudiments du métier, c'est-à-dire à canoter, porter, marcher en raquettes, dormir sous la tente, se protéger des mouches noires. Au lac La Biche, il sympathise avec un Métis du même âge que lui, Alexis Cardinal. Cet Alexis deviendra son guide; il accompagnera le père dans ses grandes aventures, comme homme de service et homme de confiance.

Lacombe passe le premier hiver à l'intérieur du poste de traite du fort Edmonton, où John Rowand l'instruit du mieux qu'il peut des manières du pays. Le vieux directeur connaît absolument tout des territoires du Nord; malgré sa dureté et ses manières tyranniques, il sera pour le jeune père un maître, un protecteur, un ami bienveillant. Dès 1853, à présent aguerri, Lacombe part s'établir à la mission du lac Sainte-Anne. Toujours apprécié des Métis, sa réputation grandit parmi les Indiens. Il parle désormais le cri, une langue voisine de l'ojibwé qu'il a étudié à Pembina. Convaincu qu'il est impossible de réussir à catéchiser les Indiens si l'on ne maîtrise pas parfaitement leur mode d'expression, et donc de pensée, il rédige même un dictionnaire et une grammaire «de la langue crise», à l'usage des missionnaires et de quiconque désire entrer en contact avec eux. Dans l'introduction de son ouvrage, il s'en prend à certains «indianologues» qui déprécient les langues amérindiennes en les décrivant comme de vulgaires dialectes «presque inintelligibles». Pour lui, au contraire, «les langues sauvages» se révèlent d'une grande beauté et d'une formidable complexité. Son respect des peuples autochtones est authentique; il se lit dans chacun des gestes qu'il pose et posera en leur faveur.

En 1854, John Rowand fait une crise d'apoplexie alors qu'il tente de séparer deux hommes en train de se battre et meurt sur-le-champ. Il est remplacé au fort Edmonton par un anglophone protestant, Colin Fraser, qui deviendra également un grand ami du père Lacombe. Notre missionnaire possède véritablement le don de traverser les frontières culturelles, religieuses et linguistiques. Néanmoins, sa grande popularité suscite des jalousies. C'est d'ailleurs ce qui se produit avec le père René Rémas, un oblat français venu au lac La Biche – secteur dépendant de son autorité –, qui le prend en grippe. Et malheureusement, alors que le père Lacombe espérait depuis si longtemps commencer son noviciat auprès d'un père oblat, on l'y autorise en 1855... précisément sous la direction de Rémas. Ce dernier ne manque pas de reprocher à «son novice» sa trop grande sympathie envers les Métis et les Indiens, ainsi que ses amitiés protestantes; il va même jusqu'à insinuer que Lacombe sait aussi plaire aux femmes. C'est la grande considération de Mgr Taché pour le père Lacombe qui viendra tempérer ces jugements préemptoires.

Pendant quelques années, le travail du révérend père Lacombe, consacré oblat de Marie-Immaculée, va contribuer à créer une véritable communauté chrétienne à la mission Sainte-Anne. Autour de lui, un monde s'anime. Une

belle petite chapelle est construite par un charpentier américain, aventurier et chercheur d'or, qui s'est pris d'affection pour le missionnaire. Un couple de Canadiens français, Michel Normand et Rose Plante, s'installe à demeure et, ne pouvant avoir d'enfants, adopte un grand nombre de petits Indiens et Métis. Puis, quelques sœurs de la Charité, familièrement appelées Sœurs grises, viennent s'établir à leur tour. Le village se porte bien, Lacombe peut passer le relais à d'autres pères. En 1860, il entreprend de fonder une autre mission, à proximité du fort Edmonton. Cette mission, à l'initiative de Mgr Taché, portera le nom de Saint-Albert – sans rapport aucun avec le nom de la future province d'Alberta.

Nous connaissons l'amitié qui lie le père Lacombe et les Cris. D'ailleurs, le missionnaire a totalement gagné leur confiance, il se fait désormais appeler *Kamiyoatchakwê*, «l'âme noble». Or, Lacombe se montre aussi intéressé par leurs ennemis jurés, les Pieds-Noirs, qui viennent parfois commercer au poste de traite d'Edmonton. La confédération des Pieds-Noirs comprend alors trois peuples: les Gens-du-Sang (Kainahs), les Piégans (Pikunis) et les Pieds-Noirs proprement dits (Siksikas), tous de famille algonquienne, ainsi que deux nations alliées, les Sarcis (Tsuu T'ina) et les Gros-Ventres (Atsinas). Nomades des Plaines, ces Indiens poursuivent les troupeaux de bisons sur un vaste territoire, qui s'étend du nord du Montana jusqu'au centre de l'Alberta actuels. Leurs populations ne cessent de décroître: ils ont connu une épidémie de variole en 1836 et une de scarlatine en 1856, sans compter ces combats incessants contre leurs voisins, les Assiniboines et les Cris. C'est probablement cette guerre séculaire pour le contrôle des Plaines – elle dure depuis si longtemps que plus personne n'a souvenir du moment où elle a commencé – qui a justifié la formation d'une confédération. Le père Lacombe estime qu'il est de sa responsabilité d'engager des pourparlers entre les nations ennemies. Il connaît bien les chefs cris Sweet Grass et Broken Arm, il sait qu'ils désirent la paix. Par contre, approcher les Pieds-Noirs s'avère plus complexe; leur réputation d'arrogance, d'indépendance et le penchant belliqueux qu'on leur prête ne portent guère à les avoir comme fréquentation. Soulignons que les Piégans n'ont jamais pardonné aux gens de l'expédition de Lewis et Clark le meurtre, cinquante ans plus tôt, de deux de leurs jeunes guerriers, accusés de leur avoir volé des fusils. Comme le veut le dicton, la vengeance est un plat qui se mange froid.



En novembre 1861, le père Lacombe croise un homme improbable, Jean L'Heureux, qui vit à l'indienne parmi une de ces bandes ennemies venues camper aux abords du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Jean L'Heureux: voilà certainement l'individu le plus singulier qui puisse se rencontrer dans l'Ouest en ces années d'évangélisation. Comment faire le portrait d'un homme que l'on qualifie aussi bien de grand humaniste que de

honteux personnage? De fait, son identité est floue, tronquée, multiple, même sa naissance constitue une énigme. Il serait né vers 1830 – selon les versions, entre 1825 et 1837 –, à Montréal, Saint-Hyacinthe ou en Acadie; il aurait fréquenté le séminaire de Montréal ou de Trois-Rivières ou quelque autre établissement dont les registres n'ont gardé de lui aucune trace... Certains évoquent sa jeunesse dans une famille riche de la ville de Québec... Les quelques historiens qui se sont penchés sur son «cas», si l'on peut en parler ainsi, s'entendent quand même sur un fait: L'Heureux a effectué de brillantes études dans un collège, puis entrepris une formation en théologie. Or il n'est jamais devenu prêtre – il n'a jamais obtenu le titre officiel –, car on l'a mis à la porte du Grand Séminaire avant qu'il ne puisse prononcer ses vœux, en raison de «graves désordres». On présume que son homosexualité était en cause, ou était-ce sa façon de l'afficher? Quoi qu'il en soit, ses comportements souvent indécents ont pesé lourd dans le déroulement de sa «carrière» et teintent encore l'opinion qu'on se fait de lui.

Au sortir du séminaire, Jean L'Heureux quitte le Bas-Canada. Il se dirige d'abord vers le futur Montana, d'où proviennent les tout premiers échos d'une ruée vers l'or. À partir de là, ses aventures pourraient faire l'objet d'un roman – vers la fin de sa vie, plusieurs écrivains furent tentés de s'en inspirer, sans toutefois oser se lancer à cause de l'odeur de soufre qui s'en dégageait. Si en effet Albert Lacombe, au regard de l'Église, se compare au bon grain de la parabole, Jean L'Heureux représente franchement l'ivraie – et, s'il s'en trouve, l'ivraie de la plus mauvaise graine. Car notre personnage, faisant fi du clergé et de ses règles, a décidé de se faire prêtre quand même. Voyons un peu la supercherie. Au milieu des années 1850, alors qu'il sillonne le Montana, il rencontre des pères jésuites dans une mission de Sun River, dans la région de l'actuel Great Falls. Il se présente à eux comme un prêtre séculier ayant perdu sa soutane. Mis en confiance par sa belle intelligence et ses qualités d'élocution, les pères lui en fournissent une, et voilà notre grand mystificateur qui se met à prêcher, célébrer des baptêmes, des mariages, et même confesser...

Or, ces beaux jours ne durent pas: L'Heureux est pris en flagrant délit de sodomie. Les Jésuites apprennent également, avec stupéfaction, qu'il n'a jamais été ordonné prêtre. Expulsé de la mission, il s'en va vivre chez les Pieds-Noirs où on l'accueille comme un frère. Rapidement, le faux prêtre se fait aimer et respecter, on ne se formalise d'ailleurs aucunement de son homosexualité. Plusieurs explorateurs ont rapporté l'existence d'hommes déguisés en femmes dans bon nombre de sociétés amérindiennes, et non seulement ces travestis – qu'on appelait à l'époque des «berdaches» – sont pleinement acceptés au sein du groupe, mais on leur prête même des pouvoirs surnaturels. Jean L'Heureux adopte donc les Pieds-Noirs comme eux-mêmes l'ont adopté, et il va d'une bande à l'autre, exerçant librement son rôle de guide spirituel. Très sceptiques, cependant, face à la religion des Blancs, ceux-ci se gaussent des histoires insensées de leur «prêtre». Celle de la Sainte-

Trinité, par exemple. Une histoire si comique qu'ils surnomment Jean L'Heureux *Neokiskaetapiw*, soit «trois personnes», un sobriquet qui lui restera toujours.

Jamais n'a-t-on vu, de mémoire de missionnaire, un homme blanc vivre en aussi parfaite harmonie avec les Pieds-Noirs. Le père Lacombe s'en réjouit: sans ce Jean L'Heureux comme interprète et intermédiaire, il lui faudrait des années pour amadouer les «seigneurs des Plaines». Du reste, il sait très tôt à qui il a affaire; il choisit d'ailleurs d'aborder directement avec L'Heureux les questions de son homosexualité et de son imposture envers le clergé. En fait, il entreprend de le «convertir» ou, du moins, de le réformer. Dans une lettre adressée à Mgr Taché, en 1861, le père Lacombe annonce à son supérieur qu'il a réussi à remettre «le fameux L'Heureux» dans le droit chemin. C'est donc dire que les Oblats sont au fait du «cas L'Heureux» dès cette époque. Or, leur attitude à son égard s'avère paradoxale, comme le seront toujours celles des politiciens et des commerçants de fourrures, en définitive de tous ceux qui, sans souci de la morale, auront recours à ses services pour parvenir à une fin ou à une autre. Les autorités religieuses le condamnent, elles le craignent, mais elles lui seront en même temps reconnaissantes d'avoir littéralement bloqué la propagande des ministres anglicans en utilisant son influence auprès des Pieds-Noirs.

S'il existe un trait commun entre Lacombe et L'Heureux, c'est bien cette affection véritable qu'ils éprouvent tous deux envers les Indiens et les Métis. Et plus encore, leur façon de les protéger, de s'engager corps et âme dans leurs luttes. Sur ce sujet, les attaques des oblats français à l'égard du père Lacombe n'ont pas cessé, elles se font même de plus en plus cinglantes: par de nombreuses missives, les pères Rémas et Caer avisent Mgr Taché que le père Lacombe est trop enclin à prendre le parti des Autochtones. Fatigué de ces récriminations mesquines, le père Lacombe s'éloigne de Saint-Albert et de ses collègues oblats; il obtient de Mgr Taché la permission de devenir un missionnaire itinérant, sans attache particulière. N'ayant toutefois rien perdu de ses ardeurs, il fonde et organise une troisième mission, celle de Saint-Paul-des-Cris, sur la rivière Saskatchewan. Et comme toujours, il met la main à la pâte: si son destin consiste à élever des âmes, dans l'atelier de son père, à Saint-Sulpice, il aura aussi appris à élever des murs.

En 1865, nous le retrouvons dans les Plaines et, sans surprise, en territoire pied-noir. En fait, c'est en agitant un drapeau blanc qu'il se présente dans un premier campement: une épidémie de variole fait des ravages parmi les nations amérindiennes. Notre missionnaire se fait infirmier, aumônier, consolateur. Accompagné de son fidèle Alexis, il court de camp en camp, de tente en tente. La mort frappe partout, des parents éplorés étreignent leurs enfants morts depuis des jours. Tout n'est que sanglots et désolation. Armé de son seul crucifix et d'eau bénite pour faire face à la grande faucheuse, Lacombe se dépense et s'épuise. Au bout de vingt jours à encourager sans relâche des centaines de malades, ce qui devait arriver arrive: il tombe au

combat et s'affaisse, vaincu lui-même par les fièvres. Il n'espère plus rien, il se prépare à mourir. Mais survient à son chevet le fameux Jean L'Heureux, qui ne perd pas une minute: il part en quête de nourriture fraîche, il entretient un feu en permanence dans sa tente, le soigne au moyen de diverses herbes et décoctions, suivant la pharmacopée amérindienne, et le veille jour et nuit jusqu'à ce qu'il soit sauvé. «Il est impossible de dire toute la charité et le dévouement de cet homme à mon endroit», témoignera plus tard le père Lacombe. «Je n'hésite pas à le dire, il m'a sauvé la vie.»

Le père Lacombe ne l'oubliera jamais. Malgré les révélations de tout ordre qui ne cessent d'obscurcir la réputation de Jean L'Heureux, malgré son penchant notoire pour les jeunes garçons, le père Lacombe lui restera fidèle, reconnaissant ses qualités, pardonnant ses fautes. Entre-temps, les nuages se dissipent un peu sur les Plaines, l'épidémie s'apaise. Lacombe poursuit son œuvre, il travaille constamment à l'évangélisation des Pieds-Noirs, assisté d'Alexis Cardinal. Il faut imaginer ce duo curieux, patrouillant la vaste prairie, à cheval ou en traîneau à chiens, combattant en été les maringouins, les feux de prairie et la chaleur accablante, résistant en hiver à la famine, aux froids intenses et aux vents cruels, et avançant tout de même, portés par leur foi aveugle.

En décembre 1865, quelques mois seulement après avoir été sauvé de la mort, le père Lacombe revit une situation éprouvante. Alors qu'un froid polaire s'abat sur le pays, il se trouve au bord de la rivière Bataille avec les gens de Natou, un Pied-Noir qui dirige un campement de soixante tentes. Non loin de là se trouve Isapo-Muxica (l'illustre Pied-de-Corbeau, connu aussi sous le nom anglais de Crow Foot), lui-même chef d'un regroupement de soixante-dix tentes. Les deux bandes sont attaquées en pleine nuit par leurs ennemis traditionnels, les Cris et les Assiniboines. Aux premières lueurs de l'aube, après des heures de furieux combats entre guerriers, le père Lacombe n'en peut plus: il sort en courant de sa tente, brandissant son gros crucifix qu'il affectionne tant, et hurle pour que cessent les coups de feu. Mais la brume est opaque et la fumée, épaisse; une balle perdue l'atteint au front. Heureusement, le projectile a seulement effleuré son crâne et, bien qu'il saigne abondamment, la blessure n'est pas très grave. Mais la vue du missionnaire ensanglanté a pour effet d'arrêter les combats, et les Cris, qui le reconnaissent à ce moment-là, battent en retraite.

Ces événements sont rapportés par tout le pays. La bravoure du père Lacombe, laquelle vient s'ajouter à plusieurs réalisations notables, en fait une légende vivante dans l'Ouest. Mais ce qui comble par-dessus tout le missionnaire oblat, c'est de se voir résolument adopté par les Pieds-Noirs. À leur tour, comme l'avaient fait les Cris, ils lui donnent un nom qui en dit beaucoup sur leur sentiment: *Aahsosskitsipahpiwa*, c'est-à-dire «l'homme au bon cœur». Pourtant, rien n'est gagné. Malgré cette preuve d'amitié, et aussi accueillants soient-ils, les Pieds-Noirs se montrent difficiles à évangéliser, ils ne se convertissent pas. Durant cinq longues années, le père Lacombe

sillonnera les Plaines, apprendra leur langue, discutera avec eux théologie et philosophie, développera des outils pédagogiques pour les convaincre de l'existence du Dieu des chrétiens. Il esquissera même un lexique et une grammaire pied-noir, mais en vain, les Pieds-Noirs se rient des histoires de leur ami en soutane.



1870. L'Ouest vit des heures difficiles. Bien sûr, c'est l'année de la rébellion métisse qu'il est convenu d'appeler «les troubles de la rivière Rouge», l'apparition de Louis Riel sur la scène de l'histoire, les revendications des Métis du Manitoba, l'achat par le Canada – devenu un pays depuis trois ans – des terres de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais sur un autre front, les épidémies reprennent de plus belle et font mourir les Indiens, toutes nations confondues. Chez les seuls Pieds-Noirs, cinquante pour cent de la population disparaît en l'espace de quelques années. De même, les derniers troupeaux de bisons sont pourchassés sans relâche. Indifférent, le nouveau gouvernement canadien ne met sur pied aucune politique de protection de l'espèce. En fait, Ottawa n'a qu'une idée en tête: le progrès. Cette passion se traduit par la construction d'un chemin de fer et par de grands efforts de colonisation. Le temps des Prairies sauvages est terminé, le Canada naissant entre dans l'ère moderne. Témoin de ces changements, le père Lacombe sait que les Métis et les Indiens auront besoin de toute l'aide possible pour vivre la transition. Il croit au progrès, certes, mais à la condition que «ses sauvages» puissent prendre leur juste place dans le pays de l'avenir.

En 1871, le nouvel évêque du district de Saint-Albert, Mgr Grandin, charge Albert Lacombe d'une tâche délicate: il l'envoie au Québec recueillir des fonds pour les missions de l'Ouest. Bien que ce rôle ne plaise aucunement à Lacombe, il obéit à son supérieur et passe un an à cogner aux portes des riches, de ville en ville, et à prêcher pour sa cause, de salon en salon. Son charisme opère et la cagnotte se remplit au-delà de toute espérance. Il en profite pour faire imprimer chez un éditeur de Montréal, grâce à des subsides du gouvernement fédéral, son fameux ouvrage: *Dictionnaire et grammaire de la langue crise*. Étonnamment, il a beaucoup d'autres manuscrits dans sa malle; on se demande comment il a trouvé le moyen de les rédiger au cours de ses déplacements dans les Plaines, au milieu de ses travaux de charpenterie et de ses œuvres d'évangélisation. Sa production est étoffée: on y trouve une *Échelle de la Bible*, un *Catéchisme illustré à l'usage des Indiens*, un *Livre de prières*, un *Recueil de cantiques*, un *Sermonnaire* et un *Nouveau Testament*. Ces ouvrages seront tous publiés chez Beauchemin et Valois, et d'autres encore paraîtront au fil des ans, dont un catéchisme en langue sauteuse.

Après le succès de sa levée de fonds et de longs mois passés au cœur de la «civilisation», le père Lacombe a hâte de revenir à ses brebis. Pourtant, le destin en décide autrement: Mgr Taché ne pouvant assister, pour cause de

maladie, au chapitre annuel des Oblats en Europe, il l'y envoie à sa place. En 1873, le père Lacombe effectue donc son premier voyage outre-mer. «Imaginez-vous un sauvage au milieu de tous ces hauts personnages de Paris...», lit-on dans une des lettres qu'il a adressées à son confrère, l'abbé Poulin à Québec. Il est significatif de voir à quel point, dans la plupart d'entre elles, le père Lacombe s'identifie à ses chers Indiens et Métis. Cet autre commentaire, rédigé après une visite de la cathédrale de Westminster, nous en dit aussi long: «C'est sans doute bien beau pour vous, hommes civilisés, qui aimez ces statues mutilées et ces murs rongés par le temps [...]. Oui, c'est joli, certainement; mais tout cela n'est rien comparé à nos bois, nos prairies et à nos pauvres petites chapelles. Vous me traitez sans doute de profane et de sauvage, mais comment voulez-vous que je pense autrement, moi, pauvre missionnaire, qui n'ai connu jusqu'ici que les interminables plaines du Nord-Ouest?» Au cours de ce voyage, nous savons que le père Lacombe visitera également Rome, Lourdes et la Terre sainte, des endroits qu'il décrira tout de même comme étant «ce qu'il y a de plus beau sur la terre!»

À son retour à Montréal, les choses ne se passent pas comme il le désire. Il devra mettre de côté, encore une fois, ses intérêts et ses aspirations. En d'autres termes, il n'est pas près de revenir à ses missions isolées. Le pays se trouve en pleine effervescence et on le sollicite sur tous les fronts, à commencer par, bien malgré lui, la paroisse Sainte-Marie de Winnipeg, située à proximité de l'évêché de Saint-Boniface, où il est nommé curé. Ce n'est pas un hasard: Mgr Taché a une santé aussi fragile que ses dossiers sont lourds, et il a besoin d'un homme de confiance dans le voisinage.

Quoique retenu la majeure partie du temps à Saint-Boniface, le père Lacombe est tout de même appelé à voyager souvent: en quatre ans, il effectue neuf voyages à Montréal, affecté par ses supérieurs à des tournées visant à recruter des colons canadiens-français pour peupler le Manitoba – une entreprise de franche propagande. Car la guerre contre les protestants anglophones se poursuit et, malgré tous ces efforts, on sait qu'elle sera perdue.

Au fort Garry (Winnipeg), les officiers de la nouvelle Police montée du Nord-Ouest, tout juste mise sur pied par le premier ministre John A. Macdonald, préparent le terrain pour établir un nouvel ordre. Les colons n'ont pas attendu le chemin de fer pour commencer à s'installer entre la rivière Rouge et les contreforts des montagnes Rocheuses. Avec la crise des Métis encore toute fraîche dans les mémoires, le climat social est instable. À l'instigation de Mgr Taché, le père Lacombe s'occupe d'ailleurs d'un dossier chaud: la demande d'amnistie de Louis Riel au gouvernement fédéral. Le père Lacombe ressent une grande affection pour le rebelle légendaire dont les Anglais demandent la tête; il l'estime et il le plaint, ne sachant trop ce que l'avenir lui réserve. À Ottawa, il sera aux premières loges pour attester de la mauvaise foi des politiciens et des intrigues de parti. Riel n'obtient pas l'amnistie et prend la route de l'exil.

Tout éloigné qu'il soit, le père Lacombe se tient quand même informé de ce

qui se passe au pays des Pieds-Noirs. Alexis Cardinal, dont il est séparé depuis 1872, a pris la robe de frère et il continue l'œuvre de son maître dans la région de la rivière Bow, à l'est du futur Calgary. D'autres missionnaires correspondent aussi avec le père Lacombe. Tout ce qu'il entend l'inquiète et l'attriste. Pied-de-Corbeau a perdu son fils à la guerre contre les Cris; il a toutefois adopté un jeune Cri en retour, pour montrer son désir de paix. Ce jeune homme remarquable, c'est Poundmaker. Les lettres apprennent aussi au père Lacombe que les Pieds-Noirs ont été décimés par les dernières épidémies, qu'ils ne vont plus à la chasse, que le bison disparaît bel et bien, et, pour comble de malheur, qu'ils se sont mis à boire du whisky fourni par des contrebandiers américains. Étourdis par cette tragédie collective, au pied du mur, les Cris vont signer en 1876 une entente qui scellera leur triste sort: le Traité numéro six. Seuls les chefs Gros-Ours et Esprit-Errant refusent d'apposer leur marque. Quant à la confédération des Pieds-Noirs, leurs chefs signent une entente similaire, le Traité numéro sept, en 1877. Désormais, l'Alberta et la Saskatchewan ne seront plus des terres indiennes, ce seront les Prairies canadiennes.

Pendant tout ce temps, Jean L'Heureux a continué de vivre parmi les Pieds-Noirs, comme un des leurs. Durant les négociations précédant la signature du Traité numéro sept, il joue même un rôle essentiel à titre de secrétaire particulier et conseiller principal de Pied-de-Corbeau. Palliant l'ignorance des autorités canadiennes, il dresse à l'intention des commissaires un portrait détaillé de la situation: il dessine la carte des territoires ancestraux de la Confédération pied-noir et établit la liste des chefs et des lieux de campements. En somme, il les initie à la culture des Pieds-Noirs et les instruit des enjeux auxquels ces derniers sont confrontés. L'Heureux est sincèrement alarmé par le sort des Indiens et cela transparaît nettement dans ses préconisations. Selon lui, il apparaît urgent qu'Ottawa vienne en aide aux Indiens et les protège contre le fléau des Blancs et les misères de l'époque. Il a choisi son camp. Le gouvernement canadien demeure d'ailleurs interloqué lorsque Jean L'Heureux refuse d'être son interprète pour la négociation du traité: ce dernier jouera plutôt ce rôle auprès des chefs de la confédération des Pieds-Noirs. Quant au père Lacombe, il assiste de loin, impuissant, à ce triste tournant de l'histoire. Il devait être présent lors de la signature du Traité numéro sept, mais, en route pour la Traverse des Pieds-Noirs, il est tombé gravement malade et a dû s'aliter à Saint-Paul, au Minnesota, durant plusieurs semaines.

Le 2 juin 1879, nous retrouvons le père Lacombe à New York, où il s'embarque sur le paquebot *La France*. Douze jours plus tard, il est au Havre. De nouveau, c'est un peu à contrecœur qu'il a quitté ses missions pour remplacer Mgr Taché au chapitre général des Oblats. En compagnie d'un confrère, le père Leduc, il se rend ensuite à Paris, puis à Turin, avant d'arriver enfin à Rome. Dans la Ville éternelle, Lacombe rencontre à plusieurs reprises, avec grande émotion, le pape Léon XIII. L'avons-nous dit, le père Lacombe a

un sens de l'humour qui transparait sans cesse dans ses mémoires, ses notes et sa correspondance. En voici un échantillon portant sur ce voyage: «Maintenant, me voilà, sans aucun doute, un homme civilisé! Je vous avoue, cependant, que les Romains m'ont ménagé une surprise dont mes sauvages ne se seraient jamais rendus coupables. Imaginez-vous qu'un jour j'avais sur moi, dans le fond de la poche de ma soutane, une petite bourse contenant trente francs, et, comme je traversais la foule, quelqu'un, sans y être autorisé et sans m'en prévenir, a jugé à propos de m'en soulager. Il faut, certes, être bien civilisé pour commettre une action semblable.»

À son retour, Lacombe est affecté par les autorités à une tâche qui lui déplaît souverainement: tout en demeurant responsable de sa paroisse, Sainte-Marie de Winnipeg, il devient le curé attitré des travailleurs du chemin de fer, à Kenora, dans la partie la plus isolée de l'Ouest ontarien. Oui, le chemin de fer transcanadien est en pleine construction et le père Lacombe se retrouve, malgré lui, au cœur de ce qui menace désormais les Plaines: une marée d'immigrants. Que deviendront les peuples autochtones? D'ailleurs, il s'ennuie toujours de ses missions et craint le pire pour les gens de Pied-de-Corbeau et de Sweet Grass. Des Indiens, il y en a sur les chantiers, mais déjà ils ont perdu leur âme. Le père Lacombe officie auprès de mille cinq cents travailleurs, de nationalités et de cultures diverses. Il est affligé par la grossièreté ambiante et la cruauté du milieu; les ouvriers boivent de l'alcool, blasphèment et se battent. Le père Lacombe séjournera une longue année dans ce purgatoire, où il est à même de constater les méfaits de la civilisation.

En 1882, après presque dix ans d'absence, le père Lacombe revient en Alberta. Il retourne sur les lieux de sa petite mission, près d'Edmonton. Il découvre qu'elle a prospéré, sa mission, devenant au fil des ans la résidence de Mgr Grandin. Lacombe ne s'y attarde pas, car il est aussitôt nommé à la paroisse naissante de Sainte-Marie de Calgary: enfin, il retrouve ses chers Pieds-Noirs! Il retrouve également l'inénarrable mais néanmoins fidèle Jean L'Heureux. Le chemin de fer approche, ce qui provoque une grande animation dans le pays et beaucoup de désordres. Le père Lacombe reprend le ministère qu'il exerçait à Kenora auprès des ouvriers et des arpenteurs. Il continue en même temps de se lamenter des conditions de vie des Pieds-Noirs. Cela fait seulement cinq ans qu'ils ont signé le Traité numéro sept, et déjà ils sont confinés dans leurs réserves, malades, abusés par les fonctionnaires et les étrangers qui s'emparent de leurs anciennes terres. Le tracé de la ligne de chemin de fer passe même au cœur de la réserve de Pied-de-Corbeau, la Traverse des Pieds-Noirs.

Or, pour les Pieds-Noirs, cette dernière décision est l'insulte de trop: ils menacent de s'en prendre aux arpenteurs et de bloquer le projet. La tension monte; ni le gouvernement ni la compagnie Canadien Pacifique ne parviennent à calmer les appréhensions des Indiens. Les autorités font alors appel au bon père Lacombe pour apaiser les esprits.

La mission diplomatique se révèle extrêmement difficile, car les chefs,

Three Bulls, Red Crow, Pied-de-Corbeau et les autres, ne croient plus aux paroles du gouvernement fédéral: l'encre n'était pas sèche, encore, sur les documents du traité, que déjà Ottawa trahissait ses promesses et engagements. Les représentants fédéraux ne manifestent aucune empathie envers les Indiens, la nourriture manque, les médicaments aussi, et personne ne semble réagir devant leur grande misère. Depuis 1879, Jean L'Heureux cherche en vain à alerter les autorités, mais on l'ignore sous prétexte qu'il manifeste trop de sympathie envers les Pieds-Noirs. On comprendra que, dans ce contexte, il faudra toute l'amitié et la crédibilité du père Lacombe pour que Pied-de-Corbeau accepte – bien sûr, à contrecœur – le tracé du chemin de fer. La crise se résorbe. Une fois la poussière retombée, le Canadien Pacifique et le gouvernement fédéral manifesteront leur reconnaissance à l'égard du missionnaire de façon presque choquante: le père pourra voyager dans un wagon de luxe sur la ligne transcanadienne aux frais de la Compagnie, et ce, pour le reste de ses jours.

Entre-temps, les tensions augmentent partout dans l'Ouest. Les troupeaux de bisons n'existent plus. Les Indiens sont réduits à manger des petits rongeurs et même des carcasses d'animaux sauvages. Le gouvernement fédéral refuse de négocier avec les Métis, auxquels il ne reconnaît aucun droit. Il y a aussi les Cris de Gros-Ours et d'Esprit-Errant, qui ont refusé de signer le Traité numéro six et dont la révolte se mêle à celle des Métis. La colère gronde dans le nord de la Saskatchewan et de l'Alberta. Gabriel Dumont, fils d'un père canadien et d'une mère sarcie, nation membre de la Confédération des Pieds-Noirs, est sur le point d'entrer en scène. Avec d'autres Métis, il fait le voyage jusqu'au Montana pour convaincre Louis Riel, qui s'y trouve en exil, de revenir au Canada afin de poursuivre la lutte légitime des Métis et des Indiens rebelles. Dumont rencontre également les chefs pieds-noirs – Pied-de-Corbeau, Red Crow, One Spot, Eagle Tail Feathers, Three Bulls et North Axe – pour les convaincre de se joindre à l'insurrection commune des Cris et des Métis. Le cas échéant, c'est tout l'Ouest, de Saint-Boniface à Calgary, qui promet de s'enflammer.

Fait surprenant: par des notes écrites de la main de Jean L'Heureux, nous apprenons que des rencontres entre Louis Riel et Pied-de-Corbeau ont eu lieu depuis au moins 1880, dans le Montana. Le faux prêtre a assisté à toutes ces réunions clandestines. Contre toute attente, il en a fait rapport au gouvernement, et a pris position: il plaide pour la neutralité de la Confédération pied-noir. Nous sommes ici en pleine contradiction: si L'Heureux, tout comme Lacombe et les Oblats, défend sincèrement les intérêts des Indiens, il s'oppose néanmoins à toute révolte armée, voire à toute revendication radicale de leur part. Il refuse l'injustice, certes, par contre il croit naïvement que le gouvernement canadien réserve une juste place aux Premières Nations et aux Métis dans le développement de l'Ouest. Sa position sera finalement retenue par l'assemblée des chefs et les Pieds-Noirs ne s'impliqueront pas dans la rébellion du Nord-Ouest. Or, il appert que l'ombre

du père Lacombe se profile derrière cette politique. Il voit souvent L'Heureux, il travaille de concert avec lui pour apaiser les vellétés guerrières. Il a discuté de paix et d'amitié avec Pied-de-Corbeau, il est en contact permanent avec Ottawa; c'est lui qui signe le télégramme annonçant au bureau du premier ministre Macdonald la décision des Pieds-Noirs de ne pas rallier les forces de Riel et de Gros-Ours.

La rébellion du Nord-Ouest; les batailles de Batoche et de la Butte aux Français; les violences au lac à la Grenouille et à Battleford; la mort de deux missionnaires tombés durant les combats; l'emprisonnement de Gros-Ours et de Poundmaker; l'arrestation, le procès et la pendaison de Louis Riel; la pendaison d'Esprit-Errant et de sept autres Cris, tout cela bouleverse profondément le père Lacombe qui assiste, impuissant, à la marche cruelle de l'Histoire. À l'instar des autres oblats, il vit le paradoxe ultime de ceux qui s'opposent à la résistance armée des Métis et des Indiens, mais qui doivent constater les effets tragiques des plus grandes injustices à leur égard. Une fois de plus, de manière un peu gênante, le gouvernement ne manquera pas d'afficher sa grande reconnaissance à Jean L'Heureux et au père Lacombe pour avoir tenu les Pieds-Noirs à l'écart de la tourmente.

Jean L'Heureux est bien connu à cette époque, mais tous essaient d'ignorer ses habitudes de fréquenter les jeunes garçons indiens. Ce marginal est trop précieux pour qu'on se permette de le rejeter. Les Oblats comptent sur lui pour conserver leur influence auprès des Pieds-Noirs, le gouvernement fédéral en a fait finalement son interprète officiel et chacun reconnaît le grand rôle qu'il joue en politique, en compagnie du père Lacombe. D'ailleurs, ce dernier semble bien s'en accommoder. Il connaît L'Heureux depuis vingt ans, il lui doit la vie, on s'en souvient. Il faut dire que L'Heureux sait susciter l'intérêt. Le faux prêtre est lettré et il écrit des rapports fascinants sur le pays, notamment cet ouvrage, *Notes ethnologiques sur les croyances astronomiques et les concepts religieux des Chokitapias, ou Indiens pieds-noirs du Canada*. On raconte qu'il sera le premier à signaler la présence de fossiles de dinosaures en Alberta. Il écrit aussi une grammaire de la langue siksiwa. Bref, notre homme n'est pas sans ressources. À tel point que le commissaire des Affaires indiennes pour l'Ouest canadien, Edgar Dewdney, déclare que les services de Jean L'Heureux sont indispensables au Bureau fédéral: on l'engage comme interprète aux Affaires indiennes du Canada.

En 1884 s'ouvre un pensionnat catholique destiné aux enfants pieds-noirs – le pensionnat Saint-Joseph de Dunbow –, au grand plaisir des Oblats qui partagent la vision du gouvernement quant à l'urgence de «civiliser» les Indiens en les éduquant à la manière canadienne. Le père Lacombe est le premier directeur de cet établissement. Évidemment, les familles pieds-noirs sont réticentes à confier leurs enfants à une école de Blancs et les candidats se font rares. Malgré l'attrance notoire de Jean L'Heureux pour les jeunes garçons, les Affaires indiennes, une fois de plus, et le père Lacombe, faut-il le dire, s'appuient sur lui pour recruter des élèves. Le processus se déroule,

semble-t-il, d'étrange façon: L'Heureux héberge les enfants chez lui en vue de les préparer à leur admission au pensionnat... À l'époque, ce ne sont encore que des rumeurs.

En 1886, le père Lacombe a cinquante-neuf ans. Il vient de traverser une période politique éprouvante. Au lendemain des troubles du Nord-Ouest, Ottawa se lance dans une grande campagne nationaliste à l'égard de «ses» Indiens. Pour souligner le «patriotisme» des Iroquois du chef Joseph Brant lors de la guerre de 1812 opposant les Britanniques aux Américains, on érige une statue en son honneur dans la réserve de Brantford en Ontario. Il est décidé d'inviter à cette cérémonie des chefs de l'Ouest fidèles à la cause canadienne, notamment ces fameux Pieds-Noirs, qui viennent tout juste de refuser de se joindre à la rébellion de Riel et de Gros-Ours. C'est ainsi que Pied-de-Corbeau, Red Crow, Three Bulls et six autres chefs accompagnés du père Lacombe et de l'interprète Jean L'Heureux sont invités par le gouvernement fédéral et le Canadien Pacifique à une grande tournée dans l'est du pays, à bord des «wagons-palais» de la compagnie de chemin de fer.

Première étape: Calgary-Montréal. Dans la métropole, le groupe assiste à une messe en la magnifique église oblate de Saint-Pierre-Apôtre. Le voyage se poursuit jusqu'à Québec où le fameux photographe Ernest Livernois tire le portrait des chefs pieds-noirs, et notamment de l'inoubliable Pied-de-Corbeau. Dans les hôtels, les Indiens refusent les chambres de luxe qu'on leur offre. Ils demandent à être logés ensemble dans la même suite, comme s'ils étaient réunis sous une même tente. Ils insistent même auprès du père Lacombe pour que celui-ci partage leur chambre: dès qu'ils le perdent de vue, ils s'inquiètent. Jean L'Heureux est de retour pour la première fois depuis plus de trente ans dans la province de Québec. Curieusement, il ne contacte ni famille ni amis. Le père Lacombe s'en étonne, mais il n'en saura pas plus. Les voyageurs se déplacent ensuite vers Ottawa, puis Brantford, où se tient la grande cérémonie en l'honneur de Joseph Brant. L'histoire ne nous dit pas ce que chacun, Pied-de-Corbeau, Lacombe, L'Heureux et les autres, a pensé de cette tournée triomphale aux airs de fête et aux accents de patriotisme, alors que dans l'Ouest, le peuple pied-noir se mourait, les pensionnats détruisaient les langues et les cultures amérindiennes, les Métis subissaient un mépris absolu de la part des immigrants.

À partir de 1890, le père Lacombe commence à montrer des signes d'impatience: il est fatigué des mondanités et des colloques sur les grandes destinées du Canada. Depuis quelques années, ses supérieurs lui demandent d'organiser des voyages prestigieux pour des évêques et des notables du Québec, désireux de découvrir l'Ouest canadien que la publicité du Canadien Pacifique n'arrête pas de mythifier. Il recherche de plus en plus le calme et la solitude. En 1892, il se retire en un lieu qu'il appelle l'ermitage Saint-Michel, à Pincher Creek, dans l'extrême sud-ouest de l'Alberta. L'endroit est idyllique, sis au pied des montagnes Rocheuses et de leurs neiges éternelles. Le père Lacombe s'installe donc dans sa retraite, avec son chien, son chat, et

un cuisinier, qui n'est nul autre que le pauvre Jean L'Heureux. Eh oui, celui-ci vit désormais dans l'indigence: un ministre anglican a mis fin à sa situation gênante de recruteur d'enfants à Dunbow. Il n'y aura jamais d'enquête ni de preuves, mais les allégations de sévices sexuels étaient devenues trop lourdes: Jean L'Heureux a été congédié par le gouvernement fédéral. Depuis, il mène une existence errante et misérable, rejeté par un peu tout le monde.

La retraite du père Lacombe sera brève. Une légende vivante ne peut se faire oublier, même aux confins du monde connu. Mgr Taché le rappelle à Saint-Boniface en 1894 pour l'envoyer sur le front d'une autre guerre, celle des écoles françaises au Manitoba et dans l'Ouest canadien. Les rêves des Indiens, ceux des Métis, ceux des Canadiens français catholiques, sont tous battus en brèche par le rouleau compresseur de la majorité anglophone qui n'a cure de cette diversité culturelle. Le père Lacombe est bien placé pour le savoir, il vit au cœur de ces affrontements, de ces défaites surtout. Ses voyages à Ottawa reprennent de plus belle, la fréquentation des grands de ce monde aussi. Lacombe rencontre souvent Wilfrid Laurier, alors dans le parti de l'opposition, il rencontre aussi le premier ministre du Canada, Mackenzie Bowell. Ces démarches politiques, commencées sous Mgr Taché, se poursuivent sous la gouverne de Mgr Langevin, nouvel évêque de Saint-Boniface. En fait, le père Lacombe consacrera presque trois années de sa vie à la question des écoles françaises, et ce dossier l'épuisera.

Durant une courte période, en 1897, il réussit à retourner à son ermitage de Saint-Michel. Encore là, la retraite ne dure pas. Il repart en mission auprès des travailleurs du chemin de fer dans les montagnes Rocheuses, au célèbre col du Nid de Corbeau, avant de joindre l'année suivante la commission du Traité numéro huit au lac Athabasca, dans le nord de l'Alberta. Outre l'attention qu'il porte toujours aux intérêts des Indiens, le père Lacombe croit que les Métis sont traités injustement par le gouvernement, qui refuse toujours de les inclure dans les traités. Usant de sa grande influence, il propose la création d'un assez vaste territoire qui serait à leur usage exclusif: ainsi fonde-t-on la communauté de Saint-Paul-des-Métis. Hélas, ce projet est un échec, et le village sera abandonné en 1909, après seulement dix ans d'existence.

L'infatigable missionnaire part en Europe pour une troisième fois, en 1900. Ses objectifs sont multiples: il doit rencontrer le supérieur des Oblats, il obtient aussi une audience auprès de l'empereur d'Autriche afin de faire venir au pays des prêtres ruthènes pour desservir les nombreux immigrants de ce peuple dans l'Ouest. À cette occasion, il est fort mal reçu et il s'en trouve blessé. Il fait aussi trois séjours en Belgique pour recruter des colons francophones, il cherche en outre des bienfaiteurs pour financer son village métis de Saint-Paul et des enseignants pour y travailler. En 1902, il retourne une quatrième fois en Europe, en compagnie de Mgr Langevin. Il rencontre alors le pape Pie X, et participe à une tournée de promotion pour les œuvres catholiques dans l'Ouest canadien. Le voyage se poursuit jusqu'en Terre sainte.

En 1903, le père Lacombe a soixante-seize ans. On lui permet de passer de plus en plus de temps dans sa retraite de Pincher Creek. Par contre, les autorités cléricales lui suggèrent avec insistance de rédiger ses mémoires. Albert Lacombe est un grand personnage reconnu de tous, missionnaire depuis plus d'un demi-siècle dans l'Ouest canadien; l'histoire de sa vie vaut évidemment la peine d'être écrite. Encore cette fois, il obéit à ses supérieurs. Il se met au travail, mais, sans cesse dérangé par d'autres obligations, il se rend compte qu'il n'arrivera pas à rédiger le récit de sa vie. Il fait alors appel à une journaliste du *Daily Edmonton Bulletin*, qui accepte de réaliser des entrevues avec lui et d'écrire sa biographie. Le processus prendra des années et le résultat décevra le père Lacombe. Le texte lui paraît trop flatteur, trop hagiographique; il est également agacé par des coupures arbitraires imposées par l'éditeur new-yorkais. Quatre ans après la parution de cet ouvrage, *Albert Lacombe: The Black Robe Voyageur*, notre missionnaire reprend l'exercice en français, dictant cette fois ses mémoires à une sœur grise, mère Marie-Olive. Il en résultera une seconde biographie: *Le père Lacombe, l'homme au bon cœur*. Dans les deux cas, le lecteur d'aujourd'hui sera ennuyé par un excès de bondieuseries, mais ces ouvrages sont d'un autre siècle...



En vieillissant, Albert Lacombe ne change pas. Il demeure toujours le Petit Sauvage de Saint-Sulpice, il reste l'homme affable, simple, mais néanmoins charismatique et irrésistible qu'il a toujours été. L'émerveillement se lit encore dans ses yeux clairs et sur ses épaules tombent ses beaux cheveux blancs. Il en a connu, des gens, il en a connu, des mondes. Qu'a-t-il pensé à la mort de son ami Pied-de-Corbeau, de son vrai nom Isapo-Muxica, vaincu par la peine et la misère, anéanti par la tuberculose en 1890, à la Traverse des Pieds-Noirs, quatre ans seulement après leur tournée dérisoire dans l'est du Canada? Quelle doit être sa tristesse quand il songe aux luttes inutiles et à la fin tragique de Louis Riel, qu'il affectionnait tant... Dans son ermitage, il a le temps de revoir le chemin parcouru.

Parmi ses amis, il compte des gens puissants, immensément riches et désintéressés. Il s'appuie sur eux pour réaliser un dernier projet. En fait, il s'agit d'un rêve: juste au sud de Calgary, en un lieu appelé Midnapore, le père Lacombe songe à fonder un foyer pour les pauvres Métis itinérants, les vieillards, les handicapés et les orphelins. Un ami, Patrick Burns, richissime éleveur de bœufs et propriétaire d'abattoirs, lui donne un grand terrain de deux cents hectares et s'engage à le soutenir financièrement. Le père reçoit des fonds supplémentaires de la part de lord Strathcona, de son vrai nom Donald Smith, peut-être l'homme le plus riche du Canada. Cet Écossais de Montréal résume à lui seul l'histoire du pays. Il a fait fortune dans le commerce des fourrures, il est toujours gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il a aussi investi dans le Canadien Pacifique, dont il est un des

plus importants actionnaires, ainsi que dans la Banque de Montréal. À la fin de sa vie, c'est un philanthrope qui distribue sa fortune pour les bonnes causes: il offrira un million de dollars à l'hôpital Royal Victoria de Montréal, un autre million à l'université McGill, et ainsi de suite. Lord Strathcona voue une grande admiration au père Lacombe et lui rend visite chaque fois qu'il voyage en train dans l'Ouest. Les archives conservent aujourd'hui une photographie émouvante montrant les deux vieillards, assis sur un banc, lors du soixantième anniversaire de sacerdoce du père Lacombe. Grâce à tous ces dons, le Lacombe Home est construit et accueille rapidement une quarantaine d'infortunés.

Ce sont des sœurs de la Providence, nouvellement arrivées de Montréal, qui administrent le foyer Lacombe. L'œuvre va demeurer et prospérer, puisqu'elle est construite sur des bases solides et que de fidèles mécènes en assurent le financement. Le père Lacombe peut s'y reposer, finalement. Mais encore. On lui rapporte que Jean L'Heureux vit dans une misère extrême, seul et sans domicile fixe, traînant sa vieille carcasse dans quelque forêt des contreforts albertains. Il a dû quitter l'ermitage de Saint-Michel parce que le père Lacombe s'absentait trop souvent et trop longtemps, ce qui l'exposait à la vindicte de ses détracteurs. Depuis, il erre, subsistant à peine grâce aux rations de bœuf et de farine que lui consent le gouvernement fédéral pour «services rendus». Le père Lacombe se met en frais de le retrouver. Ce sont des agents de la Police montée du Nord-Ouest qui vont le localiser et le convaincre d'habiter au Lacombe Home, où il restera jusqu'à la fin de ses jours. Une fois de plus, une dernière fois, Lacombe le protège et lui pardonne ses fautes; on peut dire, sans exagérer, que c'était un saint homme.

Au Lacombe Home, le bon et le faux prêtre vivent sous le même toit. Déjà s'estompent les souvenirs de leur grande équipée. La prairie est désormais transformée, les Indiens se donnent en spectacle dans les hôtels du Canadien Pacifique, à Calgary, au lac Louise. Les missions sont devenues des villes, et plus personne ne se rappelle les chemins de charrettes, les troupeaux de bisons, la grande fierté métisse, la superbe des Pieds-Noirs. Jean L'Heureux porte la soutane et lit son bréviaire. Il se fait appeler «révérend». Les Oblats ne disent rien, mais derrière les portes closes, il se chuchote que certains trouvent la chose scandaleuse. Nous sommes en 1915, L'Heureux est un vieil homme qui ne peut plus faire de mal à personne. Il ne lui reste que quatre années à vivre, durant lesquelles ce grand acteur, ce grand manipulateur, ne tient plus à faire parler de lui. «Trois Personnes» n'est plus qu'un pauvre fantôme recueilli dans sa foi et dans ses pensées. Il semble d'ailleurs qu'à cette époque, les Oblats aient détruit ses mémoires.

Le 16 décembre 1916, le père Lacombe meurt à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le jour même où, dans une imprimerie de Montréal, ses *Mémoires* sortent des presses. Les funérailles sont célébrées à l'église de la paroisse Sainte-Marie de Calgary. Sa dépouille est ensuite transportée à bord d'un wagon spécial du Canadien Pacifique vers Edmonton, puis mise en crypte dans la

cathédrale de Saint-Albert. Son ami Isapo-Muxica, le célèbre Pied-de-Corbeau, aurait pu répéter sur sa tombe ce qu'il avait déjà dit de lui plusieurs années plus tôt: «La reine nous donne de la viande, lui, il nous donne de la consolation.»

OUVRAGES ET SITES CONSULTÉS

ÉTIENNE BRÛLÉ

BEAUDET, Jean-François, *Étienne Brûlé*, Montréal, Lidec, coll. «Célébrités canadiennes», 1993

BUTTERFIELD, Consul Willshire, *History of Brulé's Discoveries and Explorations 1610-1626*, Cleveland, The Helman-Taylor Company, 1898

CHAMPLAIN, Samuel de, *Œuvres de Champlain*, présenté par Georges-Émile Giguère, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 3 tomes

CRANSTON, J. Herbert, *Étienne Brûlé: Immortal Scoundrel*, Toronto, The Ryerson Press, 1949

LÉGARÉ, Francine, *Louis Hébert. Premier colon en Nouvelle-France*, Montréal, XYZ, coll. «Les grandes figures», 2004

Relations des Jésuites, t.1, 1611-1636, Montréal, Éditions du Jour, 1972

TOOKER, Elisabeth, *Ethnographie des Hurons, 1615-1649*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, coll. «Signes des Amériques», 1987

TRIGGER, Bruce, *Les enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple huron*, Montréal, Libre Expression, 1991

TRUDEL, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France*, t. 2, *Le comptoir, 1604-1627*, Montréal et Paris, Fides, 1966

GUILLAUME COUTURE

COUTURE, Pierre, *Guillaume Couture. Le roturier bâtisseur*, Montréal, XYZ, coll. «Les grandes figures», 2005

DESROSIERS, Léo-Paul, *Iroquoisie*, t. 1, 1534-1652, t. 2, 1652-1665, Sillery, Septentrion, 1998

MARTIN, Félix, *Le P. Isaac Jogues de la Compagnie de Jésus. Premier apôtre des Iroquois*, Paris, Édouard Baltenweck, 1888

Relations des Jésuites, t. 2-6, Montréal, Éditions du Jour, 1972

ROY, Joseph-Edmond, *Guillaume Couture. Premier colon de la Pointe-Lévy (Lauzon)*, Lévis, Mercier & Cie, 1884

LOUIS JOLLIET

DELANGLEZ, Jean, *Louis Jolliet. Vie et voyages (1645-1700)*, Montréal, Granger, 1950

GAGNON, Ernest, *Louis Jolliet. Découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'Île d'Anticosti*, Montréal, Beauchemin, 1946

JOLLIET, Louis, *Journal de Louis Jolliet allant à la découverte de Labrador, 1694*, Québec, L'archiviste de la province de Québec, 1944

LARIN, Véronique, *Louis Jolliet. Le séminariste devenu explorateur*, Montréal, XYZ, 2002

GRAVIER, Gabriel, *Étude sur une carte inconnue, la première dressée par Louis Jolliet en 1674*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1880

PIERRE LE MOYNE D'IBERVILLE

ANDRES, Bernard, «Pierre Le Moyne d'Iberville (1706-2006): trois siècles à hue et à dia», *Les Cahiers des dix*, n° 60, 2006

BERNARD, Antoine C.S.V., *Histoire de la Louisiane de ses origines à nos jours*, Québec, Le Conseil de la vie française en Amérique, 1953

BOURGET, Claude Marc, «Lumières et réactions sur Le Moyne D'Iberville», *Égards*, n° 11-12, printemps-été 2006

DE TROYES, Pierre, *Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson en 1686*, édité et annoté par l'abbé Ivanhoe Caron, Beauceville, La compagnie de l'Éclaireur, 1918

FRÉGAULT, Guy, *Iberville le conquérant (Pierre Le Moyne)*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944

LE JEUNE, Louis O.M.I., *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur Iberville*, Ottawa, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1937

MERCEY, Frédéric, «Le Missouri», *La Revue des Deux Mondes*, vol. 8, XIII^e année, nouvelle série, 1843

TARD, Louis-Martin, *Pierre Le Moyne Iberville. Le conquérant des mers*,

Montréal, XYZ, 1995

VADEBONCOEUR, Guy, *Tels pères, tels fils. Aventures et fortunes: la saga de la famille Le Moyne en Nouvelle-France*, Montréal, Musée David M. Stewart, 1994

LA VÉRENDRYE, PÈRE ET FILS

CHAMPAGNE, Antoine, *Les La Vérendrye et le poste de l'Ouest*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968

CHAMPAGNE, Antoine, «Les Gaultier de la Véranderie en France et au Canada et leurs relations par delà l'océan», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 12, n° 2, septembre 1958

D'ESCHAMBAULT, Antoine, «Le voyage de La Vérendrye au pays des Mandannes», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 2, n° 3, décembre 1948

«Rene Gaultier de Varennes: gouverneur des Trois-Rivières», *Recherches historiques, bulletin d'archéologie, d'histoire, de biographie, de bibliographie, de numismatique, etc.*, publié par Pierre-Georges Roy, vol. 26, 1917

JEAN-BAPTISTE CHARBONNEAU

CHALOULT, Michel, *Les «Canadiens» de l'expédition Lewis et Clark. La traversée d'un continent*, Sillery, Septentrion, 2003

CHARDON, Francis A., *Chardon's Journal at Fort Clark, 1834-1839*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997

CLARKE, Charles G., *The Men of the Lewis and Clark Expedition: A Biographical Roster of the Fifty-One Members and a Composite Diary of their Activities from all Known Sources*, Winnipeg, Bison Books, 2002

COLBY, Susan M., *Sacagawea's Child: The Life and Times of Jean-Baptiste (Pomp) Charbonneau*, Norman, University of Oklahoma Press, 2009

READING, June, «Jean-Baptiste Charbonneau: The Wind River Scout», *The Journal of San Diego History*, vol. 11, n° 2, mars 1965

RITTER, Michael Lance, *Jean-Baptiste Charbonneau, Man of Two Worlds: Son of Sacagawea, Toussaint Charbonneau et William Clark*, Charleston, BookSurge Publishing, 2004

TRUDEAU, Jean-Baptiste, *Voyage sur le Haut-Missouri, 1794-1796*, Sillery, Septentrion, 2006

VAUGEUIS, Denis, *America, 1803-1853. L'expédition de Lewis & Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Septentrion, 2002

GABRIEL FRANCHÈRE

FRANCHÈRE, Gabriel, *Relation d'un voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale, dans les années 1810, 11, 12, 13 et 14*, Montréal, Michel Bibaud, 1820

FRANCHÈRE, Gabriel, *Narrative of a Voyage to the Northwest Coast of America, in the Years 1811, 1812, 1813, and 1814, or, The first American settlement on the Pacific*, New York, Redfield, 1854

FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal, Lux, 2002

TASSÉ, Joseph, *Les Canadiens de l'Ouest*, t. 2, Montréal, Berthiaume & Sabourin, 1882 (4^e éd.)

JOHN McLOUGHLIN

«Fraser vs Pouliot», *La Revue légale. Recueil de Jurisprudence et d'Arrêts de la Province de Québec*, vol. 13, 1885

HOLMAN, Frederick V., *Dr John McLoughlin: The Father of Oregon*, Cleveland, The Arthur H. Clark Company, 1907

MONTGOMERY, Richard G., *The White-Headed Eagle: John McLoughlin, Builder of an Empire*, New York, The Macmillan Company, 1934

The Quaterly of the Oregon Historical Society, vol. 13, 1912

ÉTIENNE PROVOST

AUDUBON, John James, *Journal du Missouri*, Paris, Payot & Rivages, coll. «Petite bibliothèque Payot/Voyageurs», 2002

TYKAL, Jack B., *Etienne Provost: Man of the Mountains*, Liberty, Eagle's View Publishing Company, 1989

HAFEN, Leroy R., «Etienne Provost», dans Leroy R. Hafen, *Trappers of the Far West: Sixteen Biographical Sketches*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1983

JEAN-BAPTISTE CHALIFOUX

LECOMPTE, Janet, «Jean-Baptiste Chalifoux», dans Leroy R. Hafen et Janet Lecompte, *French Fur Traders and Voyageurs in the American West: Twenty-Five Biographical Sketches*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997

ANTOINE ROBIDOUX

LECOMPTE, Janet, «Antoine Robidoux», dans Leroy R. Hafen et Janet Lecompte, *French Fur Traders and Voyageurs in the American West: Twenty-Five Biographical Sketches*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997

LEWIS, Hugh M., *Robidoux Chronicles: French-Indian Ethnoculture in the Trans-Mississippi West*, Victoria, Trafford, 2004

REYHER, Ken, *Antoine Robidoux and Fort Uncompahgre: The Story of a Western Colorado fur Trader*, Ouray, Western Reflections Publishing Company, 1998

WILLOUGHBY, Robert J., *The Brothers Robidoux and the Opening of the American West*, Columbia, University of Missouri Press, 2012

FRANÇOIS-XAVIER AUBRY

BERGERON, René, *François-Xavier Aubry, 1824-1854. Héros de la Conquête du Far West*, Laval, Carte Blanche, 2000

CÉCIL, Pierre, «François-Xavier Aubry: illustre inconnu, *Histoire Québec*, vol. 7, n° 1, 2001

CHAPUT, Donald, *Francois X. Aubry: Trader, Trailmaker and Voyageur in the Southwest, 1846-1854*, Glendale, The Arthur H. Clark Company, 1975

ALBERT LACOMBE

HUGHES, Katherine, *Father Lacomb: The Black-Robe Voyageur*, Toronto, William Briggs, 1911

Le père Lacombe, «L'homme au bon cœur», d'après ses *Mémoires et Souvenirs recueillis par une Sœur de la Providence*, Montréal, Imprimé au Devoir, 1916

MACGREGOR, James G., *Father Lacombe*, Edmonton, Hurtig Publishers, 1975

PHELAN, Joséphine, *The Bold Heart: The story of Father Lacombe*, Toronto, MacMillan, 1956

JEAN L'HEUREUX

HUEL, Raymond, «A Life of Adventure», *Alberta History*, vol. 60, n° 4, automne 2012

POUR TOUS LES RÉCITS

Dictionnaire biographique du Canada en ligne: www.biographi.ca

LISTE DES ILLUSTRATIONS

1. *Castor fiber*, tiré de Joseph Meyers, *Konversations-Lexikon*, Leipsig, 1877
2. Alfred Jacob Miller (American, 1810-1874), *Mule Equipment*, pencil and wash on paper, Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska, Museum Purchase, 1988.10.31
3. Karl Bodmer (Switzerland, 1809-1893), *Bison Wounded in a Hunt*, watercolor on paper, Joslyn Art Museum, Omaha, Nebraska, Gift of Enron Art Foundation, 1986.49.207

TABLE DES MATIÈRES

Étienne Brûlé

Guillaume Couture

Louis Jolliet

Pierre Le Moyne d'Iberville

La Vérendrye, père et fils

Jean-Baptiste Charbonneau

Gabriel Franchère

John McLoughlin

Hommes des montagnes: Provost, Chalifoux, Robidoux

François-Xavier Aubry

Hommes des plaines: Albert Lacombe et Jean L'Heureux

[1*] L'histoire d'Esther Wheelright est racontée dans *De remarquables oubliés*, t. 1, *Elles ont fait l'Amérique*, Montréal, Lux, 2011.

[2*] L'histoire de Maria Iowa Dorion est racontée dans *De remarquables oubliés*, t.1, *Elles ont fait l'Amérique*, *op. cit.*

[3*] L'histoire de Suzanne Laflèche-Picotte est racontée dans *De remarquables oubliés*, t. 1, *Elles ont fait l'Amérique*, *op. cit.*

[4*] L'histoire de Marie-Anne Gaboury est racontée dans *De remarquables oubliés*, t. 1, *Elles ont fait l'Amérique*, *op. cit.*

Le graphisme de cet ouvrage est de

Louise-Andrée LAUZIÈRE

La révision a été effectuée

par Jean-Yves SOUCY

Les cartes ont été réalisées

par David WIDGINGTON

L'ePub a été créé

par claudebergeron.com

Lux Éditeur

C.P. 60191

Montréal (Québec) H2J 4E1

www.luxediteur.com

DE REMARQUABLES OUBLIÉS TOME 2

ILS ONT COURU L'AMÉRIQUE

Voici les pérégrinations de quatorze coureurs des bois – hommes des montagnes, cavaliers des plaines, muletiers, navigateurs des glaces et commerçants des déserts. Voici ceux qui ont couru l'Amérique. En suivant leurs traces, nous pénétrons au cœur de l'infrahistoire – cette part plus obscure de la grande épopée humaine, mais qui en donne souvent le meilleur éclairage. Voyons leurs exploits. Créons leur légende. Car les grands récits nord-américains ont systématiquement omis de parler de ces « Canadiens » – ainsi qu'on appelait les Canadiens français jusqu'au début du xx^e siècle. De même, nos propres élites bourgeoises et cléricales n'ont guère jugé à propos d'en cultiver le souvenir. Et pourtant, Depuis Étienne Brûlé, « l'ensauvagé », jusqu'au père Lacombe, dit le « petit sauvage », chacun de ces découvreurs mérite de figurer parmi les icônes de la grande aventure de l'Amérique.

S.B. et M.-C.L.

Inspirée de la série radiophonique produite et diffusée par Ici Radio-Canada Première, l'histoire des *Remarquables oubliés* continue de s'écrire dans ce deuxième tome. Avec un art consommé du récit, Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque lèvent cette fois le voile sur le formidable parcours de quatorze coureurs des bois délaissés par notre histoire.

Serge Bouchard est anthropologue, passionné des cultures amérindiennes. Conférencier recherché, communicateur, il anime à Ici Radio-Canada Première Les chemins de travers. Auteur, il a publié une vingtaine d'ouvrages, dont C'était au temps des mammoths laineux.

Marie-Christine Lévesque a été conceptrice publicitaire, puis éditrice. Elle consacre maintenant tout son temps à l'écriture. En collaboration avec Serge Bouchard, elle a signé Elles ont fait l'Amérique, le tome 1 des Remarquables oubliés, et Les images que nous sommes.